

J. L. Siémons

**La Réincarnation
Des preuves aux certitudes**

ÉDITIONS RETZ 1982

Sommaire

Introduction

La réincarnation à l'ordre du jour

Un dossier mal instruit et souvent mal défendu Invitation à une exploration un peu différente Avant d'ouvrir le dossier

Chapitre I :

De l'animisme au spiritisme : deux modèles « réalistes »

À la recherche d'un modèle primitif
de la réincarnation

Un monde bien étrange

L'économie « primitive » de l'âme

Des cas de réincarnations authentiques

Quelles conclusions tirer?

Le modèle spirite

La genèse d'un nouvel Évangile Excursion au monde des Esprits

Une Roue des Renaissances... très chrétienne

Les avatars du spiritisme

L'au-delà (presque) à la portée de tous

Le spiritisme à l'épreuve

Chapitre II :

Le modèle hindou de la réincarnation

Un modèle pour les masses,

un autre pour les connaisseurs

Un récit... à ne pas prendre à la lettre

Pour en savoir plus : affronter la métaphysique

La réincarnation humaine, cas particulier de lois cosmiques

La signification du mot renaissance (sanskrit : punarjanman)

Analyse de la réincarnation

I. Le mystère de l'âme dans l'expérience de la vie et de la mort

Un modèle d'explication de l'âme

La dynamique de l'organe interne

La mort et son mystère

L'art de bien mourir

II. De la mort à la libération des renaissances

Lois et pièges du céleste séjour

Contraintes et promesses de la renaissance

Vers la fin de l'Odyssée de l'âme
La réincarnation, une doctrine pour âmes généreuses

Chapitre III :

Le modèle bouddhiste de la réincarnation

L'entrée en scène du Bouddha
Une thérapeutique réaliste
Le flux ininterrompu des existences
La résurgence du courant de vie
A propos du nirvâna
A la recherche d'un Soi permanent
Un renouveau dans la ligne du Bouddha

Chapitre IV :

Le modèle théosophique de la réincarnation

Présentation d'une inconnue
Une manoeuvre d'urgence au siècle dernier
L'esprit de l'approche théosophique
Le Soi et l'Ego
La vie et la mort
L'aventure posthume
Le retour à l'incarnation
Des perspectives insoupçonnées

Chapitre V :

Des modèles de réincarnation sans âme

Chapitre VI :

De l'antiquité au christianisme :

coup d'œil sur les avatars de la réincarnation
La réincarnation dans l'histoire Et le christianisme?
Giordano Bruno, Benjamin Franklin et les autres

Chapitre VII :

Des preuves : pour et contre la réincarnation Étude critique
À la recherche des preuves Arguments contre la réincarnation
En manière de conclusion Notes de l'ouvrage

INTRODUCTION

La réincarnation à l'ordre du jour

À la fin de ce XXe siècle, qui a vu la remise en question de tant de certitudes, la réincarnation est passée à l'ordre du jour. Il est bien loin le temps où, objet de curiosité et de discussion dans les cercles éclairés, elle nourrissait la pensée de quelques généreux utopistes français cherchant, dans ce qu'ils appelaient alors la palingénésie, individuelle ou sociale, les voies d'une future rédemption de l'humanité.

Un quart de siècle environ a suffi pour que l'idée de la réincarnation prenne son essor et se répande en Occident, d'une manière timide et insensible, tout d'abord, au sortir de la seconde guerre mondiale, puis à un rythme de plus en plus rapide, au point de devenir un sujet courant de débat et de réflexion : certains échanges organisés à la radio soulignent bien l'intérêt suscité par la réincarnation dans les couches les plus diverses de la société.

Même si généralement le public n'a pas une idée bien claire des choses, sous l'angle philosophique et métaphysique, la simple perspective de revenir ici-bas, de revivre dans ce monde afin de pouvoir une fois encore, dans un corps à nouveau jeune et bien vivant, respirer l'air chargé du parfum des fleurs terrestres, a quelque chose de réconfortant et même de fascinant dans notre existence où, de toutes parts, la mort semble guetter pour nous ôter la vie à l'heure fixée et nous faire basculer dans l'inconnu.

Tandis que la réincarnation suscite chaque jour de nouveaux adeptes, qui s'efforcent de la faire connaître et d'en fournir des preuves indiscutables, par les voies les plus variées, la mort elle-même est en train de changer de visage : objet d'horreur pour nos ancêtres, sujet encombrant, elle est pressée maintenant de toutes parts par des chercheurs d'écoles diverses qui s'efforcent de sonder ses mystères. Tandis que les cliniciens luttent souvent avec succès pour ranimer ou maintenir en vie des victimes potentielles, d'autres praticiens, se mettant à l'écoute des mourants, ou des réanimés, mènent leurs patientes enquêtes pour surprendre les secrets du Grand Passage. La survivance personnelle de l'« âme » humaine est apparue progressivement à notre monde matérialiste comme une possibilité sérieuse, voire même, pour certains, comme un véritable dogme.

À l'heure de la science expérimentale, ces idées nouvelles, attestées par un vécu qui semble parfois criant de vérité, deviennent crédibles; elles ont un impact profond sur le public, impressionné par les preuves de plus en plus nombreuses qui paraissent s'offrir aux pionniers modernes. Ces derniers ne sont d'ailleurs plus de nos jours des philosophes ni des religieux mais des médecins, des psychologues, des parapsychologues, ou des adeptes de telle ou telle école de yoga : on se souvient de l'effet de bombe produit par la parution du livre du Dr Moody, *La Vie après la Vie*, présenté au public français en 1977 (Éd. Laffont). Toute innovation introduite dans les habitudes de pensée d'une société s'accompagne

invariablement d'une réaction de défense de la couche conservatrice de la collectivité; aussi, malgré certains aspects fort séduisants, réincarnation et survivance de l'âme n'entrent-elles pas en triomphatrices dans le mental occidental ; elles y suscitent même de vives réactions, qui sont d'ailleurs révélatrices de la psychologie humaine à de nombreux niveaux.

Souvent, en effet, ceux-là mêmes qui devraient se réjouir de l'arrivée d'idées neuves dans le champ de la pensée, pour en tirer le meilleur parti en ajustant leur position en face de ces idées, ou pour prouver la vitalité de leur propre vision, se contentent d'opposer une fin de non-recevoir, un refus en bloc, sur la base d'arguments qui, finalement, n'ont rien de très convaincant.

À ce propos, il est très instructif d'analyser les réactions indignées des corps constitués, avec leurs porte-parole autorisés — tant dans le domaine religieux que scientifique — lors de la publication de l'enquête du Dr Moody. Bien que la réincarnation puisse paraître moins inquiétante que l'hypothèse de la survivance — qui lance un défi immédiat à la civilisation matérialiste — elle peut être souvent ressentie comme un danger plus insidieux, comme un défi à la Tradition occidentale chrétienne qui s'est perpétuée pendant deux millénaires en l'ignorant presque complètement.

Toutes les réactions créées par ces idées nouvelles n'empêchent pas leur progrès : on dirait même qu'elles le stimulent. On ne peut vraiment plus revenir en arrière et, de nos jours, l'impression s'affirme que la réincarnation s'est imposée à l'Occident comme une question à résoudre ; peut-être même comme un problème majeur dont l'humanité devra trouver la réponse alors qu'elle ignorait encore son existence il y a seulement 30 ans.

Où en sommes-nous aujourd'hui ?

À en juger simplement par le nombre des livres et des articles de revue qui paraissent sur le sujet, on peut être sûr que la réincarnation passionne le public. Des rééditions de vieux ouvrages, depuis longtemps épuisés, participent à ce concert de publications. Signe des temps, on voit ici et là se tenir des Congrès internationaux réunissant des participants de tendances très diverses. Avec un plein succès.

L'année 1978 a été particulièrement féconde en ce domaine. Ce fut d'abord, en Angleterre, au Centre du Wrekin Trust, animé par sir George Trevelyan, une conférence avec des personnalités de renom, comme Christmas Humphreys, fondateur en 1924 de la Buddhist Society de Londres, le Dr Arthur Guirdham, connu pour ses études de cas de réincarnation liés au Catharisme, et Sylvia Cranston, une spécialiste venue des États-Unis. Cette rencontre, qui eut lieu du 7 au 9 juillet, débuta par une causerie de Sylvia Cranston sur un sujet en prise directe sur l'actualité : « La Renaissance moderne de la Réincarnation. »

Deux mois après, du 13 au 17 septembre, c'était Innsbruck qui accueillait le 7e Congrès international de l'Association Imago Mundi, sur le thème de la survivance. Parmi les interventions des savants orateurs, on a pu noter celle d'un théologien, le prof. Ernst Benz, sur « L'idée de la Réincarnation dans l'Histoire européenne de l'Esprit » et celle d'un ethnologue-psychologue, le Dr Werner Bonin sur « l'expérience de la Réincarnation dans la psychologie transpersonnelle et sous l'influence de drogues ».

Deux mois encore se sont écoulés, et cette fois ce fut le Palais des Congrès de Bruxelles qui reçut une foule de 1200 spectateurs sur les thèmes de la survivance et des rythmes cosmiques, sous la présidence d'un universitaire, le prof. Jean Dierkens. À cette occasion, le public de la capitale belge eut la chance

d'entendre « en direct » le Dr Stevenson, professeur de psychiatrie à l'université de Charlottesville (Virginie), exposer certains des plus convaincants parmi les cas expérimentaux observés d'apparente « réincarnation », sélectionnés parmi des centaines de dossiers, réunis depuis plus de vingt ans d'enquête ; il s'agit généralement d'enfants qui se souviennent spontanément d'une vie antérieure, avec des détails si précis qu'on peut souvent trouver la trace de leur précédente famille et vérifier leurs dires. Bien plus, s'il arrive que l'enfant renaisse avec des cicatrices reproduisant les blessures qui avaient causé la mort dans l'autre incarnation, ces marques de naissance se disposent parfois sur le corps, de façon troublante, aux endroits relevés par le médecin légiste... dans la vie précédente. Le Dr Stevenson étaya son discours de nombreuses diapositives inédites illustrant ces observations.

On comprend l'intérêt, voire l'engouement du public pour de telles démonstrations. D'autres voies expérimentales permettant de sonder les problèmes de la réincarnation et de la survivance exercent également un grand attrait sur les spectateurs de ces Congrès — spiritisme, voyance et hypnose apportent tour à tour leurs témoignages très écoutés. Il s'en faut, bien sûr, que l'accord règne entre tous les intéressés, sur la conception même de la réincarnation, et sur les méthodes permettant d'en fournir les preuves.

La France, elle aussi, a eu son Congrès. À Montpellier, les 26, 27 et 28 octobre 1979, organisé par l'association « Culture et Savoir » en coopération avec le Laboratoire de Parapsychologie de l'université de Toulouse-Mirail, dirigé par le prof. Lignon. Titre : « 1er Congrès international sur la Métempsychose et la Réincarnation » [1].

On ne peut espérer que l'unanimité se fasse dans de pareilles réunions, mais les échanges — parfois très passionnés — entre le public et la tribune, ont témoigné, à Montpellier, de l'impact profond de la réincarnation sur une fraction de nos contemporains qui, dans bien des cas, voient en elle beaucoup plus qu'un sujet de discussion académique. Peut-être parfois est-elle ressentie comme une promesse à laquelle on s'accroche et on veut croire comme une espérance salvatrice.

Pendant ce temps-là, en Amérique

Aux États-Unis, la vague d'intérêt pour la réincarnation ne date pas d'hier, du fait que les « lectures de vie » du célèbre voyant Edgar Cayce, capable, en état d'auto-hypnose, de décrire les existences antérieures de ses contemporains, ont défrayé la chronique déjà bien avant la dernière guerre, et que le non moins célèbre Morey Bernstein a écrit l'un des best-sellers du siècle, en racontant la vie passée de Bridey Murphy, l'énigmatique Irlandaise exhumée par voie de régression hypnotique, à une époque (1956) où, en Europe, la réincarnation n'intéressait encore guère que quelques spécialistes. Tout prend vite des proportions impressionnantes en Amérique : c'est en mettant en œuvre des plans d'expérimentation à grande échelle que des pionniers de la parapsychologie comme J. B. Rhine ont pu contribuer à prouver la réalité de l'E.S.P. (perception extra-sensorielle). Aussi n'est-on pas surpris de

1 Ayant participé moi-même à ce Congrès, aussi bien comme conférencier que comme auditeur, je dois rendre cette justice aux organisateurs d'avoir su réunir à la tribune une palette très étendue de personnalités comprenant des représentants de tendances très diverses, voire opposées : mystique hindoue, spiritisme et métapsychisme, tradition ésotérique, théosophie, rosicrucianisme et théologie chrétienne, sans oublier l'hypnologie, domaine d'élection de C. Chris, animateur de « Culture et Savoir », ni la parapsychologie scientifique, dans la ligne de J. B. Rhine, représentée par le prof. Lignon.

voir d'autres chercheurs, dans le domaine de la réincarnation et de la survivance, déployer aussi des moyens d'enquête vraiment efficaces qui, joints à une compétence scientifique indiscutable — et une ténacité digne de tous éloges, dans un monde parfois hostile — permettent d'explorer des terrains pratiquement interdits aux amateurs.

Le prof. Ian Stevenson, cité plus haut, a commencé, en 1960, publier des résultats d'enquête sur certains cas observés qui « suggèrent » la réincarnation. En 1966, dans son livre très connu et souvent cité, *Twenty cases suggestive of Reincarnation*, l'auteur assurait déjà être en possession de près de 600 dossiers.

Avec l'aide d'un réseau international d'informateurs et d'enquêteurs qui dépistent les sujets intéressants, Stevenson parcourt le monde [1] à la recherche du « cas idéal », scientifiquement indiscutable — et inexplicable par toute autre hypothèse que la réincarnation. En conséquence, le nombre des observations ne fait que croître — 1700 cas répertoriés en 1978 — ainsi que leur variété. D'ailleurs cette multiplicité autorise déjà certaines statistiques : la réincarnation est attestée dans tous les continents et quels que soient le niveau de civilisation et le type de croyance religieuse. Bien entendu, aux États-Unis, le grand public n'est pas tenu dans l'ignorance de ces travaux : revues et journaux à grand tirage [2] font de temps à autre avec Stevenson le point de ses recherches.

Plus intéressant encore, semble-t-il, est l'intérêt suscité dans le monde scientifique — qui s'était d'abord montré plutôt réticent ou franchement hostile — lors de la publication, en 1977, d'une note de Stevenson sur « la valeur explicative de l'idée de la réincarnation », par le *Journal of Nervous and Mental Disease*, c'est par centaines que des scientifiques de toutes disciplines demandèrent des tirés-à-part de cette très sérieuse revue.

Parallèlement, dans le domaine de la survivance, les enquêtes se poursuivent. Parmi les chercheurs, si le plus connu en Europe est le Dr Moody, en raison de ses livres sur l'expérience des mourants arrachés in extremis à l'état de mort clinique, on ne peut passer sous silence l'un des chefs de file parmi les thanatologistes, le Dr Elisabeth Kübler Ross qui assiste les mourants, depuis de longues années, pour comprendre leurs expériences et les aider à les vivre jusqu'au dernier instant [3].

Il conviendrait aussi de citer Karlis Osis et Erlendur Haraldsson qui ont abordé le problème des expériences subjectives (visions et « hallucinations ») des mourants, sous l'angle statistique, en comparant des populations très différentes (U.S.A. et Inde). Les résultats d'une première enquête — menée sous les auspices de l'American Society for Psychical Research — ont été publiés sous la forme d'un livre passionnant [4].

Pendant que se poursuivent toutes ces enquêtes de longue haleine, dans le domaine du vécu, le sujet de la réincarnation inspire des recherches historiques et bibliographiques non moins intéressantes.

1 À raison d'environ 90000 km par an — ce qui donne une idée des moyens employés et du travail accompli.

2 Citons, par exemple, *Family Circle* (édité par le New York Time), tirage : 8 500 000 exemplaires.

3 Le Dr Kübler-Ross est l'auteur de plusieurs ouvrages sur la mort qui font autorité, comme *On Death and Dying* (MacMillan Co. New York, 1969), *Death, the Final Stage of Growth* (Prentice-Hall, Inc. New Jersey, 1975) traduction française : *La Mort* (Ed. Québec/Amérique, 1977).

4 *What they saw... at the hour of death*. Avon Books. New York. Novembre 1977.

Ici, c'est un professeur de philosophie à l'université de Californie du Sud — et prêtre anglican — qui publie un livre très bien documenté et original sur la réincarnation dans la chrétienté [1] et qui fait un cours sur le même sujet à l'université d'Iowa en 1979.

Là, une équipe de chercheurs de New York, J. Head et S. Cranston (déjà citée) fournissent au public la documentation bibliographique nécessaire à une étude approfondie de ce qu'on pourrait appeler « la réincarnation à travers les âges ». Fruit de plusieurs éditions successives, cette copieuse anthologie de 620 pages [2] est probablement ce qui existe de plus complet au monde sur le sujet.

Le succès considérable de pareils livres aux États-Unis montre bien qu'ils répondent à un besoin croissant.

Signalons encore un fait nouveau, qui n'étonne plus outre-Atlantique : l'introduction dans l'enseignement public de « Death Education Courses », des cours d'éducation sur la mort — ou, si l'on préfère, des cours d'information sur le phénomène de la mort et l'expérience des derniers moments de la vie. Il existe ainsi un Directoire de « Death Educators » comprenant des enseignants de lycées, collèges et universités, d'écoles de médecine et d'écoles d'infirmières. On ressent fortement aux États-Unis le besoin d'informer la jeunesse — et ceux qui vont être au contact des malades graves — sur le sujet « tabou » de la mort. Qui s'en plaindrait ? (Et combien de décennies attendra la vieille Europe pour faire un pas dans ce sens ?)

Certains enseignants éprouvent aussi la nécessité d'apprendre quelque chose sur la réincarnation, de manière à pouvoir répondre aux questions de plus en plus nombreuses de leurs élèves.

À cet effet, un *Handbook on Reincarnation* [3] (document général d'information sur la réincarnation) a été publié et envoyé aux intéressés, avec l'anthologie Head-Cranston, pour les aider dans leur travail. Ce document comprend, outre des conférences et des articles, toute une partie consacrée aux questions les plus fréquemment posées, avec l'indication des références bibliographiques de l'anthologie où les réponses peuvent être trouvées.

Sans doute ce genre de cours ne mobilise-t-il encore que des « enseignants de pointe ». Notons en passant un fait caractéristique : la nomination en 1977, de Myrra Lee au poste envié d'« America's Teacher of the Year », quelque chose comme « Meilleur-Professeur-de-l'Année des États-Unis ». Reçue par le président Carter lui-même à cette occasion, cette sympathique personne a été honorée de cette distinction, parmi 40 000 candidats, pour ses remarquables capacités pédagogiques et ses innovations en matière d'enseignement : on ne s'étonnera pas d'apprendre qu'elle a inclus dans son programme des discussions sur la mort et les expériences du mourant où la réincarnation a sa place naturelle [4].

1 Geddes Mac Grégor : *Reincarnation in Christianity — a New Vision of the Role of Rebirth in Christian Thought* (A Quest Book. T.P.H. Wheaton III. 1978.)

2 *Reincarnation : The Phoenix Fire Mystery*. An East-West Dialogue on Death and Rebirth from the Worlds of Religion, Science, Psychology, Philosophy, Art, and Literature, and from Great Thinkers of the Past and Present. (Crown — New York, 1977).

3 *A Handbook on Reincarnation*, compiled by Mindy Robak (Death Education Books — New York, 1979).

4 Myrra Lee est l'auteur d'un article intitulé « La Réincarnation en classe : problèmes et suggestions »

On pourrait encore multiplier les exemples et citer des personnalités modernes qui se déclarent convaincues de la réincarnation et s'expriment publiquement à ce sujet. Mais il suffit : ce très rapide aperçu de l'état des choses outre-Atlantique nous laisse en somme présager ce qui pourrait nous attendre en Europe d'ici la fin de ce siècle; malgré sa vitalité déjà manifeste, le mouvement de renaissance de la réincarnation n'en est encore probablement qu'à ses débuts.

Un sujet passionnant — donc explosif

En entrant dans l'arène publique, la réincarnation a perdu son caractère primitif de curiosité orientale. L'Occident s'en est emparé et en a fait un objet passionnant. Passionnant ? Entendez par là : capable de déchaîner les passions. En effet, n'est-il pas évident que tout peut être remis en question par la réincarnation ?

Jusqu'à présent, nous n'avions le choix qu'entre deux grandes optiques de la vie : soit naître et mourir, sans aucun lendemain, dans une perspective matérialiste où la conscience humaine n'est qu'un épiphénomène, un « quelque chose » de plus, obtenu dans l'évolution animale grâce à un événement heureux, mais fortuit [¹] — l'augmentation sensible de la capacité crânienne, au jour J de l'histoire de la terre —, soit au contraire traverser l'existence terrestre avec la promesse consolante d'un grand départ, irréversible, vers les hauteurs du Royaume des Cieux.

Voici maintenant que la réincarnation nous ouvre d'autres possibilités : un voile se déchire devant nos yeux. Et on ne peut vraiment rester impassible devant les nouvelles interprétations du sens et du contenu de notre vie ; préservant la croyance quasi universelle en l'immortalité de l'« âme » (quelle que soit cette « âme » d'ailleurs), la réincarnation propose à l'homme une voie qui sauvegarde aussi sa dignité d'homme : revenir sur la terre, pour maintes fois « remettre sur le métier » l'ouvrage de son propre perfectionnement, et progresser ainsi par des efforts individuels, résolus, afin de réaliser finalement toutes les promesses de son être profond.

Sans entrer ici dans l'analyse des conséquences éventuelles de la réincarnation, ni préjuger de la validité de cette doctrine, il faut concéder qu'elle représente, pour le moins, une hypothèse objectivement aussi intéressante à considérer que les deux autres. Mais, justement, par l'importance qu'elle peut revêtir sans conteste dans la pensée moderne, on doit s'attendre à ce qu'elle soulève des passions, voire des conflits entre partisans de l'une ou l'autre des théories en présence. Aussi, n'en doutons pas : la réincarnation est — ou deviendra — un sujet explosif. Faut-il même parler au futur ?

Le temps n'est pas si loin où spirites anglo-saxons et spirites français de l'école d'Allan Kardec s'opposaient sur cette question, les premiers niant la possibilité d'un retour sur terre pour les « Esprits » des décédés, les seconds la professant comme une vérité cardinale.

où elle aborde des questions pratiques pour l'éducateur. Cet article est incorporé aux comptes rendus du symposium sur « L'enfant et la mort » tenu au Medical Center de New York les 25-27 janvier 1979 sous les auspices, entre autres, de la Fondation de Thanatologie, et du Département de Psychiatrie du Collège de Médecins et Chirugiens de la Columbia University.

1 Il est vrai que cette vision un peu rigide s'est beaucoup assouplie ces derniers temps. Mais même si on peut en venir à croire que tout est inscrit dans le programme de l'univers, à titre de probabilité, cela ne laisse toujours pas de place à une survivance consciente après la mort.

En France en particulier, dans les années 1920, la réincarnation a fait l'objet d'un procès en bonne et due forme (si on peut appeler ainsi ce genre de jugement expéditif), et condamnée, sans circonstances atténuantes, comme une absurdité pure et simple, une regrettable invention des néo-spiritualistes occidentaux. Et dans cette affaire, le procureur n'était pas le premier venu : par ses autres travaux, René Guénon s'est fait un nom réputé dans les cercles qui s'attachent à la Tradition spirituelle et à l'ésotérisme. On le cite toujours comme une autorité. Aussi bien, si cette autorité vous assure, sans hésitation et au mépris de l'opinion générale, qu'« aucune doctrine traditionnelle n'a jamais admis la réincarnation » et que « cette idée fut complètement étrangère à toute l'antiquité » [1], et si le réquisitoire sans nuances de cet auteur, démontrant l'impossibilité métaphysique d'une telle théorie, parvient à vous convaincre, vous ne manquerez pas de vous demander à quoi rime tout ce mouvement moderne d'idées autour de la réincarnation. Et peut-être de prendre parti, avec virulence ?

La réincarnation devient vite un sujet explosif : l'exemple qui précède en est une illustration. Bien entendu, nous aurons l'occasion dans la suite de passer en revue les arguments de René Guénon. Il a d'ailleurs fait des émules, tels que Julius Evola qui, pour se placer dans une perspective bouddhiste, n'en a pas été plus tendre pour la doctrine mise en accusation — ni plus courtois vis-à-vis de ses adversaires.

Un dossier mal instruit, et souvent mal défendu

Le niveau de polémique où s'élèvent parfois les échanges entre partisans et négateurs n'est guère favorable à l'apparition de la vérité. Et, dans les Congrès spécialisés, le ton d'autorité de quelques orateurs donne certains jours aux spectateurs le pénible sentiment d'être d'irrécupérables sceptiques, si leur conviction résiste à la force des preuves ou des arguments présentés.

La réalité est la suivante : il en est parfois de ces réunions comme de la Tour de Babel. Chacun y parle son langage et s'enferme dans sa propre opinion sur le sujet dont on est censé discuter. C'est qu'il n'existe pas, à la vérité, une seule doctrine officielle de la réincarnation, à laquelle tout honnête homme devrait se ranger. Il ne suffit donc pas d'en prononcer le mot pour se faire comprendre. Il est facile de s'en convaincre en faisant une petite enquête auprès de gens qui font profession de « croire » à la réincarnation. Demandons-leur d'expliquer leur point de vue avec quelque détail, et comparons les réponses. Le résultat de ce sondage ne laissera pas d'être surprenant. Par la diversité même des réponses. Dans les débats sur la réincarnation, il conviendrait donc de commencer par s'entendre sur les définitions : on s'apercevrait vite que le dossier que l'on cherche à plaider est tout simplement mal instruit.

Le travail d'un juge d'instruction ne consiste pas à porter des jugements mais, en somme, à faire une investigation scientifique aussi objective que possible, pour réunir tous les éléments nécessaires au tribunal. C'est ensuite à la défense et à l'accusation — pourvues des mêmes éléments d'information — de débattre et d'arriver à un jugement.

Dans la cause qui nous occupe, on s'aperçoit vite que le juge d'instruction aurait encore fort à faire. Pour les raisons suivantes :

1 Extrait du livre : « *Le Théosophisme, histoire d'une pseudo-religion* », Éditions traditionnelles — Nouvelle édition — Paris, 1965.

— d'importantes pièces manquent encore au dossier ou sont mal exploitées,
— certaines, qui y figurent, sont présentées d'une façon tendancieuse qui déforme leur contenu,
— d'autres, qui y sont introduites, n'auraient probablement pas lieu de s'y trouver, ou sont même sans réelle valeur.

Le premier point ne doit pas nous surprendre. La conception que se fait le public de la réincarnation résulte d'une agglomération plus ou moins disparate d'informations ; et le contexte social et religieux joue ici un rôle puissant de filtre sélectif : à la radio, à la télévision, ce sont presque toujours les mêmes voix qui ont l'occasion de se faire entendre.

Un exemple assez convaincant (dans un autre domaine, il est vrai) est fourni dans ce sens par un livre publié récemment sur la mort. Le but est d'y comparer les enseignements des diverses traditions du monde pour tenter de percer le mystère de l'après-vie. Effectivement, on y apprend beaucoup de choses passionnantes. On s'y interroge longuement sur la question de l'existence de la « mort chrétienne », sans que rien ne transperce de positif sur la face cachée de la mort, puisque, même ressuscité, Lazare n'a rien dit sur son expérience [1]. Par contre, sur la tradition ésotérique occidentale (hermétisme, théosophie, etc.) c'est la portion congrue. On dirait que ces doctrines n'ont presque rien à dire sur le sujet.

Aucun machiavélisme dans cette répartition des temps de parole, bien entendu. Mais des témoins restent muets. On trouve ainsi beaucoup de publications sur la réincarnation qui semblent oublier encore de nos jours des sources fort importantes.

Le second point met en évidence la hâte des avocats de la réincarnation à rassembler beaucoup de preuves de leur thèse. On voit par exemple un auteur bouddhiste illustrer la réincarnation en citant la Bhagavad Gîtâ et d'autres sources, bien étrangères au bouddhisme. On lit d'impressionnantes énumérations de personnalités illustres ayant cru à la doctrine, ou l'ayant professée.

À la réflexion, il est évident que ces listes ne constituent pas des pièces de grande valeur si chaque cas cité n'est pas accompagné d'une analyse critique de l'information rapportée et d'une note sur son contexte. Par exemple, on lit souvent que nos ancêtres les Gaulois croyaient à la réincarnation, non moins que Platon et Pythagore, les anciens Égyptiens et telle secte juive en activité du temps de Jésus. Encore une fois, le lecteur non informé a bien des chances de prendre toutes ces choses pour argent comptant et les colporter telles quelles. La réalité est beaucoup moins simple.

Il ne suffit pas non plus que le mot réincarnation apparaisse plusieurs fois dans les écrits d'un auteur pour en conclure qu'il est un fervent propagandiste de cette doctrine. Un bon exemple nous est fourni par M. Maeterlinck ; dans son ouvrage *La Mort*, nous lisons cette belle envolée [2] : « On ne saurait nier que de toutes les hypothèses religieuses, la réincarnation est la plus plausible et celle qui choque le moins notre raison. Elle a pour elle, ce qui n'est pas négligeable, l'appui des religions les plus anciennes et les plus universelles, celles qui ont incontestablement fourni à l'humanité la plus grande somme de sagesse et dont nous n'avons pas encore épuisé les vérités et les mystères. »

1 Comme l'a d'ailleurs remarqué le père Delépierre au Congrès de Bruxelles, signalé plus haut, « la mort, c'est le mur du son » ; seule la foi permet de le franchir. Pour le chrétien, l'au-delà est domaine de foi et non pas d'expérience.

2 *La Mort*, Fasquelle Éditeurs, Paris, 1913.

On lit encore (p. 168) : « ...il n'y eut jamais croyance plus belle, plus juste, plus pure, plus morale, plus consolante et jusqu'à un certain point plus vraisemblable... »

La vérité demande cependant de compléter ces convaincantes citations par celle-ci (p. 169) : « Mais la qualité d'une croyance n'en atteste pas la vérité. Bien qu'elle soit la religion de 600 millions d'hommes... Il lui faudra faire ce que ne firent pas les autres : nous apporter d'irrécusables témoignages, et ce qu'elle nous a donné jusqu'ici n'est que la première ombre d'un commencement de preuve. »

Importante nuance. Ces diverses remarques ne sont pas faites pour ôter toute valeur aux livres de compilation historique, mais pour inviter auteurs et lecteurs à une plus grande prudence dans le maniement des « preuves ». Il arrive qu'en voulant défendre une noble cause on fasse plus de mal que de bien — par maladresse, ou par manque d'objectivité.

La même critique peut souvent s'adresser aux livres qui exposent des faits expérimentaux de « mémoire des vies antérieures ». Il arrive, il est vrai, que ces faits appartiennent à la réalité d'un vécu indéniable. Ce sont indiscutablement des observations à verser au dossier, mais, souvent, leur analyse se prête à des interprétations multiples, en dehors de la réincarnation. C'est d'ailleurs pour cette raison que le prof. Stevenson présente ses cas, en apparence « criants de vérité », comme des exemples qui suggèrent la réincarnation. Bien des auteurs manquent de cette prudence et donnent vite dans le sensationnel : on voit paraître des livres offerts au lecteur comme de « bouleversants-témoignages-sur-la-réincarnation »... Une fraction du public, avide de merveilleux, n'est-elle pas effectivement trompée sur le fond ?

Cette réflexion nous amène à notre troisième point.

Certaines pièces du dossier ne devraient certainement pas s'y trouver, car elles n'ont rien à voir avec la réincarnation. Tout d'abord, avec toutes les informations que l'on peut puiser dans les milieux « ésotériques » spécialisés, il y a de talentueux charlatans qui ne résistent pas à la tentation d'écrire des best-sellers relatant, en termes plausibles, les savoureuses péripéties de leurs propres incarnations passées, où ils étaient (de préférence) grands-prêtres en Égypte ou Lamas initiés au Tibet. À titre de variante, l'exploration d'autres mondes peut fort bien s'ajouter au menu. Lobsang Rampa en est un exemple type. Ces livres ont naturellement leur public, friand d'aventures extraordinaires « vécues » : ils contribuent par leur côté fantastique à troubler les esprits, à déformer l'image de la réincarnation et même à la discréditer complètement. Il arrive aussi que certains ouvrages, dont, cette fois, l'honnêteté n'est pas, a priori, mise en question, prétendent apporter des preuves expérimentales, mais que leur analyse critique conduise, au contraire, à émettre les plus grands doutes sur les témoignages fournis. Ce sont, par exemple, les récits mirifiques des vies antérieures de tel individu remarquable, rapportés par quelque « mage » persuadé de posséder un don unique de super-clairvoyance.

Invitation à une exploration un peu différente

En constituant le présent dossier, notre intention n'a pas été d'amener le lecteur à croire à la réincarnation, ni à rejeter une précédente croyance pour une nouvelle, plus vraisemblable. Souvent, il est vrai que « croire » revient simplement à se retrancher dans un édifice rigide de pensées et d'images où l'on se sent bien chez soi, résolu à repousser toute idée contraire. Au XXe siècle, on veut savoir — ce qui ne va pas sans mal ni sans angoisse. Mais la raison est plus profonde.

Sans même insister sur la difficulté d'informer sans déformer — à raconter le point de vue des autres on s'expose toujours à des simplifications excessives, des erreurs d'interprétation voire des trahisons involontaires — il faut dire ceci : la réincarnation est réellement un sujet plus complexe qu'on ne le croit. En ferait-on à bon marché un nouvel article du Credo ?

Quand on prend connaissance de doctrines peu familières comme celles de l'Orient, on peut s'enchanter de leur exotisme. Sous les récits colorés, s'essayer à surprendre l'intention morale. Et même, avec une recherche assidue et de l'intuition, avoir la chance d'atteindre au niveau d'une philosophie appuyée sur de subtils concepts.

Serait-ce tout cependant? Au-delà de la croyance et du savoir, il arrive qu'on parle de connaissance intérieure, d'ésotérisme. Pourrait-on s'y élever en s'enfermant dans une croyance ?

Pourquoi ne pas partir plutôt dans notre exploration du domaine de la réincarnation avec la pensée qu'il y a peut-être quelque chose de plus à découvrir que les personnes, les signes, les symboles qu'on y rencontre ? Pour ne pas passer à côté sans le voir. Si toutefois ce quelque chose existe...

Certes, un tour d'horizon général sur la réincarnation doit d'abord satisfaire une légitime curiosité. On ne saurait se soustraire à cette attente : c'est même le premier but de ce livre d'apporter une information raisonnée sur le sujet.

Pour cela, la méthode la plus simple et la plus efficace — à ce qu'il nous a semblé — se résume par le découpage suivant de nos chapitres.

a) *Étude de quelques modèles types de la réincarnation* (chap. I à V)

On ne peut juxtaposer spiritisme et brahmanisme ; il faut se résoudre à s'instruire des points de vue différents d'un même sujet. Mais, en sélectionnant convenablement les systèmes, on peut en limiter le nombre et aboutir à trois grands types de réincarnation :

- des modèles très « réalistes » dans leur approche (chap. I),
- des modèles très élaborés sur le plan philosophique, se prêtant à des interprétations graduées selon les clefs dont on dispose (chap. II à IV),
- des modèles de conception assez moderne (les « modèles-sans-âme » du chap. V).

b) *Coup d'ail rapide sur l'Histoire* (chap. VI)

Tout en évitant le piège de l'analyse complète des « témoins de la réincarnation » au cours des siècles [1], on peut suggérer l'étude de quelques grandes figures de l'Histoire, et encourager le lecteur à en déchiffrer lui-même le message, à l'aide des modèles tracés précédemment. Pour l'Occident chrétien, les avatars de la réincarnation, des origines du christianisme à nos jours, offrent également un sujet de réflexion d'actualité : les Églises ont-elles définitivement fermé la porte à cette doctrine ?

c) *Étude critique des preuves* (chap. VII)

L'audition complète des témoins apportant leurs preuves demanderait des volumes. Pour faciliter le

1 Dans ce domaine, outre *Reincarnation : The Phoenix Fire Mystery*, mentionné plus haut, on doit signaler à l'attention du public français, l'ouvrage du Dr E. Bertholet : *La Réincarnation*, réédition 1978 chez Pierre Genillard — Lausanne, ainsi que l'excellente étude historique de A. des Georges : *La Réincarnation des âmes — selon les Traditions orientales et occidentales*, Albin Michel, 1966.

travail, le plus économique est de classer en catégories la masse des témoignages, et de tester leur valeur, dans chaque catégorie, en tenant compte de toutes les explications de rechange dont nous disposons aujourd'hui : la réincarnation n'est pas toujours la mieux placée sur la liste des « possibles ». Les arguments contraires ont droit au même examen critique.

Faut-il préciser que ce livre n'est celui d'aucune école malgré de fréquentes références à tel ou tel système — chaque fois qu'elles éclairent le sujet. L'objectivité gardée en vue n'oblige pas à un froid travail d'archiviste : on n'a guère de chances de bien comprendre un témoignage si on ne l'aborde pas avec une certaine sympathie — qui ne signifie pas crédulité.

Et lorsque la vérité le demande, faudrait-il se priver d'entendre des témoins que la rumeur publique — pas toujours bien informée — désigne comme suspects ?

Avant d'ouvrir le dossier : Au fait, qu'est-ce au juste que la réincarnation ?

Empruntons simplement la définition suivante au prof. Stevenson [1] : « Brièvement définie, la réincarnation implique l'idée que l'homme comprend, dans sa constitution, corps physique et mental (mind). À la mort d'une personne, son corps physique périt, mais son mental peut persister et s'associer plus tard à un autre corps physique, dans le processus appelé réincarnation. Certains peuvent trouver que le mot " mental " dans cette définition est dépourvu de clarté ou peu recommandable de quelque autre manière. Ils peuvent certainement lui substituer un autre mot comme " âme " ou " individualité ". Mon intention est simplement de désigner un constituant des êtres humains qui, dans notre compréhension actuelle, n'est pas compris dans leur corps physique, lequel constituant peut bien persister après la mort physique. »

Définition extrêmement prudente, on le voit, qui, en fait, a l'avantage de pouvoir englober tous les modèles théoriques possibles de la réincarnation.

Il y a ceux qui croient à l'âme et ceux qui n'y croient pas ; ceux qui entrevoient un progrès évolutif et ceux qui ne pensent à rien d'autre qu'à un retour dans la famille humaine pour participer à son existence et éventuellement maintenir sa cohésion ; ceux qui pensent que le mental n'a pas de support matériel et ceux qui le voient persister d'une certaine manière dans les électrons des atomes physiques. À tous ceux-là, une place est offerte pour loger leurs théories dans le cadre général de notre étude. Un tri s'impose cependant parmi les schémas proposés.

Question de vocabulaire

Le mot réincarnation est de formation récente (XIXe siècle).

On trouve aussi d'autres termes voisins dont il convient de préciser le sens :

— *La transmigration* traduit l'idée très large d'un processus conduisant l'âme à changer d'état, de condition ou de séjour, en prenant une forme ou une autre, sur terre ou ailleurs,

— *l'ensomatose* ou incorporation, est, selon Hermès Trismégiste, l'immersion (baptismos) de l'âme dans la chair ; la répétition périodique de cette chute est la métensomatose ; pour Plotin il n'y a métensomatose que si l'âme passe d'un corps terrestre à un autre corps terrestre (ce que nous appelons

1 The Journal of Nervous and Mental Disease (article déjà cité), vol. 164 No 5, mai 1977 (p. 305).

réincarnation de nos jours),

— *l'empsychose* est l'action d'animer la matière lors de l'incorporation (ensomatose) ; on songe ici à l'âme (psyché) comme un souffle de vie. L'animation successive par l'âme de plusieurs corps (éventuellement dans les règnes inférieurs) est la *métempsychose* [1],

— *le transvasement* (métangismos), malgré l'image réaliste qu'il évoque, n'est plus employé,

— *la renaissance* (palingenesis) est susceptible de nombreuses interprétations selon le contexte.

Malgré la limitation de son emploi au retour-dans-un-corps-de-chair, le mot réincarnation est passé dans le langage courant.

La réincarnation — qu'est-ce que ça change ?

Voici que nous arrivons à la fin de ce préambule sans avoir écrit le mot karma.

Ce mot sanskrit est entré dans le vocabulaire universel. Avec le sens primitif d'action (dans toutes les acceptions du terme), action humaine ou cosmique, il en est venu à signaler le poids des actions passées qui se manifeste dans notre vie dans tous les événements journaliers.

Les hommes du XXe siècle parlent abondamment de la loi de karma, loi de cause et d'effet, qui ajuste à toute action une conséquence légitime et inéluctable, dans un avenir proche ou lointain. On parle même de « créer du karma », entendez par là hypothéquer l'avenir par des actes, paroles ou pensées, dont il faudra assumer plus tard la responsabilité. Même si dans le sanskrit classique, karma au sens de destin est d'un emploi limité [2], l'idée de l'enchaînement de l'homme à la roue des réincarnations, par l'effet d'actions antérieures, est à la base même des philosophies orientales, lesquelles enseignent précisément les voies de la libération des chaînes de karma.

La loi de causalité éthique — résumée par le mot karma — accompagne invariablement toutes les doctrines réincarnationnistes qui tiennent à l'existence d'une âme en évolution : cette âme récolte tôt ou tard le fruit de ses efforts. Envisagée seule, la réincarnation ne serait qu'un « perpétuel repullulement de la terre », selon le mot caustique de Julius Evola.

Avec karma, qu'est-ce qui change ? Tout change. Puisque dès lors la vie obéit à une logique : il y a une continuité d'une existence à l'autre et l'homme peut devenir l'artisan de son propre salut. On conçoit que la réincarnation ait pu éveiller bien des espérances. Nous verrons ce qu'elle promet encore aujourd'hui.

Une dernière remarque

La multiplicité des modèles théoriques que nous allons bientôt découvrir et les difficultés rencontrées dans les explications de la réincarnation tiennent, dans le fond, à l'ignorance profonde de notre nature essentielle. C'est même sur ce point — l'« âme » — que se distinguent et s'opposent tous les schémas types.

1 La distinction entre métempsychose et métempsychose n'est pas toujours claire, même chez les auteurs s'exprimant en grec.

2 Ce sens est attesté cependant dans le grand dictionnaire de Sir M. Monier Williams : Sanskrit-English Dictionary, University Press, Oxford.

Certains systèmes donnent une image de la vie après la mort qui a l'air d'un prolongement enjolivé de l'existence terrestre. Sans bien éclairer ce qu'est la vie pendant la vie.

D'autres, élaborés au contraire par des sages tenus pour des Connaisseurs, sont présentés, avec allégories et symboles, pour parler à l'intuition d'hommes incapables de penser autrement qu'en termes d'expérience sensorielle.

Dans tous les cas, c'est pour nous le même obstacle majeur : l'ignorance de ce qu'est l'homme intérieur. Aussi, plus que des preuves expérimentales, plus que des révélations mirobolantes sur le pèlerinage des âmes, ce qu'il nous faudrait rechercher le plus aujourd'hui, en particulier pour aller au fond du problème de la réincarnation, c'est, semble-t-il, une philosophie, ou mieux encore une connaissance de cette étrange réalité qui est là dans les êtres, comme une présence indicible, et qui donne cette profondeur au regard des hommes, avec son caractère de mystère unique.

CHAPITRE I

De l'animisme au spiritisme deux modèles « réalistes »

Le rapprochement qui s'offre ici entre les croyances nourries par les peuples isolés de la civilisation, souvent appelés sociétés animistes, et le système philosophique des spirites modernes est purement fortuit. Que le lecteur n'y voie aucune intention péjorative vis-à-vis de ce dernier. Mais il se trouve que ces deux grands groupes de témoins de la réincarnation entretiennent ouvertement des « rapports directs » avec le monde des défunts ; il en résulte que leurs représentations de l'itinéraire *post mortem* de l'entité humaine sont généralement *empreintes d'un grand réalisme*. L'au-delà n'est pas loin : on le toucherait presque.

Et les explications données sur le retour à l'existence terrestre évoquent généralement la réincorporation — plus ou moins complète selon les cas — des éléments de l'entité personnelle antérieure. Sous l'angle de la réincarnation, on a donc affaire à des modèles de type conservatif des réalités terrestres. Une existence prolonge la précédente, parfois d'une façon très étroite. Ces modèles, susceptibles d'atteindre une grande complexité, peuvent cependant dégénérer en une croyance populaire simpliste, et fort répandue « *je suis aujourd'hui le même être qui a vécu jadis* ».

À la recherche d'un modèle primitif de la réincarnation

Un monde bien étrange

Une sévère mise en garde

Il y a mille et une manières de vivre la religion; depuis la préhistoire, les hommes n'ont jamais cessé d'en faire la démonstration et, sur le thème de la renaissance, les variations dont on retrouve la trace dans le détail ne sont pas moins nombreuses.

Dans un souci légitime de dégager quelques modèles types de réincarnation dans cette exubérance, l'esprit de méthode cartésienne suggère d'aller du plus simple au plus complexe.

Selon un réflexe bien ancré dans notre mental occidental, la tentation est grande de chercher d'abord à tracer un modèle *archaïque* — par une espèce d'évidence axiomatique, nous croyons volontiers que ce qui est archaïque est *simple, fruste, puéril* même — pour montrer ensuite comment les irrésistibles-progrès-de-l'esprit-humain ont pu graduellement apporter des perfectionnements successifs, donnant lieu à des modèles de plus en plus raffinés, par une espèce de mouvement ascendant irréversible [1].

1 Après deux millénaires de progrès de cette sorte, les hommes les plus savants de notre civilisation se tournent maintenant vers l'Orient en se demandant si les vieux Sages de l'Inde ou de la Chine, — qu'on avait pu taxer un moment d'inutiles rêveurs — n'ont pas ouvert des voies vers des connaissances essentielles de la structure de notre univers et de notre être. Voir par exemple, le livre de Fritjof Capra : *Le Tao de la Physique* (Tchou éd).

C'est un peu cet esprit systématique qui a d'ailleurs guidé les premiers anthropologues et ethnologues. Des pionniers comme sir E. Tylor au XIXe siècle, ou sir J. G. Frazer, ont ainsi cherché à expliquer la genèse des religions. Mais, tout en faisant un travail considérable de défrichage, ils n'ont pas pu s'empêcher d'introduire ici et là des conceptions de « civilisés supérieurs » vis-à-vis des sociétés dites « primitives », et certaines idées un peu simplistes qui n'ont plus guère droit de cité aujourd'hui.

« Fétichisme, animisme, totémisme, etc., sont des étiquettes promenées devant nos yeux pour faire croire qu'on avait compris de soi-disant primitifs », écrit le prof. Jean Guiart dans son introduction aux *Rites de la Mort* [1]. Sévère mise en garde : on croit toujours comprendre l'autre, en déchiffrant le langage de ses gestes et de ses paroles à l'aide d'un code rationnel — qui est rarement tout à fait le sien. Dans ce sens, rien n'était plus facile que de prêter aux « sauvages » des mobiles et des concepts qui leur étaient en réalité parfaitement étrangers. La notion d'âme humaine individuelle — et de réincarnation de l'âme — résulte-t-elle d'une élaboration mentale « primitive » ? La plus grande prudence est donc requise dans tous les rapprochements que l'on peut être tenté de faire.

Le monde primitif — un univers parallèle

Pour l'ethnologue qui s'y introduit, la société des Indiens de l'Orénoque ou des Papous d'Océanie n'est plus aujourd'hui un monde attardé, arriéré, sans passé, ni racines. Le mot primitif n'est vraiment pas de mise : on aborde ici un monde différent, une sorte d'univers parallèle qui a sa structure et ses lois, et dont l'histoire remonte peut-être à des civilisations d'un lointain passé qui ont eu leur heure de gloire — comme ces grands royaumes ou empires africains dont on ne connaît plus guère que le nom.

Bien que la multiplicité et la diversité des sociétés non mécanisées qui existent encore de nos jours soient considérables, on peut cependant dégager certaines constantes qui les caractérisent d'une manière très générale.

Ces peuples, ces tribus qui vivent — ou s'efforcent de survivre — en étroit contact avec la nature, forment des familles humaines cimentées par des traditions où chaque chose, chaque être est appelé à contribuer, par le rôle qu'il joue, à maintenir la cohésion du groupe et son renouvellement.

Fréquemment, un réseau compliqué de mythes rend compte de l'ordre des choses, explique aussi bien la cosmogénèse que l'anthropogénèse, et révèle les relations nécessaires entre l'homme et l'univers — visible et invisible — où s'insère l'être vivant.

La succession régulière des événements cosmiques — cycles de la lune, alternance des saisons réglant les pratiques culturelles et la chasse — domine la vie du clan et se reflète dans les rythmes de l'existence individuelle ou collective : la naissance et la mort d'un homme sont pareillement des événements attendus, programmés, en conformité avec les modèles cosmiques. Mais, pour la société humaine, l'association harmonieuse avec les forces de la nature exige que tout se fasse selon la bonne norme : les rites, religieux ou magiques, marquent le passage d'une phase à l'autre de l'existence de l'homme (naissance, initiation à l'âge adulte, mort...), tout comme ils célèbrent les nœuds saisonniers, ou les différentes mutations de la lune.

1 *Rites de la Mort*, ouvrage composé par une équipe de spécialistes, à l'occasion de la remarquable exposition organisée sur ce sujet au Musée de l'Homme, en 1979.

Comme tout n'est pas parfait sur cette terre, et que d'invisibles dangers menacent le groupe ou l'individu — pour des causes méritées ou non — le rituel et la magie interviendront encore pour gagner un surcroît de force surnaturelle — on peut penser ici au *mana* des Mélanésien — ou pour conjurer les mauvaises influences.

Pour l'Occidental, tout peut paraître étrange et insaisissable dans cet univers parallèle où s'entrecroisent mille fils mystérieux et où l'individu est entièrement soumis à une collectivité, dans laquelle il occupe cependant la place reconnue, et consacrée par le rite, d'un acteur indispensable. Le groupe ne vit que par son respect de l'ordre traditionnel, héritage de quelque lointain héros, ancêtre glorieux, ou Dieu, fondateur de la tribu et dispensateur de la civilisation.

L'économie « primitive » de l'âme

Qu'en est-il de l'âme?

Tout ici s'articule autour de la pérennité du groupe considéré comme un tout vivant en perpétuel devenir : on devine que chaque membre est dépositaire, transitoirement, d'une partie de la richesse de ce groupe. Et un aspect essentiel de cette richesse est le *pouvoir de vie* qui anime l'ensemble des individus.

Quelles que soient les croyances professées sur la constitution de l'homme, on retrouve un élément quasi constant : l'enfant qui naît reçoit en partage un peu de la substance-de-vie qui est la propriété du tout, et il la restituera au « pot commun » lors de son décès. Généralement cette énergie vitale sera recyclée assez vite, éventuellement après s'être introduite dans quelque forme vivante — plante ou animal — ou être restée en suspens dans certains lieux... en attendant le passage d'une femme appelée à devenir mère.

Dans de nombreux cas, le transfert de cette énergie se fait traditionnellement dans la même lignée familiale, de l'aïeul au petit-fils. Cette croyance est très répandue et, en de nombreux points du globe (presque sur tous les continents en dehors de l'Europe [1]) les ancêtres « revivent » dans leurs descendants qui portent leurs noms à intervalles répétés.

La collation du nom est une opération importante dans la vie organique du groupe : il convient de préciser quel antécédent est venu dans un nouveau-né, ré-actualiser le personnage qu'il fut — et qu'il continue souvent d'être dans le monde des défunts où il occupe sa place légitime. Il arrive que la future mère soit visitée en rêve par un aïeul qui lui annonce son retour, ou la prie de le porter dans son sein. En cas d'incertitude, l'examen du bébé à la naissance peut lever les doutes si l'enfant porte sur le corps des marques correspondant à celles d'un ancêtre connu (cicatrices de blessures, malformations, etc.). En tout état de cause, le devin, celui-qui-sait-lire-les-signes, sera consulté : l'enfant nouveau-né ne sera vraiment individualisé et reconnu comme membre du groupe que lorsqu'il aura reçu son nom.

Le nom résume l'essence et la puissance d'un être. Porter le nom d'un ancêtre permet d'accéder au monde des vivants, mais encore faut-il apprendre les promesses et les devoirs que comporte ce

1 Il n'est pas rare, dans les pays du bassin méditerranéen, de voir se transmettre le prénom du père au fils aîné de la famille : devrait-on voir là un reflet de la croyance « primitive » au transfert de la puissance de l'ancêtre à ses successeurs ?

privilège : l'initiation permettra (entre autres) d'en prendre pleine conscience.

Lorsque survient la mort, il convient que l'« âme-animante » du défunt soit convenablement restituée au groupe vivant : il faut alors procéder aux rites, souvent fort complexes, assurant, dans les bonnes règles, la métamorphose du défunt en ancêtre occupant une place assignée dans l'économie du groupe. C'est encore une initiation — parfois périlleuse pour le défunt — servant à franchir tous les obstacles avant d'atteindre la sécurité du nouvel état — on devrait peut-être dire de la nouvelle fonction d'homme décédé.

La solidarité permanente entre membres du groupe exige la participation active des vivants sous forme de rites et de sacrifices, pour seconder le mort dans ses mutations : par un juste retour des choses, ce dernier n'inquiétera pas les vivants par des manifestations indésirables (apparitions effrayantes, possessions...) et, au contraire, contribuera à la protection de la tribu. Au fil des années se maintiendra le contact entre tous les participants du groupe (vivants et défunts) à l'occasion de fêtes et de cérémonies particulières.

Le tableau que nous venons de tracer — d'une manière un peu trop schématique, sans doute — nous invite à nous poser de nouvelles questions sur ce qu'on appelle souvent la réincarnation chez les primitifs.

Lorsque, par exemple, les Yoruba du Nigeria saluent un bébé par ces mots : « tu es venu ! » et cherchent sur son corps des signes pour identifier l'ancêtre qui est à nouveau présent parmi eux, ou lorsqu'ils appellent un garçon Babatunde (Père est revenu) ou une fille Yekunde (Mère est revenue) [1], quelle signification accordent-ils à ces mots ? Pensent-ils seulement à un souffle de vie qui se perpétue, une sorte de prâna, sans cesse recyclé, porteur de l'énergie des hommes du passé, ou ajoutent-ils des éléments psychiques à cette pure vitalité animale ?

La personnalité de l'aïeul est-elle présente tout entière, ou délègue-t-elle seulement une fraction d'elle-même dans son rejeton ?

On pourrait répondre, assez facilement, que dans de nombreux cas l'ancêtre semble conçu comme demeurant toujours dans son propre monde désincarné, tandis que les vivants bénéficient de son influence magnétique et ne sauraient vivre sans elle [2]. Il arrive que plusieurs vivants portent le nom du même antécédent. Parfois même grand-père et petit-fils coexistent : l'enfant est alors considéré comme le frère de l'homme dont il porte le nom — jusqu'au jour du décès où il devient pleinement l'actualisation de son prédécesseur.

Cependant la réalité est évidemment complexe et il faut se garder de généralisations hâtives. La conception de l'homme chez le « primitif » est souvent loin d'être primitive, comme on va le voir.

De la pluralité des âmes

1 Voir *Reincarnation : The Phoenix Fire Mystery*, op. cit., p. 189.

2 Après tout, plus d'un père de famille occidental s'enorgueillit d'incarner les qualités (et parfois les grands défauts) de tel ou tel ancêtre, et espère bien « survivre » dans une progéniture qui lui doit la vie et qu'il cherche à modeler à sa propre image.

En pénétrant de plus près les sociétés restées à l'abri de la « civilisation », on constate dans bien des cas que les idées qu'elles entretiennent sur la constitution de l'homme sont particulièrement élaborées.

La partie invisible de l'homme est en réalité perçue comme une pluralité d'« âmes ».

Le spectre des croyances dans ce domaine est très étendu : certains ajoutent seulement à l'aspect physique de l'énergie animale une composante psychique, une sorte d'individualité humaine ; d'autres atteignent des niveaux de grande complexité par une analyse très subtile de l'être humain — qui n'est pas sans rappeler les vues entretenues sur ce sujet par les anciens Égyptiens ou les kabbalistes.

Par exemple, les populations de l'ancienne Chine semblent s'être contentées d'une simple dualité : une âme vitale et une âme individuelle, dont les voies de devenir se séparent après la mort, sans qu'il y ait de survie très prolongée promise à la partie vraiment humaine [1].

D'autres ont ajouté à l'« âme-du-sang » (assurant la vie végétative du corps) et à l'âme-aérienne (intelligente et responsable de la vie psychique) un ou plusieurs éléments remplissant des fonctions définies et subsistant après la mort des sorts différents, selon la conduite de l'homme terrestre.

On trouve dans l'ouvrage mentionné sur les *Rites de la Mort* [2] une illustration de la complexité à laquelle peut s'élever la représentation « primitive » de l'homme. Ainsi, dans un exemple cité, chez les Iafar de Nouvelle-Guinée, la personne vivante ne comprend pas moins de trois entités abstraites et deux éléments corporels, sans oublier deux esprits sylvestres attachés à l'individu.

Si on laisse de côté les aspects corporels (le sang et les os) qui interviennent dûment après la mort, on trouve, outre le principe vital indispensable aux fonctions du corps, ce qu'on peut appeler, en langage occidental, un « moi dynamique » et un « moi rationnel ».

Le premier, lié au mouvement et à l'action, est inconscient, irrationnel et pour cette raison demande à être tenu sous contrôle. Il deviendra plus tard un fantôme en quête de nourriture.

Le moi rationnel correspond le mieux à notre idée courante de l'âme. Pensée et volonté sont ses attributs. À l'état de veille, il contrôle le moi dynamique dont la présence est nécessaire à cet état.

Cette description, qui ne manquera pas d'inspirer au psychanalyste certains rapprochements, se complique par l'intervention de deux esprits sylvestres, très personnalisés : le premier est le double exact de l'homme et disparaît à sa mort, tandis que le second, plus spirituel dans cette catégorie, est l'« esprit-gardien » qui veille sur l'être pendant toute sa vie. Bien qu'anonyme il s'attache exclusivement à un homme donné. Après la mort, alors que le principe vital disparaît (avec peut-être la possibilité d'un recyclage futur), l'esprit-gardien réunit le sang et le moi rationnel : l'ensemble devient l'esprit du mort qui pourra éventuellement communiquer encore avec les vivants, par la possession de médiums en

1 Il y a d'ailleurs une hiérarchie sociale dans le monde de la mort, comme sur terre : généralement les grands héros, les fondateurs de la tribu, les notables, sont assurés de la pérennité, tandis que les personnages moins remarquables sont menacés d'extinction. Qu'on oublie leur nom et c'en est fait d'eux. D'où le soin qu'on doit apporter à garder leur mémoire.

2 *Rites de la Mort*, op. cit., article de B. Juillerat : De la vie à la survie chez les Iafar (West Sepik Province), pp. 85 et sq.

transe.

La genèse de l'homme, particulièrement du « moi rationnel », n'est pas ici clairement élucidée. Dans d'autres modèles, on remarque l'intervention d'un Dieu donnant naissance à chaque nouvel être qui, en s'incarnant, ne manque pas d'utiliser des éléments vitaux et humains antérieurs recyclés dans le monde terrestre.

Des cas de réincarnations authentiques

Encore des perfectionnements

Dans certaines traditions, on voit émerger l'idée d'une individualité permanente capable de se réincarner. Par exemple, selon Edwin Smith [1], chez les Ba-ila de Rhodésie chaque homme possède un esprit-gardien, un musedi qui l'accompagne et le protège, et qui est l'homme lui-même passant de vie en vie.

Un témoignage intéressant a été rapporté sur certaines croyances des Zoulous par Patrick Bowen qui vécut longtemps en Afrique. Aux termes d'informations reçues de la bouche des Sages (Inanusi) dont Bowen avait gagné l'amitié, il apparaît que l'homme est constitué d'une âme (Idhlozi) animant le corps et renfermant en elle-même une étincelle d'Itongo l'Esprit universel. À la mort, l'Idhlozi rôde quelque temps près du cadavre puis s'en va vers un monde appelé Esil-weni, les « lieux des Bêtes », où elle revêt une forme mi-humaine mi-animale. Après une période, correspondant à une sorte d'épuration, dont la durée est proportionnée à l'animalité du défunt, l'âme rejette sa forme bestiale et atteint finalement un lieu de repos. Elle s'y endort, jusqu'à l'heure où des rêves l'avertissent que quelque chose l'attend sur la terre, des devoirs à accomplir, des leçons à apprendre. Alors, sortant de son sommeil, l'âme regagne notre sphère, non sans traverser à nouveau Esil-weni, pour renaître comme un enfant. C'est ainsi que voyage l'âme, de vie en vie, jusqu'au moment où elle parvient à un point où, quittant son corps, elle s'unit à Itongo qui est sa source originelle [2].

Que ce schéma, contenant certains des grands thèmes qui caractérisent la réincarnation à l'orientale, soit l'expression authentique de croyances populaires, ou résume une sorte de tradition initiatique réservée à quelques élus [3], nous ne pouvons guère le dire. Il atteste cependant une croyance à la renaissance d'une entité humaine individuelle, promise à une communion finale avec le divin, au terme de nombreuses incarnations.

Entre cette vision très « spirituelle » des Sages Zoulous, et les croyances animistes les plus « élémentaires », où l'on ne semble pas tenir grand compte d'un ego humain et de ses progrès possibles, il y a place pour toutes sortes de modèles où l'esprit individuel entre en ligne de compte et se réincarne

1 *Knowing the African*, Éd. Lutterworth, Londres, 1947.

2 Voir l'article de P. G. Bowen « *The Ancient Wisdom in Africa* » dans la revue *The Theosophist*, Madras, août 1927.

3 Le personnage qui a fourni à Bowen ces indications lui a aussi révélé, plus tard, l'existence d'une sorte de société secrète appelée dans l'ancienne langue bantoue Bonabakulu abase-Khemu, ce qui se traduirait par « Confrérie des Supérieurs d'Égypte ». Quelle que soit la portée de ces informations, elles donnent du poids à l'hypothèse d'une tradition initiatique spirituelle, encore vivante chez certains Africains, héritiers de civilisations très anciennes.

effectivement.

On peut citer ici, par exemple, le cas des indigènes d'Okinawa (Pacifique Nord). Pendant la seconde guerre mondiale, un soldat américain recueillit de la bouche d'un autochtone — ancien bibliothécaire de la préfecture d'Okinawa — des informations particulièrement intéressantes sur les croyances religieuses de ses concitoyens.

Selon le témoignage de ce soldat, il est apparu que la majorité de la population à Okinawa avait adopté l'idée d'une déité, sans forme ni sexe, et croyait à la réincarnation de l'être humain, sans possibilité d'entrer dans des corps animaux. En résumé, cette croyance répond au schéma suivant [1] : « Après la mort d'un homme, l'esprit reste dans sa demeure pendant 49 jours; le 49e jour, les services funèbres en sa mémoire ayant été accomplis, l'esprit a accès à Gusho — ce qui signifie "après le monde présent". La période vécue dans l'état post mortem est variable, mais les gens d'Okinawa croient que l'esprit retourne généralement au bout de sept générations, pour produire un individu ressemblant fortement au précédent personnage incarné. Les esprits ne se réincarnent pas tous, certains demeurent en Gusho indéfiniment et accueillent les nouveaux arrivants à cet état. Il faut bien se représenter que la conception de Gusho, selon la tradition d'Okinawa, est celle d'un état spirituel, où seul existe l'esprit de l'homme... Ce n'est pas le mental mais l'esprit qui se réincarne... le mental étant, pour sa part, reçu par l'individu par descendance ancestrale. »

Des cas scientifiquement étudiés

La croyance en une renaissance authentique semble bien attestée chez divers peuples d'Indiens d'Amérique. Le prof. Stevenson a réuni dans ses dossiers un bon nombre de cas de « réincarnation personnalisée » chez les Indiens Tlingit (ou Toloche) d'Alaska [2].

On retrouve ici divers traits caractéristiques de la représentation primitive du monde. Ces Indiens partagent avec d'autres tribus d'Alaska la croyance au retour des parents décédés au sein du groupe social, voire de la même famille. Cette perspective a l'effet salutaire de liquider toute peur de la mort chez les Tlingit — de même d'ailleurs que chez les indigènes d'Okinawa qui ont montré une singulière résistance nerveuse dans l'enfer de la dernière guerre. Certains même espèrent une mort rapide pour revenir dans des conditions meilleures : l'idée d'un progrès possible est apparente. Ici encore, pour donner son nom au nouveau-né, on accorde une attention particulière aux rêves de la future mère, aux marques de naissance, aux ressemblances de l'enfant avec un parent défunt.

Le prof. Stevenson a même rapporté des cas bien singuliers : par exemple un homme vieillissant choisit délibérément le cadre de sa future naissance en dehors de sa lignée familiale ; de son vivant, il vient annoncer son retour à ses futurs parents d'élection. Joignant le geste à la parole, il découvre sur son propre corps des cicatrices bien caractéristiques, qui « personnaliseront » l'enfant à sa naissance. Il va même jusqu'à confier à la mère potentielle un objet personnel qu'il se promet d'identifier comme sa propriété. Le plus curieux de l'histoire est que le rejeton annoncé naîtra bien porteur des marques prévues et reconnaîtra, le jour venu, « son bien » dans l'objet tenu en réserve ; il recevra bien entendu le nom du décédé qui est, comme on doit bien l'admettre, le seul qui lui convienne. Pour les Tlingit, tout cela est bien naturel.

1 Voir *Reincarnation : The Phoenix Fire Mystery*, p. 193.

2 I. Stevenson, *Twenty Cases suggestive of Reincarnation*, pp. 191 et sq.

Les croyances de ces Indiens sur la vie et la mort sont bien moins élaborées que celles des hindous ou des bouddhistes : leur ciel (Kiwaa) n'a pas la structure compliquée admise par les tribus Eskimo de l'Alaska, pour qui le cycle de la réincarnation implique une purification graduelle jusqu'à une libération finale. Selon Ian Stevenson, les Tlingit concevraient la renaissance d'une manière plutôt bouddhiste : « l'ancienne personnalité donne lieu à la nouvelle, comme une chandelle avant de s'éteindre peut en allumer une nouvelle et ainsi continuer la série [1] ». Chez ce peuple, les enfants qui se souviennent assez clairement de leur incarnation précédente sont relativement nombreux (il serait question d'un cas sur 500 environ). D'après les descriptions fournies par les enquêtes, il ne fait pas de doute dans l'esprit des gens que c'est le même je qui transite d'une vie à l'autre. L'enfant affirme : j'ai été untel, j'ai eu telles occupations, je veux revoir ma famille ; je ne suis pas ton neveu, je suis ton frère. Et si, d'aventure, une connaissance de la vie précédente passe dans la rue, l'enfant s'écrie avec un grand débordement d'émotion : « voici ma Susie! ». Au moins au début de la vie, les impressions sont si fortes que chacun est persuadé que l'ancienne personnalité est effectivement revenue.

Plus tard, comme c'est la règle générale dans les cas observés partout dans le monde par Stevenson, les images vivantes du passé s'estompent la nouvelle personnalité du jeune Tlingit se développe et finit par perdre tout souvenir actif de son antécédent.

À la lecture de l'ouvrage de Stevenson, les descriptions ne diffèrent pas beaucoup selon qu'on a affaire à des cas observés chez des bouddhistes de Ceylan, des hindouistes de l'Inde, des druzes du Liban, des chrétiens du Brésil ou des Tlingit d'Alaska : c'est bel et bien une personnalité ancienne qui, croit-on, se manifeste à nouveau avec évidence, et les vivants ont même parfois tous les moyens de l'identifier dans le jeune enfant qui lui sert de demeure.

Nous reviendrons plus loin sur l'analyse des cas du prof. Stevenson [Voir chap. VII].

Quelles conclusions tirer ?

Avec les primitifs, on est « en présence d'hommes, et de femmes de chair et de sang », selon les mots de Jean Guiart [2], qui ont su construire une vision positive du monde qui les aide à affronter toutes les situations — en particulier la mort et ses conséquences. Pour nous, la mort c'est la fin absurde de tous nos efforts ; pour eux « la mort est à la fois un commencement, dans l'au-delà, et l'occasion d'un remplacement, chez les vivants » [3].

Pour élaborer un modèle (même très schématique) des croyances primitives sur les espérances de retour sur terre, il faut donc se pénétrer d'une mentalité différente, qui donne la primauté au collectif sur l'individuel, et reconnaît à une tradition ancestrale la sagesse de tout ordonner pour le plus grand bien du groupe et de l'individu qui lui appartient.

Un autre trait important à souligner est l'acceptation de la vie. Dans une société où tous les membres sont obligés à la solidarité, où l'esprit de chacun est rassuré par un réseau d'explications logiques assorties de comportements et de pratiques exorcisant l'angoisse, il fait bon vivre, et la mort ne fait pas

1 I. Stevenson, op. cit., p. 197.

2 *Rites de la Mort*, op. cit., p. 3.

3 *Rites de la Mort*, op. cit., p. 3.

peur puisqu'elle n'est que le côté caché de la vie. On est loin du pessimisme des hindous et des bouddhistes qui se lamentent sur la nécessité de renaître. On sait combien la fertilité des individus en âge de procréer a préoccupé — quasi universellement — les populations archaïques du globe : avoir beaucoup d'enfants est souhaitable et renforce la vitalité du groupe.

Cela dit, quelles sont, dans les grandes lignes, les perspectives de réincarnation ? Nous pouvons résumer tout ce qui précède par les observations qui vont suivre.

Tout d'abord, après la mort, on doit logiquement prévoir plusieurs destins possibles.

En dehors de quelques puissantes personnalités qui ont qualité pour être immortalisées dans l'au-delà (ancêtres civilisateurs, plus ou moins divinisés, chefs et hommes remarquables, intermédiaires actifs entre le visible et l'invisible, etc.), le sort des gens du commun est toujours variable. Les défunts qui répondent à la bonne norme sont aidés par les vivants à devenir des ancêtres : ils vont se fixer dans un séjour adéquat (plus ou moins facile à atteindre) localisé dans le monde souterrain, ou bien sur terre (près des vivants [1], ou dans un endroit inaccessible) ou encore dans les espaces aériens ou célestes.

Les autres, qui meurent mal, dans des conditions suspectes ou réputées néfastes, sont privés des soins dus aux morts honorables : ils deviendront des esprits errants voués à la solitude et à l'extinction.

Ainsi, le mérite de l'individu vis-à-vis du groupe est déterminant pour son avenir post mortem. Il est clair que le groupe cherche à assurer la pérennité de ce qui lui a conféré force et valeur — pour en recevoir en contrepartie une protection efficace — en rejetant au contraire de son univers tout ce qui l'affaiblit et l'inquiète, ce qu'il ne peut assimiler dans le cadre de sa tradition ; ou encore ce qui n'a plus pour lui d'utilité objective : chez les Iafar de Nouvelle-Guinée, la femme âgée, devenue incapable de procréer, ne fait déjà plus partie des vivants ; le moment de la ménopause est l'occasion d'une cérémonie d'ouverture de deuil où, en quelque sorte, la femme entre en agonie : si elle tarde à mourir, elle risque même finalement d'être chassée du village pour aller mourir seule un jour dans la forêt [2].

La manifestation objective des morts dans le monde des vivants est assez fréquente, surtout dans la période qui suit le décès ; d'où les rites de conjuration visant à éviter l'apparition des fantômes et autres interventions indésirables des défunts.

La possession d'un vivant par l'esprit d'un mort (ou une divinité plus ou moins maléfique) est un événement redoutable : la collectivité doit se mobiliser pour chasser l'influence néfaste. La magie intervient ici de façon indispensable. Si, d'aventure, la possession est au contraire le fait d'un esprit bénéfique, le groupe humain entier cherchera à en bénéficier et à retenir dans sa sphère l'influence protectrice. Médioms, devins et sorciers jouent naturellement un rôle essentiel dans ces rapports avec les décédés.

Pour ce qui est du retour sur terre d'un « quelque chose » ayant appartenu à un vivant, on trouve plusieurs possibilités.

1 Parfois, comme chez les anciens Chinois, ils rôdent dans la maison familiale et attendent près du lit conjugal l'heure de la conception pour revenir.

2 Ibid., p. 89.

Le plus généralement c'est la vitalité, l'âme-du-sang qui animait le défunt qui est « recyclée » et sert à donner la vie à un nouveau membre du groupe : rien ne se perd — au contraire même, puisque le groupe échange « un vieux pour un jeune ». L'arbre de la tribu perd quelques branches au fil des ans mais bourgeoonne sans cesse, et ainsi se régénère.

Dans ce cas fréquent, de toute évidence on ne peut pas parler franchement de réincarnation chez les primitifs.

Mais les choses sont souvent aussi plus compliquées par le fait que cette vitalité est également porteuse d'une information particulière, d'une image dynamique de son précédent propriétaire ; elle n'est pas un simple fluide neutre servant uniquement à donner vie à un automate inerte, elle a en outre le pouvoir d'imprimer dans l'enfant qui en bénéficie quelque chose de l'individualité du défunt : les cicatrices de son corps sont des marques extérieures qui réapparaîtront, mais les vertus (et les défauts) des morts ne manqueront pas non plus de se réaffirmer de quelque manière dans la personne du nouveau-né. La collation du nom de l'aïeul à l'enfant scelle l'identification des deux êtres à travers la mort. Même si le défunt n'est pas, à proprement parler, réincarné dans le nouveau-né et continue de participer régulièrement au monde des morts, il a projeté, dans l'être qui le relaie sur la terre, des éléments non seulement physiques mais aussi psychiques — ou mentaux — d'un dynamisme tel que la collectivité des vivants le considère comme étant aussi présent réellement dans son descendant.

Peut-être, dans ce cas, peut-on commencer à parler de réincarnation, en s'en tenant à la définition de Ian Stevenson donnée plus haut dans l'Introduction, si on admet que des éléments mentaux de l'aïeul ont persisté avec une certaine cohésion et se sont associés plus tard au corps physique du petit-fils.

Bien entendu, comme nous l'avons vu, il existe aussi chez certains peuples des exemples flagrants de croyance au retour effectif d'une âme intelligente dans des corps successifs — ce qu'on pourrait classer comme authentique réincarnation.

Il va de soi que l'économie du groupe exige que le recyclage des énergies vitales ou psychiques se fasse en circuit fermé : ce qui est propriété du groupe ne sort pas de son cercle pour aller renforcer des groupes étrangers. Un Dieu universel, ou des divinités de rang variable, peuvent bien insuffler des énergies nouvelles, mais on concevrait mal une fuite de vitalité vers l'extérieur : la réincarnation dans d'autres races ou groupes ethniques n'est pas envisagée. On renaît en famille.

Cette même économie fermée exige une rotation rapide de la substance-de-vie. Le grand-père revient dans le petit-fils. Dans les cas attestés de réincarnation, l'« âme » ne traîne pas très longtemps dans les corridors du monde posthume : quelques jours à quelques années d'attente suffisent aux Tlingit pour trouver la voie du retour.

La notion de progrès individuel de vie en vie, par des efforts personnels, ne s'affirme guère dans les groupes humains où l'intérêt est plus centré sur la prospérité de la collectivité que sur une quelconque émancipation de l'individu. Il y a, bien sûr, pour chacun, une incitation à se mobiliser et à se surpasser pour devenir un adulte reconnu de tous, et les jeunes initiés apprennent à connaître la figure de l'ancêtre qu'ils sont censés incarner, mais on n'aperçoit pas dans tout cela d'idées comparables au karma des Orientaux liant le passé vécu individuellement au présent que l'on récolte. Si la maladie arrive, ou le trépas, il faut en chercher les causes dans l'action d'esprits maléfiques, ou dans un manquement grave aux règles de la tradition déchaînant des influences néfastes, plutôt que dans un effet rétributif d'une loi

de justice universelle punissant les crimes d'une vie passée.

Dans notre rapide survol des conceptions sur la mort et l'après-vie, nous avons rencontré des cas qui s'éloignent beaucoup de l'animisme pur, en évoquant des idées rappelant les hautes civilisations orientales. Dans ces cas précis, on peut se demander si l'on n'est pas en présence de notions « importées », à la faveur de contacts avec des peuples marqués par l'influence de l'hindouisme ou du bouddhisme. Inversement, d'ailleurs, on pourrait tout aussi bien se demander si, chez les peuples isolés de toute civilisation par des barrières naturelles, les croyances que nous constatons actuellement ne constituent pas le stade final d'une régression, à partir de schémas jadis plus spirituels, à la suite d'une évolution des idées dominée par la préoccupation de la survie, au sein de groupes de plus en plus menacés de dégénérescence, ou coupés de tous échanges avec les autres sociétés humaines.

Comme on vient de le voir, les choses sont loin d'être simples chez les « primitifs ».

Le modèle spirite

La genèse d'un nouvel Évangile

Un produit récent : le système spirite

À la différence des systèmes primitifs dont l'origine se perd dans la nuit des temps, le spiritisme est, pour ainsi dire, un nouveau venu. On en connaît l'état civil et le curriculum vitae : nos arrière-grands-parents ont pu le voir naître et se développer à partir du milieu du XIX^e siècle.

Après les premières manifestations paranormales autour des sœurs Fox (à Hydesville aux États-Unis), en 1848, et l'engouement qui se déchaîna bien vite pour les phénomènes merveilleux où les « Esprits » parlaient aux vivants par les tables tournantes, ou se rendaient visibles dans la pénombre des « séances », le mouvement « spiritualiste », comme on l'appela, gagna l'Europe sans retard et le nombre de ses adeptes accusa une croissance galopante. Bien entendu, ce n'était pas la première fois que les vivants dialoguaient avec les morts : on trouve des médiums dans toutes les civilisations. Généralement d'ailleurs l'évocation des défunts ne va pas sans des pratiques de sorcellerie peu recommandables, exigeant le sang de quelque victime ^[1] : la nécromancie a été sévèrement mise à l'index par les grandes religions. La sorcière d'En-dor qui fit monter l'ombre de Samuel du noir domaine souterrain, pour permettre à Saül de l'interroger sur l'avenir, avait dû se réfugier à l'écart du monde : quelque temps auparavant, Saül avait fait exterminer pythonisses et devins. La Bible qui relate cet épisode (*Samuel*, XXVIII) est aussi formelle par la bouche de Moïse (*Exode*, XXII) : « tu ne laisseras pas vivre une sorcière ».

Les honorables gentlemen — comme sir William Crookes — qui commencèrent à se livrer à l'étude scientifique des phénomènes spirites n'étaient pas des sorciers, et, cette fois, la renaissance inopinée du spiritisme — à une échelle mondiale — avait quelque chose d'original : elle se produisait à une époque de plein essor de la science expérimentale. Par ailleurs — malheureusement — ce n'était plus une poignée de sibylles, ou de pures vestales que l'on consultait dans le sanctuaire de temples sacrés, mais

¹ Voir par exemple, chez Homère, la scène magique d'évocation des morts faite par Ulysse (*Odyssée*, chant XI) ; le sang d'un bélier noir attire les défunts ; s'ils en boivent ils deviennent capables de parler. C'est ainsi que l'âme de Tirésias, galvanisée par le sang, peut révéler à Ulysse le sort qui l'attend.

M. ou Mlle Tout-le-monde qui s'était découvert le bon pouvoir, ou le fluide ad hoc, et qui se mettait en transe pour vous rapporter des nouvelles de vos chers disparus.

Cette multiplication surprenante des médiums dans la seconde moitié du XIXe siècle n'alla pas sans inconvénients, on s'en doute. La vulgarisation de la « table tournante » comme passe-temps familial, et surtout l'exploitation abusive des médiums, amenés plus d'une fois à tricher pour satisfaire le client exigeant, ont jeté un grand discrédit sur le spiritisme, et on aurait fini par oublier cette vague de phénomènes étranges si des chercheurs sérieux, travaillant à l'écart du tapage populaire, ne s'étaient pas évertués à extraire une philosophie de toute la masse des messages de l'au-delà.

Il se trouve que la réincarnation occupe une place importante dans cette philosophie des Esprits — ceux du moins qui ont transmis leurs messages aux médiums français, puisque, par une bizarrerie mal élucidée, cette doctrine semble avoir été étrangère aux célestes visiteurs des séances en Amérique.

Nous étudierons donc la théorie de la réincarnation telle que les Esprits eux-mêmes l'ont enseignée depuis l'au-delà au pionnier du spiritisme en France — Allan Kardec.

La mission d'un apôtre

Rien ne semblait destiner Hippolyte-Léon Denizart Rivail, né à Lyon en 1804, à devenir le législateur du spiritisme. Sa ligne de vie (ou son intérêt précoce pour les sciences et la philosophie) l'écarta de la tradition d'une famille de magistrats et lui fit rencontrer en Suisse le célèbre Pestalozzi, successeur de J.-J. Rousseau en matière pédagogique. À l'école d'Yverdon, fondée par ce pionnier de l'éducation nouvelle, Rivail s'enflamma pour les idées généreuses de ce maître et il le seconda de son mieux. Ayant trouvé sa vocation, il vint à Paris fonder une institution scolaire sur le modèle d'Yverdon. Et c'est là qu'en 1854 l'homme, appelé avec une nuance de mépris par ses détracteurs « l'instituteur Rivail », allait prendre le nom d'Allan Kardec et gagner en trois ans une célébrité que ses activités d'éducateur ne lui auraient jamais assurée.

Depuis longtemps préoccupé de progrès social et de pédagogie, brûlant du désir d'unifier les croyances — le XIXe siècle romantique a caressé tous les rêves — Rivail allait trouver dans la propagation du spiritisme une carrière comblant tous ses vœux. Et, sans conteste, le système que lui enseignèrent les Esprits répondait parfaitement à son attente généreuse — que d'aucuns ont naturellement qualifiée d'utopique.

Et c'est ici que la réincarnation entre en scène. Au cours d'une séance, dans un cercle d'amis spirites, voici qu'un Esprit fait à Rivail une révélation surprenante, affirmant être l'un de ses amis d'une incarnation précédente. Dans la Gaule de jadis, au temps des Druides, notre héros s'appelait Allan Kardec. Quelque 3 ans plus tard, le 18 avril 1857, il publiait à Paris un ouvrage qui allait faire sensation : *Le livre des Esprits* contenant les principes de la doctrine spirite. Un best-seller, sans cesse réédité.

Que s'était-il passé ? Kardec, sans doute le plus qualifié de son cercle spirite, avait reçu « d'en-haut » la mission d'enseigner la Doctrine aux hommes; et le livre publié était le fruit de son travail de collecte et de mise en ordre d'innombrables informations fournies par les Esprits supérieurs par le canal de divers médiums. Dans l'édition de 1972 (Dervy-livres, Paris) on peut lire, à la page XXXIII du long préambule, les termes de ce curieux ordre de mission, dont voici des extraits significatifs : « Occupe-toi avec zèle et persévérance du travail que tu as entrepris avec notre concours car ce travail est le nôtre.

Nous y avons posé les bases du nouvel édifice qui s'élève et doit un jour réunir tous les hommes dans un même sentiment d'amour et de charité...

Ne te laisse pas décourager par la critique... crois en Dieu et marche avec confiance, nous serons là pour te soutenir et le temps est proche où la vérité éclatera de toutes parts. »

On conviendra qu'il y avait là de quoi enflammer un homme animé d'un idéal de progrès et de fraternité comme H.-L. Rivail. Cette mission était d'ailleurs patronnée par les plus hautes autorités (p. XXXIV) : saint Jean l'Évangéliste, saint Augustin, saint Vincent de Paul, Saint Louis, l'Esprit de Vérité, Socrate, Platon, Fénelon, Franklin, Swedenborg, etc. [1] C'est ainsi qu'à l'âge de la cinquantaine l'ancien druide réincarné devint l'apôtre mandaté du spiritisme : il allait se consacrer à cette tâche avec un zèle constant jusqu'à sa mort, le 31 mars 1869.

L'Évangile des Esprits

Le premier livre d'Allan Kardec compte, dans les dernières éditions, quelque 500 pages réparties en chapitres logiquement ordonnés. Il est difficile de résumer tant de matière : tentons simplement d'extraire les éléments qui éclairent le problème de la réincarnation.

D'après ce qui précède, le lecteur a compris que les Esprits ne songent nullement à renier le christianisme, même s'ils excluent de leurs enseignements ce qu'ils jugent erroné et sectaire dans les interprétations des ecclésiastiques : l'Évangile doit se lire selon l'Esprit. C'est le cas de le dire, et il y a beaucoup de foi dans la lecture qu'en font les spirites.

Dieu est le créateur, le divin Père, instruit de tout ce qui se passe dans son univers et décidant de tout, avec une miséricorde infinie, pour le véritable bien de ses créatures. Dieu a conçu chaque détail pour le progrès des âmes. Malheureusement, l'amélioration de l'homme ne peut se faire en une seule vie. À cette objection, le *Livre des Esprits* nous répond [2] : « Tous les esprits tendent à la perfection et Dieu leur en fournit les moyens par les épreuves de la vie corporelle ; mais dans sa justice, il leur réserve d'accomplir, dans de nouvelles existences, ce qu'ils n'ont pu faire ou achever dans une première épreuve. »

Ces commentaires d'Allan Kardec font suite à des réponses données par des Esprits à des questions sur les progrès de l'âme :

« L'âme a donc plusieurs existences corporelles ? »

« Oui, tous nous avons plusieurs existences. Ceux qui disent le contraire veulent vous maintenir dans l'ignorance où ils sont eux-mêmes : c'est leur désir [3]. »

À la page suivante, nous lisons ces lignes :

« Quel est le but de la réincarnation ? »

« Expiation, amélioration progressive de l'humanité, sans cela où serait la justice ? »

Et encore

« Sur quoi est fondé le dogme de la réincarnation ? »

1 On notera qu'en dehors de l'Esprit de Vérité, que l'on veut croire universel, tous ces augustes patrons sont des Occidentaux désincarnés.

2 *Le Livre des Esprits*, édition 1972, p. 83.

3 Ibid., p. 81.

« Sur la justice de Dieu et la révélation, car nous vous le répétons sans cesse : un bon père laisse toujours une porte ouverte au repentir... »

Conclusion rassurante : dans un monde où les péchés d'un jour n'entraînent plus le châtement éternel et où tout peut se racheter au prix d'épreuves acceptées sans tricher et supportées avec courage, la confiance revient aux hommes, même les plus déshérités ; car jamais Dieu ne détournera sa face de ses enfants.

Cet Évangile est bien une Bonne Nouvelle — pour ceux qui n'attendent pas un salut miraculeux.

Excursion au monde des Esprits

L'Esprit au microscope

Allan Kardec réussit à condenser en quatre pages de son livre l'essentiel de la doctrine [1] et la simplicité des conceptions exposées a bien de quoi séduire tous ceux que rebutent les subtilités de la métaphysique. Il y a un double aspect à l'univers créé par Dieu :

III. un monde invisible, ou spirite, qui est primitif, éternel, préexistant, survivant à tout ; en bref, le monde normal et permanent des Esprits,

IV. un monde visible, corporel qui n'est que secondaire; le *Livre* précise ici : « il pourrait cesser d'exister, ou n'avoir jamais existé, sans altérer l'essence du monde spirite ». La Terre n'est d'ailleurs pas le seul monde corporel possible, les autres globes de l'univers sont aussi des lieux propices aux expériences matérielles. Quant à l'homme, qui représente un degré important dans l'échelle de l'évolution des Esprits, l'analyse de sa constitution à l'état incarné fait ressortir un nombre limité de principes :

1 — *Le corps physique* (analogue à celui des animaux) avec son principe vital (qui anime aussi la nature) ; cette enveloppe matérielle est une prison pour l'Esprit : la mort est pour lui une délivrance.

2 — *L'âme immatérielle*, qui n'est autre qu'un Esprit incarné.

3 — *Le périsprit*, ou principe intermédiaire entre le corps et l'Esprit.

Ce périsprit est en somme l'enveloppe éthérée de l'Esprit : au moment de la mort, elle se dégage progressivement de la forme physique, et l'Esprit libéré en reste revêtu dans le monde spirite. Dans certaines conditions, elle peut devenir visible et même tangible lors des apparitions. Ainsi équipé de son enveloppe, l'Esprit n'est pas une réalité métaphysique insaisissable. Le *Livre* précise à son sujet [2] : « L'Esprit n'est point un être abstrait, indéfini, que la pensée seule peut concevoir ; c'est un être réel circonscrit qui, dans certains cas, est appréciable par les sens de la vue, de l'ouïe, et du toucher. » La substance de cette enveloppe est assez vaporeuse pour s'élever dans l'atmosphère et se transporter où l'Esprit le désire.

Comme on pouvait le prévoir, la Société des Esprits comprend différents ordres, selon leur degré de perfection. Dans cette échelle l'avancement se fait au mérite, comme il se doit.

En gros, on peut distinguer :

— les parangons de perfection, les purs Esprits, archanges, séraphins, etc.;

— ceux qui sont au milieu de l'échelle; ils ont le bien en vue, mais de nombreuses épreuves les

1 Ibid., p. ix et sq.

2 Ibid., p. x.

attendent encore pour s'arracher à l'emprise de la matière, de l'égoïsme, etc. ;

— ceux d'en bas ; les imparfaits, paralysés dans leur avancement par l'ignorance, les passions, le désir du mal.

Une catégorie intermédiaire est celle des Esprits légers ou follets, plus brouillons que méchants ; espiègles et malicieux, ils aiment à mystifier et à causer des contrariétés. On parle aussi d'Esprits purs, supérieurs, et d'Esprits impurs, inférieurs. La vie d'Esprit comprend 3 états possibles :

— l'état entièrement dégagé de la matière : la réincarnation n'a plus ici de raison d'être. C'est la vie éternelle de félicité dans le sein de Dieu ;

— l'état d'Esprit errant : l'erraticité est la condition de l'Esprit encore en voie de progrès pendant la vie post mortem ;

— l'état d'âme, ou d'Esprit incarné.

Sur les vicissitudes des Esprits depuis leur création il n'est guère nécessaire (ni possible) de s'étendre, mais il faut savoir ceci : « tous sont créés simples et ignorants, ils s'instruisent dans les luttes et les tribulations de la vie corporelle [1] ».

Les Esprits doivent gagner leur ciel — en acceptant l'épreuve de l'incarnation.

À quoi s'occupent les Esprits errants ?

Alors qu'elle était plus ou moins paralysée par son enveloppe physique et n'exerçait qu'une influence limitée dans l'homme terrestre, à sa rentrée dans le monde des Esprits l'âme ne tarde pas à retrouver tous ceux qu'elle a connus sur terre. Souvent ceux qu'elle a aimés le plus viennent l'aider à se dégager du corps à l'agonie.

Fait important, après une certaine période de trouble due au choc de la mort, nécessitant l'adaptation au réveil à l'état d'Esprit errant, l'âme se retrouve elle-même : « toutes ses expériences antérieures se retracent à sa mémoire avec le souvenir de tout le bien et de tout le mal qu'elle a fait [2] ». Dès lors, consciente de son degré d'avancement, elle pourra poursuivre ses progrès dans le monde spiritue.

À la question : « les Esprits errants sont-ils heureux ou malheureux ? » la réponse autorisée a été : « Plus ou moins, selon leurs mérites. Ils souffrent des passions dont ils ont conservé le principe, ou bien ils sont heureux selon qu'ils sont plus ou moins dématérialisés. Dans l'état errant, l'Esprit entrevoit ce qui lui manque pour être heureux ; c'est alors qu'il cherche les moyens d'y atteindre, mais il ne lui est pas toujours permis de se réincarner à son gré et c'est alors une punition [3]. »

On aspire parfois au repos dans l'univers spiritue. Il existe, à cet effet, « des mondes particulièrement affectés aux êtres errants, mondes dans lesquels ils peuvent habiter temporairement; sortes de bivouacs, de camps pour se reposer d'une trop longue erraticité, état toujours un peu pénible... [4] ».

Le transit par ces lieux est d'ailleurs avantageux pour ceux qui s'y retrouvent car ils le font dans le but de s'instruire et de pouvoir obtenir la permission de se rendre dans des lieux meilleurs.

1 Ibid., p. 63.

2 Ibid., p. xi.

3 Ibid., pp. 120-121.

4 Ibid., p. 121.

La famille des Esprits est très hiérarchisée, selon les mérites ; mais il existe en principe une solidarité entre tous les individus. Les vivants eux-mêmes côtoient sans cesse les Esprits et sont constamment sous leur influence : les bons Esprits cherchent à les aider et à leur inspirer de nobles sentiments, les mauvais se réjouissent des échecs et du spectacle des passions avilissantes.

Une Roue des Renaissances... très chrétienne

Et la réincarnation ?

Elle est inévitable, ne l'oublions pas. Mais les Esprits, qui peuvent si bien jauger le degré de leur avancement, et les causes de leurs entraves, ont la faculté de choisir les épreuves de leur prochaine incarnation. Point capital : on ne saurait mieux prendre en main sa destinée qu'en calculant soi-même les corrections qu'il convient d'apporter à sa trajectoire pour se remettre dans la bonne direction.

Cela suppose une connaissance étendue de la loi des causes et des effets, mais il faut admettre que les Esprits n'en sont pas dépourvus. En tout état de cause, en cas d'inexpérience de l'Esprit, Dieu décidera pour lui des épreuves à retenir jusqu'à ce qu'il s'éveille à ses devoirs. Certains Esprits, manquant de sens moral, mettraient, paraît-il, une certaine mollesse à se prendre en main et préféreraient des jouissances matérielles, mais Dieu leur fait comprendre leur erreur.

Dans le *Livre des Esprits*, Allan Kardec fait le point de cette question en ces termes [1] : « La doctrine de la liberté dans le choix de nos existences et des épreuves que nous devons subir cesse de paraître extraordinaire si l'on considère que les Esprits dégagés de la matière apprécient les choses d'une manière différente que nous ne le faisons nous-mêmes. Ils aperçoivent le but, bien autrement sérieux pour eux que les jouissances fugitives du monde ; après chaque existence ils voient le pas qu'ils ont fait et comprennent ce qui leur manque encore en pureté pour l'atteindre : voilà pourquoi ils se soumettent volontairement à toutes les vicissitudes en demandant eux-mêmes celles qui peuvent les faire arriver le plus promptement. »

L'économie de l'état d'Esprit conserve à la disposition de l'être la mémoire de toutes ses vies : il en retire à volonté les éléments dont il a besoin pour réaliser sa situation et préparer des pas en avant. Ce qu'il se rappelle très bien ce sont les faits principaux qui l'aident à s'améliorer. Ce souvenir se perd lorsque l'Esprit s'incarne, mais l'âme conserve le libre arbitre et elle est loin d'être sans ressources : en choisissant son futur destin avant de s'incarner, elle a demandé à des Esprits supérieurs de l'aider dans cette nouvelle tâche ; elle sait que l'Esprit qui lui sera donné pour guide dans cette incarnation « cherchera à lui faire réparer ses fautes en lui donnant une espèce d'intuition de celles qu'elle a commises ». Cet Esprit protecteur, attaché à l'individu depuis sa naissance jusqu'à sa mort, est une sorte d'ange gardien qui a accepté la mission d'accompagner l'être dans ses tribulations [2].

« Chaque ange gardien a son protégé sur lequel il veille, comme un père veille sur son enfant, il est heureux quand il le voit dans le bon chemin; il gémit quand ses conseils sont méconnus.

Ne craignez pas de nous fatiguer de vos questions ; soyez au contraire toujours en rapport avec nous :

1 Ibid., p. 141.

2 Ibid., pp. 229-230.

vous serez plus forts et plus heureux [1]... »

Ainsi parlent les Esprits conjugués de Saint Louis et de saint Augustin. Tout est donc aménagé par la Providence divine pour que l'incarnation se solde par un bilan positif.

Pour l'Esprit, la descente dans un corps n'est pas un processus agréable. Elle est précédée d'une sorte d'accablement, de dégoût, voire d'épouvante. Un grand disciple d'Allan Kardec, Léon Denis (1846-1926) écrit, dans son livre *Après la Mort* [2] : « Quand l'heure de se réincarner est venue, l'esprit se sent entraîné par une force irrésistible par une mystérieuse affinité vers le milieu qui lui convient. C'est là une heure d'angoisse plus redoutable que celle de la mort [3]... »

Pour l'Esprit, il fait meilleur être mort que vivant, si l'on peut s'exprimer ainsi.

On ne peut s'étendre sur le processus même de l'incarnation. D'après Léon Denis, les molécules matérielles (qui formeront le corps) s'assimilent au périsprit qui lui-même « se réduit, se condense, s'alourdit progressivement jusqu'à ce que par une adjonction suffisante de matière, il constitue une enveloppe charnelle [4]... ». Finalement, le corps physique, moulé sur le périsprit reflète les qualités et les défauts du moule : dans la plupart des cas il n'est « qu'une laide et grossière copie du périsprit ».

Dans le déroulement des choses, l'union de l'âme et du corps commence au moment de la conception et, dès cet instant, le trouble commence à saisir l'Esprit qui perd progressivement conscience du passé. Une fois incarné, il devra donc apprendre à se servir de ses nouveaux instruments.

Des précisions supplémentaires

Notons encore quelques détails importants sur la réincarnation.

D'abord, le pèlerinage de l'Esprit ne connaît jamais de rétrogradation. Et, bien entendu, il n'y a jamais de retour dans un corps animal : « le fleuve ne remonte pas à sa source ».

« Du moment que le principe intelligent atteint le degré nécessaire pour être Esprit et entrer dans la période de l'humanité, il n'a plus de rapport avec son état primitif et n'est pas plus l'âme des bêtes que l'arbre n'est le pépin [5]. »

L'intervalle qui s'écoule entre deux incarnations est très variable : de quelques heures à quelques milliers de siècles. Le libre arbitre ne perdant jamais ses droits, l'Esprit peut demander à prolonger son séjour pour suivre des études qui ne peuvent se faire avec fruit qu'à l'état d'Esprit. Il peut également souhaiter rapprocher le moment de l'incarnation pour hâter son progrès ; inversement on trouve de ces Esprits qui reculent devant l'épreuve. Même outre-tombe, il y a des lâches et des indifférents. Leur

1 Ibid., pp. 231-232.

2 *Après la Mort*. Exposé de la doctrine des Esprits (Solution scientifique et rationnelle des problèmes de la vie et de la mort. Nature et destinée de l'être humain. Les vies successives), Dervy-Livres, Paris, 1977.

3 Ibid., pp. 328-329.

4 Ibid., p. 329.

5 *Le Livre des Esprits*, op. cit., p. 278.

expiation vient tôt ou tard [1]. Tout est possible mais rien n'est gratuit.

C'est ainsi que, de vie en vie, « l'avoir intellectuel et moral de l'Esprit, loin de se perdre, se capitalise et s'accroît avec ses existences. De là les aptitudes extraordinaires qu'apportent en naissant certains êtres précoces, particulièrement doués [2] ».

« L'élévation des sentiments, la pureté de la vie, les élans vers le bien et l'idéal, les épreuves et les souffrances patiemment endurées, affinent de plus en plus le périsprit, en étendent, en multiplient les vibrations. Comme une action chimique ils en consomment les particules grossières et ne laissent subsister que les plus subtiles. » Ainsi s'exprime Léon Denis [3] sur le rôle du périsprit, ou corps spirituel. Forme préexistante et survivante de l'être, substratum de l'enveloppe charnelle, ce corps fluide n'est donc pas immuable ; « il s'épure et s'ennoblit avec l'âme... devient de plus en plus diaphane et brillant pour resplendir un jour de cette lumière éclatante dont parlent les Bibles antiques et les témoignages de l'histoire touchant certaines apparitions [4]. » Gardons-nous donc des appétits matériels et des passions vulgaires qui ne font qu'épaissir le périsprit.

Quelles que soient les descriptions « techniques » des progrès de l'individu, l'usage du libre arbitre laissé aux Esprits, pendant la vie comme après la mort, reste l'une des clefs de voûte du système. C'est lui qui permet l'évolution de l'âme : incarnée ou non, elle demeure maîtresse de sa destinée. Et l'entraide est un élément important de l'avancement de tous.

Dans cette perspective, les Esprits sont à envisager comme des ouvriers de Dieu qui se perfectionnent à leur tâche, en se qualifiant progressivement pour remplir des postes de plus en plus sublimes, dans le grand Atelier divin de la Création.

Les avatars du spiritisme

Le spiritisme à l'épreuve du temps

Allan Kardec a écrit de nombreux livres [5] ainsi que maints articles dans la Revue spirite, créée par lui en 1858. Il s'y est efforcé de répandre la doctrine spirite, et de démontrer que la morale chrétienne s'appuie sur des faits « scientifiques » prouvés par les Esprits. On n'avait plus à croire aveuglément : tout s'expliquait par les messages de l'au-delà.

Il ne faudrait cependant pas croire que la doctrine kardéciste a établi une fois pour toutes le dogme de la vérité spirite : « Résultat combiné des connaissances de deux mondes, de deux humanités se pénétrant l'une l'autre mais qui sont toutes deux imparfaites et toutes deux en marche vers la vérité et vers l'inconnu, la doctrine des Esprits se transforme sans cesse par le travail et le progrès et, quoique supérieure à tous les systèmes, à toutes les philosophies du passé, reste ouverte aux rectifications, aux

1 Ibid., pp. 118-119.

2 Ibid., p. 163.

3 *Après la Mort*, op. cit., pp. 232-233.

4 *Après la Mort*, op. cit., pp. 232-233.

5 Citons par exemple, *Le Livre des Médioms*, *L'Évangile selon le Spiritisme*, *Le Ciel et l'Enfer* ou la Justice divine selon le Spiritisme.

éclaircissements de l'avenir [1]. » Les rectifications annoncées ici par Léon Denis sont parfois de taille, on va le voir, mais il faut les accueillir avec la plus grande prudence. En effet, les Esprits qui communiquent avec la terre sont, comme on l'a vu, de classe très variable. Certains sont l'Esprit de Vérité lui-même, d'autres sont de médiocres ignorants. Il y a donc lieu de filtrer sévèrement les informations de l'au-delà.

Il paraît que c'est tâche facile : on ne peut se tromper sur le ton du discours. On juge l'arbre à ses fruits. Ce qui est rassurant, car s'il fallait prendre pour argent comptant l'énorme masse des messages de l'au-delà dont le contenu est d'une affligeante banalité, on ne construirait pas une philosophie bien édifiante de l'existence.

Voulez-vous un exemple ? Branchons-nous un instant sur une conversation (enregistrée sur magnétophone) tenue avec un Esprit du nom de Rose [2] par l'intermédiaire d'un célèbre médium doué d'un grand pouvoir — testé scientifiquement nous assure-t-on.

« — Que portez-vous en ce moment Rose ?

« — Je ne sais pas si ça veut dire quelque chose pour vous, mais je porte une très belle robe blanche avec une bordure dans le bas. Des manches longues et très amples et une espèce de ceinture d'or qui ressemble à de la corde tressée, autour de la taille.

« — Quel est le tissu ?

« — Je crois que le tissu le plus ressemblant serait la soie. Et j'ai les cheveux très longs.

« — Vous n'avez pas de problèmes pour faire votre toilette ?

« — Non. Vous pouvez aller vous baigner. L'eau vous salit pas (sic), car il n'y a ni poussière, ni boue, ni saleté ici... »

Ailleurs, vous avez la chance d'attraper Oscar Wilde sur la ligne téléphonique astrale, ou l'archevêque de Cantorbéry. Ils vont bien, merci.

Ce n'est pas ici le lieu de discuter de l'authenticité de ces messages. D'ailleurs, en écoutant ces étranges voix d'outre-tombe, on ne saura jamais si on n'a pas été victime de quelque Esprit follet venu se distraire avec les vivants.

Une remarque s'impose cependant : il n'est pas sûr qu'en triant les informations fournies par les Esprits depuis plus de cent ans, en prenant soin de ne retenir que les messages marqués d'une grande élévation, on arriverait à reconstituer le système de Kardec, élaboré avec un recul bien moindre dans le temps.

En particulier, la question de la réincarnation paraît avoir connu un déclin considérable, même en France où elle était en faveur chez les Esprits. On dirait même qu'on n'en parle plus.

Une limitation des re-naissances

Les années passant, on a l'impression que certains Esprits se sont avisés du fait que l'évolution humaine pouvait très bien se poursuivre uniquement dans l'au-delà par les efforts individuels, et avec l'aide de guides supérieurs instruisant leurs frères moins avancés. Puisque les Esprits peuvent penser, exercer leur libre arbitre, se rendre à leur choix en tous lieux où ils ont la faculté d'apprendre et de s'élever, à

1 *Après la Mort*, op. cit., p. 225.

2 Voir *La Mort ouvre sur la Vie*, Neville Randall, Éditions J'ai Lu, 1978, p. 129.

quoi bon revenir dans notre vallée de larmes ? Par des ascensions ininterrompues, marquées par des transitions qui seraient autant de métamorphoses du périsprit, passant ainsi d'une qualité psychique, inférieure, à un état spirituel glorieux, l'Esprit pourrait bien se hisser jusqu'à Dieu, avec son aide, sans jamais reprendre de corps physique.

Belle perspective, qui éliminerait le dogme un peu pénible (et peu orthodoxe) de la réincarnation obligatoire, et aurait l'avantage de rapprocher encore le spiritisme de la foi chrétienne : Dieu n'y perdrait rien, et les hommes, rassurés par ce séduisant programme, ne devraient pas manquer d'accepter l'avis des grands Esprits.

En réalité, l'élite des Esprits anglo-saxons avait toujours opté pour une pareille doctrine.

En France, depuis le début de ce siècle, une certaine publicité a été faite aux enseignements d'Esprits partisans d'une théorie un peu intermédiaire, admettant une réincarnation restreinte. Voyons de quoi il s'agit.

Il faut dire d'abord que ces Esprits consultés montrent quelquefois une certaine réticence à parler de ce sujet, pour des raisons parfois obscures. Par exemple, d'après les communications spirites reçues de son fils Pierre, pendant plus de 20 ans par Mme Monnier (et publiées en 7 volumes), nous apprenons que « cette question de la réincarnation soulève des problèmes très troublants pour les intelligences terrestres » [1]. Ce qui explique que l'Esprit évite le plus souvent d'en parler. Une autre voix d'outre-tombe, dans une série de dialogues avec un vivant (publiés par Paul Misraki) oppose une fin de non-recevoir à la question d'un retour possible sur terre d'un garçon suicidé : « Réponse non autorisée [2]. » Sujet tabou. Un autre désincarné, souvent cité dans les ouvrages spirites, Roland de Jouvenel, avait simplement répondu : « Je ne m'en soucie guère. » La réincarnation a cessé de passionner les habitants de l'au-delà.

En fait, la (nouvelle) réalité est la suivante : le retour à la vie terrestre est un phénomène bien moins fréquent qu'on ne l'imaginait et n'inquiète guère les âmes évoluées. Tel est l'avis de Pierre Monnier, le jeune officier tombé au champ d'honneur en 1915. Il élucide ainsi sa pensée : « Qu'il est difficile de vous faire pénétrer dans ces hauteurs spirituelles ! C'est à ce moment (il s'agit du Jugement personnel) où l'âme se voit soudain dans sa honteuse nudité, que Dieu consent à son retour sur la terre ; ce que vous appelez la réincarnation. Effectivement, la réincarnation se produit parfois, mais bien moins fréquemment que ne le croient certains psychistes ; c'est en général par humilité, par repentir, par pénitence, que l'âme dont les voiles trompeurs viennent d'être déchirés à ses regards consternés, demande à recommencer l'œuvre charnelle, afin de prouver son désir sincère de progrès et sa douleur d'avoir été jugée indigne [3]. »

Ainsi, ne nous y trompons pas, la réincarnation existe bien, mais c'est un fait rarissime — un problème de cas particuliers, selon Pierre Monnier. La réincarnation est à conseiller pour ceux qui ont complètement raté leur existence terrestre : on leur permet alors — par exception — un nouvel essai, sans le leur imposer.

Au fond, pour tous ces Esprits chrétiens qui parlent aux vivants, la destinée de l'âme ne se présente pas

1 Voir *L'expérience de l'après-vie* de Paul Misraki, Robert Laffont, Paris, 1974, p. 69.

2 Ibid., p. 186.

3 Ibid., pp. 68-69.

sous le même jour qu'en Orient où chacun doit compter sur son mérite pour s'arracher aux chaînes du karma : en Occident, la situation est finalement bien plus avantageuse. Comme le remarque Paul Misraki, « le salut, ici est à la fois individuel et collectif, du fait de la Communion des Saints : la grâce peut être obtenue non seulement par l'accumulation de mérites personnels, mais aussi par la surabondance des mérites acquis par d'autres, les meilleurs ». De plus, l'homme peut compter, bien entendu, sur la rédemption du Christ si sa conduite et sa foi l'en rendent digne — sans parler de l'intercession de la Vierge en faveur de ceux qui l'en prient [1].

Y aurait-il un ciel particulier pour chaque religion, avec ou sans réincarnation selon la latitude et le climat ?

Allan Kardec toujours vivant

À la vérité, même si, en France, la réincarnation stricte « à la Kardec » a régressé pour laisser place à une perspective beaucoup plus restreinte, sous l'action conjuguée d'Esprits très croyants, bien dans la ligne orthodoxe de l'Église et aussi — disons-le — grâce aux écrits de certains avocats chaleureux de la nouvelle thèse, il reste encore dans le monde beaucoup de fidèles qui s'en tiennent au système primitif.

Le Brésil moderne est un bastion de kardécisme. Ian Stevenson, qui a mené des enquêtes dans ce pays, précise que si 5 % au moins de la population se déclare ouvertement spirite, il y a lieu d'ajouter un supplément non négligeable de 25 %, formé de gens qui sont à la fois catholiques et spirites [2]. Cela finit par représenter un nombre considérable de personnes attachées au spiritisme : 20 25 millions. Et cette « foi » est très active dans le monde hispano-américain. À un Congrès organisé au Brésil en 1977, par la Fédération Spirite Internationale, on a pu remarquer de nombreuses délégations d'Argentine et du Chili, avec des représentants de presque tous les pays d'Amérique du Sud et du Mexique. Un prochain Congrès y était prévu pour 1981.

On a ainsi sous les yeux l'exemple presque unique d'un pays où une fraction assez appréciable de la population blanche croit à la réincarnation; aussi, dans certaines familles au Brésil, n'est-on pas surpris d'entendre les enfants évoquer une vie antérieure, comme l'a constaté Stevenson [3].

Le système spirite d'Allah Kardec est donc toujours bien vivant : ne serait-ce qu'à ce titre, il méritait d'être examiné avec un certain soin.

Au Brésil, bien des croyants ont su faire la synthèse entre deux Évangiles séparés dans le temps par près de deux millénaires.

L'au-delà (presque) à la portée de tous

1 Ibid., p. 70.

2 *Twenty cases suggestive of Reincarnation*, op. cit., p. 159.

3 Fait intéressant également noté par Stevenson : les familles brésiliennes qui sont convaincues de la réincarnation accueillent favorablement les récits de vie antérieure de leur progéniture, alors qu'en Inde et en Birmanie ces « souvenirs » sont considérés comme de mauvais augure : c'est la promesse pour le jeune réincarné d'un décès prématuré. Aussi ces enfants prodiges d'un genre spécial sont-ils parfois contraints au silence par des menaces et des punitions corporelles.

Un système d'un réalisme saisissant

Ainsi, le spiritisme dévoile la face cachée de la mort. Plus de mystères, tout s'éclaircit singulièrement. Fini le recours aux finesses de la métaphysique ; et les meilleurs docteurs en théologie sont confondus par la simplicité de la réalité ; le corps glorieux des Élus n'est que leur périsprit, raffiné au dernier degré, et la Résurrection des Morts s'analyse par ces mots limpides : Réincarnation sur la terre. Comme on s'en doute aussi, Jésus n'a pas eu de peine à matérialiser son périsprit devant les disciples.

Tout est simple en effet et point n'est besoin de faire de grands efforts d'abstraction pour comprendre la nature et la vie de l'Esprit : dans l'au-delà, l'homme continue d'être ce qu'il était sur terre, avec, en plus, une plus grande liberté d'action, une vue plus pénétrante, et toutes sortes d'autres améliorations non négligeables — comme l'affranchissement de la nécessité de travailler et de se livrer aux mille besognes fastidieuses de l'existence terrestre. Les messages spirites sont pleins d'alléchantes descriptions qui donneraient envie de passer au plus tôt « dans le monde meilleur », si le suicide n'était dénoncé comme l'un des plus grands crimes.

Les descriptions de l'au-delà sont d'un réalisme saisissant : le monde des morts n'est séparé de celui des vivants que par une fine pellicule que l'on traverse aisément par l'imagination. Les Esprits y sont toujours reconnaissables à leurs traits, qui n'ont pas changé depuis qu'ils nous ont quittés. Des années après leur décès, les morts manifestent leur présence dans les séances spirites : dans les cas de matérialisation, ce n'est pas un triangle de feu, ou un pentagramme lumineux — symbole occulte de l'homme — qui signale aux vivants la présence d'une entité spirituelle, mais une image ressemblant fort à la photo du disparu. Voir à ce sujet les documents photographiques pris au cours de ces séances et publiés dans divers livres spécialisés [1]. Les images ectoplasmiques apparaissent avec netteté : on reconnaît les visages familiers de sir Arthur Conan Doyle, W. E. Gladstone — équipé de son monocle ! — et de la reine Astrid, inclinant — comme sur les photos que nous avons connues — son beau visage, illuminé d'une grâce souveraine.

L'Esprit n'a pas de sexe, nous enseigne Allan Kardec, c'est-à-dire qu'il se réincarnera aussi bien comme homme que comme femme, selon les besoins de son progrès. Il n'empêche que, là-haut, son périsprit conserve le reflet fidèle de sa personnalité terrestre : homme ou femme, avec son nom — Roger, Alain, Roland, Marie... — et ses caractéristiques. Et quand nous rejoindrons nos chers disparus, nous nous reconnaitrons mutuellement, comme nous le faisons sur terre — et nous renouerons tous les liens d'amour du passé. Pierre Monnier a certifié à sa mère, attentive à ses messages : « Quand nous nous retrouverons ici, ce sera bien ton Pierre qui tombera dans tes bras... » Donc, pas de doutes, même après les nécessaires progrès accomplis outre-tombe et l'épuration des côtés grossiers de notre personnage, nous resterons ce même personnage, ce même Moi, avec ses particularités de caractère — tout ce qui le singularise dans la grande famille des êtres humains.

Le modèle spirite de la réincarnation est ainsi l'un des plus personnalisés [2] qui soient. Et le dialogue

1 Par exemple : *Beyond Life's curtain*. B. J. F. Laubscher, Éd. Neville Spearman (Jersey), 1967.

2 La survivance de la personnalité de l'incarnation antérieure qui, prétend-on, s'est conservée pendant toute la période post mortem, est parfois telle que dans une nouvelle naissance les problèmes non résolus dans la précédente vie continuent de faire pression sur l'âme incarnée. Au Brésil, certains psychologues-spirites font alors appel à des techniques de régression de mémoire pour mettre au jour la nature du contentieux laissé non réglé, et aider le patient à s'affranchir de son problème.

espéré avec Dieu est aussi un dialogue personnel — celui qui s'échange entre l'Amant et l'Aimée, selon le langage poétique des mystiques. Comme nous le verrons, ce modèle s'oppose radicalement aux explications des philosophies orientales sur le thème de la réincarnation.

Le spiritisme à l'épreuve

Des critiques faciles

Kardec avait été prévenu : « Ne te laisse pas décourager par la critique... »

Celle-ci est venue, un peu de tous les côtés. Dans *l'Erreur spirite* [2] publiée en 1923, René Guénon a taillé en pièces le kardécisme. Dans plus de 400 pages de réquisitoire, il dénonce le moralisme primaire des apôtres du spiritisme (qu'il accuse d'avoir emprunté leurs idées de progrès aux socialistes de 1848) et condamne le réalisme matérialiste de leurs descriptions fantaisistes de l'au-delà et des Esprits, tout en se réfugiant lui-même sur les hauteurs d'une métaphysique très personnelle (Guénon est sûr de sa vérité) en utilisant une logique implacable — dont nul n'est d'ailleurs obligé d'accepter les prémisses, ni les conclusions [3].

Vouloir démontrer par a + b l'impossibilité de la réincarnation est aussi vain que prouver l'existence de Dieu par la même méthode. Sans s'en rendre compte, Guénon donne ici une belle illustration de l'impuissance de la logique en ces domaines. Nous y reviendrons au chapitre VII. Notons simplement qu'en présentant le modèle spirite de la réincarnation notre propos n'était pas d'examiner sa solidité mais de témoigner d'une réalité objective. Il y a des hommes et des femmes qui s'en inspirent tous les jours, de même qu'il y a des primitifs qui règlent leur vie sur leurs propres croyances.

Dans l'histoire de l'Occident, le spiritisme a répondu à un besoin fondamental des hommes : celui de prouver expérimentalement la survivance et d'évacuer la mort en démontrant, une bonne fois, qu'elle n'est qu'un passage.

Tous ces pères et ces mères inconsolables, qui ont désespérément cherché à reprendre contact avec un enfant arraché à leur affection par une fin absurde, n'auraient pas adhéré si volontiers au spiritisme si leurs notions de la vie avaient été ancrées dans une philosophie plus solidement branchée sur le réel. Et même, de nos jours, il est à craindre que les belles arabesques métaphysiques d'intellectuels reclus dans leur tour d'ivoire ne parviennent pas encore à soulager leur douleur.

Un modèle dégénéré de croyance populaire

Qu'arrive-t-il si on dépouille le système spirite de toutes ses intentions philosophiques, en particulier du

2 Dernière parution : Éditions traditionnelles, Paris, 1977.

3 Initié successivement à diverses sociétés secrètes, Guénon garde pour lui les sources de son savoir. On n'a qu'à le croire sur parole. Et pour certains arguments, il fait le mystérieux : le public ne comprendrait pas. Méthodes un peu « terroristes », pour reprendre le mot de Robert Amadou (*Les Cahiers de l'Homme-Esprit*. 3.1973). Mais, pour un spécialiste, beaucoup de ses « preuves » contre le spiritisme viennent en droite ligne (ou par « occultistes » interposés)... de la Théosophie blavatskienne (que Guénon avait éreintée peu avant). L'antériorité est manifeste. Il est vrai que Guénon a une façon parfois très spéciale d'écrire l'histoire.

dogme central du libre arbitre que l'on concède aux Esprits, avec la conscience morale qui les porte sans cesse à travailler à leurs progrès ?

On aboutit à un modèle dégénéré qui a perdu tout titre de noblesse et ressemble fort à la croyance populaire de bien des Occidentaux qui adhèrent à la réincarnation.

En effet, pour trop de gens, les choses paraissent fort simples : après la mort, l'âme va « quelque part » — peut-être voyager dans l'espace astral, ou se détendre chez saint Pierre ? — et, après un certain temps passé à on ne sait quelle occupation, elle va renaître dans le corps d'un bébé.

Interprétation encore très réaliste d'un au-delà calqué sur la vie terrestre. Parfois, les livres de vulgarisation sur la mort apportent quelques compléments à ce tableau très fruste : les âmes ne confient-elles pas par le canal des médiums qu'elles sont bien là où elles sont, et qu'elles coulent une existence somme toute enviable ? De là, on imagine sans peine qu'au signal donné elles reviennent parmi nous, ces âmes, pour retourner au labeur terrestre.

On n'a aucune idée du temps qui peut s'écouler entre la mort et la renaissance : on est prêt à accepter n'importe quel nombre d'années, sans toutefois dépasser un siècle ou deux. Cent ans c'est beaucoup ! En bref, la vie se partage en une période d'activité incarnée — avec les tracasseries et la routine que l'on sait — et une période de grandes vacances, où « on est bien ». Et on reprend le collier après les vacances. On peut bien ajouter quelques détails ici ou là, avec éventuellement une note mystique ou sentimentale, mais, dans le fond, le schéma reste inchangé : c'est toujours le même « je », la même petite personne qui passe alternativement des coulisses de la mort à la scène de l'existence, et de la scène aux coulisses. Et ne croyons pas que ce modèle simpliste de réincarnation se rencontre seulement en Occident : c'est aussi celui qu'adoptent en Orient bien des gens ignorants des subtilités de leurs philosophies ancestrales.

Il faut dire que, dans nos pays, nous n'avons pas été habitués à une analyse très poussée de l'âme humaine.

Ne soyons donc pas étonnés si les hasards de la vie nous font rencontrer un jour l'un de nos contemporains affirmant d'une voix sûre : « Je suis Berlioz réincarné. » Ces choses arrivent. Je puis en témoigner.

CHAPITRE II

Le modèle hindou de la réincarnation

À tout Seigneur, tout honneur. L'hindouisme, pris au sens général, a fourni le modèle de réincarnation qui passe pour le plus élaboré, et sans doute pour le plus connu : pour cette raison, plus que tout autre système, il mérite qu'on lui consacre une étude approfondie [1]. Malgré sa popularité — chacun sait que les hindous croient à la réincarnation — il ne faudrait pas s'imaginer que ce modèle est simple et facile. Ce serait faire peu de cas des penseurs de l'Inde qui ont poussé l'investigation de la nature cachée de l'homme jusqu'à des limites peu concevables. Pour la présentation du sujet (parfois très complexe), le texte a été découpé en plusieurs sections qu'on peut lire indépendamment si on le désire.

Dans la 1re Partie, est exposé un modèle exotérique sous la forme d'une légende. C'est l'occasion de chercher à en approfondir le sens : dès lors l'Inde nous conduit à examiner les rapports de l'homme et du cosmos et à découvrir dans la réincarnation un aspect de lois universelles.

La 2e Partie aborde le problème clef de l'âme, réalité difficile à saisir dans son essence et ses relations avec le monde de l'incarnation. Dans une première section, l'étude invite à voir « vivre » l'âme dans son corps, et à suivre le processus de la mort. L'aventure posthume est ensuite traitée, dans la seconde section, en examinant par ailleurs le retour à la vie et les perspectives de la fin des renaissances. La réincarnation en Inde est restée actuelle. Gandhi l'a interprétée comme une doctrine généreuse.

Un modèle pour les masses, un autre pour les connaisseurs

Un récit... à ne pas prendre à la lettre

La légende du roi Bharata

Aux temps lointains où Agni, le feu du sacrifice, brûlait encore sur tous les autels de l'empire de l'Inde, vivait un souverain juste et puissant, du nom de Bharata. Sa sagesse n'avait d'égale que sa piété. Observant scrupuleusement les prescriptions des Saintes Écritures, il donnait à ses sujets l'exemple même d'une vie religieuse de dévotion au divin Seigneur Vasudeva, tout en remplissant les devoirs incombant au roi et au chef de famille qu'il était.

Un jour, cependant, ressentant l'appel impérieux d'une consécration exclusive à ce Seigneur, le mahârâjah Bharata se fit ermite : ayant partagé avec égalité l'ensemble de ses biens et attributs terrestres entre ses cinq fils — qui tenaient de lui sous tous rapports — il se retira loin du monde, à l'ermitage de Pulaha, réputé comme la retraite sacrée de grands Rishis — Sages et Prophètes de l'Inde

1 D'ailleurs la tâche en sera simplifiée d'autant en abordant les deux modèles suivants (chap. III et IV) qui ont une grande parenté avec l'hindouisme.

des origines.

Méditant sans cesse sur l'objet de sa dévotion — qui recevait dès lors toutes les offrandes, extérieures et intérieures, dues à ce Seigneur aux pieds de lotus — celui qui avait été le plus grand des hommes devenait le plus humble des serviteurs et s'approchait chaque jour davantage de la communion finale avec la divine racine de son être.

Pourtant, Bharata portait encore en lui des impressions d'un lointain passé, d'un karma de vies antérieures oubliées, qui allaient faire obstacle à la réalisation de son but. Il fallait que ce passé, devenu mûr, se manifeste un jour sous la forme d'un événement, d'une épreuve que l'homme devrait subir pour en tirer une leçon de sagesse. Ce- karma-venu-à-maturité (prârabdha karman) voici comment il apparut dans la vie solitaire de l'ascète.

Un jour que Bharata méditait sur les bords du fleuve sacré Gaudaki non loin de l'ermitage, un groupe de cerfs s'approcha de l'eau pour s'y désaltérer. Soudain, le terrible rugissement d'un lion déchira le silence et sema la panique parmi les craintifs animaux arrêtés près du fleuve. Dans sa frayeur, une biche mit bas le faon qu'elle portait dans ses flancs et, prenant la fuite, elle ne tarda pas à mourir de peur et d'épuisement. Entraîné par le courant, le pauvre nouveau-né était voué à une mort certaine. Mû par une immense compassion pour toutes les créatures, Bharata l'arracha aux remous du fleuve et le porta frémissant à sa retraite pour le réchauffer et le nourrir de son mieux.

À partir de ce jour, celui qui avait régné sur un empire et qui s'était fait l'amant de Dieu concentra tout son pouvoir d'amour sur le jeune faon si cruellement privé de tous soins maternels. Avec le temps, devenu prisonnier des devoirs que lui imposait sa sollicitude pour l'animal, l'ascète se mit à négliger ses pratiques religieuses. Bien plus, sa sérénité, jadis inébranlable, s'effrita petit à petit et laissa place à une foule d'inquiétudes pour le bien-être de son protégé. C'est ainsi que l'âme du puissant Rajah, qui semblait promise à la libération de la chaîne des renaissances, fut arrêtée en chemin par l'effet du karma passé. À l'heure de la mort, au lieu de méditer sur Vasudeva, le pouvoir divin qui-pénètre-toute-chose, le cœur de l'ascète resta fixé sur l'image particulière de l'animal familier qui reposait à ses côtés.

Cette erreur fatale valut à l'âme de Bharata de renaître... dans le corps d'une bête, comme le ferait un homme ignorant ou pervers, étranger à toute vie religieuse. Par l'effet de quelque grâce, il lui fut cependant accordé de conserver toute la connaissance de sa précédente naissance. Et, même dans la forme d'un animal paraissant privé de raison, l'effet de ses anciennes pratiques continua de se faire sentir. Dans sa conscience, l'être brûlait d'une soif insatiable de contempler le Seigneur, et se répétait : « Misérable que je suis ! Dans ma vie précédente, j'ai abandonné la société pour vivre dans une forêt sacrée afin de contempler le Soi Supérieur de toutes les créatures. Mais mon esprit s'est laissé attacher à un faon !... »

Réfléchissant ainsi, l'animal devint indifférent aux choses du monde. Il se retira dans les saints lieux qu'avait fréquentés jadis Bharata, dans l'attente patiente de l'épuisement de ce karma qui lui valait cette naissance animale. Enfin libéré, il revint sur la terre dans la famille d'un sage Brahmane. Jeune garçon, puis adolescent, il ne cessait d'être plongé dans la contemplation intérieure du Seigneur universel — lequel lui accorda le souvenir complet de toutes ses vies passées.

Aussi, préoccupé très tôt par la seule pensée de la libération finale du joug des renaissances, et ne prenant aucun plaisir à la vaine compagnie de ses semblables, l'homme se mit à vivre comme un exilé,

n'ayant de goût pour aucune des joies de ce monde ; il se composa un personnage privé de raison, un débile mental dont on ne pouvait rien tirer et qu'on devait renoncer à initier aux bonnes manières de la vie religieuse et sociale.

Or, il arriva qu'un jour un voleur de basse caste (un shudra) se mît en tête de faire un sacrifice humain à la déesse Kâli, pour en obtenir la faveur d'un fils. Le sort fit que notre soi-disant débile mental tombât entre les mains des sbires du Shudra. Sans qu'il oppose la moindre résistance, on emmena ce simplet sans défense, on le para de vêtements neufs et de guirlandes de fleurs et on le conduisit, avec toute la pompe voulue, au pied de la statue de la divinité altérée de sang, pour procéder au sacrifice rituel.

C'est alors que Kâli, découvrant le crime de ses adorateurs démoniaques, et ne pouvant supporter la vue du divin rayonnement qui émanait du Saint, entra dans une noire fureur : avec un éclat de rire sinistre, elle se précipita hors de sa statue et fit un massacre des voleurs, pour se baigner avec délices dans leur sang. Tant il est vrai qu'un mal voulu à un saint personnage ne manque jamais de se retourner contre le criminel.

C'est ainsi que l'âme du puissant Bharata, après avoir épuisé tous les effets de son karma passé, traversa les dernières épreuves en vivant déjà dans son corps comme un libéré-vivant (un jîvan mukta), en qui les hommes découvrirent finalement un grand Sage sous ses dehors stupides.

Un premier modèle de réincarnation

L'épisode qui précède résume, dans leurs grandes lignes, trois chapitres tirés d'un vieil écrit indien, le Bhâgavata Purâna [1]. Il pourrait fort bien servir de scénario pour monter un drame religieux servant à l'édification des fidèles, sur le thème de la réincarnation, du karma et de l'émancipation finale. Pratiquement, tous les éléments principaux du modèle hindou de la réincarnation (tel qu'on se l'imagine, généralement) se trouvent réunis dans cette légende et s'y déchiffrent aisément.

— La réincarnation elle-même ne fait aucun doute : on assiste à trois existences distinctes d'une même entité, dénommée Bharata, du nom du premier personnage évoqué.

— La loi de causalité, ou de karma, intervient dans ces 3 vies sous divers aspects qui se résument en une même constatation : par ses actions, l'homme s'enchaîne à la renaissance mais peut aussi s'en libérer ; on ne peut effacer l'effet d'une action passée qu'en le subissant : malgré ses hautes performances ascétiques, Bharata devra traverser l'épreuve d'un attachement auquel succombera sa nature encore imparfaite. Mais les actions de sacrifice ont un effet purificateur : elles liment les chaînes retenant l'âme dans sa prison de chair.

— Le Karma détermine la nature de chaque nouvelle incarnation : une naissance animale pourra même, à la limite, être infligée à l'être qui n'a pas profité de son existence précédente dans le sens d'une réelle élévation spirituelle.

— Quelle que soit la nouvelle naissance, les grandes tendances, les préoccupations essentielles de l'âme se maintiennent à travers la mort et s'imposent à l'être plus ou moins tôt dans ses jeunes années : sans le savoir, il poursuit la même démarche d'une vie à l'autre.

— Aux individus très purs et spirituellement élevés, il est donné d'avoir l'intuition, ou même la vision de leurs existences antérieures.

— La dernière pensée d'un homme à l'heure de la mort conditionne la nature de l'incarnation suivante.

1 Skandha V, chapitres VII, VIII et IX.

Ainsi, Bharata qui ne pense qu'à son animal favori devra renaître animal à son tour : s'il avait pensé à Dieu, il l'aurait rejoint sans nul doute, d'une façon définitive.

— Quant à la technique de libération de l'âme, elle comporte le rejet volontaire de toute attache avec le monde physique et l'isolement progressif de la conscience qui doit échapper à toute identification avec un objet quelconque : en vivant dans le monde, sans être du monde, sans adhérer à ses aspects factices, l'homme peut épuiser son karma sans en créer de nouveau, et gagner le salut en tournant toutes ses forces vers l'objectif spirituel qu'il s'est fixé.

On remarque que le texte ne s'étend pas sur l'aventure de Bharata entre deux vies incarnées : l'important du récit est ailleurs, car c'est sur terre que les nœuds de l'âme se nouent et se dénouent, et non pas dans un ciel ou un enfer dont on ne nous dit rien dans le présent récit.

Attention : documents chiffrés

Le modèle de réincarnation que nous venons de tracer correspond bien à la croyance populaire la plus répandue. Cependant, en y réfléchissant, on pourrait conclure que ce modèle se rapproche un peu trop du schéma simpliste vu au premier chapitre. C'est toujours le même personnage, le même Bharata, qui s'incarne de vie en vie. Dans sa dernière incarnation, le Purâna cité l'appelle encore Jadabharata, ou Bharata-simulant-la-stupidité.

Aussi la question se pose-t-elle d'emblée : l'Inde des Sages, des philosophes et des yogis, croit-elle à cette réincarnation-là ? On peut répondre sans hésiter par la négative : la croyance populaire n'est qu'une approche exotérique qui appelle bien des retouches pour donner une image fidèle de la véritable doctrine ésotérique.

S'il est un lieu de la terre des hommes où les textes spirituels se prêtent à des lectures différentes, selon les clefs dont on dispose pour les déchiffrer, c'est bien l'Inde où la luxuriance de la pensée a produit sans interruption pendant des siècles une inépuisable richesse d'idées, de mythes et de symboles qui s'entrelacent et se recouvrent de la façon la plus étonnante. Aussi la plus grande prudence s'impose-t-elle en abordant les livres sacrés de l'Inde. Il suffit pour s'en convaincre de revenir simplement à notre Bhâgavata Purâna, que nul ne songe à ranger parmi les textes les plus ésotériques de l'Inde.

D'emblée, on peut soupçonner que le légendaire maharajah symbolise par excellence l'Indien, et plus généralement l'Homme en quête de la réalisation spirituelle. Dans d'autres Purâna, comme le Vishnu Purâna, le mot Bharata est d'ailleurs associé à l'une des 9 grandes régions de la sphère de la vie terrestre : le Bhârata Varsha, ou pays de Bharata, qui n'est autre que l'Inde [1]. Mais ce n'est là encore qu'un symbole, l'Inde représentant ici, pour tous les hommes, le plan de la vie active incarnée, comme le suggère clairement le Bhâgavata Purâna : « De toutes les régions, seule celle de Bhârata est le pays des actions, toutes les autres étant des lieux de jouissance où les êtres célestes recueillent la récompense de leurs œuvres. » En d'autres termes, ce Bhârata Varsha constitue le cadre spatio-temporel où se déroule toute l'évolution terrestre de l'individu incarné. Et le fait que Bharata — élément premier du récit et symbole probable de l'âme humaine — ait cinq fils [2] à sa ressemblance et qu'il leur confie

1 Bhârata est le nom actuel de l'Inde tel qu'on peut d'ailleurs le déchiffrer en caractères nagari sur les timbres-poste de ce pays, au-dessus du mot INDIA.

2 Le chiffre 5 intervient souvent dans la description de la constitution de l'homme incarné. La métaphysique indienne dénombre cinq éléments (subtils, ou grossiers), cinq organes d'action, cinq

l'administration du royaume terrestre pendant qu'il part à la recherche d'un 7^e élément — le Soi supérieur — n'est sans doute pas fortuit non plus.

Selon toute vraisemblance, la déchéance apparente de l'âme dans un corps animal après s'être laissée subjuguée par l'attachement au jeune faon, doit s'interpréter symboliquement : l'homme détourné de son idéal par négligence, peut passer une longue période dans la nostalgie avant de pouvoir le revivre. Cette déchéance de l'âme peut aussi évoquer la mésaventure de certains yogis imprudents.

Dans la pratique de la méditation où l'homme abandonne le « royaume terrestre » à la garde de ses facultés vitales et se retire dans la jungle du monde psychique et spirituel, dans l'espoir de s'unir au soleil qui illumine ces lieux intérieurs, il arrive que le yogi évoque en son mental l'image de certaines entités lumineuses qui peuplent ces sphères, et que la fascination exercée par cette image soit telle que l'homme en devienne prisonnier, pour une durée prolongée. Ce blocage ressemble à l'effet que produirait l'incarnation d'une entité humaine enfermée dans un animal, et soumise à la vie propre de son espèce. Ce danger est dûment signalé dans la littérature indienne [1].

D'autres explications sont sans doute possibles, sans adhérer à l'idée d'une incarnation dans les corps animaux. Par exemple, on peut songer à une expérience onirique. Devenu « animal » Bharata conserve, nous l'avons vu, toutes ses facultés humaines de pensée, avec le souvenir de sa naissance précédente. Pareille situation peut fort bien être vécue dans un rêve, fait pendant la vie incarnée, ou même — qui sait ? — après la mort. Il suffit que les conditions soient réunies pour que la conscience s'enferme dans son monde intérieur et développe, par le pouvoir de l'imaginaire, tout le fil d'un drame qu'elle est seule à percevoir et qui actualise un échec vécu par l'homme dans la poursuite de son idéal — avec, ici, l'effet fatal de la fixation de la pensée sur l'image du faon.

L'animal qui a été à la source de ce drame s'est métamorphosé au point de devenir prison.

Gardons-nous donc de prendre pour argent comptant tout ce qui se trouve dans ces vieux textes. Attention : documents chiffrés.

Et ne concluons pas trop vite que l'Inde ésotérique a enseigné la réincarnation de l'âme humaine dans les règnes inférieurs. Même si des penseurs modernes réputés ne trouvent rien à redire à cette idée et semblent y adhérer.

Pour en savoir plus : affronter la métaphysique

À la recherche d'un modèle plus complet

Bien entendu, nous n'avons nullement la prétention de détenir les clefs de l'ésotérisme de l'Orient ; mais pour nous l'espoir demeure de pouvoir surprendre un peu de l'Esprit dissimulé derrière la lettre, après avoir suffisamment scruté cette dernière et fait le minimum de recoupements nécessaires d'un texte à l'autre. Inutile de dire que l'ampleur du sujet — la réincarnation dans l'Inde — fournirait la matière d'un

organes d'information, cinq prâna (courants vitaux), cinq enveloppes fonctionnelles, servant à la vie physique et psychique de l'âme individuelle.

1 Voir par exemple les *Aphorismes du Yoga* (Yoga Sutra) de Patanjali, livre III, aphorisme 52.

épais volume. Dans le choix des textes de référence, force nous est donc de nous adresser directement à la littérature des *Upanishad* et de la *Bhagavad Gîtâ* (formant avec les *Brahma Sutra*, ou *Vedânta Sutra*, ce qu'on appelle le *Vedânta*) où la réincarnation est traitée ouvertement, en négligeant des textes plus anciens tels que les *Veda*, où cette doctrine ne fait l'objet d'aucun développement.

Les *Veda* (« connaissance ») offrent aux fidèles la révélation de la vérité sur l'ordre cosmique et sur les relations nécessaires entre les différents mondes s'étageant du plan humain au plan divin le plus élevé. Ils leur dictent aussi la Loi du Sacrifice qui permet de maintenir cet ordre cosmique et d'assurer le bonheur aux hommes s'ils acceptent de se conformer aux devoirs imposés par leur caste et leur condition.

À cet Ancien Testament de l'Inde répond le Vedânta — l'achèvement des *Veda* — ensemble d'écrits d'une haute portée philosophique qui s'attachent à démontrer l'identité fondamentale du Soi réel de l'homme (l'âtman) — et de l'Absolu, l'Être-en-soi (le Brahman), l'unique réalité et le but final de toute recherche spirituelle. Ce Vedânta, qui a fait l'objet d'innombrables commentaires, dont les plus fameux sont ceux de Shankarâchârya (le plus illustre docteur métaphysicien de l'histoire de l'Inde) constitue pour l'hindou un genre de Nouveau Testament (surtout la *Bhagavad Gîtâ*, qui met en scène le dialogue d'un disciple et d'un maître spirituel, Krishna, salué comme un Sauveur de l'humanité) ou, si l'on préfère, une sorte de Zohar (le Livre de la Splendeur des kabbalistes) collection de textes dévoilant, en partie, l'ésotérisme caché sous la lettre de l'Ancienne Révélation.

Depuis le XIXe siècle, de grands efforts ont été déployés par des orientalistes (tels que Max Müller), pour faire connaître à l'Occident les « Livres sacrés de l'Orient ». Le public peut donc maintenant s'informer à la source et souvent s'éclairer des commentaires d'authentiques Indiens qui ont fait l'expérience de ce qu'ils professent [1].

Mais de tous les textes qui nous sont parvenus de l'Inde, le plus fameux et le mieux connu est, de l'aveu général, la *Bhagavad Gîtâ*, le Chant du Seigneur ou du Bienheureux.

On l'appelle familièrement la *Gîtâ*, tout simplement. Elle fait autorité dans tous les courants religieux relevant de l'hindouisme. Petit livre ne comptant que 700 versets, répartis en 18 chapitres, elle réunit tous les grands thèmes de la pensée hindoue. Il en existe d'innombrables traductions, accompagnées ou non du texte sanskrit original. C'est donc particulièrement à cet indispensable livre de référence — que l'on trouve en livre de poche... dans les bibliothèques de gare — que nous nous adresserons pour tenter d'établir un modèle plus approfondi de la réincarnation, sans négliger toutefois le témoignage d'autres textes, qui complètent ou précisent l'enseignement de Krishna dans la *Gîtâ*. Tout en faisant cette étude, nous découvrirons combien l'idée de la réincarnation est vivante dans tous les textes abordés et nous aurons ainsi maintes fois l'occasion — références en main — de donner le démenti à l'incroyable affirmation de René Guénon prétendant que « cette idée fut complètement étrangère à toute l'Antiquité ». Si pareil démenti était encore nécessaire de nos jours...

L'homme, miroir de l'univers

1 Dans notre pays, c'est en particulier à l'infatigable Jean Herbert, et à ses collaborateurs, que l'on doit de posséder en traduction française de nombreux livres écrits par des hindous contemporains, considérés par beaucoup comme de grandes lumières spirituelles — des guru qui ont fait école.

Avant de s'interroger égoïstement sur le devenir de sa petite personne, l'hindou est invité par sa religion à comprendre la place qu'il occupe par rapport au grand univers — le macrocosme auquel il est intégralement relié — et à la société humaine dont il fait partie.

La terre, l'eau, l'air, le feu et l'éther qui servent à construire l'univers objectif — y compris notre corps — ont des contreparties dans le champ de l'expérience humaine. Les Écritures établissent toutes les correspondances dynamiques existant, par exemple, entre ces éléments, les organes des sens, et les sensations qu'ils permettent. Bien plus, chacun des organes de l'homme est sous le contrôle — ou la « présidence », si l'on peut s'exprimer ainsi — de certaines classes de divinités, placées elles-mêmes dans la sphère d'action de grands foyers d'énergie cosmique comme le soleil, la lune, le vent (Vâyu), etc.

Bref, ce monde n'est pas un chaos, mais un champ (kshetra) structuré dans tous ses détails et caractérisé par un ordre cosmique (lokasamgraha). Bien entendu, les limites de ce champ ne se bornent pas à un univers tangible mais s'étendent largement dans les sphères invisibles où s'ordonnent des mondes de matière plus subtile, jusqu'à la racine même de cette matière (mûlaprakriti), substance complètement indifférenciée, non manifestée (avyakta) et insondable par la pensée. À cet aspect objectif de la nature (prakriti) répond l'aspect subjectif du connaisseur-du-champ (kshetrajna), de la conscience (purusha) percevant le spectacle de prakriti. Purusha et prakriti sont tous deux sans commencement (Gîtâ, XIII, 19) et indissociables, comme deux facettes d'une même réalité.

L'analyse très fouillée des innombrables aspects de l'univers, visible et invisible, conduit à des descriptions minutieuses, où une multitude de dieux, de grades variés, remplissent des fonctions indispensables au maintien de l'équilibre cosmique. Mais tous sont soumis à une loi supérieure qui dicte aux innombrables rouages de la machine cosmique les mouvements qui maintiennent l'harmonie de l'ensemble.

Cette loi, ce Dharma universel, s'exprime comme Loi du Sacrifice (Yajña) exigeant la contribution de chacune des parties du Grand Tout à la cohésion de l'ensemble. La Gîtâ rappelle (III, 10-16) l'homme cette règle de solidarité fondamentale. Celui qui jouit des présents des dieux (dont l'homme dépend, comme on l'a vu, pour sa vie physique et psychique) sans offrir quelque chose de lui-même en contrepartie n'est autre qu'un voleur : c'est en vain qu'il existe ici-bas.

Bien entendu, la société des hommes est aussi à l'image du macrocosme : chaque individu a sa fonction assignée, son dharma social, qui l'oblige à contribuer au bien collectif, tout en lui permettant d'atteindre un bonheur légitime.

Cette loi partout active, qui tend sans cesse à maintenir une unité dans la diversité, traduit en quelque sorte la présence d'une source unique de toute vie, de toute matière et de toute conscience : l'Un-sans-second, le Brahman suprême. Sur ce point, les Upanishad ne laissent aucun doute : l'Inde n'est polythéiste qu'en apparence. Citons simplement ce passage de la *Brihadâraṇyaka Upanishad* [1] qui relate une sorte de tournoi théologique entre savants Brahmanes :

— Combien y a-t-il de Dieux, Yâjnavalkya ?...

— Trois et trois cents, trois et trois mille.

— Oui, répondit l'autre, mais combien vraiment de Dieux, Yâjnavalkya ?

1 *Brihadâraṇyaka Upanishad*, livre III, 9, 1. Consulter par exemple l'ouvrage collectif, *Le Veda*, publié sous la direction de Jean Chevalier, Éditions Planète, Paris, 1967.

— Trente-trois.
— Oui, mais combien vraiment?...

Et l'interrogatoire se poursuit ainsi jusqu'à l'ultime question :

— Oui, mais combien vraiment de Dieux, Yâjnavalkya?
— Un seul (Eka).

Ce Dieu unique [1], c'est Lui, le Brahman, que les hommes appellent CELA (Tat), que l'on ne peut décrire comme un Être, auquel on ne saurait prêter ni sentiment ni pensée : l'Être-en-soi n'est pas une Personne divine, occupée à créer le monde, à veiller sur sa création et à dialoguer avec ses créatures. Cet Absolu, éternel, omniprésent et immuable, est au-delà de toute contingence, au-delà de toute dualité (advaita).

Aussi nul être fini ne saurait s'approcher de cette Réalité essentielle comme d'un objet de contemplation. Ceux qui, par l'ascèse du yoga, parviennent à liquider toutes les barrières érigées par le moi personnel, et à s'identifier au Soi réel, l'âtman, qui est la racine de leur individualité consciente, entrent dans la lumière cachée de ce Brahman, en l'expérimentant comme Sat-Chit-Ananda, Être absolu, Conscience ou Intelligence absolue, Béatitude absolue. Mais son mystère reste insondable. « Il n'est pas ceci, ni cela... » (nêti, nêti), disent les Upanishad et la Gîtâ le décrit au chapitre XIII en termes également négatifs, apparemment contradictoires, qui mettent en relief aussi bien sa transcendance que son immanence. Dans cette représentation du monde — qui peut sembler étrange à l'Occidental, fidèle à une religion monothéiste prônant un Dieu créateur unique [2], Père universel avec lequel les créatures cherchent à établir un dialogue personnel par la prière et l'action de grâces — l'homme occupe une place très particulière, que même des dieux peuvent lui envier ; il tient en lui-même la promesse de réaliser consciemment la communion de tout son être avec cet âtman, ce Soi caché, identique en essence au Brahman.

L'homme, miroir de l'univers, n'est donc pas un être statique : sans le savoir, il est en perpétuel devenir, dans un monde qui est lui-même soumis à une éternelle pulsation.

La réincarnation humaine, cas particulier de lois cosmiques

Cycles et rythmes cosmiques

1 La suite de l'Upanishad citée revient sur les « dieux » principaux, au nombre de 33, dont tous les autres ne sont que les diverses manifestations (mahimânah). Cependant ce même Yâjnavalkya avait déjà expliqué (Br. Up., III, 7, 1-23) qu'un même fil (nitra) tenait ensemble toutes les parties du macrocosme et du microcosme, mais que ce pouvoir, identifié ici à Vâyû (dieu de l'Air, du vent, ou du souffle), était lui-même — avec bien d'autres réalités cosmiques — sous la dépendance d'un unique Maître Intérieur (antaryâmin), l'âtman, identique au Brahman.

2 Remarquons que ce Dieu unique (appelé curieusement d'un nom pluriel Elohim dans la Genèse) ne manque pas d'auxiliaires actifs. Archanges, Anges et autres légions célestes ne sont pas de simples spectateurs de l'œuvre divine mais interviennent avec les pouvoirs dont ils sont investis. Ces êtres seraient à coup sûr, appelés des dieux si les hommes pouvaient les percevoir. L'adepte du Vedânta reconnaît leur puissance cosmique mais ne les confond pas avec leur racine ineffable, le Brahman absolu, qui a de fortes ressemblances avec l'Ain Soph des kabbalistes.

Aucune idée n'est plus étrangère à l'Inde des grands Rishis que celle d'une Création ex nihilo, d'un début absolu et d'une fin définitive de l'univers.

La vie est éternelle, la conscience est éternelle, éternelle aussi la matière. Comme le jour succède à la nuit, le monde se déploie dans l'espace pour s'y manifester ; puis, après un temps d'activité où les êtres venus à l'existence font toutes les expériences possibles dans le cadre qui leur est offert, le crépuscule s'étend sur ce champ de manifestation de la vie et tout retourne dans le sein de l'Absolu. Provisoirement. Car, après une nouvelle nuit de repos, se lèvera un jour nouveau. Cette doctrine de la pulsation éternelle des univers est décrite dans la Gîtâ (VIII, 17-18) comme la succession des Jours ^[1] et des Nuits de Brahmâ. Notons que les êtres contingents, dans leur ensemble (bhûtagrâma), subissent ce processus sans que leur volonté intervienne (avasha). Bien plus, le dieu qui est appelé ici Brahmâ ^[2] — le démiurge, ou l'aspect créateur de la Trinité hindoue, dont Vishnu et Shiva représentent respectivement les puissances conservatrices et destructrices — n'est pas d'une nature immuable ni immortelle : dans certaines légendes, il arrive que Shiva, en anéantissant l'univers par le feu, consume avec lui Brahmâ et Vishnu. Fin toute provisoire, bien entendu, car, comme le dit la Gîtâ (VIII, 16) « tous les mondes jusqu'à celui de Brahmâ sont sujets-au-retour-à-l'existence » (punarâvartinah).

Toutes ces descriptions font penser à une succession de marées montantes et descendantes ; ou à une respiration : tantôt le souffle de la vie projette ^[3] l'univers dans le champ objectif ^[4], par un courant centrifuge (pravritti), tantôt le souffle s'inverse et ramène vers la Source éternelle, par un courant centripète (nivritti), l'ensemble des êtres dans le non-manifesté (avyakta).

Ailleurs, dans la Gîtâ (XV, 1-2), l'univers est dépeint comme un arbre impérissable (le fameux Ashvattha) qui plonge ses racines dans le ciel et déploie ses branches et ses feuilles vers le bas : nouveau symbole du monde sensible émanant de l'invisible origine d'où part le processus créateur (pravritti) (G., XV, 4). Cette loi cyclique d'activité et de repos, d'élaboration et de dissolution (pralaya), étendue à l'échelle cosmique, se répercute de manières indéfiniment variées dans tous les départements de la nature. Où que nos regards se tournent, nous ne voyons que cycles, rythmes, vibrations : chaque être subit cette loi universelle, et chacune des palpitations des créatures — de la galaxie à la fourmi — est comme une modulation du rythme fondamental qui entretient la vie de tout le cosmos. Shiva est représenté comme Natarâjah, roi de la danse. Krishna, l'incarnation de Vishnu, tire de sa flûte des vibrations qui emplissent l'espace et imposent leur rythme à ceux qui s'efforcent de les percevoir.

Ces révolutions des mondes pourraient bien cacher une malédiction. Les créatures, entraînées en rotation sans le vouloir, « comme si elles étaient montées sur une machine tournante » (yantra), selon les mots mêmes de Krishna (G., XVIII, 61), ne sont-elles pas attachées à un manège infernal où les guette une mort certaine ? Bien plus, ces pulsations sans fin, dans les espaces sans bornes, ne

1 Ces jours sont les plus longs que l'on connaisse : quatre milliards trois cent vingt millions d'années solaires — soit l'ordre de grandeur de l'âge de la terre.

2 Il convient de distinguer ce Brahmâ (mot masculin) pouvoir cosmique, symbolisant l'ensemble des forces constructives de l'univers, du Brahman (mot neutre) l'Être absolu.

3 La « Création » est appelée sarga, mot qui traduit l'action de projeter, comme celle du semeur qui, ouvrant sa main pleine de grains, les jette à la volée dans l'espace, dans le but de produire une moisson.

4 Les descriptions modernes qui tentent de rendre compte de la naissance de l'univers par la théorie du big-bang ont un rapport certain avec le schéma hindou, même si ce dernier ne prétend pas décrire les choses à la lettre - au contraire des théoriciens occidentaux.

marqueraient-elles pas les scènes toujours recommencées d'un Éternel Retour dans une sorte de Théâtre de l'Absurde ?

Un univers de lois

Disons d'abord que l'hindouisme des Upanishad rejette catégoriquement toute description d'un monde régi par le hasard, ou se développant mécaniquement, au point de se répéter sans cesse, à intervalles réguliers. Seuls les ignorants, privés de tout discernement spirituel, assurent qu'il n'y a dans l'univers aucune réalité supérieure, aucun principe directeur ordonnant les phénomènes, ni aucune relation de cause à effet entre eux (Gîtâ, XVI, 7-8). Il existe une liaison logique d'un monde manifesté à l'autre, à travers la nuit de Brahmâ. On parle de Karma, à l'échelle cosmique.

Ici, Karma est le nom donné au mouvement créateur (visarga) qui amène les êtres à l'existence, et les modèle tels qu'ils sont (G., VIII, 3). Cette construction des créatures ne se fait pas au hasard : elle suit un programme, élaboré dans la manifestation précédente. En quelque sorte, un univers est le fils du précédent et le père du suivant. Le présent révèle les acquis et promesses du passé, et prépare les réalisations du futur.

Symboliquement, les semences (bija) de l'univers sont conservées dans un aspect mâle de la nature (Purusha signifie aussi l'homme, au masculin) et, à l'aube de la manifestation, elles sont confiées à Prakriti, l'aspect féminin qui, sous l'influence de l'énergie vitale, les fait germer pour donner naissance à toutes les créatures. Ce processus de fécondation cosmique est évoqué dans la Gîtâ (XIV, 5, 6). Dans d'autres livres sacrés, on apprend que, de cette union, naît d'abord une sorte d'âme cosmique, Hiranyagarbha (l'Œuf ou l'Embryon d'or) d'où procèdent tous les êtres conscients de l'univers.

Cependant, dans le grand barattement de la vie, il existe une loi inexorable : tout ce qui se construit, tout ce qui se compose pour donner une forme, une structure, remplit une fonction pendant un temps limité et, tôt ou tard, devra subir la destruction, la décomposition. Brahmâ ne cesse de créer ce que Vishnu va conserver en équilibre, le temps que Shiva se manifeste pour anéantir l'œuvre du premier et lui fournir les éléments nouveaux de sa création. Au fond, avec le cycle des saisons, la nature qui nous entoure ne cesse d'illustrer ces alternances de croissance et de déclin.

Ceci exclut absolument toute idée du retour éternel des choses : jamais le monde ne peut repasser par le même point, jamais un être ne peut se retrouver identique à ce qu'il a été jadis — que ce jadis remonte à mille ans, cent ans ou une seconde. En Inde aussi, le Temps a été représenté comme dévorant ses enfants.

Dans la Gîtâ, au chapitre XI, le Maître accorde à son disciple une extraordinaire vision mystique de l'univers, dans son dynamisme secret où tourbillonnent les myriades d'êtres, de tous les degrés, dans les innombrables courants de force qui les portent sur les lignes de leur destinée. Expérience écrasante que celle de la contemplation du Temps (Kâla) à l'œuvre dans tout son domaine, « broyant les créatures qui, tour à tour, se précipitent dans ses bouches enflammées armées de crocs et de défenses redoutables »...

Toutefois, ce tableau dramatique ne devrait pas nous impressionner au point de nous faire oublier l'autre aspect du Temps, ou de Shiva — le patron des Yogis. Shiva, le bienveillant, ne détruit que pour régénérer et permettre le progrès.

Si la mort succède invariablement à la naissance, elle n'est qu'une métamorphose nécessaire, pour préparer une nouvelle naissance, et permettre une expression plus élevée des infinies potentialités de la vie.

On ne naît à l'état d'adulte qu'en mourant jour après jour à l'état d'enfance. Si le grain ne meurt, jamais l'épi ne mûrira au soleil.

L'évolution terrestre des êtres vivants est d'ailleurs une longue histoire d'essais successifs, de naissances d'espèces, suivies de leur mort, avec, à chaque étape, des acquis, des formules et des astuces mises au point par la Nature, qui sont ensuite exploitées dans d'autres espèces.

Ici émerge donc l'idée capitale d'un progrès possible tout au long des révolutions cosmiques. Une sorte d'obscur dessein poursuivi par les légions d'êtres qui tournent « sur la roue universelle du Temps ».

Si l'hindouisme ne se préoccupe guère de l'évolution des espèces, il centre son intérêt sur un problème crucial : l'émancipation de l'homme.

Nous débouchons ici sur une espèce de programme proposé à chaque individu, un objectif défini, qui va polariser tous ses efforts s'il en reconnaît la validité. L'essentiel en semble contenu dans ces formules lapidaires de Patanjali [1] : « Le monde perceptible (drishyam)... a pour objet (artham) l'expérience sensible (bhoga) et l'émancipation (apavarga) du sujet-qui-perçoit (drashta). Essentiellement, le monde perceptible n'a pas d'autre objet. »

Avec ces mots laconiques, c'est en réalité comme un voile qui se déchire ; et l'homme qui pouvait se croire l'hôte insignifiant d'un univers roulant dans l'espace depuis des âges sans nombre, est invité à y découvrir un sens à son existence, une promesse cachée dont il ne peut guère mesurer d'emblée toute l'importance : se connaître soi-même, dans sa nature la plus intime et réaliser son identité avec l'infini de l'Être, la source de toute conscience, cachée au cœur de toutes les créatures.

Car, en définitive, tout semble bien se passer comme si, dans tous les mondes manifestés, la communion de Purusha et de Prakriti, de l'Esprit et de la Matière, visait à faire naître dans l'Esprit la connaissance de sa nature essentielle (svarupa) et à déployer sans fin les pouvoirs inhérents aussi bien à la conscience qu'à la nature objective [2].

Et tout semble aussi se passer comme si ce programme immense ne pouvait se mettre en œuvre autrement qu'à travers des individus distincts, et avec la contribution de leurs propres efforts.

Dans cette perspective, l'univers, avec tous ses rouages et ses lois souveraines, apparaît comme une machine à éveiller les consciences jusque dans leur racine. Peut-être vaudrait-il mieux dire : à les pousser à un tel éveil. Car si les individus ont en main (souvent à leur insu) tous les instruments et pouvoirs nécessaires, il leur reste à s'en saisir et à faire eux-mêmes la démarche salvatrice.

Et la réincarnation ? [3] Nous y venons précisément.

1 Patanjali, *Yoga Sutra*, livre II, aphorismes 18, 21.

2 Ces idées sont encore suggérées par Patanjali, en particulier à l'aphorisme 23.

3 En lisant ce qui va suivre, il convient de garder en mémoire l'avis de René Guénon (*L'Erreur Spirite*,

Ou plutôt, nous y revenons, après un détour jugé indispensable pour planter le décor où va se dérouler l'aventure humaine à travers le cycle des renaissances. La légende du roi Bharata peut s'écouter comme un aimable conte pour enfants : on s'abandonne à l'attrait du récit, mais on ne se sent pas vraiment impliqué dans le drame. Maintenant, au contraire, les choses ne sont plus neutres : voilà que nous sommes concernés directement, et que la vie semble nous lancer un défi. C'est à nous, en effet, que s'adresse cette question du grand Shankârâcharya : « Y a-t-il un insensé comparable à l'être qui, possesseur d'un corps humain... s'abstient de l'effort qui lui permettrait d'atteindre le véritable but de l'existence [1] ? » Car il faut bien réaliser que c'est un grand privilège pour une créature d'avoir pu atteindre la condition humaine (manushyatva). Celui qui s'y est élevé, d'une manière ou d'une autre [2], qui, de surcroît, a pénétré le sens profond des Écritures et, cependant, est assez stupide pour ne pas se consacrer entièrement à son émancipation, « celui-là commet un crime envers lui-même ; en poursuivant des fins illusives, il consomme sa propre perte [3] ».

C'est l'éternel défi que seule peut relever la créature humaine : être ou ne pas être, rester aujourd'hui le vieil homme d'hier ou chercher à faire naître l'Homme Nouveau, celui qui demain sera l'incarnation vivante d'une conscience universelle, libre de toute limitation. Cette métamorphose radicale, l'hindou éclairé sait bien qu'elle ne peut s'opérer en un jour, en une seule vie : « ce genre de libération (mukti) ne peut être que le résultat de mérites accumulés au cours d'innombrables existences [4] ».

La réincarnation est donc pour l'hindou la voie évidente, nécessaire, pour mener à bien l'entreprise et accomplir la mission imposée à sa condition d'homme. Revenir maintes fois sur la terre, puisque c'est seulement ici-bas que le Grand Œuvre peut s'accomplir, à l'aide de tous les pouvoirs cosmiques rendus actifs dans l'homme incarné, sous le contrôle de sa volonté, inlassablement purifiée de toute trace d'égoïsme.

Aussi vaut-il mieux ne pas se bercer d'illusions — en espérant quelque miracle après la mort — et se mettre à l'ouvrage à l'instant même.

La signification du mot renaissance (sanskrit : punarjanman)

p. 47) : « Si on veut faire allusion à la théorie de la réincarnation, nous répéterons qu'elle n'a jamais été enseignée dans l'Inde et qu'elle appartient en propre aux Occidentaux modernes ; ceux qui prétendent le contraire ne savent pas de quoi ils parlent. » Ailleurs, il dit encore (p. 205) : « les orientalistes officiels... interprètent couramment dans un sens réincarnationniste des textes où il n'y a rien de tel... ils sont devenus incapables de les comprendre autrement, ce qui revient à dire qu'ils n'y comprennent absolument rien ». Au risque de surcharger notre texte, nous allons donner de très abondantes références prises dans la littérature sanskrite, en invitant le lecteur à se faire une opinion par lui-même. Louis Renou n'a-t-il pas eu raison de parler des « élucubrations d'un René Guénon »...?

1 Shankârâchârya, Vivekachûdâmani (verset 5). Consulter la traduction française de Marcel Sauton (d'après la traduction anglaise du Swâmi Mâdhavânanda) sous le titre : *Le plus beau fleuron de la discrimination* (Adrien Maisonneuve, Paris, 1946).

2 On admet volontiers que l'état humain est l'aboutissement de transmigrations dont l'origine remonte au règne végétal.

3 Ibid., versets 1-4, passim.

4 Ibid., verset 2.

Quelques idées très simples

Généralement, les Livres sacrés de l'Inde ne se préoccupent pas de démontrer la réincarnation, que nul ne songe à contester. Cependant, dans la Bhagavad Gītā, où l'on trouve un disciple, Arjuna, dans une situation dramatique — puisqu'il doit livrer bataille à des parents, amis, précepteurs et anciens compagnons d'armes — le Maître, Krishna, se voit contraint de lui rappeler des vérités élémentaires, pour l'aider à calmer son mental égaré, et à se préparer au combat inévitable.

La réincarnation est l'une de ces vérités :

« Jamais il n'y eut un temps où je ne fus pas, ni toi, ni ces chefs des hommes, Jamais non plus ne viendra un moment où nous tous cesserons d'être » (II, 12).

« Certaine est la mort (mrityu) pour celui qui est né, certaine aussi la naissance (janma) pour celui qui est mort » (II, 27).

« Car il ne peut y avoir venue à l'existence pour ce qui n'est pas, et pour ce qui est il ne peut y avoir cessation d'existence » (II, 16).

« Le sage sait très bien que le corps n'est qu'un instrument limité dans le temps (antavant), aussi ne se lamente-t-il ni sur les vivants ni sur les morts » (II, 11).

« De même qu'un homme se dépouille de vêtements usés pour en revêtir de neufs, De même l'habitant du corps (dehin) rejette ses corps usés et en prend d'autres qui sont neufs » (II, 22).

« Et, de même que cet habitant du corps traverse, dans le corps, enfance, jeunesse et vieil âge, de même passe-t-il dans un autre corps » (II, 13).

Ce processus, qui paraît ainsi tout à fait naturel, n'a pas lieu d'inquiéter ; et il se répète de la sorte depuis de longs âges :

« Nombreuses sont mes naissances (janmâni) passées,

Ainsi que les tiennes, ô Arjuna.

Les miennes, je les connais toutes

Mais toi, tu ne les connais pas » (IV, 5).

Difficile d'imaginer plus simple description.

On postule, dans le corps (deha ou sharîra), un occupant qui s'y loge pour le temps d'une vie. Cet être incorporé (dehin ou sharîrin) y fait ses expériences, dans le monde des vivants (jivaloka) puis, quand vient l'heure du trépas, ou de la fin (antakâla), il fait l'abandon (tyaga) de sa forme physique et s'en va dans le monde de la mort (mrityuloka). On dit alors qu'il est parti, trépassé (preta).

S'il peut jouir de quelque félicité dans le monde des dieux (devaloka) auquel il accède en suivant un itinéraire défini (gati), il lui faudra pourtant revenir ici-bas et obtenir une autre naissance (anyajanman ou janmântara).

C'est que, dans sa naissance précédente (pûrvajanman) il n'a pas tranché tous les liens (bandha) qui le retiennent à la terre.

Enchaînée par l'action (karman) accomplie-dans-le-corps-précédent (paurvadehika), l'entité est obligée à renaître.

Il faut donc qu'elle opère son retour (punarâvritti), pour l'obtention-d'un-autre-corps (dehântaraprâpti). Par le processus normal de la conception, il trouvera le chemin d'une nouvelle existence (punarbhava), en franchissant la porte de la naissance (janmadvâra) par les voies maternelles.

On dira alors de l'être qu'il est revenu (punarâgata), qu'il est incarné (dehagata). Enchaîné au corps (dehabaddha), il n'en est pas moins son soutien (dehabhrit) et son Seigneur (deheshvara) qui en jouit (dehabhâj) à sa guise. Et cette ronde de renaissances (samsâra) va se poursuivre pour l'homme, malgré lui (avasha) jusqu'à ce qu'il comprenne les lois de son être et s'applique à corriger ses erreurs. Comme l'exprime la Gîtâ (VI, 45), le yogi qui s'y exerce atteint la perfection comme fruit des efforts de nombreuses vies (anekajanma samsiddha). Et si, d'aventure, le disciple l'avait oublié, la Gîtâ le lui répète (VII, 19) : l'homme n'atteint son but qu'à la fin de nombreuses naissances (bahûnâm janmanâm ante). Il accède alors à l'état de grande âme (mahâtma). Devenu entièrement maître de sa nature humaine, l'habitant du corps (dehin) séjourne désormais en paix dans la « cité aux neuf portes [1] » (Gîta V, 13).

L'émancipation finale (mukti ou moksha) n'est plus loin.

Car, comme l'affirme encore la Gîtâ (XIV, 20) :

« Lorsque l'habitant du corps (dehin) échappe à l'emprise des trois guna (modes ou qualités de prakriti) qui à la fois produisent le corps et se manifestent par lui, il se délivre des souffrances de la naissance, du vieil âge et de la mort et gagne ainsi l'immortalité (amrita, l'état qui transcende l'alternance des vies et des morts). »

Des remarques qui s'imposent

En explorant les dictionnaires [2], on pourrait encore aligner facilement une dizaine de mots différents traduisant uniquement l'idée de la re-naissance, du retour sur terre, de la reprise de contact avec un corps physique, à la suite d'existences précédentes.

Mais, ici, notre propos a été simplement, en nous appuyant sur le langage même employé dans les Écritures, de bien faire ressortir les points suivants, avant de nous aventurer plus loin dans notre analyse :

V. La conception indienne de la re-naissance n'est pas une allégorie mais s'applique à des faits réels (dans le cadre où s'appréhende leur réalité),

VI. elle répond à l'idée de la réincarnation, en la dépassant même dans son étendue,

VII. elle est entièrement distincte des notions de résurrection et de réveil.

1. La renaissance n'est pas une allégorie

En dehors de rares écoles matérialistes qui affirment l'identité du corps et de l'âme (les dehâtmaবাদin), l'Inde distingue toujours l'enveloppe physique de l'entité consciente qui l'habite. Et, quel que soit le nom donné à cet occupant du corps (dehin), on le voit toujours soumis au samsâra — la ronde des

1 Il s'agit bien entendu de la demeure physique de l'âme, avec les neuf ouvertures du corps.

2 En dehors du gros dictionnaire sanskrit-anglais déjà cité (Sir M. Monier Williams, Oxford Press) le public français peut consulter la nouvelle édition du Dictionnaire sanskrit français (N. Stchovpak, L. Nitti, L. Renou) publiée par la Librairie d'Amérique et d'Orient (Maisonneuve), Paris, 1980.

renaissances ; aucun doute n'est laissé sur ce point dans les textes, et les descriptions sont nombreuses, claires et littérales : l'entité humaine est comme un voyageur qui se déplace, séjourne dans un lieu (loka) [1] puis un autre, en se munissant chaque fois d'un corps approprié à son nouveau séjour. Même en partant vivre chez les décédés, il doit se revêtir d'une enveloppe ad hoc, le pretadeha ; il n'y a donc rien de surprenant à le voir ré-apparaître sur terre, par le processus normal de la naissance d'un enfant. La pérégrination de l'âme n'est donc pas une pure allégorie, comme se sont efforcés de le faire croire certains Occidentaux : pour des millions d'hindous, depuis des millénaires, elle est réalité — dans la mesure où cette dernière peut être saisie par l'intellect humain.

Et les plus métaphysiciens des philosophes — tels que Shankârâcharya — ont reconnu un sens à cette pérégrination, avec la nécessité de hâter son aboutissement.

2. *La re-naissance répond à la définition de la réincarnation* telle qu'on l'a vue esquissée par exemple par Ian Stevenson : lorsque l'enfant vient au monde, l'« habitant du corps » ramène avec lui, dans ce nouveau corps de chair, tout un bagage d'expériences psychiques de l'incarnation précédente, avec l'entité intelligente qui l'anime.

Il est vrai que l'Inde n'emploie pas le mot réincarnation (de formation occidentale récente) mais préfère l'idée de ré-incorporation (dehântaraprapti : le fait d'obtenir un nouveau corps) sans insister sur le caractère évidemment charnel de l'enveloppe physique. Il y a d'ailleurs une plus grande souplesse dans des termes tels que re-naissance ou ré-incorporation, du fait qu'on pourrait même songer à les utiliser également pour le passage de la vie à la mort, lorsque le voyageur humain change de vêtement et se revêt à nouveau d'un corps de décédé. Toutefois, à notre connaissance, le mot punarjanman a pour signification première et principale : renaissance-sur-terre-dans-un-corps-matériel, même si, comme l'admettent certaines superstitions, ce corps est parfois celui d'un ver de terre [2].

3. *La renaissance ne peut être confondue avec la résurrection, ou le réveil.*

Dans punarjanman, le mot punar traduit à la fois un mouvement de retour en arrière et une répétition [3]. En anglais : back again. L'entité humaine parcourt en sens inverse la voie qui l'avait conduite au ciel (svarga ou devaloka) et répète le processus d'incarnation qui s'achève par la naissance. Bien entendu, cette descente renouvelée de l'esprit dans la matière n'a rien d'une résurrection. Ni même d'un réveil. En s'incarnant, l'entité se retrouve enchaînée à son corps, en perdant le souvenir de ses naissances

1 Ce « lieu » qui peut correspondre à un point géographique sur notre plan terrestre représente plus généralement une sphère d'expérience psychique ou spirituelle, où les perceptions de temps et d'espace n'ont peut-être plus guère de rapport avec les nôtres ici-bas.

2 On cite souvent à ce propos Les Lois de Manou qui menacent ceux qui s'écartent du droit chemin (tracé par ces Lois) de toutes sortes de calamités, avec un catalogue complet d'incarnations animales, ou même végétales. Le livre XII des Lois donne le frisson. Témoin le verset 57 : « Le Brâhmane qui a volé de l'or passera mille fois dans des corps d'araignées, de serpents, de caméléons, d'animaux aquatiques et de vampires malfaisants. » Faut-il préciser que les esprits philosophiques hésitent à prendre ces déclarations à la lettre ?

3 C'est aussi le cas du mot grec palin. Le mot palingenesia signifie de même (originellement) renaissance, mais les auteurs néo-testamentaires l'ont également employé dans le sens symbolique de restauration (Matthieu 19, 28) ou de régénération (Tite, 3,5).

précédentes. Si l'on en croit la *Garbha Upanishad* [1] le passage par la porte de la matrice (yonidvâra) est, pour le nouveau-né, plus une sorte de mort (spirituelle) qu'une naissance.

Il est parfois question de rappel à la vie (punarsamjîvana) dans la littérature hindoue, et de résurrection (utthâna) — qu'il s'agisse de redonner vie à des trépassés, ou de faire sortir de sa léthargie un être paraissant inanimé. Il arrive ainsi que Vishnu s'éveille d'un sommeil profond comparable à la mort. On voit aussi Krishna redonner la vie à une jeune fille défunte — comme le fera aussi Jésus lors d'un de ses miracles. Mais nul ne confond le mort-qui-ressuscite (mritotthita) avec celui qui est né de nouveau (punarjâta).

Les remarques qui précèdent ne doivent certes pas faire perdre de vue que le symbolisme de la naissance est assez puissant pour suggérer parfois d'utiliser les mots qui s'y rapportent en dehors du contexte physique. Ainsi, le Brâhmane qui reçoit l'investiture du cordon sacré est salué du titre de deux fois-né (dvija). Sa naissance a été « répétée » (punaruktajanman) par le rite et les formules sacramentelles. Et la véritable initiation spirituelle correspond naturellement à une réelle deuxième naissance sur terre : celle du jîvan mukta, le libéré-vivant qui accède à la condition immortelle (amrita). L'initiateur lui-même, le Guru, est vénéré comme le Père qui donne la vie.

Analyse de la réincarnation

I — Le mystère de l'âme dans l'expérience de la vie et de la mort

Sept questions clefs

Pour élaborer un modèle assez complet de la réincarnation selon l'hindouisme, il nous faut maintenant entrer dans les détails de ses mécanismes et tenter de répondre aux sept questions clefs suivantes :

- 1 — Quel est ce mystérieux habitant du corps dont parlent les textes ? D'où vient-il et quelle est sa nature ?
- 2 — Comment est-il « logé » dans le corps et comment opère-t-il ?
- 3 — Qu'est-ce que la mort pour lui ?
- 4 — Que lui arrive-t-il après la mort ?
- 5 — Comment revient-il sur terre ?
- 6 — Quelle est pour lui la fin normale de ses pérégrinations ?
- 7 — Quelles conclusions tirer de cette vue d'ensemble ?

En abordant ce questionnaire, on doit se rendre à l'évidence qu'il pose les problèmes essentiels de toute religion. En particulier celui de la nature de l'homme et de sa destinée. Il faut donc s'attendre à ce que les réponses soient imparfaites et fragmentaires. Pour deux raisons qui sont indépendantes de l'auteur.

La première tient à la difficulté éprouvée, même par les plus grands sages, à traduire en termes intelligibles les vérités métaphysiques qu'ils embrassent. D'où la nécessité pour eux d'employer le symbolisme — langage puissamment évocateur mais non descriptif de la réalité (du moins à l'échelle où ce symbolisme est employé).

1 *Garbhopanisad*, traduction Lakshmi Kapani. Librairie d'Amérique et d'Orient (Maisonneuve), Paris, 1976.

On ne risque guère d'être contredit de nos jours en affirmant que, dans la plupart des sociétés de l'Antiquité, la clef des plus profonds mystères de l'homme était détenue par les Initiés et n'était transmise qu'aux disciples éprouvés — sous le sceau du secret. Les Livres de l'Inde qui traitent de ces mystères en parlent à mots couverts. Les Upanishad sont des textes réputés ésotériques.

Rappelons ici un passage souvent cité de la *Brihadâraṇyaka Upanishad* [1]. Dans une joute qui oppose les plus savants des Brâhmanes sur leur science, l'éminent Yâjnavalkya répond aux questions d'un adversaire, Ârthabhâga :

— « Quand l'homme meurt ici-bas, Yâjnavalkya, qu'y a-t-il qui ne l'abandonne pas ?... Quand de l'homme, à la mort, la voix entre dans le feu, le souffle dans l'air, l'œil dans le soleil, l'esprit (manas, le mental) dans la lune... (et que tous les autres éléments retournent ainsi à l'univers)... où est, alors, l'homme ?

— Prends ma main, Ârthabhâga, mon ami ; nous devons seuls connaître de ces choses ; nous ne devons pas nous en entretenir en public.

Alors, se retirant à l'écart, ils causèrent... »

Surprenante attitude du sage Yâjnavalkya devant un aréopage de Brâhmanes qu'on pouvait croire instruits des arcanes de leur religion. Dans la Bhagavad Gîtâ, on trouve aussi plus d'une allusion à une doctrine secrète :

« À toi, mon ami, dont le cœur m'est attaché, j'ai révélé aujourd'hui ce même yoga enseigné jadis, et c'est le secret suprême (uttama rahasya) » (IV, 3) [2].

Le début du chapitre IX est également remarquable :

« À toi, dont l'esprit est ouvert à la vérité, j'exposerai cette sagesse très secrète et mystérieuse (guhayatama)...

C'est la science royale (râjavidyâ), le souverain mystère (râjaguhya) » (IX, 1, 2).

Ces mots sont regroupés dans le titre même du neuvième chapitre, et ils reviennent encore en d'autres passages (XI, 1 ; XV, 20 ; XVIII, 68) jusqu'au dernier chapitre où Krishna déclare (XVIII, 63) :

« Ainsi t'ai-je exposé la sagesse (jnana) plus secrète que tous les secrets (guhyaḍ guhyatara). »

Cette science très mystérieuse, qui doit être tenue secrète, relève de la perception directe (pratyakshâvagama) et non du discours. On ne la pénètre qu'en éveillant l'œil de la connaissance (jnanachakshu) grâce à la discipline du yoga et l'aide du guru. C'est dire que nous n'avons guère de chances d'obtenir les explications finales à nos grandes questions en lisant une montagne de livres. Mais la situation est moins attristante qu'on ne pourrait le croire, même si les grands sages du passé ont caché plus qu'ils n'ont révélé ; car ils ont laissé suffisamment de repères, d'indications et d'exemples pour permettre aux profanes de se faire un tableau bien assez cohérent de l'ordre universel, où l'homme a sa place, et de ne pas s'égarer sur des voies le conduisant à coup sûr à la souffrance et au malheur.

La Gîtâ le souligne avec force (chap. III) : celui qui sait ne doit pas troubler l'entendement de celui qui ne sait pas. Conscient de sa responsabilité dans la société, il doit rester actif et donner l'exemple qui entraînera les autres sur la bonne voie. Sans doute aussi, celui qui sait aidera en temps utile celui qui

1 Br. Up., livre III, 2, 11-13. Traduction E. Senart, Les Belles Lettres, Paris, 1967.

2 Le mot rahasya a la signification de secret, doctrine ésotérique. L'initié à un mystère est appelé rahasyadhârin.

veut savoir, si ce dernier l'approche avec « l'esprit ouvert à la vérité » [1].

Et, la tradition l'affirme : lorsque le disciple est prêt, il trouve le maître sur son chemin.

Contentons-nous donc, pour le moment, de glaner les éléments de réponse à nos questions dans la lettre exotérique des textes, en essayant d'en surprendre l'esprit, et voyons si la moisson n'est pas déjà suffisante pour construire une image logique et raisonnable de l'âme et de ses pérégrinations.

Un modèle d'explication de l'âme

L'habitant du corps

Ce personnage central qui joue le rôle essentiel dans le drame de la réincarnation, on serait tenté, d'emblée, de l'appeler âme humaine, en risquant du même coup de lui attribuer les caractéristiques que nous donnons d'habitude à ce mot en Occident. En effet, pour beaucoup de fidèles, une âme est créée par Dieu, a un certain moment dans le temps ; une âme est entachée du péché originel, par la faute d'un ancêtre ; une âme est faible, soumise à l'empire du malin, qui cherche à l'arracher à la grâce du Créateur ; une âme ne peut compter sur le salut sans le sacrifice d'un Rédempteur.

À ces conceptions (malheureusement courantes) de l'âme pécheresse et sans ressources propres, la Gîtâ oppose l'image puissante et rassurante du dehin, la mystérieuse Présence cachée dans le corps. C'est peu dire de déclarer qu'il ne meurt pas quand meurt le corps. Il est non-né (aja), éternel, permanent. Ce qui est logique pour l'hindou, car une âme créée un jour ne saurait être éternelle, et devrait nécessairement mourir. Bien entendu, ce dehin est au-delà de toute atteinte et à l'abri d'une pollution par des éléments tels que la terre, le feu, etc.

Les indications répétées du chapitre II de la Gîtâ ne permettent guère de s'en faire une meilleure représentation, puisqu'il est déclaré impensable (achintya) et non-manifesté (avyakta). Mais on soupçonne qu'il participe de quelque pouvoir cosmique : il y a en lui une puissance qui pénètre tout l'univers (G., II, 17). On l'a deviné, cette Présence n'est autre que l'âtman, le Soi universel ou, plus exactement, une sorte de rayon particularisé de cet invisible soleil.

À cet être qui, par sa présence, concentre dans le corps tous les pouvoirs vitaux qui maintiennent celui-ci en activité, on donne le nom de jîva : Vie. Pour marquer aussi son identité essentielle avec le Soi, on l'appelle généralement jîvâtman.

Pour l'hindou, c'est grâce à ce Soi-vivant, immuable, que se conserve le sentiment d'identité, du Moi, depuis l'enfance jusqu'à la mort.

Divers textes (dont la Gîtâ) présentent ce jîvâ individualisé comme une parcelle d'une grande Âme cosmique, premier foyer manifesté, concentrant en lui-même et diffusant dans tout l'univers l'énergie divine créatrice. Ce Parent primordial, auquel les âmes sont indissolublement reliées, constitue pour elles une sorte de centre de gravité, ou de pôle magnétique, pendant toute la durée de leurs transmigrations. Il est appelé Ishvara, le Seigneur. Dans la Gîtâ, Krishna qui représente l'archétype des

1 Le texte de la Gîtâ (IX, 1) emploie le mot anasuya, soit, littéralement, « dépourvu d'esprit de chicane », donc ouvert, bienveillant et respectueux.

grands Guru, ou Guides de l'humanité, tient aussi symboliquement la place de cet Ishvara par rapport au jîva, représenté par le disciple Arjuna.

Sous bien des angles, Ishvara joue le rôle d'un Logos par rapport à Parabrahman, dans la mesure même où il est le foyer d'expression, dans le monde de la manifestation, des infinies potentialités de l'insondable Absolu.

Ce Seigneur tient une place centrale comme relais dynamique entre le non-manifesté et les créatures. On ne s'étonnera pas qu'il soit devenu l'objet de l'ardente dévotion des fidèles, qui interprètent cette puissante réalité cosmique comme un Sauveur personnel, capable d'arracher les individus aux griffes du malheur. Il semble qu'un grand mystère soit caché dans ces doctrines concernant la source de l'âme humaine. Car c'est ici peut-être que les textes cachent plus qu'ils ne révèlent. Et cet Ishvara qui apparaît comme le Dieu qui préside à un Brahmânda, ou système solaire, pourrait bien être le foyer de la plus haute conscience spirituelle qu'un jîva puisse jamais atteindre dans ce système solaire. Les aphorismes de Patanjali font d'ailleurs d'étranges révélations à son sujet, rappelant la Gîtâ :

« En lui se trouve la plus haute potentialité d'omniscience.

N'étant pas limité par le temps, il est le maître spirituel (guru) même des premiers nés dans le temps [1]. Il est désigné par la syllabe OM. » (Livre I, 25-27.)

Quelle que soit l'interprétation particulière de ces enseignements, proposés à la réflexion des disciples, on se sent justifié à considérer l'« âme » humaine, dans le modèle hindou, comme une sorte de fragment (amsha) individualisé d'une grande conscience universelle, dont elle n'est jamais réellement détachée (puisque c'est de celle-ci qu'elle tient sa réalité et ses pouvoirs), mais dont elle se distance, pour ainsi dire, en vue de participer à la vie incarnée.

On considère ici que le rayon du soleil n'est jamais séparé ni distinct de sa source, bien qu'il paraisse s'isoler des autres en entrant dans une pièce obscure, ou en se réfléchissant dans un miroir. C'est le monde de la matière qui fournit ainsi aux rayons du soleil spirituel central les supports où ils s'individualisent en myriades d'âmes, différentes dans leurs expressions, mais réunies en une seule réalité à leur racine. Et si l'homme est un être unique parmi toutes les créatures c'est pour la raison suivante : dans les replis cachés de son cœur palpite le germe éternel de la vie de l'univers — la source de son être — qui est aussi le but d'une réalisation spirituelle dont il est le seul à ressentir l'appel et qu'il est le seul capable de mener à bien.

Ainsi, comme nous l'avons remarqué plus haut, l'âme humaine, par sa nature même, semble marquée par une inévitable destinée. On serait tenté de dire qu'elle a pour tâche d'individualiser la conscience universelle ; c'est-à-dire de devenir capable de réfléchir sur le miroir parfaitement pur d'une conscience individuelle l'ensemble des rayons du soleil qui éclaire l'univers. Ici encore l'incarnation est inévitable.

L'âme et ses enveloppes

Qu'advient-il de cette fraction du Soi cosmique qui devient un jîva dans le monde de la vie ? La Gîtâ

1 Le temps, considéré sous l'angle de la succession des événements, a une sorte de début, à l'aube d'un nouveau Jour de Brahmâ et s'achève, pour ainsi dire, à la venue de la Nuit. À la racine des univers il y a Cela qui est en dehors du temps.

explique (XV, 7-8) qu'elle attire à elle les sens, et d'autres instruments, dont elle se sert pour faire des expériences dans le monde objectif des formes (prakriti). C'est ici que commence le drame de l'âme, car cette association entre ce qui est essentiellement pure Conscience (chinmâtra) et le monde de la matière donne naissance à une sorte d'individualité séparée où émerge le sentiment du Je. De là se développent toutes les dualités : moi et l'autre ; l'agréable et le désagréable ; le désir de jouissance et la répulsion.

« L'âme établie dans le monde des formes et des dualités jouit de la nature (prakriti) dans ses divers modes d'expression (guna).

L'attachement (sanga) à ces modes est la cause de ses renaissances heureuses ou malheureuses. » (G., XIII, 21).

La nature propre du jivâtman est toujours d'être comme un témoin oculaire (sâkshin), un spectateur-qui-regarde-avec-indifférence (upadrashtâ), un pouvoir actif de perception. La conjonction (samyoga) de ce pouvoir avec l'instrument de matière qui permet les expériences particulières de perception, inscrites dans le temps et l'espace, est la cause de la limitation de ce pouvoir, de son enchaînement au cadre spatio-temporel de l'incarnation.

Les textes sacrés s'évertuent à élucider ce délicat problème : comment l'esprit (purusha) saisi dans les mailles de la matière (prakriti) semble perdre son statut de pouvoir inconditionné, pour devenir un purusha parmi des milliers d'autres dans le monde des vivants. L'enjeu est d'importance, car l'être qui parvient à sonder complètement ce mystère échappe à la réincarnation (G., XIII, 23). Pour le moment, tout ce que nous pouvons connaître de notre Soi caché ce sont seulement des effets, des apparences, des images prises pour des réalités. Sous ce rapport, le mythe de la caverne, conté par Platon au début du Livre VII de la République, rend bien compte de notre situation : celle de prisonniers enchaînés dans un lieu souterrain qui possède néanmoins une ouverture sur l'extérieur ; les yeux rivés sur le fond de la caverne, les malheureux y distinguent, en ombres chinoises, une étrange procession de personnages et d'objets passant derrière eux en interceptant la lumière d'un feu qui brûle au-dehors. Pour chacun de ces prisonniers, le spectacle perçu est la seule vérité. Si on venait à libérer l'un d'entre eux, en l'obligeant à se retourner, il ne comprendrait pas ce qu'il verrait, ni le rapport entre ce nouveau spectacle et le précédent. Bien plus, il se révolterait contre ses libérateurs. Et si on le conduisait au-dehors, vers le soleil, avec quelle souffrance ses yeux s'habitueraient-ils à la lumière !

On montrerait sans peine que cette allégorie de l'un des plus grands maîtres à penser de l'Occident correspond fort bien à l'image que se font les hindous de la situation de l'homme.

Mais les textes du Vedânta se livrent, pour leur part, à une analyse précise de la constitution de l'être humain : le jivâtman ne possède pas moins de cinq enveloppes, ou kosha, qui lui permettent d'entrer en rapport avec le monde de l'expérience. Bien entendu, ces instruments, décrits parfois comme des gaines qui s'emboîtent étroitement les unes dans les autres [1] comme des poupées russes, sont toutes de nature substantielle ; elles relèvent de prakriti et sont au service du purusha qui s'y incorpore.

Sans entrer dans les détails de cette physiologie occulte [2], disons simplement que ces cinq kosha se distribuent en général en trois corps distincts qui prennent une importance particulière quand l'être

1 *Taittiriya Upanishad*, 2e partie.

2 Pour plus d'informations, consulter par exemple le traité de Shankârâcharya Vivekachûdâmani, déjà cité.

fonctionne dans l'un des trois états de conscience que nous connaissons :

corps grossier (sthûla sharîra)	— état de veille
corps subtil (sûkshma ou linga sharîra)	— état de rêve
corps causal (kârana sharîra)	— état de sommeil profond.

Rien à dire du premier corps — le seul que nous connaissons — si ce n'est qu'il est maintenu en vie par la gaine-des-souffles-et-pouvoirs-vitaux (prânāmaya kosha), laquelle assure les fonctions physiologiques.

Ce corps, à lui tout seul, est, comme on s'en doute, privé d'intelligence réfléchie. Indispensable au pèlerinage de l'âme, il doit naturellement être soigné et respecté, puisqu'il est le lieu où opèrent des forces cosmiques en liaison avec diverses divinités présidant aux fonctions des organes.

Krishna, dans la Gîtâ, condamne les ascètes qui tourmentent leur corps par de cruelles mortifications. Et il précise que la méditation n'est pas pour ceux qui mangent trop ou trop peu, dorment trop ou se livrent à des veilles prolongées (VI, 16).

Ce corps physique n'en est pas moins une prison où l'âme s'enferme lors de la naissance — une caverne — qui a pourtant une issue, par où pénètre la vie universelle et la lumière de la conscience. Une issue qui est aussi une porte dérobée, ou peut-être, selon l'image poétique de saint Jean de la Croix, un escalier secret que l'âme emprunte, par une nuit profonde, guidée par la lumière qui brûle dans son cœur...

C'est sur le corps subtil qu'il faut plutôt concentrer notre attention, car c'est en lui que se nouent et se dénouent tous les fils de la vie : il renferme en effet tout le psychisme humain, avec la machinerie complète qui assure son fonctionnement. On représente le corps subtil comme une association fonctionnelle de multiples éléments où se reconnaissent (outre l'ensemble des 5 prâna avec leurs circuits propres) les 5 organes des sens, les 5 organes d'action (permettant expression verbale, appréhension, locomotion, excrétion et génération), plus un mystérieux organe interne (antahkarana) qui joue le rôle fondamental dans la vie psychique incarnée. Cet organe sera l'objet de la plus grande vigilance de la part du yogi, comme on le verra plus tard.

Si l'enveloppe physique est liée à la terre, le corps subtil correspond à l'air (ou à l'atmosphère) et le troisième instrument, le corps causal, est en rapport avec le ciel, ou le firmament : on l'identifie parfois à l'un des 5 kosha (la gaine-de-félicité). Quand l'ensemble de ces enveloppes fonctionne de façon coordonnée et harmonieuse sous la « présidence » du Soi intérieur (appelé aussi pratyagâtman), c'est la vie de veille, qui se nourrit des contacts avec le monde extérieur. Si l'activation du corps physique se relâche et la conscience se centre dans le corps subtil, c'est le rêve, qui prolifère sur les seules ressources de l'organe psychique interne. Enfin, le sommeil profond est expérimenté quand le Témoin — l'œil de la conscience qui jamais ne cesse de percevoir — échappe à l'imagerie du plan psychique et accède au plan causal.

La dynamique de l'organe interne

Une machine informatique très complexe

Il faut revenir un peu sur l'organe interne du corps subtil, en raison de son importance dans l'aventure de la réincarnation.

Les descriptions qui en sont faites le présentent comme une sorte de machine informatique, capable de remplir les fonctions essentielles de l'activité psychique.

On y distingue :	manas	le mental
	buddhi	l'intellect
	chitta	la mémoire
	ahamkara	le sens du Je

Les deux premiers surtout doivent retenir notre attention.

Manas [1] est l'organe de la machine qui reçoit les messages des sens. On l'appelle le 6e sens parce qu'il domine les 5 autres. Ces derniers, analogues à des capteurs, sont conçus pour saisir les informations dans les domaines qui leur sont propres, et manas analyse, classe, traite toute la masse des données fournies, de manière à en faire des images intelligibles. Il s'en faut que ces images soient fiables : la mémoire intervient toujours pour les surcharger d'impressions passées, les colorer, les déformer de mille manières. Tendances profondes et habitudes contractées imposent à la machine des modes préférentiels dans la mise en œuvre de ses programmes.

De plus, le mental est puissamment activé par le désir, l'émotion : les objets des sens ne sont pas présentés à l'intellect (buddhi) comme des images neutres. Le mental les transmet le plus souvent avec une appréciation : agréable, désagréable, ou sans intérêt.

Par son infatigable pouvoir de fabriquer des images, manas procure ainsi au jiva toutes les jouissances potentielles ; et l'univers sensible est considéré par beaucoup d'hindous comme une simple projection du mental, qui n'a pas d'existence en dehors de lui. C'est dire le danger que l'on court à se laisser prendre à ses prestiges. Attention ! le monde n'est pas réellement comme le mental vous le montre. Prisonniers, enchaînés dans la caverne, prenez garde à l'illusion de ces ombres chinoises ! Et toi, voyageur attardé sur le chemin, ne prends pas cette corde devant toi pour un serpent, ni ce vieux tronc affaissé pour un brigand qui t'attend pour te détrousser !

Informé par manas d'une façon aussi tendancieuse, l'homme sera-t-il fatalement victime de cet illusionniste ? Tout dépendra du verdict de buddhi.

Cet autre organe de la machine psychique réunit les pouvoirs de l'intelligence et de la décision. Buddhi signifie conscience en éveil, capable d'atteindre une vision claire d'une chose ou d'une situation ; ce qui peut discerner la vérité de l'erreur. En même temps que se fait le jugement, la détermination est prise. Buddhi appose son sceau au choix, à l'acte volontaire.

Ce pouvoir n'est pas incolore : le sens du Je y est présent. C'est un être conscient de lui-même qui discrimine et exerce ainsi le libre arbitre.

1 Manas dérive de la racine man- (penser) à laquelle se rattache Manu, le prototype et précepteur de l'espèce humaine, et manushya, l'être humain -man, en anglais. Et dans le mot buddhi, on reconnaît la même racine que dans Buddha, l'Éveillé à la plus haute conscience.

Au point où nous en sommes arrivés n'oublions pas... l'essentiel. Distinct de ces instruments, et au-dessus même de buddhi, il y a le Témoin de buddhi — le Soi réel — qui est le Maître du domaine. Ce spectateur intérieur est conscient du fonctionnement de tout le théâtre psychique.

Dans la *Taittiriya Upanishad*, manas et buddhi constituent l'un et l'autre une gaine distincte : la première est baptisée le soi-fait-de-pensées, la seconde le soi-fait-de-connaissance [1]. La Bhagavad Gîtâ déplore que ces instruments du Soi, prolongés par les sens, soient infestés par le désir, à la forme protéenne (kâmarupa), et ainsi détournés de leurs véritables fonctions de serviteurs.

Attaquer le mal à la racine

Prendre pour réalités les projections du mental qui ne sont guère qu'illusions, ignorance, ou nescience (a-vidyâ) est déjà bien affligeant ; mais, si on y réfléchit un peu, c'est de cette confusion et de l'attachement à ces images que proviennent les chaînes des prisonniers dans la caverne.

Toute action commence dans l'organe interne : mû par ses désirs éveillés et stimulés par le jeu du mental (et de la mémoire qui garde la trace des jouissances et souffrances passées) l'homme se prend à ce jeu, s'identifie à cette fantasmagorie. Il utilise intelligence et faculté de détermination pour se lancer dans l'action, fuir les objets désagréables, et saisir ceux qui sont prometteurs de jouissance. Ce jeu n'est pas gratuit. Selon la Gîtâ (II, 62, 63) :

« Quand l'homme contemple mentalement les objets des sens, l'attachement pour ces objets en résulte. De l'attachement naît le désir (kâma), et du désir l'emportement. D'où résulte l'égarement. De là, la perte de la mémoire et, finalement, la destruction de buddhi. Cette destruction scelle la perte de l'homme. »

Ce qui est grave, du point de vue de la réincarnation, c'est que, pendant tout ce temps, chaque démarche, chaque pensée laisse sa trace indélébile, quelque part dans les enveloppes de l'âme. La machine psychique possède divers registres de mémoire, avec une mémoire centrale, infaillible et inaltérable. Avec sa pensée et sa volonté, l'être humain manipule inconsciemment des forces cosmiques à la manière d'un créateur. Avec cette différence que ce créateur ne suit pas un Plan Divin, mais un programme erratique qui ne répond pas au Plan Divin. Les conséquences ne s'en manifesteront pas moins. C'est le karma.

Si, par son action, l'homme modèle son environnement extérieur, il ne cesse de façonner et refaçonner son milieu intérieur par les effets de sa pensée : « Les causes semées chaque heure portent chacune sa moisson d'effets. »

Ainsi, naissance après naissance, il redescendra dans la caverne, prisonnier de son passé, attiré ici et là par des forces irrésistibles qu'il a lui-même mises en branle, pour faire face à ses créatures, et corriger ce qui s'écartait du dessein du Soi universel.

Dans ces conditions, la démarche la plus sage — la plus économique en énergie — consiste à attaquer

1 En décrivant successivement les cinq gaines, l'Upanishad ne manque jamais de rappeler qu'elles ressemblent (symboliquement au moins) à un homme. On se souvient ici que les cinq fils de Bharata sont à sa ressemblance et qu'il leur laisse le royaume terrestre pendant qu'il part en quête de Brahman.

le mal à la racine. C'est pourquoi, après avoir rappelé à son ami les grandes vérités fondamentales et l'éternité du Soi, Krishna conseille tout de suite la discipline du mental et des sens en faisant appel à l'instrument qui est capable de les dominer : buddhi [1].

Intelligence et volonté convenablement employées vont ainsi commencer le travail de libération. Et le mental (manas) lui aussi, tenu étroitement sous contrôle, finira par fonctionner utilement sur le mode choisi par l'ascète, devenu progressivement capable de paralyser à volonté l'invasion des messages des sens et de créer les images qui répondent à son dessein. La pratique du yoga est impossible sans le contrôle de l'organe interne : « Nul ne devient un yogi (un homme de méditation) s'il n'a renoncé à toute idéation, toute intention personnelle » (samkalpa) (G., VI, 2).

Le but poursuivi est de devenir maître de la machine psychique afin de pouvoir un jour librement tourner l'œil de l'intelligence non plus vers les objets extérieurs (ou intérieurs) mais vers... le Témoin de buddhi, auquel la conscience humaine incarnée accédera un jour par le canal d'instruments accordés aux vibrations lumineuses du soleil intérieur.

En attendant, la Gîtâ donne cette recommandation (III, 43) offerte au guerrier qui accepte le combat : « Discernant (par buddhi) ce qui est supérieur à buddhi, Et stabilisant le soi par le Soi, Fais périr sous tes coups l'ennemi si difficile à vaincre, Le désir aux mille formes. »

Tout un programme, qu'il ne nous appartient pas de développer ici. Dans cette entreprise de longue haleine, qui demande l'aide d'un bon guide, rares sont ceux qui ont des chances de réussir avant l'heure du trépas. Et lorsqu'elle survient — toujours trop tôt — qu'advient-il de l'homme ?

La mort et son mystère

L'expérience de la mort

Faut-il préciser que, pour l'hindou, la mort n'est pas la fin de tout ? Même si ce que nous appelons le « moment fatal » est celui de la fin (antakâla), c'est seulement le terme d'un acte particulier d'une pièce qui en comporte d'innombrables. C'est le moment du départ (prayanakâla), ou encore de la dissolution (pralaya), qui relâche les liens unissant l'habitant du corps à sa demeure provisoire. Pour nous c'est le grand mystère ; mais on dit que ceux qui ont éveillé l'œil de la sagesse perçoivent le jîva aussi bien quand il est incarné que lorsqu'il s'échappe de son logis terrestre. C'est ce qu'affirme la Gîtâ (XV, 10). Le témoignage de première main de tels voyants serait bien intéressant à entendre. On en trouve (peut-être) un écho dans ces lignes de la Brihadâranjaka Upanishad [2] :

*« Comme un chariot lourdement chargé s'avance en craquant,
Ainsi le soi-du-corps, portant sur lui le soi-de-connaissance, s'en va gémissant
À l'heure de rendre le dernier soupir.
Quand il perd ses forces, par le vieil âge ou la maladie,
De même que la mangue, le fruit du figuier udumbara, ou de l'arbre pippal,*

1 Le mot buddhi revient 15 fois au fil des versets du 2e chapitre de la Gîtâ : c'est dire son importance.

2 Pour suivre le processus complet on peut lire le chapitre IV de cette Upanishad. Voir par exemple : traduction Émile Sénart, Les Belles Lettres, Paris, 1967.

*Se détache de la tige,
De même cet être (purusha) se détache de ses membres
Pour regagner son origine...
De même que gardiens de l'ordre, magistrats, écuyers et chefs de villages
Entourent un roi à l'heure de son départ,
De même à l'heure de la fin, toutes les énergies vitales
S'assemblent autour de ce soi, au moment où l'homme va rendre le dernier soupir... »*

En cet instant, l'œil du voyant pourrait distinguer les courants d'énergie vitale rassemblés et concentrés par le soi, comme en un seul souffle, dans le cœur. La vie s'est maintenant retirée des organes : il n'y a plus de conscience du monde extérieur.

*« Alors le sommet du cœur s'illumine, et, dans cette splendeur (pradyota), ce soi (âtman) s'échappe.
Il quitte le corps par l'œil, par la tête ou quelque autre partie. La vie s'échappe avec lui et tous les souffles l'accompagnent. Le Soi est conscience, et c'est conscient qu'il transmigre. »*

Dans ces passages pleins de poésie, l'intention n'est pas toujours facile à saisir, mais on se sent justifié à faire les remarques suivantes :

— Dans le processus de la mort, il faut distinguer (au moins) trois niveaux : ce que les spectateurs perçoivent du mourant, ce qui se passe dans l'enveloppe subtile qui est la trame où circulent les énergies vitales, et finalement le Soi conscient.

— Les événements s'organisent d'une manière naturelle, programmée pour ainsi dire ; de même que le fruit mûr tombe de l'arbre, de même tout ce qui soutient normalement les fonctions naturelles du corps se retire progressivement ; et ces éléments d'énergie se rassemblent, pour retourner bientôt à leurs origines cosmiques respectives : le « soi corporel » se disperse [¹].

— Le Soi spirituel qui est pourvu-de-conscience (savijñâna), quant à lui, ne se dissipera pas ; conscient il est « descendu » dans le corps, à la naissance, conscient il s'en ira à l'heure de la mort.

— Le Soi s'échappe (utkrâmati) par une ouverture ad hoc ; la prison du corps avait plusieurs issues : le Soi en emprunte une ; probablement, celle que lui désigne le karma de sa vie écoulée.

Il faut essayer de se représenter la révolution qui s'opère dans l'organisme lors du grand changement où les forces vitales, jusqu'alors organisées pour maintenir la cohésion du corps, vont laisser la place à d'autres forces, tout aussi grouillantes de vie, mais déployées pour détruire.

Le cœur, qui pendant toute l'existence a joué un rôle essentiel, aussi bien dans le corps physique que dans sa contrepartie subtile, devient le théâtre de l'acte ultime. On ne sera pas surpris d'apprendre que cet organe, connu comme un muscle creux qui distribue le sang et la nourriture au corps, par la voie du système circulatoire, est aussi le centre d'un grand réseau d'invisibles canaux (nâdi), fins comme des cheveux divisés en mille parties, les hîta, qui charrient des courants d'essence subtile, de couleurs variées, nourriture éthérée du Soi lié au corps subtil.

Cet imperceptible réseau, avec le cœur comme point focal, fonctionne sur des modes différents selon l'état de conscience : veille, rêve, sommeil profond. À l'heure de la mort, c'est donc à sa racine que se

¹ Ce soi corporel, appelé comme on l'a vu purusha, n'est évidemment pas confondu avec le soi intérieur, inaltérable, également appelé purusha. La Gîtâ fait une distinction analogue (XV, 16) : il y a deux sortes de purusha dans ce monde; l'une, périssable, divisible, est constituée par les êtres contingents, l'autre indivisible, est appelée kûtastha — littéralement : qui se tient au sommet.

concentrent toutes les énergies vitales et psychiques. C'est aussi, naturellement, en ce point que se retire le Soi, puisque le cœur est par excellence le siège de l'âme [1].

« Alors, le sommet du cœur s'illumine... »

L'instant solennel de la mort

Quelle est la signification cachée des mots de l'Upanishad ?

Ici encore, on peut adopter soit le point de vue de l'observateur extérieur (qui, en l'occurrence, doit avoir un don de voyance), soit celui du témoin intérieur qui vit l'événement (le mourant). Sans donner l'explication du mystère, les Upanishad semblent suggérer que le sommet du cœur joue un rôle spécifique dans la vie consciente. L'un des textes [2] précise : il y a un nâdi, ou canal particulier, qui s'élève au-dessus du cœur (hridayâd ûrdhvâ) et qui est la voie empruntée par les énergies positive et négative (Indra et Viraj) pour aller et venir dans le corps subtil — et produire les expériences de conscience. Un autre texte [3] parle aussi de ces mystérieux nâdi du cœur qui semblent se prolonger jusqu'au soleil et servir de canal à la circulation des rayons solaires. Quand l'homme quitte le corps, c'est par ces mêmes rayons qu'il s'élèverait : il pourrait même atteindre le soleil. Mais l'important est ce qui suit :

« Au nombre de cent un sont les nadi du cœur :

Un seul conduit jusqu'au sommet de la tête.

L'être qui s'élève par cette voie atteint l'immortalité

Par les autres voies, on quitte le corps dans toutes les directions. »

Si on s'en tient à ces considérations extérieures de physiologie occulte, on peut comprendre que la « partie supérieure » du cœur, le sommet (agra) soit particulièrement sollicité, comme un point névralgique, à l'heure suprême où l'être conscient va quitter son pôle terrestre, en « s'élevant » vers son pôle solaire. À cet instant critique, l'illumination du cœur (qui est alors le foyer d'une intense énergie) n'aurait rien pour surprendre. Et comment douter que le Soi spirituel, assimilé par l'Upanishad au roi quittant son domaine, ne brille lui-même de tous ses feux, à l'heure de la libération ? Tous ces détails relèvent d'une science qui nous échappe. À moins qu'il ne s'agisse que d'un pur symbolisme [4]...

L'autre approche, celle de l'être humain qui vit l'instant de la mort, est au moins aussi riche de suggestions. Ici, la lumière du cœur ne serait pas un phénomène objectif pour un témoin extérieur, mais une réalité perçue subjectivement. Il est fréquent que yogis et mystiques soient témoins de phénomènes sonores et lumineux au cours de leurs expériences. Le soleil est un symbole majeur du Divin, et la Gîtâ décrit le Soi suprême comme adityavarna (de la couleur du soleil). Ce que l'homme de science qualifie

1 Les textes védantiques abondent en précisions pour localiser le siège de la partie spirituelle de l'homme. C'est dans la région du cœur qu'on trouvera l'âtman, ou son représentant, Ishvara (Gîtâ, XVIII, 61) ou mieux encore : dans l'espace (âkâsha) qui se trouve à l'intérieur de cet organe mystique (lequel ne se superpose pas forcément au muscle cardiaque).

2 Brihadâranyaka Upanishad, IV, II, 3.

3 Chandogya Upanishad, VIII, VI, 1-6.

4 Pure hypothèse, concédée au rationalisme occidental. Tout un aspect du Yoga s'appuie sur une connaissance précise d'un réseau caché de distribution des énergies dans le corps humain, avec des centres spécifiques, ou plexus (chakra), dont la maîtrise permet d'accéder à divers pouvoirs et niveaux de conscience.

volontiers de vision, ou d'hallucination, traduit, pour celui qui en est le témoin, une expérience de contact intime entre sa conscience et une réalité supérieure qui semble l'envelopper de ses effluves. Ici, l'Upanishad ne précise pas que le mourant est un ascète. Pourtant son cœur s'illumine.

Se pourrait-il alors que, pour tous les hommes — même ceux qui n'ont rien fait pour devenir des saints ou des sages — l'heure de la mort soit l'instant privilégié, le seul sans doute de leur vie, où il leur soit donné d'avoir une pareille vision, et d'approcher lucidement, ne serait-ce qu'un instant fugitif, le foyer caché de leur être — la lumière intérieure du Soi qui brille dans le cœur (hridayantarjyoti) ? Pure supposition, à nouveau. Pourtant, les expériences des mourants rappelés à la vie par les techniques modernes de réanimation paraissent fort éloquentes à ce sujet. Difficile de ne pas rapprocher l'enseignement des textes hindous des confessions faites, indépendamment, par tous ces rescapés de la mort interrogés par le Dr Moody et bien d'autres. On se souvient peut-être de l'étrange expérience de l'« Être de lumière » qu'ont faite certains patients en état de mort clinique [1], pendant les minutes dramatiques où les médecins s'évertuaient à les ramener sur terre.

En confrontant un nombre important de témoignages, le Dr Moody a dégagé une sorte de modèle commun, un scénario possible de l'approche de la mort [2]. En règle générale, après des phases préliminaires où la conscience du mourant reste branchée sur le monde objectif (avec des visions précises des événements qui se déroulent autour du corps blessé, ou en cours de réanimation) ce sont des expériences subjectives où l'être s'enferme dans son monde psychique (à ce moment, affluent souvent les images familières d'êtres aimés, dans un rôle accueillant) et, finalement, c'est la confrontation avec l'« Être de lumière », en présence duquel a lieu la revue complète de la vie qui est sur le point de se terminer.

Dans ces descriptions des mourants, on assiste clairement au retrait progressif de la conscience, de la périphérie vers le centre — vers le cœur, dirait l'Upanishad.

Au centre, apparaît la lumière.

Elle est d'abord pâle, puis devient, paraît-il, éclatante — d'une brillance supraterrrestre — sans toutefois éblouir la vue de l'œil intérieur. Fait caractéristique, aucun des témoins de ce spectacle n'a eu le moindre doute qu'il s'agissait d'un être. Le Dr Moody précise [3] : « Et qui plus est, cet être est une Personne, il possède une personnalité nettement définie. La chaleur et l'amour qui émanent de cet être à l'adresse du mourant dépassent de loin toute possibilité d'expression. L'homme se sent comme envahi et transporté par cet amour ; il s'abandonne en toute sérénité au bienveillant accueil qui lui est fait. »

Le fait que les témoins soient amenés à attacher un nom à cette Présence, selon leur culture religieuse, est ici assez secondaire. L'essentiel est que la conscience de ces hommes-de-la-terre se trouve alors en face d'une sorte de Conscience-Racine qui semble tout savoir d'eux, qui les accueille dans son aura — comme une mère reprendrait son enfant dans son sein — et qui échange un dialogue sans mots mais où tout est empreint d'une clarté et d'une puissance irrésistibles [4].

1 Mort clinique n'est pas mort biologique (sans retour possible à la vie). Mais ces patients auraient été souvent abandonnés comme morts, il y a quelques décennies. Certains ont été réanimés contre toute attente, après divers essais infructueux.

2 Voir *La Vie après la Vie* et *Nouvelles lumières sur la Vie après la Vie* (ouvrages cités plus haut).

3 *La Vie après la Vie*, op. cit., pp. 78-79.

4 Le texte de l'Upanishad pris dans un sens purement symbolique pourrait encore rendre compte de la

Être — Conscience — Béatitude. Sat-chit-ananda dirait le vieux Texte. Ces choses sont si étranges pour nos oreilles d'Occidentaux, que certains se persuadent que tout cela n'est que pure hallucination. Responsable : le traumatisme de la mort.

L'art de bien mourir

Mille et une manières de mourir

On l'a vu, il n'y a qu'une bonne façon de mourir : c'est d'emprunter la voie qui sort du corps par le sommet de la tête, car elle conduit droit à l'immortalité, au Brahman. Par les autres orifices, on devra se réincarner.

La Gîtâ se fait l'écho des Upanishad, dans son 8e chapitre. Pour ceux qui vivent une vie spirituelle (sadhanâ) il y a deux sentiers possibles en quittant le corps. Quand tout s'est transformé en éléments de lumière dans l'homme, et qu'il est ainsi devenu un connaisseur-de-Brahman, il prend la route de la lumière qui commence avec la claire flamme du bûcher funéraire et il touche le but de tous ses efforts, loin au-dessus du soleil et de la lune visibles.

Si, par contre, quelque obscurité demeure dans sa nature, pris dans la fumée du bûcher et les ténèbres de la nuit, il s'engagera sur la voie des Pitri (ancêtres) et ne dépassera pas le monde de la lune, avec sa lumière réfléchie. Mais, après un séjour plus ou moins long en ces lieux, il devra revenir ici-bas. Pour les êtres vils, sans moralité ni pratiques religieuses, le tableau n'a rien de réjouissant. Ils doivent se réincarner sans interruption, comme insectes et autres bestioles. Si, du moins, on en croit la lettre des textes. Comme il y a une logique en tout, il faut chercher quelle est la cause qui décide de la voie empruntée pour quitter la vie, ainsi que de l'itinéraire sur lequel elle débouche.

L'explication est, bien entendu, dans l'être intérieur, c'est-à-dire à la fois dans la qualité et l'énergie des images du psychisme, et dans la pureté des organes du corps subtil. La clef est l'homme lui-même et le pouvoir dynamique de sa pensée. En vérité, dit la Chandogya Upanishad, l'homme est un être-pensant-et-volontaire (kratumaya). Ce à quoi s'attachent sa pensée et sa volonté il le devient dans ce monde. La Gîtâ ajoute (XVII, 3) : l'homme est un être de foi (shraddhamaya) ; la foi de chacun s'exprime en accord avec sa propre nature et l'homme est à la ressemblance de sa foi. En d'autres termes, les images auxquelles il adhère profondément, — auxquelles il « donne son cœur » [2] — il exerce sans cesse sa pensée et sa volonté pour les obtenir. Sa sphère mentale s'emplit de leur présence — il s'identifie à elles, en quelque sorte. L'Upanishad précise : ce que sont sa pensée et sa volonté dans ce monde l'homme le devient (bhavati) en allant dans l'autre monde. Et la Gîtâ, en écho : à l'heure de la fin, lorsqu'il abandonne le corps, quelle que soit la forme ou l'objet qui absorbe sa pensée c'est cela même qu'il atteint, étant constamment identifié à cette image (VIII, 6). D'où la recommandation de Krishna de garder pendant toute la vie l'idéal spirituel présent dans le cœur, en tournant constamment vers lui les activités de l'organe interne de la pensée (manas et buddhi). À ce prix, on est assuré d'atteindre cet idéal

vision des mourants. Même dans nos conceptions occidentales, le cœur a naturellement des fonctions diverses : c'est l'organe rythmant la vie physique, le siège des émotions de toutes sortes, et aussi la retraite intime des pensées et aspirations les plus nobles. C'est cette dernière partie, la plus élevée, qui s'illumine à l'heure de la mort, où tout ce qui était caché se révèle dans sa vraie lumière.

2 Cette idée est contenue dans le mot sraddha (foi). Srad-dha se reflète dans le latin cor-do ou credo.

après la mort. Sinon comment espérer pouvoir se tourner vers lui, à l'instant du dernier soupir, si on a passé sa vie à courir après mille feux follets ?

Selon la nature des désirs et des pensées de toute l'existence avec (selon chaque cas) une dominante animale, émotionnelle, intellectuelle, artistique, spirituelle, etc., il y aura une porte ou l'autre qui s'ouvrira vers l'au-delà et la prochaine incarnation : à l'heure dernière, il n'y aura donc pas d'autre choix que d'accepter l'issue qui s'offrira.

L'homme a la mort qu'il a préparée toute sa vie. Karma.

La mort exemplaire du yogi

Tout l'art du yoga consiste à mourir au monde des illusions — avec tout ce que cela comporte de détachements et de purifications — et à tourner toutes les énergies de la pensée et du cœur vers un seul but : le passage du non-être à l'Être, du multiple, impermanent, à l'Un-sans-second, immuable.

Belles formules, qui impliquent des existences d'effort et de discipline. La méditation pratiquée ponctuellement par l'ascète résume ce qui précède. La méditation est une démarche de mort accédant à la vie : le courant de conscience qui n'a cessé d'illuminer l'être physique et psychique, depuis la naissance, est retourné délibérément vers sa source par l'homme conscient, qui l'accompagne comme témoin vigilant, complètement dépouillé de toute identification avec quoi que ce soit du monde des contingences. Il y a dans la Gîtâ de précieuses indications offertes au disciple (chapitres V, VI, VIII). On comprend — au moins théoriquement — que le yogi ne soit pas pris au dépourvu lorsque le moment arrive de quitter la scène terrestre. La mort sera pour lui l'occasion de la méditation suprême.

La Gîtâ offre ce beau passage (VIII, 9-10) :

*« Celui qui médite sur le régent intérieur, foyer de clairvoyance,
Être intemporel, plus subtil que la plus subtile des choses,
Soutien de tout, inconcevable dans sa forme
Lumière couleur de soleil, au-delà des ténèbres,
Quand arrive l'heure de la mort, s'il tient son mental immobile
Et reste en méditation plein de dévotion
En concentrant les pouvoirs vitaux au foyer situé entre les sourcils,
Il atteint le divin Purusha suprême. »*

C'est la communion consciente et définitive avec le Logos, dont la lumière n'avait jamais cessé de soutenir l'être humain incarné. Les grandes âmes (mahâtmânah) qui parviennent à ce sommet de perfection ne retournent pas à la renaissance, lieu de tourments, où rien ne dure (G., VIII, 15).

On a remarqué sans doute que les versets qui précèdent évoquent une technique particulière, permettant à l'opérateur de maîtriser et conduire le processus de la mort. D'autres passages non cités abondent dans ce sens (VIII, 12-13, ainsi que V, 27-28). L'homme apprend à tenir sous contrôle toute sa machine, et à y concentrer les énergies dans les points convenables pour aider sa méditation et se préparer au grand départ. Il ne subit pas la mort, il la dirige progressivement. Et, à un moment, le sommet du cœur s'illumine, et dans cette splendeur le Soi s'en va...

Tout cela pourrait demeurer un sujet de pures spéculations s'il ne se trouvait des hommes qui semblent

posséder certains secrets de cette technique. Voici un exemple. Dans leur enquête menée auprès de nombreux mourants (pour déterminer en particulier la fréquence et la nature des expériences psychiques au seuil de la mort) Karlis Osis et E. Haraldsson ont eu connaissance d'un cas décrit par un membre enseignant d'une école de médecine de Bénarès : en l'occurrence, la mort d'un grand-père, qui avait pratiqué le yoga [1]. C'était un homme très religieux et philanthrope, toujours prêt à donner un secours moral à son entourage. Quarante-huit heures avant sa mort, alors qu'il était dans un état de parfaite conscience et de sérénité, selon l'observation du médecin, il parut avoir une prémonition de son proche décès — que son état de santé ne laissait pas présager. Dès lors, il prit les mesures nécessaires : il fit commande d'une livraison de bois pour le bûcher funéraire, envoya une dépêche à son fils et, le dernier jour, à quatre heures, il engagea les membres de sa famille à prendre une collation car, précisait-il, il mourrait à cinq heures trente et, selon la coutume hindoue, personne n'aurait alors le droit de manger. Le témoin précise : « La prédiction se révéla correcte et il mourut à cinq heures trente-cinq. Il s'était livré aux préparatifs de purification prescrits aux hindous à l'approche de la mort. Et sans le moindre signe d'anxiété, il s'employa à consoler ses proches en pleurs, avec ces mots : "Vous devriez être heureux que je m'en aille." « Lui-même donnait l'exemple d'une parfaite maîtrise de soi, de sérénité, et d'absence de peur. Il décrivit, étape par étape, les progrès de la mort dans son corps. Il dit comment ses jambes devenaient raides et pouvaient être piquées sans qu'il le sente ; et comment, l'un après l'autre, ses membres s'engourdissaient et ne faisaient plus partie du "soi éternel". »

On songe à la mort de Socrate. Lui aussi avait enseigné à mourir pendant la vie. Le cas que nous venons de voir n'est pas isolé. Mais, comme l'a remarqué un médecin, « les swamis ne viennent pas mourir chez nous ; ils préfèrent mourir dans leurs ashrams entourés de leurs disciples, ou en quelque lieu saint comme Bénarès [2] ».

Il arrive en Inde, qu'un homme, qui a consacré sa vie entière à la méditation et à l'enseignement de ses semblables, sentant venir sa fin naturelle, convie à sa mort des amis chers demeurant à quelque distance et prenne congé d'eux, en leur présence, à l'heure prévue ; le temps de se recouvrir la tête et d'entrer dans une dernière méditation...

Mourir à Bénarès

Si on en croit les Écritures, il y a des moments préférables à d'autres pour mourir : le jour plutôt que la nuit ; et, si possible, pendant les six mois du cours septentrional du soleil, et la quinzaine lunaire qui aboutit à la pleine lune. Bref, dans les temps où la lumière va en s'amplifiant jusqu'à un éclat maximum. De même, il y a des lieux privilégiés de la terre où l'influence des mondes spirituels est la plus sensible et où les courants ascendants qui montent vers l'Esprit sont les plus puissants.

C'est ainsi que, depuis des siècles, des villes saintes, comme Bénarès, sont non seulement des centres réputés de pèlerinage mais aussi des retraites où l'on vient finir sa vie dans le renoncement et la dévotion. Pour y mourir de la bonne mort. Et Shiva qui règne sur ces lieux sacrés ne manque pas, dit-on, de donner le salut à ses fidèles. Mourir à Bénarès est, à coup sûr, pour les hindous un moyen d'échapper à la roue de la réincarnation.

Malgré tout le respect qui est dû à ces centres religieux, où règne une atmosphère extraordinaire — plus

1 Voir *What they saw... At the Hour of Death*, op. cit., p. 131.

2 Ibid., p. 132.

propice aux exercices spirituels que celle de nos grandes villes occidentales — il y a pourtant de ces Brahmanes pur sang qui ne partagent pas la certitude de leurs coreligionnaires. Le fait de mourir dans un lieu saint peut-il effacer toute trace de karma, et libérer l'âme pour de bon ? La suggestion faite est celle-ci : en cherchant à déchiffrer l'intention cachée derrière les textes qui parlent de Bénarès (Kâshi), de ses grandes vertus, de sa situation géographique, on découvrirait peut-être que la cité sacrée n'est pas localisée en un point donné de la terre, et qu'il n'est pas nécessaire de se déplacer pour l'atteindre. Au cas où elle se trouverait en quelque région précise... de l'être humain [1].

C'est le moment de rappeler la parole de l'Upanishad : les dieux aiment le mystère, ils n'aiment pas ce qui est évident.

Aux mortels de lever le voile.

Des cérémonies pour les morts

Malgré les hautes envolées des textes philosophiques sur la vanité du monde, la mort d'un proche est, pour l'hindou moyen, un sujet de grande affliction — comme pour son frère de n'importe quelle autre appartenance religieuse.

Mais la douleur ne fait pas négliger les devoirs que l'on a vis-à-vis du défunt. Curieusement, on trouve ici des points communs avec les pratiques des peuples primitifs. Il faut d'abord régler le sort du corps, par les cérémonies qui se terminent par l'incinération (antyeshti). Mais on n'oublie pas non plus que le décédé, privé d'enveloppe physique, est alors dans une situation délicate d'attente, avant de devenir un pitri, un ancêtre, au statut définitif. Pour éviter qu'il se transforme en fantôme (bhûta), et vienne hanter la maison familiale, on avait jadis coutume, après les incantations d'usage, d'effacer les traces de la procession funéraire sur son chemin de retour, du champ de crémation jusqu'aux lieux habités. Une fois les rites dûment accomplis, le défunt doit maintenant se constituer le corps subtil ad hoc (adhishthâna sharîra) pour traverser la vie post mortem. D'où la nécessité d'autres cérémonies spéciales, où le fils — dépositaire de la lignée héréditaire — joue un rôle décisif. Le décédé (preta) reçoit ainsi des offrandes de nourriture (boulettes de riz, ou pinda) et d'eau, qui le nourrissent et le vivifient.

Le culte rendu aux morts a une grande signification. Il intervient à sa place dans le devoir individuel des êtres, soucieux de maintenir l'ordre cosmique et social. Et les cérémonies se poursuivent souvent, alors même que l'on aurait tout lieu de croire que les ancêtres ainsi honorés se sont réincarnés... peut-être parmi ceux qui célèbrent leur culte.

Nous avons vu des situations aussi curieuses chez les primitifs.

Mais pendant que les vivants s'affligent, et qu'on offre les sacrifices à intervalles réguliers, que devient le jîva, dans sa conscience d'être désincarné ?

II-De la mort à la libération des renaissances

Un voyage au pays de Yama

1 Après tout, Jérusalem pour les chrétiens n'est pas seulement une ville de Palestine.

Il n'y a pas de région plus peuplée sur terre... que l'au-delà. Depuis des âges, les défunts s'y engouffrent. Accompagnés par tout le cortège de pensées et de fantômes que projette dans ce monde de mystère l'imagination des vivants. Là où l'œil ne voit plus rien, le moral échafaude des mythes. Et l'intuition pressent d'indicibles réalités.

Sous cet angle, l'Inde n'a rien à envier à la Grèce, ou à l'Égypte. Et ses livres sacrés fourmillent d'allusions au monde de la mort, personnifiée, pour les besoins de la cause, sous les traits d'un homme, Yama. Bien entendu, l'imagination populaire n'a pas manqué de développer avec luxuriance les thèmes qu'on lui proposait. La diversité des versions du voyage de l'âme au pays de Yama est fort déroutante pour l'Occidental. Mais les penseurs et philosophes modernes (tels que Shri Aurobindo), qui se chargent de traduire pour les foules le message de la tradition, se relaient pour dégager un modèle raisonnable de l'itinéraire post mortem [1]. Pour bien se représenter cette exploration du Yamaloka (monde de Yama) qui nous attend tous, il faut élucider les points suivants :

- le voyageur et son équipement,
- les lieux qu'il visite,
- les impressions qu'il éprouve,
- la durée du voyage.

Mais avant de glaner des informations, n'oublions pas la parole du sage Yâjnavalkya : en vérité, ces choses de la mort doivent rester secrètes. Ainsi, tout au plus, pourrions-nous espérer trouver des indices pour stimuler notre réflexion. Sait-on d'ailleurs de quoi s'entretenaient les deux Brahmanes à l'abri des oreilles indiscrettes ? Voici : « Alors, se retirant à l'écart, ils causèrent. Et, parlant, c'était de l'action (karman) qu'ils parlaient, et, louant, c'était l'action (karman) qu'ils louaient : on devient bon par l'action bonne, mauvais par l'action mauvaise [2]. »

L'indice est ici karma. L'enchaînement logique des causes et des effets. Une certitude : dans la mort, l'homme va naturellement continuer sa trajectoire sur l'impulsion qu'il lui a donnée pendant toute sa vie ; en particulier au dernier moment où résonne dans son être comme la note tonique de toute la mélodie de son existence terrestre. L'au-delà sera un monde d'effets.

Le voyageur et son équipement

Les Upanishad expliquent comment les éléments constitutifs de l'homme retournent à leur domaine respectif dans le cosmos. Il ne faudrait pas en conclure que l'âme s'en va toute nue dans l'espace. La Gîtâ (XV, 8) suggère qu'elle emmène avec elle quelque chose de ses instruments subtils comme fait le vent « qui emporte les parfums enlevés au calice des fleurs ». On en conclut que le corps subtil accompagne le voyageur — au moins quelque temps — dans ses pérégrinations. Peut-être faut-il faire la part des choses et admettre qu'une partie (périphérique ?) des éléments de la machinerie vitale et psychique se dissipe dans l'univers, tandis qu'une autre partie, plus centrale et fondamentale, colle au jîvatman. Une chose est reconnue par tous : après la mort, l'âme ne crée plus de karma ; ce qui suppose le fonctionnement de l'être psychique sur un autre mode, imposé peut-être par une altération ou une

1 Voir, par exemple, une contribution de Jean Herbert (*Karma et mort dans l'hindouisme*) au livre collectif : *La mort est une autre naissance* (Seghers), Paris, 1978. Dans ce texte, Jean Herbert s'attache à exposer l'approche des hommes et des femmes de l'Inde qui vivent leur religion, et les avis des plus éclairés d'entre eux, comme Aurobindo, Vivekânanda, Ma Anandamayi, Ramdas, ou Ramana Maharshi. 2 Br. Up., livre III, 2, 11-13. Traduction E. Senart, Les Belles Lettres, Paris, 1967.

limitation du corps subtil. Une autre chose paraît assurée : en quittant le corps, le Soi emmène avec lui toute la moisson de la vie écoulée. Pour lui, rien ne se perd.

L'Upanishad précise [1] : « Alors, sa connaissance acquise (vidya) et ses œuvres (karmân) s'attachent à lui et son expérience antérieure (pûrva prajna). »

Quoi qu'il arrive, l'âme ne perdra donc jamais sa mémoire centrale, qui emmagasine tout le karma, comme en un réceptacle. On parle à ce sujet du karmâshaya [2], la matrice du karma, d'où sortira le programme de la prochaine naissance (sous la forme du prârabdha karma — le karma venu à maturité). Il est raisonnable de situer cette mémoire centrale dans le corps causal — le karana sharîra envisagé plus haut — l'enveloppe la plus intime du Soi. Ainsi l'âme ne se retrouve jamais dépouillée dans l'au-delà. Bien plus, dans toutes ses explorations, elle doit se tisser un vêtement spécial pour vivre sur le plan qu'elle aborde. Ce vêtement pourrait être comparé à une sorte de machine à dialoguer avec les réalités de ce plan ; un moyen de communication ad hoc, muni de sens convenables, pour saisir des informations. Et même, qui sait ? y puiser une « nourriture » permettant d'y séjourner...

Nous avons déjà vu que le décédé devait acquérir un corps de pitri. Si, d'aventure, l'âme est précipitée dans un enfer, c'est dans une enveloppe spéciale, dite « corps de douleur » (jâtanâ deha), qu'elle subira tous les supplices. À chaque plan correspond donc une enveloppe d'un tissu de matière appropriée, subtile ou grossière. Après tout, le corps physique ne fait qu'illustrer une règle générale.

L'embaras du choix

N'allons pas imaginer qu'il n'y a qu'un ciel pour les bons, et un enfer pour les méchants — avec, éventuellement, une salle d'attente pour les autres. Il y a plusieurs demeures dans l'au-delà. En fait, le nombre des lieux de séjour qui s'offrent à l'âme voyageuse ne se compte pas. Certains textes énumèrent une douzaine d'itinéraires tracés dans l'espace cosmique où se superposent en réalité sept mondes (loka), depuis la terre des hommes (le pays de Bhârata) jusqu'au séjour d'où l'on ne revient pas, le Brahmaloaka (ou Satyaloka). La *Nadabindu Upanishad*, qui se fait l'écho de ces doctrines, donne les conditions requises pour atteindre ces diverses destinations. Certains écrits précisent même les distances qui séparent ces loka.

Quand on apprend que le quatrième d'entre eux (le Maharloka) est déjà situé au-delà de l'étoile polaire (dhruva) on comprend que bien peu d'âmes soient capables de s'élever si haut, et passent une bonne partie de leur séjour... du côté de la lune, avec rang d'êtres célestes ou deva. Chacun reçoit selon son mérite (punya).

Apprêtons-nous donc modestement à gagner le ciel (svarga) où règne Indra, le dieu des dieux, dans son monde de délices (Surendraloka), qui ne doit pas différer beaucoup (dans son principe) de l'image du paradis que se font bien des Occidentaux. Quant aux autres demeures extra-célestes, leur symbolisme est impénétrable. On imagine que seuls les initiés y ont accès, après s'être préparés à de tels voyages — depuis la terre.

L'enfer (naraka) ne manque pas non plus de diversité. Les Purâna en dénombrent des dizaines, et leurs

1 Brihadâryanaka Upanishad, IV, IV, 2.

2 *Aphorismes de Patanjali*, livre II.

subdivisions atteignent plusieurs millions. La loi karmique ne laisse rien au hasard. L'imagination populaire et — qui sait ? — la caste sacerdotale soucieuse de maintenir les brebis dans le bon troupeau, n'ont sans doute pas peu contribué à la multiplication de ces lieux infernaux où le pécheur reçoit l'exacte punition de ses vices, au milieu des tourments appropriés. Pour ce qui est des formalités d'entrée dans le monde de Yama, la place nous manque pour faire les nécessaires descriptions topographiques du séjour des morts, avec ses abords bien gardés, ceinturés de flots terrifiants (rappelant le Styx des Grecs) ou évoquer le personnel qui assiste Yama pour faire subir aux âmes l'inévitable Jugement.

N'ayons pas de crainte déplacée : mille fois nous avons fait le voyage... et sommes revenus ici sains et saufs. Apparemment complètement revigorés dans un corps de nouveau-né.

Un itinéraire personnalisé

En réalité, le Jugement des morts a déjà lieu pendant la vie. Ou, si l'on préfère, le dossier est prêt, et la cause entendue, lorsque sonne l'heure dernière : il n'y a plus qu'à traverser les péripéties de l'exécution de la sentence. Ce qui peut cependant comporter plusieurs phases distinctes — souffrances expiatoires, suivies de jouissances méritées.

Philosophiquement et moralement, il est d'ailleurs bien difficile d'admettre qu'un homme doive souffrir deux fois des conséquences de ses actes : une première fois chez Yama, dans un enfer sur mesure, et une deuxième fois lors de sa prochaine incarnation, où le malheureux sera confronté à son prârabdha karma. Ces points de justice élémentaire ne sont pas toujours bien éclaircis. À moins d'assimiler l'aventure de la mort à une longue nuit de rêve où l'homme, enfermé dans sa sphère psychique, peut avoir tour à tour cauchemars et visions béatifiques, selon que s'active en lui tel ou tel registre de mémoire de son corps subtil.

Nous l'avons déjà noté : après la mort, l'homme est porté vers l'idéal ou les images qui ont pour lui la plus grande signification ; celles qui sont sous-tendues par les plus grands désirs du cœur. Tout ce matériel onirique [1] ne demandera qu'à s'organiser à nouveau en d'innombrables scènes sur l'écran de la conscience, lorsque les conditions convenables seront réunies [2]. Ainsi, malgré les apparences, les voyageurs de l'au-delà n'ont pas l'embarras du choix sur leur destination. Tout est organisé d'avance à l'heure du départ. Mourez, karma fera le reste. Ce que Krishna exprime dans la Gîtâ par ces mots (IX, 25) :

*« Les adorateurs des dieux vont aux dieux
les adorateurs des pitri vont aux pitri
les adorateurs des bhuta (fantômes) vont à eux. »*

Quant à ceux qui adorent le Divin, ils vont à Lui, selon la même logique. Cette adoration ne vise pas forcément un objet religieux. Chacun, selon sa nature, rend un culte à des formes particulières, prometteuses de bonheur ou de jouissance. Notre société de consommation nous en propose toute une panoplie, où l'argent, l'amour et le confort ménager viennent en bonne place. Sans oublier l'automobile

1 « C'est comme dans un miroir qu'on peut percevoir Brahman ici dans ce corps ; comme dans un rêve dans le monde des Pitri (c'est-à-dire au ciel)... » Cf. *Katha Upanishad*, II, 6, 5.

2 Telle est du moins l'interprétation des expériences subjectives des décédés, dans le modèle théosophique de la réincarnation, que nous aborderons dans la suite.

et les longs week-ends.

De quoi se constituer un ciel de grandes vacances...

L'hindou admet fort bien dans ce domaine que le chrétien ait son paradis particulier, non moins que le musulman. Un paradis tel qu'il l'avait imaginé. La mort ? Un itinéraire personnalisé.

Lois et pièges du céleste séjour

Les joies du voyage : illusions

En principe, tout le monde a droit au bonheur post mortem. Il suffit d'être en règle avec le dharma, la loi sociale et religieuse. Mourir à son poste. Un soldat qui tombe au combat, même après avoir massacré des amis qui par malheur se trouvaient dans le camp adverse, ira droit au ciel si son devoir, dans cette situation cornélienne, était de se trouver là.

Dans le Mahâbhârata, la grande épopée où est inséré le court poème de la Gîtâ, on voit même accéder au svarga le plus détestable des héros du récit, Duryodhana, mort en accomplissant son devoir de combattant. De quoi rendre mécontents certains bigots. Comme quoi aussi l'au-delà n'est pas le lieu où les hommes règlent leurs comptes avec leur karma passé. Un honnête ouvrier a droit au repos.

On trouve cependant, dans la société brahmanique, des gens avisés qui vivent sur terre tout en guignant le ciel — ce qui n'est pas un monopole de l'Inde. Les dieux sont d'honnêtes débiteurs : on acquiert beaucoup de mérite à leur offrir maints sacrifices et à multiplier pour eux incantations et louanges. Nul doute qu'ils sauront montrer leur reconnaissance le moment venu. Tout s'achète — même le ciel — en payant le juste prix.

Dans la Gîtâ, Krishna — qui incarne l'esprit de la religion, c'est-à-dire la Gnose secrète (jñâna) qui l'éclaire — lance ses sarcasmes contre ces trop scrupuleux serviteurs de la lettre de la Loi. On pense à Jésus fustigeant scribes et pharisiens hypocrites...

« Ces gens sans discernement, qui se régalent à commenter la lettre des Veda en déclarant qu'il n'existe rien d'autre, qui ont le cœur plein de désirs et aspirent au ciel, prononcent des paroles fleuries conduisant à la renaissance comme fruit des actions, et prescrivant maints rites particuliers pour obtenir jouissance et pouvoir.

« Chez ceux qui subissent le charme de ces paroles et s'attachent à la jouissance et au pouvoir, l'intelligence discriminative (buddhi) dont l'essence est volonté, n'est pas fermement établie dans la concentration » (II , 42-44).

En d'autres termes, ils courent après maints objectifs et dispersent vainement leurs énergies, au lieu de se préoccuper uniquement de l'émancipation de l'âme. Qu'arrive-t-il à ceux qui se limitent ainsi à l'exotérisme des Écritures ?

« Les connaisseurs des trois Veda, qui boivent du jus de soma [1] et se purifient de leurs péchés,

1 Ce breuvage — vrai nectar des dieux — joue un grand rôle dans les cérémonies védiques et possède bien des vertus occultes, comparables à celles d'un vin consacré.

M'honorent par des sacrifices mais Me demandent de leur ouvrir la route du ciel (svargatim). Quand ils ont atteint le saint monde d'Indra (surendraloka) ils goûtent au ciel les divins plaisirs des deva (dieux). Mais après avoir joui de ce vaste monde céleste (svargaloka), une fois que leur mérite est épuisé ils retournent au monde des mortels (martyaloka). En se conformant ainsi à la loi des trois Veda, le coeur plein de désirs, ils obtiennent de vivre et mourir sans arrêt » (IX-20, 21).

Dure leçon pour la prêtrise orthodoxe, avec ses prétentions à la sagesse. Hommes, prenez garde au ciel : c'est un piège pour les vivants!

Il faut avouer qu'il y a là quelque chose de déroutant pour les fidèles de la plupart des religions. En Occident, on ne nous a guère donné d'autre choix que celui-ci : le ciel ou l'enfer.

Ici, Krishna accouple à dessein les deux mots : svargaloka-martyaloka, monde du ciel — monde de mort ; vivre et mourir sans arrêt [2].

En cherchant à gagner les joies du paradis, on continue à tourner dans la cage d'écureuil du petit moi, avec ses désirs personnels à courte vue ; on oublie que l'âme est promise à autre chose que ces jouissances temporaires. Elle ne doit pas s'arrêter de monter. Krishna recommande le yoga de l'Esprit. Pour celui qui a trouvé la Connaissance, les textes sacrés n'ont pas plus d'utilité qu'un réservoir d'eau au milieu d'une plaine inondée (G., II, 46).

Briser le cercle magique

Dans ces constantes allées et venues entre « là-haut » et « ici-bas », l'âme est prise au sortilège de ses illusions. La roue des transmigrations (samsâra mandala) est, pour le philosophe, un cercle magique dont il faut à tout prix s'affranchir. Le Yoga est à la fois doctrine et technique de salut. On y recommande de se munir (symboliquement) d'armes bien aiguisées qui rompent les liens de l'âme prisonnière. Dans la Gîtâ et tout le Vedânta, on vante la merveilleuse épée de la connaissance (jnânâsina), forgée par la discrimination (viveka), propre à trancher les doutes qui paralysent la buddhi. On doit aussi apprendre à manier la forte hache du renoncement (vairagya) ou du non-attachement (asanga), en vue d'abattre l'arbre Ashvattha aux profondes racines, symbolisant ici la vie manifestée (Gîtâ, XV, 1-3).

D'autres instruments magiques aideront le prisonnier à sortir du labyrinthe de l'ignorance (avidyâ). L'œil de la connaissance, déjà évoqué, est l'auxiliaire indispensable ; mais il ne s'ouvre que lentement grâce à une longue pratique (abhyasa) au service du Guru : « dans le cours du temps, le disciple qui se perfectionne voit la connaissance jaillir spontanément en lui-même » (Gîtâ, IV, 38). La connaissance est aussi comparée à une barque pour franchir en sûreté l'océan des péchés, ou à un feu qui réduit en cendres toutes les attaches du karma. C'est également une lampe brillante (jñânadipa) qui s'allume et luit dans le cœur du disciple par la grâce du Guru (Gîtâ, X, 10-11).

Il n'est pas de guerrier valeureux qui ne soit pas au service d'un idéal généreux. Toutes ces armes et tous

2 La Mundaka Upanishad (1, 2, 7-10) a aussi des paroles terribles contre ces fous qui se croient sages mais sont pleins de passion, et qui n'atteignent le ciel, gagné par leurs bonnes oeuvres, que pour retourner ensuite dans ce monde, ou un autre inférieur. « Ils vont en trébuchant comme des aveugles guidés par des aveugles. »

ces instruments — que l'on retrouve dans maintes légendes sous de multiples formes — n'auraient aucune efficacité sans la foi et l'engagement du cœur. Cette dévotion unique (ananyabhakti) qui attache l'âme à l'objet de sa recherche, se révèle finalement seule capable de la soutenir jusqu'au bout. Krishna l'affirme dans la Gîtâ : c'est par ce lien d'Amour de la dévotion qui unit le disciple à son maître, le cœur de l'homme incarné à son Soi divin (et, à travers Lui, à toutes les créatures), que le yogi peut traverser les brumes épaisses de la mâyâ (le pouvoir magique de l'illusion) et qu'il transcende dans sa conscience toutes les formes d'être de la nature (G., VII, 14 ; XIII, 25 ; XIV, 26). Bhakti signifie abandon complet du moi personnel au Soi universel : à son degré le plus élevé, le cœur de l'homme passe par un stade que l'on peut comparer aux champs de crémation (mahâshmâsana) de Bénarès. Tout a été consumé de ce qui séparait l'individu du Tout, le divisé de l'indivisible. Alors, dans ce qui pourrait paraître comme un vide absolu, un grand sommeil profond (mahasushupti), l'initié atteint la plénitude, et l'œil de la connaissance s'ouvre sur la face cachée du cosmos.

En attendant cette grande réalisation, où l'âme est devenue comme un diamant parfait dans lequel le soleil peut briller de tous ses feux, la route est longue et nombreuses sont les épreuves à traverser ; mais l'attachement à l'idéal est le grand viatique. Le yoga ne prescrit pas la destruction du désir mais sa métamorphose afin de ramener toutes les énergies, inutilement dispersées, sur un unique objet : la communion de l'âme avec l'Esprit universel.

Selon la légende, c'est le Désir (Kamadeva) qui est le premier dieu intervenant dans la dynamique de la création. L'univers illusoire du samsâra repose sur la conjonction (samyoga) temporaire du soi et du non-soi, mais toutes les âmes qui indistinctement s'efforcent de saisir des objets de jouissance pour s'identifier à eux, ne font que détourner une grande force cosmique qui cependant les porte en avant ; jusqu'au jour où l'homme découvre à la fois l'origine et le but de ce Désir universel, et qu'il s'applique à l'union (yoga) avec cette Source indicible. On trouve dans les textes ces passages significatifs [1] :

*« L'homme de désir va, par la vertu du karman
Au but où son esprit (manas) s'est attaché.
Quand il a épuisé les effets de son karman
Quels que ceux-ci aient pu être,
Du monde où il l'avait conduit il revient
Ici-bas à ce monde de l'action. »*

Quant à celui qui est sans désirs (nishkâma), qui a obtenu l'objet de son désir, qui a l'âtman comme seul désir, ses énergies vitales (prâna) ne lui échappent pas : devenu identique à l'Esprit suprême (Brahman) il entre en Lui. De mortel qu'il était (martya) il devient immortel (amrita).

Le sage Yâjrsavalkya précise encore à son épouse Maitreyî :

*« En vérité, ma chérie, ce n'est pas pour l'amour de lui (kâma) qu'un époux est cher, mais pour l'amour de l'âtman,
Ce n'est pas pour l'amour d'elle qu'une épouse est chère, mais pour l'amour de l'âtman,
Ce n'est pas pour l'amour d'eux que des fils sont chers, mais pour l'amour de l'âtman [2]. »*

L'ignorant traduit l'amour de l'âtman (le Soi) par l'amour de soi ; en aimant, il désire pour lui-même la jouissance que lui réserve cet amour. Mais Yâjnavalkya redresse cette erreur : c'est le Soi seul, l'âtman,

1 *Brihadâryanaka Upanishad*, livre IV, Traduction Sauton, op. cit.

2 Ibid., IV, V, 6.

qu'il faut considérer. En l'approchant, en le connaissant, on sait tout. C'est ainsi qu'on brise le cercle magique des transmigrations.

La mort de l'aspirant-yogi

« C'est pendant que nous sommes ici-bas que nous pouvons apprendre ces choses, Sinon, il ne reste qu'ignorance et immense misère [2]. »

Il convient donc de se hâter pour changer un peu le cours de notre vie. Nous sommes à l'image de ces comètes qui visitent périodiquement l'ambiance terrestre pour disparaître ensuite pendant des siècles. En réalité, leur orbite les ramène infailliblement vers nous : la discipline spirituelle va tendre à apporter toutes les corrections de trajectoire nécessaires pour que la voyageuse soit déviée vers des destinations où se fera sentir la force d'attraction d'un autre Soleil. Travail de patience, et de prudence : on n'agit pas impunément sur les forces qui interviennent dans la dynamique de l'âme. Beaucoup d'imprudents qui se « lancent dans le yoga » (psychique) en font l'expérience. Une question se pose ici à l'aspirant-yogi (un peu travaillé par le doute). La grande réalisation spirituelle est un but fort lointain et demande efforts et renoncements. Qu'arrive-t-il à celui qui échoue ?

Qu'il meure, son bilan est bien maigre : il n'a même pas goûté les joies terrestres faciles à saisir, ni régné sur un petit royaume légitime, et son acquis spirituel, mal consolidé, va peut-être s'évanouir en fumée... Il n'a « réussi » nulle part. C'est en vain qu'il a fait des efforts sur lui-même. A quoi Krishna fait des réponses rassurantes. Dans la voie du yoga spirituel, où l'intelligence et le coeur sont centrés-en-un-seul-point (ekagrata), aucun effort n'est jamais perdu, aucun obstacle n'est insurmontable (G., 11, 40). Que vienne la mort, l'aspirant yogi ne périra pas « car jamais celui qui fait le bien ne foule le sentier du malheur (durgati) ».

Il gagnera le monde de l'au-delà réservé aux vertueux, pour y demeurer un grand nombre d'années. Et cette âme, qui avait connu l'échec dans le yoga, renaîtra sur terre — dans une famille pure et prospère. Peut-être même s'incarnera-t-elle parmi des yogis éclairés. Il est vrai qu'une telle naissance est bien plus difficile à obtenir (G., VI, 40-42).

L'essentiel est précisé dans la suite (VI, 43-44). Dans la famille qui offre par elle-même un cadre favorable à l'épanouissement de l'être, ce dernier va voir resurgir dans son coeur les impressions spirituelles de l'incarnation passée (buddhisamyogam paurvadehikam).

Se réaffirment alors, petit à petit, les tendances, les conceptions, les aspirations spirituelles, les manières d'envisager la vie — les grandes empreintes laissées dans le corps subtil par l'existence antérieure. Avec ce bagage inné, le voyageur repart sur la route du yoga : « dès lors, il s'exerce à nouveau (bhûyas) vers la perfection ».

« Par l'effet de son ancienne pratique (purvâbhyâsa) il est porté en avant irrésistiblement (avasha). » On voit ici combien karma vient au secours de celui qui prend la bonne voie. En entretenant de vie en vie l'impulsion ascendante, le yogi parvient ainsi à une complète purification de sa nature et atteint la perfection : il gagne la plus haute orbite (parâm gatim).

2 Ibid., IV, IV, 14.

Qu'arrive-t-il au contraire aux égarés qui ne reconnaissent comme principe directeur que leur bon plaisir, au mépris de toute loi de solidarité et de responsabilité ? Ne se souciant que de leur petit moi qu'ils enflent sans limites, ligotés dans la centuple corde du désir, ils ne rêvent que possessions, pouvoirs et jouissances, en écrasant les autres pour agrandir leur pitoyable domaine d'un jour. Ils déshonorent même la religion, en faisant avec ostentation des sacrifices d'hypocrites. Le chapitre XVI de la Gîtâ a des paroles cinglantes pour ces caricatures d'hommes — que l'on n'a pas fini de rencontrer. Leur destin n'a rien d'enviable. Ces êtres cruels se précipitent eux-mêmes par les trois portes de l'enfer — Désir, Colère, Convoitise — sur les orbites les plus basses des âmes avilies (adhamâm gatim). Ennemis de l'humanité, ils tombent dans le cercle infernal de renaissances répétées, « dans la matrice d'êtres démoniaques ». Dans ce contexte, karma peut paraître inflexible, vengeur. La leçon est simplement : on ne triche pas avec la vie et chacun récolte ce qu'il sème. Magie blanche et magie noire ont chacune leur récompense naturelle. S'il tourne le dos à ce qu'il y a de plus généreux et d'humain en lui, s'il étouffe la voix de la conscience et les murmures de l'intuition qui l'incitent au progrès, rien n'arrête plus l'homme dans une carrière où il s'éloignera de plus en plus de l'Esprit, et qui risque d'aboutir à la ruine de l'âme. Prudence donc. S'affranchir de ces portes de l'enfer (naraka dvâra) c'est faire le bien de l'âme, et se qualifier pour l'état le plus élevé (G., XVI, 22).

La durée du voyage posthume

Les avis diffèrent beaucoup sur ce point : quelques jours, quelques années, des siècles, voire des millénaires ? Les vacances chez Yama se prennent en un temps élastique.

Dans la population de l'Inde qui accepte les croyances les plus diverses — et parfois même les superstitions les plus fantastiques — il n'est pas rare que l'on admette une réincarnation assez rapide.

Dans les familles visitées par Ian Stevenson, on n'est pas surpris de voir revenir une âme qui n'a quitté sa précédente demeure que quelques années — voire quelques mois — auparavant. Et les gens superstitieux sont hantés par la crainte de blesser un grand-père... réincarné dans ce moustique, cette chauve-souris qui hante les greniers ou cette vache qui broute paisiblement. Ce qui, en tout état de cause, traduit une croyance au retour rapide ici-bas. Il y a pourtant des exceptions, évidentes dans les textes.

Nous l'avons vu, l'aspirant yogi passe très longtemps au ciel-des-vertueux (shashvatih samâh : une éternité d'années). Et ceux qui ont bien mérité par leur vie religieuse ont un séjour à la mesure de leurs mérites — qui peuvent être immenses, s'ils s'y sont bien pris. D'une façon générale, ceux qui se vouent à la « vertu », à la « lumière spirituelle » — telle qu'ils la conçoivent dans leur vision limitée — ont tendance à monter : voilà des gens qui ne reviendront pas de si tôt sur terre. Quant aux autres, c'est selon les cas. Mais il y a dans le cœur de chaque créature un petit coin de ciel qui a besoin de se dilater. Yama n'est pas un tyran : nul doute qu'il laissera ce besoin s'exprimer — tout le temps voulu. Peut-être plus longtemps qu'on ne croit.

Si la durée du paradis est capitale pour le commun des mortels — il le voudrait bien éternel — elle ne préoccupe pas du tout le yogi. Le temps passé au ciel est du temps perdu [1]. Tôt ou tard, il faudra

1 Même si l'homme dans l'au-delà ne peut pas œuvrer activement à son « salut » spirituel, le temps perdu ne l'est qu'en apparence — comme celui de la nuit, où l'âme se repose, et se conditionne pour un nouvel effort.

revenir. Même l'enfer n'est pas éternel. Aussi, acceptons de reprendre vite le fardeau pour progresser un peu plus vers l'émancipation.

Contraintes et promesses de la renaissance

Pour qu'un enfant se forme il faut naturellement la conjonction, à la période propice, de trois éléments indispensables : la semence (sukra) du père, le sang (shonita) de la mère et un quelque-chose-de-subtil émanant du jîva — un facteur karmique qui va déterminer en partie le programme de construction du nouvel être [2].

Comme il se doit, les éléments cosmiques convenablement combinés et dosés vont s'organiser pour permettre, suivant un calendrier défini, l'apparition des organes physiques et des fonctions psychiques dans l'embryon.

Au quatrième mois se développe le cœur qui sera le siège de la circulation du sang et des souffles organiques, ainsi que du psychisme. Aux cinquième et sixième mois ce sont manas et buddhi qui s'installent, et la gestation se poursuit jusqu'au neuvième mois, où toute la machine est prête à fonctionner au service de l'âtman. Alors, nous révèle la Garbha Upanishad, se produit dans l'être une curieuse prise de conscience. Une sorte d'illumination. Il se souvient de sa naissance précédente (pûrvajâti) ; il a connaissance du karma, producteur de plaisir et de douleur, et cette perception le plonge dans l'affliction : « J'ai connu des milliers de naissances et j'ai bu à tant de seins ! Né, mort, sans cesse, de vie en vie ! Pour les actions commises, bonnes ou mauvaises, envers mon entourage, me voici maintenant seul, à souffrir sans secours !... » Dans cette extrémité, il prend les plus fermes résolutions : « Si je me libère de cette matrice qui m'emprisonne, je m'appliquerai à me libérer de toutes les matrices, en m'adonnant à la discipline, et en méditant sur Brahman... » Bientôt, le traumatisme de la naissance effacera net tout souvenir du passé et toute connaissance du karma.

Un enfant est né. Une âme ancienne dans un corps neuf. Si elle pouvait parler, elle en aurait des choses à dire.

Karma, encore et toujours

Nous avons bouclé la boucle : l'être humain réincarné commence une nouvelle page du Grand Livre de son aventure. Mais quel rapport y a-t-il entre le nouveau venu et le précédent personnage ?

Personnage est le mot qui convient, si on veut bien voir en l'habitant du corps (le jivâtman qui transmigre) comme un acteur permanent, jouant des rôles différents de vie en vie.

De même qu'il endosse un vêtement corporel neuf, imprégné de l'hérédité familiale et raciale, de même, également, il s'enveloppe des traits d'un caractère nouveau qui s'élabore dans un contexte parfaitement différent de celui de la naissance précédente. Fille ou garçon ? L'âme n'a pas de sexe, pas d'âge, pas de nationalité ; pas de vices, ni de vertus humaines. Chacun des personnages successifs prend ces diverses caractéristiques, qui lui donnent une identité incontestable. Les philosophes ne s'y trompent pas en Inde : c'est dans des êtres manifestement différents que s'incarne successivement la même âme au fil du temps. Dire : j'ai été La Fayette dans ma vie précédente n'a aucun sens, à moins d'avoir la claire

2 Voir pour plus de détails, Garbhopenisad, op. cit. En particulier, l'introduction à cette traduction.

conscience de ce qu'est ce Je. Pour le Vedânta, il est bien fou celui qui s'identifie au personnage dont il montre l'apparence. Je suis Monsieur X, Je suis Madame Z.

Connaître le Je dans sa réalité, c'est connaître sa racine : l'âtman. Tout le reste n'est que voiles à travers lesquels filtre la lumière intérieure du Soi. Il est difficile pour l'Occidental de se résoudre à ne pas être son corps, ses désirs, ses pensées, son intelligence brillante. Tout cela, pour le sage hindou, n'est que phénomènes transitoires, localisés dans le temps et l'espace. La réalité du Je est ailleurs, en dehors de ce cadre fluctuant. Ces considérations n'excluent pas une continuité globale d'une vie à l'autre. Les grandes tendances creusées dans la pâte d'un caractère ne manqueront pas de se manifester à nouveau comme des imprégnations mentales innées, des « relents » (vâsanâ) du lointain passé, qui remontent parfois à la surface de la conscience. On reconnaît aussi l'effet de cette continuité aux prédispositions particulières, aux impulsions innées. L'âme ne naît pas vierge : elle arrive, pour ainsi dire, avec une certaine culture qui prépare sa nouvelle personnalité à certains comportements. Ces prédispositions (samskâra) se révèlent de bonne heure. Qu'on songe aux enfants prodiges. Rappelons-nous aussi l'aspirant-yogi réincarné, reprenant sans le savoir le fil d'une recherche qu'avait abandonné le personnage précédent, mort en chemin.

Mais le personnage qui est aujourd'hui sur la scène a une grande importance : il concentre en lui-même (en vue de l'épuiser) toute une tranche du karma passé qui se projette dans le cadre favorable de la nouvelle naissance (prârabdha karman). Ce karma était auparavant demeuré en réserve, avec le reste du karma emmagasiné de longue date (samchita karman).

Chaque vie nouvelle se distingue ainsi nettement de la précédente, et le réservoir de karma (karmâshaya) caché quelque part dans l'enveloppe de l'âme contient encore tout un stock de karma en suspens (agamyâ karma) attendant les conditions requises pour apparaître bientôt, ou dans un lointain futur. Et n'oublions jamais ceci : tandis que se précipite le prêrabdha karman, l'homme ignorant de ces complexes réalités ne cesse de produire les germes d'une future moisson. Le karma ainsi créé (kriyamana karman) va s'intégrer au reste. Pendant ce temps, la roue tourne.

Hasard, fatalité, destin, destinée

Il s'est trouvé en Inde des hommes pour croire que le monde n'obéissait pas à un plan et que les événements s'enchaînaient au hasard. Ou encore, que tout était réglé par une inexorable fatalité (Niyati), rendant dérisoire tout effort humain. Mais, dans la majorité des Écoles, karma est accepté comme loi maîtresse. Autour de ce mot s'est développé un très riche vocabulaire évoquant l'action et ses prolongements ; ses fruits (phala) et leur venue à maturité (vipâka). L'effet inévitable de contrainte (karmavasha) qui revient des vies antérieures provoque une sorte de conditionnement ininterrompu de l'individu. Ce qu'on appellerait le poids du Destin.

Krishna y fait allusion dans la Gîtâ, au dernier chapitre. Énumérant les cinq facteurs qui interviennent dans toute action, il cite en dernier lieu Daiva (G., XVIII, 14). On rend souvent ce mot par Providence : il traduit en fait la résultante des forces karmiques qui s'exerce à ce moment précis où les autres facteurs humains interviennent pour agir. L'homme ne peut faire autrement que subir cet effet, mais il garde la liberté de s'en servir d'outil — ou de tremplin pour un saut en avant — ou de s'en laisser écraser. Daiva c'est la Fortune qu'apportent les dieux (deva) comme résultat des sacrifices qu'on a pu leur offrir jadis. La réponse du ciel aux désirs et pensées des mortels.

L'idée est féconde : les dieux, administrateurs de la Loi divine — le Grand Dharma cosmique — n'ont pas d'instincts vengeurs, ils rendent aux humains le fruit exact de leurs offrandes. Tout acte est une offrande, plus ou moins égoïste. Parlant au nom du Soi cosmique, Krishna avait déclaré : « Je suis le fondement du Dharma éternel » (G., XIV, 27) ; et aussi : « Dans les êtres, je suis Kâma (le désir) qui est en harmonie avec le Dharma (G., VII, 11). Nous sommes ici au centre de l'idée du karma et de ses effets. Toute action qui n'est pas offerte comme un sacrifice — accepté, et reconnu nécessaire, avec le mental et le cœur — attache son auteur par les chaînes du karma [1]. La vie journalière est un commerce avec les dieux. La générosité d'un homme envers ses semblables et la Nature qui l'entoure est pour lui la vraie source du bonheur terrestre. Kâmadhuk : la vache d'abondance, qui donne tout ce qu'on désire. Cependant, cet homme terrestre ne dépassera pas la sphère des dieux. Mais le yogi qui parvient à trancher le nœud du cœur (hridaya granthi) et dont tous les désirs s'identifient au Kâma-qui-est-en-harmonie-avec-le-Dharma-Universel, parvient au terme du voyage et s'est affranchi de tout karma. Il est arrivé à destination.

On pourrait croire que le yogi est un être exceptionnel. Il l'est en effet. Par ce détail : il a découvert que la vie avait un sens impérieux. Être plus, et plus encore. Être, dans une conscience ininterrompue. Toutes les créatures tournent sur le manège du Temps. Mais au centre, où s'appuie l'axe de l'immense machine, il y a l'Être Immuable, l'Ishvara suprême qui attend dans le cœur de chacun. Et dans toutes ces rotations, une puissante énergie — comme une force magique [2] — entretient la vie, la conscience ; et comme une sourde aspiration, tenace, à rejoindre le centre. Un appel. Le son de la flûte de Krishna.

Tôt ou tard, l'homme répondra.

Au chapitre XVI de la Gîta, le Guru révèle à son disciple : « N'aie pas de crainte, Arjuna, car tu es né pour une destinée divine (daivî sampad). » Cette destinée est comme le droit de naissance de tout être humain [3]. Nous avons déjà rencontré plus haut cette idée féconde.

Vers la fin de l'odyssée de l'âme

Arjuna symbolise dans la Gîtâ l'homme par excellence. L'âme humaine incarnée, qui souffre et lutte pour regagner un royaume perdu. Universel symbole.

D'un coup, tout prend une nouvelle signification : chaque jour de la vie, chaque vie de la chaîne des renaissances, chaque instant est une étape de l'interminable Odyssée de l'âme retournant à la patrie. L'Ithaque d'Ulysse, où l'attend Pénélope tissant et défaisant son ouvrage inlassablement. Au fil des jours et des incarnations, des naissances et des morts.

Et, bien sûr, il faut un guerrier — Arjuna, Ulysse — pour revendiquer son droit, bousculer tous les obstacles et s'emparer du royaume céleste. À la pointe de l'épée. Ou plutôt, sous les coups de flèches meurtrières. Puisque ces héros — l'Indien et le Grec — sont célèbres par leurs prouesses à l'arc — arme immense qu'Ulysse est seul capable de bander ; inégalable présent (transmis par trois grands dieux : Soma, Vâyû et Agni) qu'Arjuna, un moment abattu, avait laissé échapper de ses mains. Et Krishna est

1 Voir Gîtâ, III, 9, XVII, 11, etc.

2 Le sens premier de Mâyâ est pouvoir magique. La Gîtâ emploie aussi le mot yoga, ou yogamâya — la Shakti ou énergie du Logos, si l'on peut dire.

3 On se rappelle les Vers d'Or de Pythagore : « Ils sont de race divine les mortels. »

le témoin, le divin conseiller qui ne combat pas, mais guide le char d'Arjuna aux points où la bataille fait rage, là où il faut à chaque heure porter les coups ; c'est le guide invisible, le régent intérieur qui supervise-l'action (karmâdhyaksha) et réajuste ainsi la trajectoire de l'âme pour lui proposer les nouvelles épreuves qui la rapprocheront de sa victoire. Si elle accepte le combat.

À un moment crucial de l'expérience mystique du chapitre XI de la Gîtâ, Krishna identifié au Temps, destructeur des mondes, donne au disciple une vision prophétique, d'un grand symbolisme : le sort de tous les guerriers alignés dans les rangs affrontés est déjà scellé, quoi que l'on fasse. Mais il n'est pas indifférent que l'on participe au combat, ou qu'on le fuie. Dans un cas, c'est la victoire ; dans l'autre, l'échec devant l'épreuve.

« Par moi tous sont déjà tués. Sois seulement l'occasion (nimitta) qui cause leur perte. Combats! Tu vaincras tous tes ennemis. » (G., XI, 32-43)

Dans le cours du temps, l'âme devra reconquérir son royaume. Les fils de karma se tissent de telle manière que la lutte soit toujours possible [¹] et la victoire à portée de la main.

Bien entendu, le combat de la vie est aussi l'occasion d'un interminable dépouillement. Ulysse perd successivement tout son butin de la guerre de Troie, ses bateaux, ses chers compagnons ; nu, il échoue sur le rivage où le recueille la belle Nausicaa au bras blanc. Et Arjuna termine le grand combat en ayant perdu amis et parents. Bien plus, avant de mourir, Duryodhana (qui symbolise en quelque sorte l'insatiable désir de vivre et de jouir des choses de la vie) dépêche des tueurs qui vont massacrer en cachette les enfants du camp adverse — le parti de l'Homme nouveau, en cours de construction. Encore ignorant de l'enjeu du combat, Arjuna avait prévu, avant la bataille : « quel plaisir nous restera-t-il une fois que nous aurons détruit ces ennemis ? À quoi nous servira de régner, de jouir de l'existence, ou même d'être en vie ? » (G., II, 31-36).

La victoire gagnée, le Vieil Homme tué, c'est un être nouveau qui se lève et découvre la signification de cette victoire qui lui était promise.

La fin des réincarnations

Parmi des milliers de mortels un seul peut-être s'efforce vers la perfection et, entre tous ceux qui ainsi luttent dans ce sens, un seul peut-être connaît le Suprême dans sa réalité (G., VII, 3). La proportion est bien maigre de ces réussites, mais l'hindouisme l'affirme avec force : il y a une fin au cycle des réincarnations. Bien entendu, pour tous les êtres, arrivera le moment où le présent univers se dissoudra dans le non-manifesté pour entrer dans la Nuit de Brahmâ. Mais cette fin-là sera subie et non obtenue volontairement et sciemment. Extinction provisoire donc. Quelques milliards d'années de non-Existence. Mais toute cette multitude de créatures se reprécipitera dans le tourbillon du monde manifesté à la venue du Jour suivant. Et le manège reprendra sa ronde. Au contraire, les êtres libérés par leur ascèse ont échappé pour de bon à l'aspiration du tourbillon, en gagnant la suprême perfection (parâm siddhim).

Identifiés au Suprême, ils ne renaissent pas au moment de la nouvelle création (sarga) et ne sont pas

¹ Songe-t-on à ce qui arriverait si tout le poids du karma non épuisé s'abattait sur un être en l'espace d'un instant, ou même d'une seule vie ?

affectés au moment de la dissolution (pralaya) (G., XIV, 2). Notons bien les mots de Krishna : ces sages (muni) ont atteint l'identité de nature (sâdharma) avec Lui ; ils ne sont pas liquéfiés dans l'océan. Ils ont dépouillé de leur être tout ce qui était surimposé, comme un ensemble de conditionnements adventices (upadhi).

Ainsi, l'acteur a cessé de s'identifier à ses personnages successifs. C'est la libération, finale et définitive (G., VIII, 15).

Toutes les Écoles spirituelles de l'Inde sont préoccupées par cet affranchissement tant désiré — et se font fort d'y conduire les candidats-au-salut, s'ils veulent bien se soumettre aux méthodes proposées. Cependant, quelle que soit la voie ouverte, il s'agit toujours de maîtrise et d'éveil. Passer de la nuit des formes au jour de la conscience, accueillir la mort pour entrer dans la vie. Réaliser enfin l'Union — yoga.

On atteint au but, selon son goût, par la méditation, l'analyse philosophique, la dévotion à une divinité préférée, la pratique de l'action juste (karma yoga), l'éveil de la force cosmique (Kundalini) endormie-dans-le-lotus-racine, voire la pratique très réaliste de l'unio mystica... sur le plan charnel, par les voies tantriques.

Tous les moyens sont bons. En apparence. Certains sont sans doute plus tentants que d'autres, mais gare à la facilité dans ce domaine. Il y a des précipices d'où on n'a guère de chance de ressortir vivant. On ne triche pas avec la Loi de l'Être : la métamorphose attendue de l'homme ne s'achève qu'une fois le prix payé. Jusqu'au dernier centime.

Malgré leur diversité, les disciplines spirituelles finissent toutes par se retrouver quelque part avant de toucher au havre de béatitude. Puisque, d'une manière ou d'une autre, il faut que le yogi arrive à libérer ses pouvoirs de connaissance (jñanâ), d'amour (bhakti) et d'action créatrice (karma) et à s'en servir pour briser la cage du « sens de l'ego » (ahamkara) et prendre son essor dans le grand Akasha, l'espace inconditionné de l'Esprit.

Au bout du compte, tout paraît se résumer dans cette étrange formule de la *Mundaka Upanishad* (II, 2,4) :

« *Om est l'arc*

Le Soi est la flèche

Brahman est ce qu'on appelle son but. »

De même que la flèche s'unit à la cible, de même l'homme à l'esprit vigilant va, comme une flèche, dont la pointe a été aiguisée par la dévotion, unir son être au Brahman, s'identifier à Lui.

À l'œil du voyant, le libéré brille d'une lumière surnaturelle. Tout s'est consumé en lui de l'homme terrestre et de ses enveloppes (kosha). N'est-il plus alors qu'un pur Esprit ? Sur ce point, les Écritures sont plus voilées que jamais. Pourtant la *Mundaka Upanishad* a ces mots sibyllins (II, 2, 9-10) : « Dans la lumineuse Enveloppe d'Or (Hiranmaya kosha), la suprême, se trouve le Brahman... Le Soleil n'y brille pas, ni la lune, ni les étoiles, ni les éclairs. Lumière de toutes les lumières c'est par Lui que tout brille... »

Le mot employé ici est kosha : gaine ; comme pour les autres enveloppes de l'homme. Serait-ce le

corps glorieux du jivanmukta [1] ? Ou bien, le miroir purifié de son âme dans lequel se refléchit la « Lumière de toutes les lumières », en une expérience de conscience et de béatitude indescriptibles ?

Ainsi, le jivatman qui s'était « distancé » de sa source pour parcourir la voie des renaissances, y retourne pour s'y plonger définitivement. Mais toutes ces pérégrinations n'ont-elles été qu'un interminable « jeu de piste » où l'on se fourvoie sans cesse, jusqu'à découvrir le bon chemin ? Toutes ces expériences n'ont-elles servi à rien d'autre qu'à inciter l'homme à chercher, chercher sans répit ? Et tout cet acquis de richesse humaine accumulée se perd-il lorsque (pour prendre une image familière) l'enfant prodigue regagne la maison du Père pour y demeurer à jamais, en sûreté ? Les textes ne sont pas très explicites sur ce sujet. Le secret est peut-être quelque part précisément dans l'élaboration de ce corps glorieux et ses rapports avec la réalité cosmique qui lui correspond étroitement — le mystérieux Seigneur, Ishvara.

Soyons rassurés. Nous l'avons déjà noté : rien ne se perd, dans aucun des mondes. Plus d'une fois, dans la Gîtâ, Krishna évoque cet Ishvara comme le but, le soutien, le témoin, le refuge et l'ami de toutes les créatures (IX, 18) — celui qui jouit de tous les sacrifices et de tous les efforts que font les hommes sur les sentiers spirituels, quels que soient ces sentiers (même s'ils conduisent à des dieux limités).

Aucune expérience n'est jamais perdue. Et, comme on le sait, les grands yogis retrouvent un jour le souvenir complet de toutes leurs incarnations passées. Preuve que ce souvenir est gravé quelque part au tréfonds de l'âme. D'une manière indélébile.

La réincarnation : une doctrine pour âmes généreuses

On pourrait se décourager devant l'ampleur de la tâche. Se résigner à renaître sans fin dans notre vallée de larmes. Ou bien vivre sans faire de philosophie. S'accorder tout son temps : il y a l'éternité devant nous... Politique d'autruches : pendant que nous vivons, la roue tourne et chaque action engage l'avenir. Ayant une fois ouvert les yeux sur notre condition d'hommes dans l'univers, nous ne pouvons plus les refermer. Il n'y a plus d'échappatoire. C'est pourquoi l'ordre est répété dans la Gîtâ, comme un leitmotiv : « lève-toi et combats ». (G., II, 3 ; II, 37 ; IV, 42 ; XI, 33-34).

Il n'est pas question ici que l'humanité entière se précipite dans des monastères pour s'abîmer dans la méditation sur l'âtman. À chacun sa voie. C'est là précisément l'une des doctrines clefs de la Gîtâ.

Chacun est placé à un point géométrique de l'espace des âmes, avec ses multiples dimensions — physiques, psychiques, spirituelles. Ce sont les forces de son karma passé qui l'ont amené à ce point, et l'ont modelé aujourd'hui tel qu'il est. S'il songe au sommet lointain qui l'attend — sa destinée divine — quelle est la route la plus sûre qui s'ouvre à lui pour cheminer vers ce but ?

C'est celle qui permettrait de liquider le karma qui se présente à lui comme un défi à relever, en tirant le meilleur parti de cette épreuve (agréable ou désagréable) — et de planter les jalons servant à assurer la progression future dans la bonne direction. Cette voie rêvée est le svadharma : la voie personnalisée. Celle que chacun devrait découvrir avec son intelligence et son cœur, et parcourir par ses propres

1 Cette interprétation a été suggérée par un philosophe hindou, le Pandit Bhavani Shankar (1859-1936) dans une série de conférences, réunies après sa mort sous le titre : *The Doctrine of the Bhagavad Gîtâ*. Édition : Popular Prakashan — Bombay 1966.

efforts, car c'est la seule qui lui convienne. Elle est à chacun dictée par sa propre nature (svabhavaja). Cette voie très directe proposée à tous vers l'émancipation peut paraître bien modeste : il s'agit le plus souvent de... remplir son devoir quotidien — en renonçant au bénéfice personnel que l'on pourrait égoïstement tirer de l'effort. C'est là que gît la difficulté : faire ce que la vie demande, ici même, en lâchant prise. S'engager dans l'action comme une contribution à un équilibre collectif, sans y laisser l'empreinte de ses mains. Seule l'offrande désintéressée efface la trace du karma.

Chacun à son poste. Face à lui-même et à ce qu'il perçoit de son devoir, vis-à-vis des autres et de lui-même. Voie exigeante à l'extrême : on ne peut copier le voisin. Il faut innover.

Mieux vaut mourir en accomplissant le svadharma — même mal — que vivre en singeant celui des autres (G., III, 36 ; XVIII, 47-48). Il est des circonstances où tout ce que nous avons appris ne nous sert plus de rien. La tradition, les règles de la morale, tout semble devenir caduc : il faut alors chercher à découvrir la route cachée qui s'impose, les lois non écrites — ces agrapta nomina qu'invoqua jadis Antigone, l'héroïne de Sophocle, pour braver les ordres d'un tyran. Les commandements de la religion, et de l'État, définissent un code moral visant à maintenir un certain ordre de la société et promouvoir le bien-être collectif. Il donne, il est vrai, bonne conscience à ceux qui le suivent. Mais le progrès de l'âme pousse à dépasser ces cadres rigides et à découvrir une éthique supérieure — au risque de se tromper. Cette recherche de l'art d'agir (karma kaushala) dans la pratique du svadharma, associée à la maîtrise du mental et du cœur (buddhiyoga) conduisant à l'égalité d'âme (samâtva) constitue le premier talisman du yoga offert à tous les hommes par la Gîtâ pour parcourir la route des réincarnations de la façon la plus intelligente et efficace.

En s'obligeant à se remettre en question et à se dépasser sans cesse, en évitant l'ornière de l'habitude, l'individu donne une réelle dimension humaine à son expérience. Celle-ci devient pour lui l'occasion toujours renouvelée de tester la valeur de son jugement et la vérité des enseignements spirituels reçus, qu'il s'efforce d'intégrer à sa vie. Par cette voie, son besoin de comprendre et son désir de mettre en pratique ce qu'il a découvert ne peuvent que s'amplifier, et l'aider à progresser. Il y aurait ici un risque à produire un développement monstrueux de la personnalité si était perdue de vue l'idée maîtresse animant le svadharma : l'esprit du sacrifice (G., XVIII, 46).

Une généreuse espérance

Même les plus grands des yogis — ceux qui sont dignes de ce nom — n'oublient pas les liens humains qui les unissent aux autres. En deux passages de la Gîtâ (V, 25 ; XII, 4) Krishna rappelle qu'ils se réjouissent du bien-être de toutes les créatures. Et ils rendent à leurs frères un inégalable service en les guidant avec vigilance vers la vie spirituelle qui les mettra en sûreté sur le chemin de l'émancipation. Mais de tous ces serviteurs de l'Homme, le plus grand est le Guru qui retransmet à ses disciples les secrets antiques de l'initiation (G., XVIII, 68-69).

Le yogi qui ne rejette aucune des créatures, mais est amical (maitra) et plein de compassion (karuna), qui n'a plus aucun sens du je ni du mien et demeure patient, d'une âme égale dans la douleur et le plaisir, toujours satisfait, maître de lui-même et ferme dans ses déterminations, en fixant constamment en Moi son mental et son intellect, ce yogi, qui M'aime-et-Me-sert, est cher à Mon cœur » (G., XII, 13-14).

Ainsi parle Krishna, le Maître du Yoga.

Cette noble figure de l'homme accompli, qui n'a plus d'autre ambition que de servir un idéal universel, a dû hanter toute sa vie celui qu'on a salué comme le libérateur de l'Inde, M. K. Gandhi — l'un des plus ardents fidèles de la Bhagavad Gîtâ. Pour lui, l'art d'agir qu'il avait choisi de pratiquer passait par la compassion, désignée dans le contexte troublé de l'Inde sous le nom d'Ahimsa, non-violence. Force d'amour, « qui ne rejette aucune des créatures... »

« Si pour maîtriser les sciences physiques il vous faut consacrer une vie entière, combien de vies vous faudra-t-il pour maîtriser la plus grande force spirituelle que l'humanité ait connue ??

« Ayant rejeté l'épée, il ne me reste rien que la coupe d'amour que je puisse offrir à ceux qui s'opposent à moi. C'est en leur offrant cette coupe que j'espère les attirer près de moi. Je suis incapable de penser à une hostilité permanente entre l'homme et l'homme ; et croyant, comme je le fais, à la théorie de la renaissance, je vis dans l'espérance de pouvoir — sinon dans cette vie, du moins dans quelque autre naissance — embrasser l'humanité entière dans une amicale accolade. »

Ces paroles de Gandhi nous paraissent fort à propos... en guise de conclusion. Pour celui qui en comprend la portée, la réincarnation peut être autre chose qu'une suite monotone d'essais et d'erreurs, de joies et de peines. Autre chose qu'une course angoissée au Nirvâna. L'occasion de libérer dans l'individu les forces qui lui serviront à aider les autres à s'éveiller, et à construire ensemble un monde meilleur. Retenons au moins cette leçon généreuse que des hommes vivants sur le sol de l'Inde ont su déchiffrer et mettre en pratique en notre monde du XXe siècle.

CHAPITRE III

Le modèle bouddhiste de la réincarnation

« Ne permets pas à l'ardent soleil de sécher une seule larme de douleur avant que tu ne l'aies essuyée toi-même des yeux de celui qui souffre.

Mais laisse chaque larme humaine brûlante tomber sur ton cœur et y rester ; ne l'essuie jamais avant que la douleur qui la fit naître n'ait disparu.

Ces larmes, ô toi au cœur plein de miséricorde, sont les cours d'eau qui arrosent les champs de l'immortelle charité. C'est dans des sols semblables que croît la fleur de minuit de Bouddha, plus difficile à trouver, plus rare à contempler que n'est la fleur de l'arbre Vogay.

C'est la semence de la libération des renaissances. »

La Voix du Silence

L'entrée en scène du Bouddha

La naissance d'un Maître de Compassion

En ce temps-là, vivait au royaume de Kapilavastu, au pied de l'Himalaya, un roi dont l'épouse, Mâyâ, était d'une rare beauté dans l'éclat de sa jeunesse. Mais sa vertu et sa piété augmentaient encore l'aura de lumière qui l'entourait.

Un jour, cette reine bien-aimée eut un rêve étrange : un éléphant blanc armé de six défenses, à la tête couleur de rubis, descendait du ciel jusqu'à la dormeuse et pénétrait dans son flanc. Les devins de la cour eurent tôt fait de prédire la naissance d'un enfant d'origine divine. L'éléphant n'était autre que Prabhapala Bodhisattva, celui qui allait devenir le Bouddha.

Quelques siècles plus tard [1], une autre femme exceptionnelle, Myriam — que nous appelons Marie — allait mettre au monde un autre Sauveur, d'une manière tout aussi surnaturelle. L'enfant de Mâyâ eut pour lui la chance de naître en un jardin fleuri, sans aucune aide ; dans un enchantement de lumière, il fit aussitôt sept pas vers les quatre points cardinaux et déclara : « C'est la dernière fois que je viens sur cette terre. Je mettrai un terme à la naissance et à la mort, et arracherai à jamais les racines de la douleur. » Après une pareille entrée dans le monde, les astrologues n'eurent pas de peine à prédire pour le jeune Gautama un destin hors pair. Empereur, ou Saint parfait.

Le roi, qui préférait la première solution, se conforma au conseil des devins : il suffirait d'attacher le Prince aux joies de ce monde pour qu'il ne songe pas à réaliser sa propre prédiction. On enferma donc le jeune homme dans un palais de rêves, on le maria à la plus charmante des jeunes filles. En vain. Au milieu de l'opulence, Gautama eut la révélation de la dure réalité du monde : la vieillesse, la décrépitude, la mort. Et la rencontre inattendue d'un ascète lui fut une révélation. Lui aussi abandonnerait les illusives délices de cette vallée de larmes, et se ferait moine errant ; et il trouverait la vérité qui soulagerait les hommes de leurs misères. La nuit venue, aidé de son fidèle serviteur, il mit son plan à exécution. Ayant coupé ses beaux cheveux et troqué ses habits princiers contre la robe sale et

1 Cette scène s'est déroulée au VI^e siècle avant J.-C. Époque prestigieuse qui vit se lever une constellation d'étoiles de première grandeur : Bouddha, Pythagore, Lao-Tseu, Confucius...

fripée d'un chasseur, il partit. Solitaire.

Des années plus tard, après avoir tenté toutes les voies offertes, y compris les plus terribles macérations, il s'arrêta sous un figuier pippal — l'arbre de la Bodhi qui allait abriter la nouvelle naissance de Gautama — et là, il décida de demeurer jusqu'à ce qu'il ait trouvé la Vérité.

Aussitôt Mâra [¹], l'ensorceleur, le Prince du mal, mobilisa toutes ses puissances pour renverser celui qui menaçait de balayer son empire. Rien ne fut épargné : ruses, séductions, tentations. Sur tous les modes possibles. Alors, devant ses échecs renouvelés, Mâra lança ses armées redoutables en assauts furieux. Après la fascination des désirs, la terreur, la violence destructrice.

Mais les vagues monstrueuses de l'océan déchaîné se brisèrent. Et la tempête s'apaisa [²].

À l'heure où se termine la troisième veille de la nuit et où les étoiles annoncent la quatrième, il atteignit la Parfaite Illumination — samyak, sambodhi. Un nouveau Bouddha était né. Il méritait le nom de Siddhârtha : celui qui a atteint son but.

La lutte contre une religion stérile

À l'heure où le prince-mendiant se mit en route vers Bénarès pour y prononcer son premier sermon, au Parc des Gazelles, l'Inde avait vraiment besoin d'un réformateur. La religion védique sclérosée, aux mains d'une caste sacerdotale jalouse de ses prérogatives, étendait son empire sur un peuple privé de lumières spirituelles capables de donner une signification élevée aux pratiques rituelles, présentées comme les moyens d'obtenir des dieux bonheur et prospérité. Avec la réincarnation comme perspective à long terme, on faisait ainsi avec le ciel une sorte de troc, où des sacrifices compliqués servaient de monnaie d'échange, et où les prêtres, experts dans les règles de ce subtil commerce, étaient les inévitables (et exigeants) courtiers. Au temps du Bouddha, il y avait déjà de ces « scribes et pharisiens qui ferment le royaume des cieux devant les hommes » — sans y entrer eux-mêmes [³].

Religion stérile, favorable aux nantis, désespérante pour le petit peuple, condamné à la médiocrité de

1 Mâra (même racine que mrityu, la mort) c'est le fait de tuer ; le sens d'obstacle ou d'empêchement est aussi attesté. Mâra, le Destructeur, se retrouve sans conteste dans la figure biblique de Satan dans ses fonctions de tentateur, d'Ange du mal. Satan signifie ennemi, adversaire, accusateur et aussi obstacle.

2 Ces épreuves attendent, dit-on, tous les candidats à l'Initiation suprême. Pour sortir de la matrice du monde des naissances et des morts et entrer au « Royaume des Cieux », il faut franchir le seuil, les armes à la main. C'est là que se liguent d'innombrables forces qui encerclent l'âme, dans sa propre sphère, pour lui barrer la route, en menaçant de l'anéantir si elle persiste dans sa volonté de vaincre. Ainsi, dans son propre palais, Ulysse dut abattre un à un tous les prétendants — incarnation des vices et passions de l'homme — avant de reconquérir Pénélope et son royaume. L'Évangile nous apprend aussi que même Jésus n'a pas été épargné : pendant quarante jours, il fut en butte aux tentations du diable, pour subir enfin victorieusement les trois grandes épreuves que nous décrit saint Luc (4, 1-13). « Et le diable, après en avoir fini avec tout genre de tentation, s'éloigna de lui... Alors Jésus s'en retourna en Galilée avec la Puissance de l'Esprit... »

3 On a vu plus haut les attaques de Krishna contre ceux qui suivent la lettre des Veda, mais ont le cœur plein de désirs égoïstes. On songe ici aux invectives de Jésus rapportées dans l'Évangile de Matthieu (23, 1-28).

naissance en naissance. C'est pourtant à cette époque que les orientalistes font remonter l'apparition des grandes Upanishad et les développements métaphysiques dévoilant en partie — l'ésotérisme des Veda. Mais qui pouvait profiter de ces nouvelles lumières, comprendre les finesses de l'immanence de l'âtman et de son unité avec le Brahman — en dehors du cercle fermé des initiés de haute caste ?

Et ces ascètes qui allaient de village en village — vulgaires paresseux ou mystiques en quête d'illumination — quel bien apportaient-ils à leurs semblables ? Souvent, renonçant à tout sauf aux gourmandises de la spéculation intellectuelle, ils passaient d'interminables heures en joutes oratoires... préfigurant les exercices verbaux des sophistes d'Athènes. Pendant ce temps, le cycle infernal se poursuivait. Naissance, décrépitude, mort, renaissance... Et toujours, partout, la souffrance.

C'est alors qu'apparut Gautama, l'Éveillé. Marchant droit sur sa voie, il bouscula le temple inutile et ses marchands de paradis. Parfaitement instruit de la Loi, il se fit hérétique et arracha aux Écritures ce qu'elles avaient de vivant pour en nourrir les foules affamées. En se mettant à leur portée.

Sans l'aide des formules magiques et des rituels, l'homme malade de la souffrance se voyait confier les clefs de sa guérison : de lui seul dépendait désormais l'affranchissement de sa servitude. Chacun devenait son propre prêtre, son propre sacrificateur : il n'avait plus qu'à se mettre en route. Ici et maintenant.

Une thérapeutique réaliste

La médecine des âmes

Il s'en faut de beaucoup que l'on connaisse avec exactitude tout le contenu de l'enseignement du Bouddha. D'innombrables témoins ont recueilli ses paroles, au cours de ses pérégrinations dans l'Inde. Et la tradition orale s'est ensuite pieusement transmise à travers les décennies et les siècles. Tout a été consigné sous forme d'écrits canoniques qui constituent la référence essentielle pour tous les bouddhismes qui ont vu le jour dans la suite, après les inévitables schismes en sectes distinctes. En réalité, il est bien malaisé de dégager avec certitude dans la masse des sermons ce qui est la parole du Maître du reste des ajouts émanant des successeurs, épris d'exégèse. Pareil problème se retrouve dans toutes les religions où le Fondateur n'a pas codifié lui-même sa pensée par écrit. Précisons ici que le bouddhisme n'est d'ailleurs pas une religion. C'est une thérapeutique de l'âme. Sur ce point on peut être sûr de l'authenticité du Canon.

Comme l'a signalé Paul Oltramare ^[1] le Bouddha s'est même inspiré de la théorie médicale qui avait cours de son temps pour établir ses Quatre Nobles Vérités — un peu à la manière des médecins — mais, en s'attaquant cette fois à un tenace mal chronique : la souffrance, aussi bien morale que physique. Sans lui rendre entière justice on peut paraphraser en termes modernes la doctrine qui inspire des millions de bouddhistes.

1re Vérité : Diagnostic, l'être vivant est soumis à la douleur (duhkha). Inutile de s'étendre beaucoup sur ce point : la douleur est notre fidèle compagne dans cette existence, et elle le sera dans les prochaines.

2e Vérité : Étiologie, l'origine de la douleur est la soif de vivre et de jouir : trishna (en langue palie : tanha). Nous avons déjà vu, avec la Gîtâ, comment l'homme s'enchaîne par le désir et l'attachement ; il

1 Paul Oltramare, *L'histoire des idées théosophiques dans l'Inde*, II. *La théosophie bouddhique*, Annales du Musée Guimet, Librairie orientaliste, Paul Geuthner, Paris, 1923.

faut ici encore insister sur le rôle fatal de l'ignorance qui, avec tanha produit un enchaînement de passions, de vices et d'erreurs diverses. Le Bouddha donne à karma (kamma en pali) un rôle de premier plan que l'on voit également de nos jours dans l'hindouisme. La venue-à-maturité (vipâka) des actes passés — remontant aux vies antérieures — amène inexorablement récompense ou châtement. Mais même le plaisir est source de douleur — dès qu'il cesse.

3e Vérité : Pronostic, le mal n'est pas fatal. La guérison est possible, on peut même décrire ses progrès (si les remèdes sont dûment appliqués) et l'aboutissement de la cure : la cessation totale de la douleur. La fin des renaissances et la béatitude indescriptible : nirvâna.

4e Vérité : Traitement curatif : l'octuple voie de la délivrance.

La place nous manque pour exposer avec plus de détails cette partie pratique qui donne au bouddhisme sa véritable valeur de thérapeutique à l'usage de tous. Notons cependant qu'il s'agit de trouver la voie juste, l'attitude juste, l'effort juste — ce qui n'est pas très éloigné du svadharma hindou, mais sans connotation religieuse. Discipline du mental et du cœur, poursuivie avec mesure, méthode et vigilance. On évolue sur le plan de la psychologie et de la morale, pour aller à la racine des choses et libérer le mental de ses illusions. Passer de l'autre côté du miroir aux mille facettes et entrer dans le réel.

Le disciple est invité à ouvrir les yeux sur lui-même : c'est la démarche la plus urgente. Le reste relève du discours oiseux. Mais quoi ? Pas de métaphysique préalable ? Pas de vaste fresque dépeignant la cosmogénèse, l'évolution des mondes roulant dans l'espace, et donnant naissance à l'homme, ce microcosme ? Rien sur la fin de l'univers ?... Simple remarque que fit le Bouddha : l'homme blessé d'une flèche empoisonnée va-t-il d'abord exiger du chirurgien de savoir le nom et la caste du meurtrier, son adresse, sa taille, la sorte d'arc employée ? Il faut soigner le blessé. En ôtant la flèche de l'ignorance et son poison.

Le bouddhisme est expert en analyse, en classement de toutes choses en catégories soigneusement répertoriées. Une simple approche de l'être humain suffit à montrer que tout en lui est impermanent : une composition d'éléments sans cesse fluctuants, que l'on réunit en cinq groupes, ou agrégats — les skandha [1]. Énumérer leurs noms — forme (rupa), sensations (vedanâ), perceptions (samjña), formations mentales (samskâra), connaissance ou conscience (vijnâna) — équivaut à ne rien dire, si on n'ajoute pas au moins que ces skandha englobent toute l'expérience physique et psychique, tout le vécu de l'homme dans ce qu'il appelle sa personnalité et son corps.

Bien entendu, les sens et instruments physiques — et leurs objets de perception — ne sont pas oubliés, mais l'analyse est centrée surtout sur le matériel psychique. L'approche est nettement psychologique, elle aide à découvrir le jeu de toutes les composantes extérieures et intérieures dans les activités mentales qui produisent l'enchaînement karmique. L'acte ne devient karma qu'avec le sceau de la volition. Mais cette analyse est décevante : dans toute cette sphère lunaire il n'y a pas de trace de Moi permanent. C'est un point capital du bouddhisme. L'un des plus surprenants.

L'homme privé d'âme immortelle

À Paris, sous le pont Mirabeau coule la Seine...

1 Pour plus d'informations consulter des ouvrages spécialisés sur le bouddhisme, ou simplement un dictionnaire ou lexique de termes bouddhiques. Par ex.: *Vocabulaire bouddhique de termes et doctrines du Canon Pali* de Nyanatiloka, Éditions Adyar, Paris, 1961.

En se penchant, on voit passer sous l'arche le flot en veines tranquilles, ou en tourbillons recourbant gracieusement leurs volutes. Toujours le même fleuve, mais jamais la même eau, jamais les mêmes rides à la surface. Ainsi tout coule, comme l'avait dit Héraclite. Mais ce fleuve c'est aussi l'image de l'homme pour le bouddhisme.

Le corps ne cesse de se modifier de la naissance à la mort. À l'intérieur de nous-mêmes, c'est l'interminable défilé de sensations, d'images, de pensées, avec les tourbillons aux formes aléatoires des émotions, des peurs, des désirs et passions de toutes sortes.

Ce qu'on appelle la conscience n'est qu'une succession d'états de conscience, comme le courant est une succession de gouttes poussées dans le lit du fleuve. Ainsi, à ce qu'il semble, il n'y a pas une conscience permanente dans l'ensemble de ces phénomènes. Mais tous les rouages de la machinerie humaine sont en étroite interrelation et la loi maîtresse de karma impose un enchaînement et une liaison cohérente entre les phénomènes dont l'intégralité nous donne l'apparence d'une unité permanente [1]. Ainsi que le constate Maurice Percheron [2] : « Cette impermanence de l'âme n'est pas instabilité, pas plus que la modification continue de notre corps n'est altération générale de celui-ci. La science psychologique de notre temps a en cela confirmé ce que le Bouddha avait entendu enseigner il y a vingt-cinq siècles. »

On ne saurait attacher un Soi à ce qui change sans arrêt. D'où la doctrine de l'anâtma (en pali : anatta). Pas de Soi. C'est le principe essentiel d'impersonnalité.

On en déduit : pas de Soi immortel dans l'homme. En ce cas, rien ne doit survivre à la mort ?

Il est vrai que tout cet assemblage d'agrégats humains se dissipera finalement. Mais la masse entière des énergies mises en jeu par la volonté, l'ensemble des volitions (bonnes ou mauvaises) avec les facteurs mentaux concomitants, en bref le faisceau des forces karmiques de toute l'existence restera comme une racine vivante pour produire un nouvel être dans le prochain corps. Le bouddhisme n'envisage donc pas de réincarnation au sens strict usuel, c'est-à-dire de retour d'une âme dans un corps — puisqu'il n'y a pas d'âme. Du moins, à ce qu'il semble. Gardons-nous cependant des affirmations trop catégoriques : le Bouddha lui-même a donné l'exemple de la plus grande réserve sur toutes les questions métaphysiques.

Le flux ininterrompu des existences

La roue des renaissances

Qu'il y ait ou non permanence d'un Soi cohérent, une chose est sûre : la succession ininterrompue de créatures empiriques distinctes qui se relaient dans le temps comme des perles enfilées sur un collier. Ici karma sert de fil qui maintient la continuité, la samtati (ou samtâna) de ce flux d'existence. Dans

1 Sur un écran de télévision, même une image qui reste fixe quelques secondes n'est qu'un assemblage de points plus ou moins lumineux donnant l'illusion d'un tout continu. En réalité, comme on le sait, ces points sont produits successivement par un balayage d'électrons (distincts les uns des autres) frappant la couche fluorescente de l'écran. Ici encore un flux rapide d'éléments séparés fournit l'impression d'une permanence.

2 Maurice Percheron, *Le Bouddha et le Bouddhisme*, Éditions du Seuil, Paris, 1964.

cette série, le présent est le produit du passé et enchaîne le futur. La doctrine de la génération conditionnée, ou pratīyasamutpāda (pali : paticca samuppāda) donne au disciple une vue globale de la concaténation des 12 causes interdépendantes (nidāna) qui entretiennent infailliblement la transmigration, le samsāra.

En vue de rompre la chaîne, le bouddhiste est invité à analyser en profondeur chacun de ses chaînons (où l'ignorance et le désir tiennent naturellement une place centrale dans le passé et le présent) afin d'œuvrer efficacement au salut futur.

En attendant, quelque chose de l'existence actuelle va se prolonger dans une autre : comme une bougie qui s'est consumée, l'être va mourir mais une nouvelle bougie va s'allumer. Attention, ce n'est pas la même flamme que l'on voit. Seulement, la chaleur de la première a induit, en s'éteignant, l'allumage de la seconde. Il n'y a pas de transfert de l'être précédent X au suivant Y ; mais les potentialités karmiques de X vont s'exprimer dans Y, qui va lui-même passer à Z le programme de vie, revu et corrigé par lui. Et ainsi de suite. Pour qu'un être naisse, il faut qu'un autre meure auparavant. Mais naître ne veut pas dire toujours apparaître sur terre dans un corps humain. Selon le mérite de X, on verra Y apparaître dans l'un des trois grands mondes explorés par l'analyse bouddhiste. En faisant grâce au lecteur de l'énumération des 31 possibilités [1] où la durée du séjour est fort variable et peut atteindre au maximum 80 000 mahā kalpa (ce qui doit représenter une bonne dose d'éternité) disons simplement que pour le commun des mortels il y a en gros deux destinations : la voie descendante, douloureuse (durgati) de l'enfer (pali : niraya), des animaux, des fantômes (preta) et des démons (asura), à laquelle s'oppose la voie heureuse (sugati) qui commence par le royaume des humains et se poursuit par six autres stations, ou deva-loka, où vivent des êtres de mérites gradués. On y trouve en particulier le royaume de Yama, dont nous avons déjà fait la connaissance.

Tous ces plans d'expérience sont englobés dans le kāma loka : le monde sensible, celui du plaisir (ou déplaisir) des sens. Au-dessus, s'étagent encore un rūpa loka — monde de la forme subtile — à 16 degrés, et un arūpa loka — monde sans forme. Caractériser les quatre sphères suprêmes n'a qu'un vague intérêt documentaire, si on n'entre pas dans les arcanes de la doctrine [2]. Trait essentiel de toutes ces destinations : on n'y reste pas éternellement. Une fois épuisée la force du karma responsable de l'état obtenu, une nouvelle naissance est inévitable. Inutile de rêver à un paradis, hâtons-nous d'en finir avec karma.

L'approche de la mort

Tous les phénomènes de conscience sont analysés avec soin dans le bouddhisme. La littérature exégétique tient compte d'un courant sous-jacent où se fonde l'existence (pali : bhavanga-sota) et d'une conscience sous-jacente (pali : bhavanga citta) sorte de subconscience des psychologues. C'est dans ce courant que, depuis la nuit des temps, toutes les impressions et expériences s'emmagasinent, ou mieux fonctionnent, en restant sous le niveau de la conscience, pour en émerger de temps à autre comme phénomènes conscients, le tout étant, bien entendu, étroitement lié au karma et dénué de tout sens de Moi.

1 Voir par ex. : *La doctrine bouddhique de la Re-naissance* (pp. 40-41) par le Ven. Narada Thera, Librairie Maisonneuve, Paris, 1979.

2 La plus élevée est appelée la sphère où l'on réalise à la fois samjña et asamjña, perception et non-perception. On y accède par la voie des plus hautes méditations (dhyana).

On pourrait expliquer par ces notions la mémoire, les phénomènes psychiques anormaux, la croissance mentale et physique, l'effet du karma et la renaissance [1] ... Lorsqu'un être touche au terme de sa vie, on peut dire que son départ est organisé. Sans entrer dans les processus de transformation de la conscience, avec ses « moments d'impulsion » (javana), dûment répertoriés [2] on peut proposer le schéma décrit ci-après.

Au moment où vacille la lampe de la vie, émerge dans la conscience ce qu'on appelle le karma-proche-de-la-mort (pali : maranâsanna kamma), ultime volition tournée vers un objet bon ou mauvais, et qui peut n'être qu'une image, un signe (nimitta) rappelant, comme un réflexe, une action précédente. Il peut s'agir aussi de signes prémonitoires de la future naissance (gati nimitta). Plaignons le moribond qui voit des cercles de feu tournant en sens contraires, des paysages désolés, des cavernes rocheuses, des terres parsemées de trous noirs — promesses de descente sur la voie menant à l'enfer.

Finalement vient la conscience d'extinction (pali : cuti-citta). Après ce dernier sursaut de la conscience (vijñâna) l'homme n'est plus qu'un assemblage d'éléments qui se désagrègent. Le courant subconscient (bhavanga) va maintenant se remanifester dans un cadre nouveau. Y a-t-il là de quoi s'affliger ? Le véritable bouddhiste accueille la mort avec sérénité : il s'y est préparé toute sa vie. Parfois de façon réaliste, en portant sa méditation sur une carcasse en décomposition. Rien ne dure. Tout est un flux continu de phénomènes (dharma) sans substance. Est-il raisonnable de s'y complaire ?

Tout ceci ne conduit pas à un endurcissement du cœur. C'est bien ici même qu'il faut s'affranchir des liens qui produisent la souffrance, mais tout ce qui peut être fait pour soulager autrui dans sa misère est un devoir impérieux dicté par le Bouddha. Aimer et secourir les autres. Dâna, la charité du cœur est la première vertu bouddhique. Elle ne demande pas seulement d'offrir des aumônes. Elle exige le lâcher-prise sur l'avoir, et l'offrande de l'être.

La résurgence du courant de vie

Tout comme l'hindouisme, le bouddhisme tient comme nécessaire à la conception d'un enfant la réunion (à l'époque favorable de la mère) de trois éléments : les deux germes des parents, plus un je-ne-sais-quoi d'indispensable, appelé « l'être-à-naître », ou le gandharva (pali : gandhabba), qu'on traduit par « génie ». C'est la semence karmique venant s'affirmer à l'origine de cette nouvelle série de moments d'expériences appelée vie humaine. En terme de conscience, cet élément mystérieux s'appelle en pali patisandhi vinnâna : la conscience-de-renaissance, ou mieux de re-joinction. Sorte d'écho de la conscience-de-la-mort, surgi du courant subconscient.

Pour éviter toute paraphrase imprécise, citons une définition technique [3] : « C'est un genre de conscience résultant de karma et qui apparaît au moment de la conception, c'est-à-dire avec la formation d'une vie nouvelle dans la matrice de la mère. Immédiatement après, elle disparaît dans le courant subconscient de l'existence et, conditionnés par cela, des états correspondants de subconscience réapparaissent sans cesse. C'est donc vraiment la conscience de la naissance qui détermine le caractère latent d'une personne. »

1 Voir *Vocabulaire bouddhique*, op. cit., pp. 47-48.

2 Voir *La doctrine bouddhique de la Re-naissance*, op. cit., chap. VII.

3 *Vocabulaire bouddhique*, op. cit., p. 190.

En même temps s'affirme le programme déterminant dans l'enfant futur le corps, le sexe, et les bases physiques servant à l'activité mentale. Significativement, la conception est désignée par le mot pali *okkanti* : descente. On appelle ensuite « naissance » (*jâti*) tout le reste du processus de gestation où se confectionne l'ensemble d'un être viable, avec ses 5 skandha. Toujours sous le contrôle de karma. Puisque le processus entier de renaissance (pali : *upapatti bhava*) est conditionné par le processus de karma (pali : *kamma-bhava*) bon ou mauvais. La continuité du flux d'existence admet-elle un petit répit d'une vie à l'autre, une sorte d'état intermédiaire (*antara bhava*), un statu quo ? Bien que le Bouddha n'ait pas donné de précisions sur l'intervalle séparant deux vies, on admet généralement que la renaissance se produit immédiatement. Ici-bas, ou dans quelque autre loka. De toute façon une flèche lancée trouve toujours un point sur la terre pour venir se planter... et un être découvre aussi sûrement un couple de parents pour lui donner naissance.

Il s'en faut que l'accord règne entre bouddhistes sur tous ces points concernant la renaissance. Au Tibet, on parle d'un délai de 49 jours octroyé au défunt avant de regagner la terre — s'il ne peut pas faire autrement...

Des questions de responsabilité

Toutes les sectes bouddhistes recommandent la générosité, la plus haute moralité et la discipline mentale. Et la communauté des moines (*Sangha*) est soumise à maintes règles nécessaires au progrès spirituel [1]. La pratique de la méditation est pour eux une discipline essentielle. Il faut avouer cependant que la philosophie bouddhique — interprétée avec un mauvais esprit — pourrait fort bien conduire à des attitudes voisines de celle du « matérialiste endurci ». Pas d'ego permanent ? Rien qu'un enchaînement de causes et d'effets ? À quoi bon se soucier d'un progrès si je dois me dissoudre complètement après la mort ?

Confrontés à l'épineux problème de la responsabilité morale, les bouddhistes ont multiplié les explications. Nous l'avons bien compris, l'homme de la nouvelle naissance n'est ni le même que le précédent ni un autre, puisqu'il n'y a aucune identité sous-jacente transférée de l'individu X à l'individu Y, bien que cet Y soit la continuation karmique de X. De ce fait, assure-t-on, Y est « responsable » des erreurs de X. Et on donne l'exemple de l'homme adulte, qui n'est pas identique à l'enfant, tout en étant sa continuation : « l'individu en tant qu'homme est responsable de ce qu'il a fait étant enfant [2] ».

Karma n'est pas un Être qui punit ou récompense arbitrairement. C'est, dit-on, une loi qui opère « automatiquement, sans aucune influence extérieure ». Loi rationnelle et juste. Sa justesse peut bien être infaillible dans ses effets, mais sa justice demeure toujours problématique si on maintient le débat sur le terrain usuel de notre perception des choses.

Mais, comme nous l'apprend le bouddhisme, cette perception est fautive. Sur le terrain doctrinal, le problème du libre arbitre ou du déterminisme se simplifie considérablement. Car là où nous croyons voir un être humain, il n'y a personne. Voici à ce sujet un avis orthodoxe [3] : « Le problème de savoir si l'homme a un " libre arbitre " n'existe pas pour le bouddhiste, puisqu'il sait qu'en dehors de ces phénomènes mentaux et physiques, en perpétuelle transformation, on ne peut trouver aucune entité "

1 Voir sur ce sujet les ouvrages de Marc de Smedt, Ed. Retz.

2 *La doctrine bouddhique de la Re-naissance*, op. cit., p. 60.

3 *Vocabulaire bouddhique*, op. cit., p. 184.

homme " et qu'" homme " est simplement une désignation n'ayant trait à aucune réalité. » Peut-on parler de « volonté indépendante »? La volonté ou la volition, comme phénomène mental, ne surgit qu'un moment : elle n'avait aucune existence au moment précédent. À quoi rimerait l'indépendance d'une chose aussi éphémère ? Si maintenant on demande : l'apparition de ce phénomène est-elle indépendante ou conditionnée, c'est évidemment la deuxième hypothèse qui est la bonne, puisque le bouddhisme exclut tout hasard. Sans « condition » jamais rien ne peut apparaître. La pensée vacille... dans sa vacuité. Une chose est sûre : la douleur. Que l'homme applique donc sa volonté, comme il peut, à son éradication. L'être s'est conditionné pour souffrir : qu'il se conditionne pour se libérer de cette charge. Voilà l'urgence. Le reste s'éclaircira plus tard. La guérison de nos infirmités est à notre portée.

Le Bouddha l'a affirmé, en précisant ainsi sa pensée : « Il existe bien un non-né, non-devenu, non-fait, non-composé, et s'il n'existait pas il n'y aurait pas d'évasion possible de ce qui est né, devenu, fait et composé. » Cette réalité ineffable est une donnée capitale. Elle va servir de pôle d'attraction, comme le feu au loin attire la phalène. Recevons donc aujourd'hui ce qu'apporte le karma, sans scruter inutilement le passé perdu : en suivant la Bonne Loi du Bouddha, changeons dès aujourd'hui notre attitude mentale. Avant longtemps, la vie nous paraîtra tout autre, et la souffrance aura déjà moins de prise. L'être qui nous suivra dans la série des re-naissances bénéficiera de ces progrès ? Tant mieux. En attendant nous serons les premiers à en recueillir les fruits salutaires. Vivre au présent, sans s'inquiéter d'hier ni de demain, c'est marcher vers la liberté.

À propos du nirvana

Il est bien clair que le nirvâna (pali : nibbâna) n'est pas un ciel éternel de jouissances. Le mot offre une définition négative : extinction. On songe à une flamme soufflée par le vent.

Et les indications fournies par les dictionnaires sont toutes inadéquates, ou fausses : anéantissement définitif, néant absolu, émancipation définitive... On ne peut décrire l'indicible — l'expérience intérieure de la conscience qui s'est plongée dans cette condition d'être. La pensée humaine ne peut saisir autre chose que le vide là où pourtant règne le plein.

L'expression calme absolu s'applique par excellence au libéré. En lui tout s'est apaisé : finis les tourbillons créés par la soif de vivre, la convoitise, l'aversion, l'ignorance, arrêtée la roue rapide des renaissances. C'est la sérénité suprême. L'être est comme une lampe qui, abritée du vent, ne vacille plus [1].

Il a fallu au Bouddha lui-même une série interminable d'existences pour atteindre ce sommet. Mais sa doctrine est là pour servir de guide aux intrépides montagnards qui résolvent de s'attaquer aux difficultés d'une escalade plus rapide. Le bouddhisme laisse chacun libre de marcher à son propre rythme ou de s'arrêter au niveau qu'il désire. Mais ceux qui s'engagent à fond sur le sentier iront loin, car le maître a laissé des cartes très précises et une boussole pour éviter de s'égarer. Ainsi, ceux qui sont karmiquement prêts à s'éveiller et qui pratiquent intégralement les préceptes deviennent des exemples pour leurs frères. Ces âmes fortes se détachent du troupeau. On les appelle des Nobles (pali : ariya puggala).

On distingue parmi ceux qui ont ainsi franchi l'entrée-dans-le-courant (srotâpatti) qui mène au nirvâna :

1 On trouve cette image poétique... dans la Gîtâ (VI, 19).

1. Celui qui a gagné le courant, le srotâpanna (pali : sotâpanna). Libéré des grandes illusions de la personnalité, il ne glissera plus dans la voie douloureuse après la mort.
2. Celui qui ne-renâtra-plus-qu'une-fois, le sakridâgâmin (pali : sakadâgâmi). En renaissant, il mettra un terme à la souffrance, car il est affranchi de la soif du désir des sens.
3. Celui qui ne-reviendra-plus, l'anâgâmin (pali : anâgâmi). Ayant coupé tout lien avec la terre et son cadre spatio-temporel, il est, dit-on, enlevé au ciel après sa mort, c'est-à-dire transféré en son plein développement à son nouveau séjour [1]. De là, il gagnera le nirvâna, sans retomber dans le kâma loka.
4. Le Méritant, l'Arhat (pali : arahant) à qui revient par excellence le titre de Vénérable. C'est le Parfait. Il a atteint son but.

Quant au nirvâna, on lui reconnaît généralement deux degrés. Le premier correspond à la Délivrance complète de tout ce qui enchaîne les hommes au samsâra. Le Parfait est l'image même de l'égalité d'âme : il continue de vivre, sans aucun désir personnel, en laissant l'impulsion vitale s'épuiser jusqu'à la mort naturelle. Extérieurement, il est la copie exacte du jivan mukta hindou, le libéré vivant établi dans le Yoga suprême [2].

Quant à l'être qui entre dans le nirvâna suprême (parinirvâna), au terme de sa dernière naissance, on perd complètement sa trace même au plus haut des cieux. C'est « l'extinction complète ». On assure que cet état, au-delà de tout cadre de temps et d'espace, est une béatitude infinie d'où sont exclues les images changeantes et illusives du kaléidoscope des mondes sensibles. La non-mort.

Un abîme de perplexité

Il faut bien avouer que si les disciples du Bouddha n'avaient pas d'autre éclairage sur la nature profonde de l'être que celui de l'école orthodoxe (connue actuellement comme bouddhisme du Sud [3]) ils ont dû tomber dans un abîme de perplexité en voyant disparaître le Parfait, vers l'âge de 81 ans. Si tout au long des ondulations du samsâra il n'y a jamais eu aucun soi, aucun support durable de conscience, rien que ce mystérieux courant karmique souterrain produisant comme un rhizome des pousses successives aussi évanescentes les unes que les autres, que reste-t-il une fois dissipé l'assemblage des skandha, arrêtée la capacité germinative du rhizome ? Ce qui était non-entité n'a pu basculer que dans le néant.

On parle de béatitude du nirvâna. Alors qu'il n'y avait « personne » avant, y a-t-il donc maintenant un je-ne-sais-qui pour jouir durablement de cette béatitude ? Pour se tirer de ce mauvais pas, on invoque des sermons du Bouddha où, comme d'habitude, il garde une grande prudence sur les points de métaphysique : rien ne peut décrire celui qui s'est éteint en nirvâna ; on ne peut dire qu'il existe, ni qu'il n'existe pas, ni d'ailleurs tout à la fois qu'il existe et n'existe pas, ni nier de même qu'il existe et n'existe pas. Ces formules insolites se sont prêtées à diverses interprétations.

Les Écoles qui se sont évertuées à nier opiniâtrement toute réalité ne peuvent guère proposer autre chose que l'anéantissement total de l'arhat. C'est bien la fin de toute souffrance. Mais alors, quelle curieuse machine que ce cosmos où les êtres se succèdent interminablement dans un océan de douleur

1 Paul Oltramare, op. cit., p. 336 note.

2 « Il faut appeler yoga cette délivrance (viyoga) de tout lien avec la douleur (dukkhasamyoga) » (Gîtâ, VI, 23). Celui qui l'atteint n'en est pas arraché même par la plus grande souffrance. (G., VI, 22).

3 La tradition des Anciens, les Theravadin, pieux dépositaires du message du Bouddha dans ses formes canoniques.

pour que finalement le phylum qui les porte se désintègre sans retour ! On dit que le Bouddha illuminé eut la vision de toutes les existences passées de ses personnalités précédentes. Les récits fleuris de ces naissances — les jataka — nous font revivre maintes péripéties vécues par le futur Bouddha, qui remontent même à ses incarnations animales. Bien entendu, le héros a toujours un rôle édifiant, comme dans tous les contes.

Mais, si le nirvâna n'est pas l'annihilation, serait-ce que l'heureux Parfait s'est finalement constitué une conscience permanente — un Soi — qui devient témoin d'une expérience indicible ? S'est-il tissé des skandha indestructibles, à l'épreuve de la mort ?

En ce cas, en dramatisant un peu (beaucoup, peut-être ?), on pourrait comparer le samsâra à une scène d'incendie où s'évertue une longue théorie de figurants anonymes qui font la chaîne, jusqu'au dernier — le héros triomphant qu'on attendait — qui enfin sort élégamment de scène, l'incendie éteint, et bénéficie de tous les efforts de ces fantoches. La tentation a été grande de donner une noblesse à ces figurants.

À la recherche d'un Soi permanent

Nier tout élément transmigrant mène bien près d'une impasse logique. En postuler un c'est tomber dans l'hérésie. Certains bouddhistes (l'école Vaibhâsika) n'ont pas hésité à franchir le pas en admettant l'existence dans l'homme d'un individu, le pudgala, qui s'incarne, opère dans le réseau des skandha et les rejette à l'heure de la mort pour en prendre de nouveaux, et récolter comme il se doit les fruits du karma. Fortement combattu par l'orthodoxie, ce modèle descriptif, comportant une suite de réincarnations authentiques, conduit l'individu jusqu'au sein du nirvâna, dont il goûte la béatitude. Ces théoriciens, les pudgalavadin, ont-ils succombé à la tentation du modèle hindou ? Ou étaient-ils plus près de la vérité bouddhique que les autres ? D'ailleurs où est cette vérité ? On dit que la doctrine du Bouddha reposait tout entière sur la négation de l'atman. Mais, comme le remarque Paul Oltramare [¹], « la doctrine du flux incessant des phénomènes et la formule de la Génération Conditionnée impliquaient mais ne démontraient pas la non-existence de l'âme, âme individuelle ou âme universelle ». Ce que le Bouddha a positivement élucidé ce sont les quatre Nobles Vérités sur la douleur. Pour le reste, la prudence a peut-être amené le Vénérable à trop cacher. Pressé de répondre sur l'existence d'un ego, ou âtman, il garda le silence. Dans le Samyuttaka Nikâya (traduit par Oldenberg) il s'en est expliqué à son disciple Ananda.

« Si, ô Ananda, alors que le moine errant Vacchagotta me demandait : " Y a-t-il un ego ? " je lui avais répondu : " L'ego existe ", cela aurait confirmé ô Ananda, la doctrine des Samana et des Brahmanes qui croient à la permanence. »

« Si, ô Ananda, alors que le moine errant Vacchagotta me demandait : " N'y a-t-il pas d'ego ? " je lui avais répondu : " L'ego n'existe pas ", cela aurait confirmé, ô Ananda, la doctrine de ceux qui croient à l'anéantissement. »

Et le discours se poursuit dans le même style, mettant clairement en lumière l'impossibilité de faire comprendre à l'interlocuteur des vérités subtiles qu'il était bien incapable de saisir. Le Bouddha s'est adressé aux foules ignorantes et superstitieuses. Et même ses compatriotes qui croyaient savoir avaient le plus souvent des vues erronées. Pris à la lettre, les Upanishad enseignent l'existence, dans la caverne

1 Paul Oltramare, op. cit., p. 199.

du cœur, d'un atman de la taille d'un pouce...

Enseigner l'atman à ces gens simples, sans expliquer toutes les subtilités qu'on a trouvées plus tard exposées par Shankarâchârya, c'était renforcer la confusion de leur esprit. Risquer de donner une dimension divine au petit Moi de chacun. Or la morale du Bouddha est offerte aux hommes pour les arracher à une souffrance qu'ils entretiennent eux-mêmes, précisément en s'identifiant à leur corps, leurs pensées, leurs désirs. Elle se révèle efficace d'emblée. Sans métaphysique. Il faut regretter que les successeurs aient été conduits à dogmatiser. En divergeant peut-être de la ligne ésotérique du maître.

Une demi-vérité

« Il vaudrait mieux, ô disciples, que vous preniez pour le Soi le corps matériel plutôt que l'esprit. Le corps subsiste un moment, mais ce que vous nommez l'esprit se produit et se disperse en un perpétuel changement. »

Cette constatation ruinait — semble-t-il — complètement l'idée brahmanique de l'Atman [1]. En apparence peut-être. Mais, en réalité, sûrement pas. Il est même curieux de voir qu'on oppose bouddhisme et brahmanisme, comme si l'un était dans le vrai et l'autre dans l'erreur. Toute l'analyse bouddhiste de l'homme et ses cinq skandha — enchevêtrements d'éléments évanescents — peut bien être tenue pour correcte.

Mais elle n'est qu'une approche de la vérité. Un côté de la médaille. L'autre côté de la médaille a fait tant défaut que les sectes se sont évertuées à le préciser. C'est même — comme nous le verrons plus loin — le grand mérite du bouddhisme Mahâyâna, l'École du Nord — (mise en place aux premiers temps de l'ère chrétienne) d'avoir donné les compléments nécessaires, par les apports de ses différentes sectes.

Il y a deux approches possibles du problème humain.

L'hindouisme, le Vedânta surtout, part de l'universel pour expliquer le particulier. Il pose une source unique de tout. Un seul pouvoir de perception, un seul témoin dans chaque être. Mâyâ, ou mieux avidyâ, étend sur les phénomènes un voile d'illusion. L'Un est caché par le multiple. À l'inverse, le bouddhisme primitif part de notre monde terre-à-terre.

Il ne connaît comme données premières que les phénomènes, n'appréhende ainsi que des illusions à l'aide des sens dont chacun dispose. Il explore un monde fantomatique et le dénonce. Par la voie de la méditation (dhyana) il conduit ensuite à prajna, la connaissance. Mais que sont les 5 skandha comparés à l'homme décrit par le Vedânta ? Rien d'autre que ses enveloppes physique et psychique, avec tout leur contenu d'expérience sensible et leur dynamisme. Quel est d'ailleurs cet esprit dont parle le Bouddha ? C'est évidemment ce que l'hindou a appelé manas (le mental) prolongé par les sens, avec toute la fantasmagorie d'images illusoire qu'il brasse. Ou, d'une façon plus générale, l'organe interne (antahkarana).

1 Maurice Percheron, op. cit., p. 58. Il y a de grandes chances que le Bouddha ait entendu ici par le Soi l'ego auquel chacun s'identifie, et non pas l'Atman des Upanishad ; Atman, en sanskrit a plus d'une signification, et peut même prendre le sens de corps, selon le contexte.

Le Vedânta ne fait donc pas l'erreur de confondre l'âtman avec l'un ou l'autre de ces éléments évanescents. Atman est chit, conscience. Ce qui ne veut pas dire état de conscience, ni contenu mental, ni produit de L'activité cérébrale.

Affirmer que le bouddhisme démontre qu'il n'y a pas de conscience, ou que la notion de conscience s'effondre sous son analyse c'est aller trop vite en besogne. Certes l'homme incarné ne peut penser, vouloir, sentir — avoir des expériences de conscience — autrement qu'avec ses instruments (ses kosha). Il en est entièrement tributaire. Mais, pour l'hindou, c'est grâce à la présence de l'immuable témoin, le sâkshin, que la buddhi assure la fonction de voir, discriminer et décider, que le manas traduit les données des sens en images perceptibles, et que les prâna soutiennent toute la machine. Bien sûr, tout est conditionné par karma dans cette machine, infestée par le sens limité du je et du mien. Mais le Vedânta distingue soigneusement l'illusion du je (ahamkara) et le Soi, l'atman.

De son côté, le bouddhiste observe l'apparition et la disparition des formations mentales, les impulsions et volitions dans la sphère psychique [1] — comme une suite discontinue de points plus ou moins clairs sur l'écran de télévision. Dire qu'il n'y a pas de conscience, c'est oublier le principal : le spectateur impassible qui regarde cet écran. Sans lui, l'homme serait un fantôme vivant. Un somnambule marchant les yeux ouverts. Si l'expérience du nirvâna est possible, il saute aux yeux que ce n'est pas dans ce fantôme qu'on trouvera un candidat valable pour la vivre. Il faut un je-ne-sais-qui de conscient. Toujours conscient.

Un regard qui perce le voile des ténèbres — même si ces ténèbres ne peuvent jamais le connaître. Le bouddhisme Mahâyâna n'a pas pu échapper à cette conclusion.

Un risque permanent

Le plus difficile, pour un maître spirituel, c'est de se faire comprendre. Aussi bien des foules que de ses propres disciples. On ne dit pas impunément : « Venez à moi les affligés, je vous montrerai la Délivrance. » Les affligés en question ont tôt fait de traduire : « Celui-là nous sauvera de la souffrance par son pouvoir magique. » Même si le maître a spécifié les conditions. « Prenez votre croix et suivez-moi. » Ou, selon l'ordre de Krishna : « Affrontez virilement le combat de votre vie. » Ou, encore, suivant la parole du Bouddha : « Délivrez-vous par vos propres efforts. »

L'Éveillé a liquidé tout Dieu, tout culte, tout rituel, toute caste. Mais la nature humaine a besoin du sacré, et d'une échelle pour y accéder même dans le bouddhisme, il existe tout un appareil religieux, avec hiérarchie sacerdotale, temples et statues du Bienheureux. Bien pis, le bouddhisme orthodoxe a évacué toute idée de moi dans la personne vivante et établi le dogme de l'impermanence : c'était mettre la hache à la racine-même de l'être, pour l'affranchir de toute illusion. Pouvait-on espérer que les foules incultes recevraient un pareil message ? À tort ou à raison, l'homme a le sentiment d'une identité durable. Même la mort, pense-t-il, ne l'éteindra pas. En voyageant en pays bouddhiste, on n'est donc pas surpris de constater que cette forte intuition est aussi vivante dans les masses populaires que partout ailleurs sur la terre. Aussi, l'homme de la rue peut bien répéter avec ferveur les formules apprises : «

1 Il n'est pas nécessaire de postuler un Soi spirituel pour construire toute une psychologie efficace afin de soulager la souffrance — comme le veut le bouddhisme. Mais, en se limitant à l'observation des phénomènes de la sphère psychique, on ne risque pas de dépasser celle-ci. Il est vrai que des psychanalystes doués d'une certaine clairvoyance, comme C. G. Jung, ont entrevu autre chose.

anâtta, anâtta » (pas de moi) — il n'en croit pas moins à... la réincarnation pure et simple de ce pauvre Moi caché dans son cœur, qui est parfois pour lui sa seule richesse. Comme l'a remarqué Alexandra David-Neel [1] la « série » des moments de conscience qui se poursuit à travers morts et renaissances ressemble fort à un Moi déguisé : « Le bouddhisme populaire, avec ses histoires de vies successives d'un même individu n'a jamais manqué de l'entendre ainsi et ne diffère en aucune façon, sur ce point, du Brahmanisme enseignant la réincarnation d'un ego (jîva) [2]. » Alan Watts a fait la même constatation [3].

Les masses populaires ont d'ailleurs une autre excuse pour croire à la renaissance personnelle : la fréquence appréciable des cas de souvenirs de vies passées observés en pays bouddhistes. Le prof. Stevenson en a trouvé des exemples remarquables à Ceylan, en Birmanie. Comme nous l'avons souligné plus haut, l'enfant qui-se-souvient communique à son entourage sa conviction qu'il a déjà vécu. Parfois même, niant les apparences, il affirme qu'il est son ancienne personnalité. On cite souvent le cas d'un couple de Birmans réincarné en deux garçons jumeaux — l'un fort, l'autre gracile — qui se souvenaient de leur existence commune et se donnaient mutuellement le nom qu'ils avaient... comme mari et femme [4]. Comment échapper à l'idée de persistance d'un Moi ?

Comme on s'en rend compte, le risque est permanent de voir la nature humaine reprendre ses droits en adaptant à ses propres schémas même la doctrine la plus claire, la plus dépouillée de toute fioriture métaphysique. C'est ainsi que, pratiquement dans toutes les aires où la religion enseigne une transmigration, fleurit le même modèle déformé de réincarnation, exprimé par la formule élémentaire (et rassurante) : je vis, je franchis la mort, je renaiss. Toujours le même je.

Ce qui pourrait faire dire que tout le monde sur la terre croit à la même chose. Il s'en faut pourtant de beaucoup que le vrai bouddhisme tombe dans ce simplisme.

Un renouveau dans la ligne du Bouddha

Le génie du Mahâyâna

Dans la doctrine primitive codifiée et conservée par les Theravadin, on proclame sans cesse la vacuité (shunyatâ). Mais, à force de négation, on se précipite vers une sorte de nihilisme, consacré finalement par un anéantissement dans le nirvâna. Et même si ce terme n'équivaut pas à néant, on n'a qu'une préoccupation : faire son salut au plus vite. Comme ces millions d'hindous qui n'ont rêvé qu'à échapper à la roue du samsâra, en devenant des « libérés » (mukta).

Le génie du Grand Véhicule (le Mahâyâna) opposé au Petit Véhicule (le Hînayâna traditionnel), a été de doubler cette désespérante vacuité par une réalité absolue, de donner une noblesse aux individus

1 A. David-Neel, *Le Bouddhisme, ses doctrines, ses méthodes*. Ed. du Rocher, Monaco (Copyright : Plon 1936), pp. 215-216.

2 Cette survivance d'un ego rend d'autant plus plausible la loi morale du karma : si je pêche, je serai puni dans ma prochaine vie.

3 Alan Watts, *Psychotherapy East & West*, Mentor (New American Library), New York, 1963, p. 49.

4 Cf. De Rochas, *Les Vies successives*, p. 311. Inutile de préciser que ces deux enfants, ramenés sur les lieux de leur incarnation passée, en reconnurent tout le décor sans hésitation, avec un luxe de détails impossibles à inventer.

transitoires en les déclarant tous dépositaires d'un germe-de-Bouddha, et en leur offrant un idéal bien moins égoïste que le salut individuel : le service de tout le genre humain. L'idéal du Bodhisattva.

Non que l'illusion devienne soudain vérité, ni qu'un moi-je durable apparaisse dans le flux des agrégats humains par quelque miracle théologique. L'idée est bien plus percutante. Le Mahâyâna affirme : que cesse le jeu des phénomènes, le flot toujours rebondissant des dualités — comme s'estompent au réveil les images trompeuses d'un rêve — c'est aussitôt l'entrée dans le monde-du-réel-tel-qu'il-est, la tathâtâ. Nirvâna et samsâra forment un couple de contraires comme les deux faces d'une médaille. On passe de l'un à l'autre par une transformation intérieure. Nirvâna est à portée de la main, si l'on peut dire. Ici et maintenant [1]. Mais que l'on ne cherche pas à sonder cet ineffable avec la corde du mental : on n'y trouverait encore que le vide (shunyatâ) puisque, là, il n'y a pas d'objet, pas de dualité. Aucun explorateur n'y pénètre comme connaisseur d'un quelconque connu. Quand la connaissance discursive (vijñâna) cesse de folâtrer dans le monde relatif et que se lève jnâna, la connaissance directe où n'intervient plus un je inquisiteur et distinct, alors l'intuition de cette réalité absolue devient possible.

Il y a des degrés dans cette approche qu'il ne nous appartient pas de détailler ici. Mais celui qui surprend un tant soit peu de cet indicible Plein, dans l'univers creux des formes, ne peut plus regarder les hommes qui l'entourent comme des pèlerins séparés, trébuchant chacun pour soi sur la route du salut. La tathâtâ : une seule réalité, une seule nature essentielle de l'Être. Conclusion importante sur le plan pratique : entre moi et toi, au fond, pas de différence. C'est ici que s'affirme une seconde idée géniale : toutes les créatures portent en elles-mêmes la promesse d'un Bouddha.

L'embryon de Tathâgata

Le Mahâyâna nous l'enseigne : le Bouddha n'est pas un Fils Unique de Dieu, ni le premier de sa lignée ; un autre prendra aussi sa suite, dans un lointain avenir, sous le nom de Maitreya. Comme ses prédécesseurs, il est venu et, comme eux, s'en est allé. Pour cette raison (assurent certains) on l'appelle Tathâgata. Tous ces Bouddhas procèdent d'ailleurs d'une même racine divine absolue, l'Adhibuddha. Mais l'important pour nous est ceci : tous les êtres sont essentiellement identiques au Tathâgata — ils n'en diffèrent qu'en raison de l'ignorance. Que se dissipent les brumes de l'illusion, celui qui était potentiellement un Bouddha réalise d'un coup sa stature. Cette doctrine qui place en chacun de nous un embryon-de-Tathâgata (Tathâgatagarbha) a une importance capitale. Elle est le fondement d'une indiscutable fraternité universelle entre toutes les créatures. Réalité radicale et non sentiment. De plus, elle ouvre à chaque homme et à chaque femme [2] la perspective de la plus haute carrière. Ces êtres que l'on disait pétris de vide ont une noblesse cachée. Derrière leurs apparences trompeuses, il y a une grande réalité à faire fructifier.

Comme la Gîtâ, le Mahâyâna dévoile une destinée divine à accomplir. Mais où se trouve caché le germe d'Éveil ? L'École du Nord ajoute ici un nouveau postulat : l'Alayavijnâna, la Conscience-réceptacle, de nature universelle. Le point d'appui de toute conscience active dans un être limité. Une

1 Dans des écoles d'origine bouddhique comme le Chan (ou Tch'an) chinois, ou son prolongement japonais le Zen, on ne se perd pas dans d'inutiles spéculations sur l'avenir — la réincarnation en particulier. Si l'homme est un Bouddha potentiel la bodhi (l'éveil) est là, toute proche inséparable d'avidyâ (l'ignorance). Il suffit de la réaliser ici même.

2 Le bouddhisme s'est efforcé d'abolir entre les individus toutes les différences de caste et de sexe, ce qui n'est pas le moindre de ses mérites.

sorte d'Âme du Monde.

Christmas Humphreys propose la définition suivante [1] : « C'est pour ainsi dire l'état impersonnel de conscience-d'éveil (awareness) d'où l'individu tire sa conscience personnelle et qui, une fois entièrement amené à la conscience, unira le Soi nouveau-né au Tout-Soi. »

Nous y voilà donc. Il y a bien dans toutes les créatures un inévitable substratum de conscience ; un germe impérissable d'où sortira un jour un être illuminé, comme une conscience individuelle mais ouverte à l'Universel, et résultant de tous les efforts des vies passées. Ainsi le bouddhisme a fait l'économie d'un ego au fil des incarnations successives — et à juste titre, si on s'en tient à la personnalité changeante et périssable — mais il ne refuse pas l'élaboration progressive d'un foyer permanent de conscience réfléchi auquel sa pureté ouvre finalement la voie du Réel. Toutes ces considérations amènent le Mahâyâna bien près du Vedânta de Shankarâchârya [2]. Citons encore, pour nous en convaincre, les remarques d'un spécialiste japonais du bouddhisme, D.T. Suzuki [3] : « La négation de l'Atman, maintenue par les premiers bouddhistes, concerne l'Atman considéré comme l'ego relatif et non comme l'ego absolu, c'est-à-dire l'ego après l'expérience d'illumination... L'illumination consiste à voir l'ego absolu réfléchi dans l'ego relatif et agissant à travers lui [4]. »

Mais où est le Bouddha ?

Le Bienheureux s'est-il vraiment abîmé dans le nirvâna — véritable trou noir où se précipitent sans retour les âmes désireuses de félicité ?

Il n'en est pas ainsi nous dit le Mahâyâna. Le Maître de la Compassion s'est arrêté sur le seuil, en faisant le vœu de retarder son entrée aussi longtemps qu'il resterait un être à délivrer sur la terre [5].

Une discussion sur l'état du Parfait serait sans profit. Il suffit de savoir que les Bouddhas disposent de trois corps mystérieux correspondant à des aspects particuliers et des fonctions différentes, sur des niveaux variés de l'échelle des mondes spirituels. Point important : par le moins éthéré de ces vêtements glorieux, le corps-de-crédation (nirmanakâya), un Libéré peut entrer en rapport avec le monde des mortels et y exercer son influence bénéfique.

Le second, le corps-de-jouissance (sambhogakâya) n'est perçu que par les âmes très avancées ; c'est un corps glorieux, une enveloppe d'or, que l'on décrit aussi, curieusement, comme un « assemblage de sons ». Le Verbe n'est pas une exclusivité occidentale.

1 C. Humphreys, *Buddhism*, Penguin Books, 1954.

2 Voir Paul Oltramare, op. cit., pp. 494 et sq.

3 D. T. Suzuki, cité par C. Humphreys (*A Western Approach to Zen*, Allen & Unwin, Londres, 1971, pp. 36-37).

4 Dans tout ce débat, il aurait suffi, en principe, de faire nettement la différence entre Aham (le je, l'ego séparé qui se cramponne à ses illusions), Atman (le Soi impersonnel au cœur du je) et Tat (cela, source et réceptacle de tout, ultime réalité et but de toute démarche).

5 Dans l'hindouisme, l'insistance sur la compassion universelle n'est pas aussi marquée que dans le Bouddhisme du Nord. Rappelons cependant un passage significatif du Mahabharata où le frère aîné d'Arjuna, Yudhishthira parvient à accéder vivant à la porte du ciel mais refuse d'y entrer. Motif : l'interdiction faite à son chien fidèle qui l'avait accompagné jusque-là d'entrer avec son maître.

Quant au troisième, le corps-de-loi (dharmakâya), il n'est guère différent de la réalité absolue. Soyons donc rassurés : l'immense pouvoir spirituel que représente un Bouddha ne s'est pas évanoui dans le néant, mais il ne cesse d'étendre son influence et sa protection dans le monde du samsâra. Il n'est pas nécessaire qu'il s'incarne encore : d'autres prennent le relais tout au long de l'échelle des maîtres et des disciples, la chaîne guruparampara.

Dans le Mahâyâna, les Bodhisattva sont les candidats à l'état de Bouddha. Ils se distinguent des autres disciples, en particulier de ceux qui suivent la voie du Pratyeka Buddha (le Bouddha-pour-soi-même, celui qui progresse « en individuel ») par l'engagement solennel qu'ils prennent de consacrer toute leur vie, et leurs incarnations à venir, au service des autres en différant sans cesse leur entrée en nirvâna.

La voie de la Compassion

On a reproché au bodhisattva de « chercher l'illumination pour soi et le salut pour les autres », sachant que servir autrui c'est, en réalité, se faire du bien à soi-même. La compassion ? Un bienfait qu'on se rend. Point de vue d'intellectuel, confortablement calé dans son fauteuil.

Il existe sûrement des moyens, une technique permettant de sortir vite, et à bien moindres frais, de la roue des réincarnations — c'est le sentier du Pratyeka Buddha. Il n'y a pas d'égoïsme à vouloir se libérer de ses propres entraves pour réaliser la promesse d'une destinée divine ; pas d'égoïsme à chercher par des voies légitimes l'illumination intérieure, puisque nous sommes construits dans ce but et que toute autre démarche nous en détourne ; mais le don que nous pouvons faire de la connaissance et des pouvoirs nécessairement acquis chemin faisant est un acte gratuit. Ou bien la reconnaissance d'une loi supérieure qui oblige celui qui est pourvu à secourir celui qui n'a rien.

En Inde, on parle beaucoup de sacrifice (yajña). La loi de Compassion en est la plus haute forme. Et le Bodhisattva qui prononce son vœu n'est pas un sentimental ni un nostalgique du salut. Il est averti de ce qui l'attend, vie après vie. Un texte parle d'une « souffrance mentale indicible » (mental woe unspeakable) pour les morts-vivants que sont les hommes égarés sur tous les chemins du monde, jusque dans les enfers les plus affreux de cette terre.

Il est vrai que les très grands de l'Esprit — les Krishna, les Bouddha et les autres — s'incarnent au fil de l'histoire pour ranimer la flamme de l'autel secret du cœur, et montrer la VOIE. Comme le rappelle la Gîtâ (IV, 7-8) : « J'apparais parmi les créatures chaque fois que la vertu (le dharma) décline et qu'il y a une nouvelle éruption de vice et d'injustice dans le monde. Je m'incarne d'âge en âge pour la sauvegarde du juste, la destruction du méchant et le rétablissement du dharma. »

Mais, lorsque le Maître est parti, dans les longs intervalles où la lumière menace de s'éteindre, c'est, dit-on, le travail des Compagnons et de leurs Apprentis de rester partout à la tâche, même dans les pires conditions — les pieds dans la boue — pour que l'humanité ne perde pas sa route.

Le bouddhisme n'oblige à aucune croyance [1]. Dans son aspect le plus noble il jette sur la réincarnation

1 Il existe de très nombreuses formes de bouddhisme, de l'Inde jusqu'au Japon, et la place manque pour en détailler les traits originaux. Il suffit d'adhérer au Dharma pour être bouddhiste, mais les fidèles ont tissé dans chaque pays un extraordinaire réseau de croyances... qui surprendraient sans doute le

un éclairage qui donne à celle-ci un singulier relief, loin de tout sectarisme, en mobilisant dans l'homme ce qu'il a de plus généreux — qui est aussi le mystérieux germe-de-Bouddha.

L'engagement des Bodhisattva peut prendre des formes différentes. La plus simple peut-être est celle qu'on attribue traditionnellement en Chine à la déesse bouddhiste de la Compassion, Kwan Yin, appelée Kannon au Japon.

*« Jamais je ne chercherai ni ne recevrai le salut privé individuel
Jamais je n'entrerai seule dans la paix finale
Mais toujours et partout je vivrai et lutterai pour la rédemption
de toutes les créatures dans le monde entier. »*

Bouddha lui-même. Et les Bodhisattva sont devenus les héros de nombreux mythes et, bien souvent, des idoles adorées comme des Sauveurs. Au Tibet, on croit volontiers à la réincarnation de tel aspect du Bouddha, par exemple, dans la succession apostolique des Dalaï Lama, et d'autres grands personnages, salués comme des « Bouddhas vivants. » Cette réincarnation-là, exceptionnelle sinon mythique, sort du cadre de ce livre.

CHAPITRE IV

Le modèle théosophique de la réincarnation

Présentation d'une inconnue

Un événement majeur... passé inaperçu

L'année 1979 a été marquée par un événement majeur : la reparation d'une œuvre fondamentale, *The Secret Doctrine*, publiée en 1888 par le personnage le plus énigmatique du XIXe siècle, Mme Blavatsky. L'édition, qui comporte un index de 400 pages et une copieuse bibliographie [1], est le fruit d'un travail d'équipe, dirigé par un lointain parent de l'auteur, Boris de Zirkoff. Entreprise de longue haleine, qui se poursuit depuis des décennies, puisque l'objectif visé est monumental : présenter au public l'intégralité des écrits de Mme Blavatsky. Articles, livres et des centaines de lettres, tout sera réuni dans ces *Collected Writings* dont l'ensemble comprend déjà une douzaine de volumes d'articles, sans parler des livres. Pourquoi tant d'efforts, pour un groupe limité de connaisseurs ?

C'est que, depuis plus de cent ans que Mme Blavatsky est apparue sur la scène du monde pour lancer, sous le nom de Théosophie, un mouvement qui allait être « une force catalytique dans la renaissance du bouddhisme et de l'hindouisme au XXe siècle, et un pionnier actif dans les efforts qui ont conduit à une meilleure compréhension par l'Occident de la pensée orientale [2] », l'œuvre de celle que ses amis appelaient familièrement H.P.B. est toujours aussi incomprise ou méconnue. On songe ici à Origène, l'une des figures les plus brillantes du christianisme. D'abord vint Origène, laissant derrière lui d'innombrables écrits. Puis, ce fut l'« origénisme » de ses successeurs, moines aux étranges doctrines. Et, finalement, les anathématismes ciselés par le trop zélé empereur-théologien Justinien, imposant ses vues à un synode réuni à Constantinople en 543. Origène condamné, on fit détruire ses œuvres. Le parallèle avec Mme Blavatsky est assez frappant. Il n'a pas fallu 25 ans après sa mort pour qu'apparaissent d'« étranges doctrines » dans le cerveau enfiévré de certains théosophes et que bientôt se lève un Justinien pour condamner sans nuances l'œuvre, avec ses regrettables prolongements, et stigmatiser le tout sous l'épithète injurieuse de « *théosophisme — pseudo-religion* [3] ». Blavatsky, et

1 H. P. Blavatsky, *Collected Writings*, 1888, *The Secret Doctrine*, The Theosophical Publishing House. Adyar (Madras). India, 1979. Cette édition ne comporte aucune des altérations apportées après la mort de l'auteur, dans les impressions successives. Il existe d'ailleurs une autre édition de l'ouvrage, conforme à l'original de 1888, publiée en 1947 par The Theosophy Company (Los Angeles, California USA) toujours disponible à Paris (Compagnie Théosophie, 11 bis rue Kepler).

2 Voir *Encyclopaedia Britannica* (Britannica Three, 1974).

3 Voir René Guénon, *Le Théosophisme – histoire d'une pseudo-religion*, op. cit. C'est le recueil officiel des anathèmes – que citent studieusement tous les auteurs « bien informés » qui traitent de Théosophie... sans se donner la peine d'aller aux vraies sources et confondent sans sourciller la vraie doctrine théosophique avec tout le « fantastique » qu'on a pu y rajouter après la mort de Mme Blavatsky. On doit remercier Jacques Lantier d'avoir innové en la matière, en prenant des renseignements plus sérieux, pour publier en 1970 son ouvrage, *La Théosophie*, dans une collection dirigée par Louis Pauwels (Histoire des personnages mystérieux et des Sociétés secrètes). Ce livre, qui reste forcément superficiel, peut cependant encourager le lecteur à faire une recherche plus

ses « successeurs inspirés » : tous au pilori. Avec un bonnet d'âne. Heureusement, les écrits originaux n'ont pas été brûlés. Ils sont tous là — pour la révision du procès. Et malgré l'espèce de conspiration du silence qui entoure encore la Théosophie, des audacieux, bravant l'anathème, vont lire l'œuvre. Ils ne seront pas les premiers.

Un jour de 1970 se présenta au siège de la Theosophical Society, à Madras, une femme qui déclara ne rien connaître de la Théosophie ni de cette Société (dont la fondation à New York, en 1875, avait marqué le début du mouvement théosophique) mais qui affirma se faire un devoir de visiter l'endroit, « parce que son oncle avait toujours sur son bureau un exemplaire de la *Secret Doctrine* ». Un occultiste cet oncle ? Albert Einstein.

Sept ans plus tard, les auditeurs de France-Inter ont pu entendre une émission au titre insolite « La Télépathie avec l'Infini » [1]. Louis Pauwels y parlait d'une femme « complètement inculte » mais possédant une extraordinaire « mémoire du futur », lui ayant permis d'énoncer un ensemble de connaissances hautement scientifiques, dépassant de loin le niveau de l'époque et confirmées seulement au XXe siècle.

On l'a deviné : il s'agissait de Mme Blavatsky. Gageons que tout ce que Louis Pauwels semble avoir trouvé dans cette *Doctrine Secrète* — existence de la magnétosphère et des ceintures de radiations autour de la terre, ancienneté de la lune (déclarée plus âgée que la terre — comme nous le savons maintenant), existence de la ville de Troie (découverte plus tard par Schliemann), esquisse de la théorie des neutrinos, et bien d'autres merveilles — aurait fourni une ample matière pour un chapitre supplémentaire du *Matin des Magiciens*.

Ainsi, ceux qui s'en donnent la peine découvrent dans ces pages autre chose qu'« un ensemble hétéroclite et synchrétique d'éléments de doctrines variées, sans aucune discrimination critique [2] »... L'auteur s'attendait bien à ce que son livre ne soit reconnu que par les générations ultérieures — celles du XXe siècle. L'histoire jugerait. Elle est en train de le faire [3].

Un témoin qui en savait trop

Une véritable énigme cette Mme Blavatsky qui avait parcouru le monde en tous sens, participé à la bataille de Mentana avec les troupes de Garibaldi, et fait mille autres choses surprenantes pendant que ses sœurs, restées en Russie, coulaient une existence respectable dans les cercles de la noblesse russe. Où avait-elle puisé tout son savoir, elle qui n'avait aucun diplômes [4] ? Sa réponse, invariable, était qu'elle travaillait en liaison avec des Maîtres spirituels dont elle était disciple et qui l'avaient initiée au Tibet au cours de ses voyages.

approfondie.

1 Émission du 7 janvier 1977. Archives Radio-France, série n° 5027, bobine n° 13.

2 Julius Evola, *Masques et Visages de la spiritualité contemporaine*, Les éditions de l'homme, Ottawa, 1972, p. 106.

3 Regrettons seulement que les physiciens de l'école nouvelle, qui se tournent aujourd'hui vers le Tao et d'autres sources orientales, ignorent encore *la Doctrine Secrète* pour élaborer leurs modernes gnoses.

4 Rien que dans la *Doctrine secrète*, on a relevé des citations de 1500 ouvrages. Selon Louis Pauwels, une équipe de savants hautement spécialisés n'auraient pas pu assimiler tant de matériaux et un tel savoir en une seule vie.

On croit tomber en pleine science-fiction. Et les sceptiques n'ont pas manqué de ricaner. Il est vrai qu'au XXe siècle notre approche peut être un peu différente.

Alexandra David-Neel est allée au Tibet. Personne n'en doute. Elle y a rencontré des instructeurs spirituels qui lui ont dévoilé un savoir caché. Chacun lit avec délices Alexandra David-Neel et ses *Enseignements secrets des Bouddhistes Tibétains* [1]. La sympathique voyageuse a eu l'élémentaire correction de ne pas communiquer par télépathie avec ces lamas.

Mme Blavatsky a commis la faute d'avouer un pareil commerce. Remarquons que la télépathie n'est plus un mystère pour les parapsychologues (ni pour les militaires qui s'y intéressent de près) : elle va même mobiliser les ressources de la physique moderne, pour expliquer ses phénomènes [2]. Très bien. Mais ces Maîtres ? D'où tenaient-ils leur science ? Cosmogénèse, anthropogénèse, rien ne semble leur échapper. Ils sont dépositaires, ont-ils affirmé, d'une Tradition de Connaissance qui se transmet par l'initiation depuis la nuit des temps. *La Doctrine Secrète* parle, sans ambages, d'« innombrables générations de voyants » occupés à coordonner, enregistrer et expliquer tous les faits qui constituent cette sorte de « Sagesse accumulée des Ages ».

Affirmations purement gratuites : peut-on retrouver le passé lointain de la terre ? Il y a 100 ans le « bon sens » a répondu : non. Pourtant, notre époque n'est plus si sûre de ses certitudes.

Un physicien distingué, comme Jean Charon, vient nous affirmer que les électrons, que l'on croyait d'obscurs comparses, conservent dans le mystère de leur trou noir l'intégralité de l'histoire du monde.

Tout notre passé conservé — toute ma vie et mes pensées enregistrées à jamais ! On se pâme d'aise. Mais si une innocente sans diplôme vient nous dire qu'il existe, pour certains yogis entraînés, des moyens de lire, dans les éternelles archives de la Nature [3], l'histoire de la terre et de l'homme, elle passe les bornes de la décence : nous voulons bien rêver sur les ailes d'audacieuses théories, mais il ne faudrait pas en tirer des conclusions qui nous fassent violence.

Mme Blavatsky : un témoin qui en savait trop. On ne le lui a pas pardonné. Mais, au fond, peu importe la source de son témoignage. Ce qui nous préoccupe ici ce sont les données originales sur la réincarnation : nous n'avons pas à croire le témoin, mais à enregistrer sa déposition — comme nous l'avons fait déjà avec Allan Kardec et Bouddha. Il était cependant essentiel de mentionner ces Maîtres spirituels. Si de tels Yogis existent — et Mme Blavatsky assure qu'ils sont unis en une confrérie s'étendant à la terre entière [4] — ils disposent d'une connaissance de première main sur la constitution réelle de l'homme et

1 Livre publié par Alexandra David-Neel, Adyar (nouvelle édition), Paris, 1972.

2 Voir *Science et Conscience*, compte rendu du colloque de Cordoue.

3 Que ces archives soient conservées dans les électrons, ou ailleurs, n'a pas ici grande importance. La Théosophie a affirmé leur existence.

4 On a parlé au siècle dernier de cette Grande Loge Blanche des Maîtres de Sagesse. L'idée, noble en soi, n'a pas tardé à être récupérée par toute sorte d'auteurs en veine d'occultisme, et même de sectes et groupements spiritualistes se recommandant de cette auguste source. Les deux principaux inspirateurs de Mme Blavatsky seraient ainsi devenus les obligés « Guides » de ses successeurs, voire de certains mouvements extérieurs. On a pu aussi voir le portrait de l'un de ces Maîtres (crayonné d'une main malhabile) reproduit dans certain manuel rosicrucien moderne...

son devenir dans toutes les phases de ses réincarnations.

Théosophie traduit le mot Brahmavidya. Science de Brahman, Sagesse d'essence divine. Gnose et doctrine d'Éveil. Elle n'est pas pure théorie : en Orient, rien n'est théorique qui ne plonge ses racines dans l'expérience directe, vécue. C'est là peut-être notre espoir d'en savoir plus sur les dessous de la vie et de la mort.

Une manœuvre d'urgence au siècle dernier

Avant d'examiner l'approche théosophique de la réincarnation, il faut préciser rapidement le contexte du XIXe siècle et l'esprit qui a guidé Mme Blavatsky dans sa spectaculaire intervention. Le contexte : celui d'un champ de bataille où s'opposent plusieurs armées luttant sous des bannières différentes.

Ici, la religion, dépossédée de son pouvoir temporel, inadaptée à une société en pleine révolution idéologique et industrielle, défendant mal son territoire contre les progrès d'une arrogante rivale, la science, tant expérimentale que théorique.

Là, cette Science, prête à tout expliquer dans le cadre de ses vues mécanistes, et marchant de succès en succès, avec l'introduction de l'évolution à la Darwin, supplantant les inacceptables vues de la Genèse mosaïque.

Là encore, le formidable mouvement du spiritisme regroupant les âmes fuyant le vertige du matérialisme scientifique et désireuses de certitudes sur leur immortalité, là où la religion n'offrait plus que d'imprécises doctrines, sans les preuves dont on avait besoin.

Époque glorieuse de colonisation, de civilisation. Époque précaire pour les civilisés, déchirés par la lutte des classes, menacés de perdre leur âme, au milieu d'un illusoire progrès matériel. Derrière tout ce bouillonnement de la fin du XIXe siècle, une réalité : une planète en danger, héritière d'un très lourd passé et mal préparée à faire face aux échéances du nouveau siècle — le nôtre, qui a battu tous les records des massacres.

Mme Blavatsky a écrit plus d'un article sur les promesses et les dangers de cette époque de transition, ouvrant l'ère du Verseau — chère aux astrologues. Elle constate la chute de tout idéal et fait, en 1887, cette curieuse prédiction : à l'entrée de cette ère nouvelle « les psychologues auront du travail en plus sur la planche, et les caractéristiques psychiques de l'humanité commenceront à subir un grand changement ». Que l'on s'attende également à ceci : « plus d'un compte sera révisé et réglé entre les races et les nations... ». Le XXe siècle n'en finit pas de ces règlements de comptes. C'est donc avec une appréciation clairvoyante des perspectives immédiates que le mouvement théosophique a été lancé en 1875. Et il n'est pas sans rappeler l'effort de salut public entrepris par le Bouddha, 25 siècles auparavant. Avec une note particulière : la dimension planétaire, au moins dans son intention, comme on va le voir plus loin.

Une entreprise internationale

À une époque où l'information commençait à circuler vite et loin, les écrits théosophiques se répandirent sans tarder dans le monde entier. Surtout après la parution (en 1877) d'un premier

manifeste, lancé comme un défi au monde des mandarins du savoir — religieux et scientifique — sous le titre *Isis Unveiled (Isis Dévoilée)*. Et tout l'effort public de Mme Blavatsky fut ensuite consacré à une double tâche :

– *Assainir l'atmosphère en démasquant les erreurs et les préjugés dans le mental collectif*, en dénonçant le dogmatisme stérile des religions, en soulignant les limitations et ruinant les prétentions à l'omniscience des scientifiques, et en fournissant aux spirites les explications rationnelles des phénomènes où ils se croyaient — à tort — en liaison avec l'Esprit des défunts.

– *Offrir au public un ensemble cohérent de doctrines* (sous le nom de Théosophie) — présentées comme des postulats servant de base à la réflexion et pouvant conduire à une réforme pratique de la vie individuelle.

Pour que l'entreprise porte des fruits durables, un cadre de travail avait été créé spécialement par Mme Blavatsky, le Colonel Olcott, William Q. Judge et quelques autres. Pas une Église, ni une société savante : les statuts (révisés en 1879) de cette Theosophical Society en font une sorte d'Atelier de travail où viennent collaborer des membres volontaires pour... créer le noyau d'une Fraternité Universelle de l'Humanité, sans distinction de race, de couleur, de croyance, de sexe ou de caste [1]. Sur la planète des clans, des blocs et des chapelles était lancée l'idée d'une base d'union entre tous les hommes.

Il y avait aussi à cette Société un second but — culturel en apparence — visant à une meilleure compréhension mutuelle et à la découverte des convergences profondes des croyances des hommes : encourager l'étude comparée des religions, des sciences, des philosophies. L'attention était souvent tournée vers l'Orient et ses richesses spirituelles encore méconnues, bien que l'ésotérisme du christianisme ou du judaïsme ait suscité aussi des vocations. Un troisième but : étudier les pouvoirs psychiques et spirituels latents dans l'homme. Faire de la parapsychologie, comme on dit de nos jours, mais surtout découvrir le mystère de la nature humaine, ses lois et ses promesses. Et non pas « encourager le développement "occulte" de l'homme selon ses possibilités latentes », comme on l'a traduit à tort [2].

Cette active Société — libre communauté de laïcs — s'est ramifiée sur tous les continents. Elle a regroupé toute une élite d'hommes et de femmes qui, sans le savoir, portaient une lourde responsabilité sur les épaules. Celle de vivre l'idéal de la Théosophie et de servir, par leur exemple, de levain pour toute la masse des hommes sur la planète menacée. À l'époque de Zola, l'ouvrier n'avait pas le temps de philosopher. Il revenait donc une grande tâche à cette communauté des théosophes. Éveiller des éveilleurs. Directement, par le contact, ou par le rayonnement des idées.

Faire le bilan du travail accompli n'est pas ici notre affaire.

Disons pourtant que c'est grâce à des théosophes de Londres qu'un jeune avocat indien — du nom de M. K. Gandhi — découvrit à la fois le message spirituel de la Bhagavad Gîtâ, et la généreuse richesse

1 Idée purement bouddhiste, imposée aux théosophes par les Maîtres de Mme Blavatsky comme condition de leur aide au mouvement.

2 Julius Evola qui est l'auteur de cette « traduction » (Julius Evola, op. cit., p. 107) est ici pris en flagrant délit... d'imprécision — pour ne pas dire plus. Mme Blavatsky et son disciple Judge n'ont pas cessé de mettre en garde contre la recherche du développement « occulte », de la médiumnité, des pouvoirs psychiques, etc.

du bouddhisme dans le livre de Sir Edwin Arnold, *La Lumière de l'Asie*. Par ce contact — il rencontra même Mme Blavatsky — il prit une conscience aiguë de son ignorance de sa propre religion. La lecture de *la Clef de la Théosophie* (l'une des dernières œuvres d'H.P.B.) fut décisive. « Ce livre stimula en moi le désir de lire des livres sur l'hindouisme, et me détrompa sur la notion répandue par les missionnaires que l'hindouisme était bourré de superstition [1]. » Un peu à la même époque, Gandhi découvrit aussi le Nouveau Testament dont la générosité le ravit. Dans sa biographie, il fait une remarque toute « théosophique » : « Mon jeune esprit essaya d'unifier l'enseignement de la Gitâ, de la Lumière de l'Asie et du Sermon sur la Montagne. Le fait que le renoncement était la plus haute forme de religion éveilla en moi une grande résonance. » (Ibid.)

Gandhi, l'éveilleur de millions d'hommes [2].

L'esprit de l'approche théosophique

Deux avertissements préliminaires

– *Ne rien prendre à la lettre sans réflexion.*

Tout dans les religions est symbole, suggestion de la vérité, ou simple superstition. Tout ce qui s'offre à nous est exotérique : une image pour la foule, une formule élaborée dans un langage compréhensible à un peuple donné, à une époque donnée. Cependant, en profondeur, existe un courant souterrain qui alimente toutes les religions. Qu'on l'appelle Théosophie, ou philosophia perennis ne change pas grand-chose.

Mme Blavatsky a montré à maintes reprises que bouddhisme et hindouisme qui semblent ennemis irréductibles sont frères, en réalité. Frères siamois même, car ils sont portés par le même tronc ésotérique, si on veut bien rapprocher le Vedânta advaita (non dualiste) et le Mahâyâna (de la secte Yogachara par exemple).

La théosophie blavatskienne cherche donc à dévoiler une partie de l'ésotérisme des religions.

Corollaire 1 : elle n'a pas de compte à rendre à la tradition exotérique — dure affirmation pour ceux qui croient que tout a été dit par cette sacro-sainte tradition.

Corollaire 2 : étant elle-même présentée avec le langage des mots — par un auteur qui se dénie le don d'infaillibilité -- on doit l'étudier avec une même prudence. Il faut souvent lire entre les lignes, avec un flair toujours en éveil, si l'on veut saisir toutes les intentions qui s'y trouvent [3].

– *S'attendre à découvrir un terrain nouveau.*

La Théosophie présente aussi des doctrines originales sur des points qui étaient restés souvent peu

1 M. K. Gandhi, *An autobiography*, Phoenix Press, Londres, 1949, p. 58.

2 Retournant en Inde, Gandhi y trouva plus tard, au sein de l'Indian National Congress (fondé en 1885 par un théosophe britannique A. O. Hume) une pléiade de participants actifs qui étaient aussi des théosophes. En souvenir de ces contributions du mouvement théosophique, l'Inde a émis un timbre spécial, en 1975, commémorant le centenaire de la Theosophical Society, avec son sceau et sa devise : « Il n'y a pas de religion au-dessus de la Vérité. »

3 Les détracteurs de la Théosophie ont mis à ce jeu une certaine mauvaise volonté. Quant aux autres auteurs, certains se sont crus parfois obligés de surcharger de gros traits ce qui était seulement en filigrane, offert à l'intuition du lecteur. Le langage ne sait que matérialiser l'indicible.

explorés, voire inconnus.

Citons par exemple : la constitution septuple du microcosme et du macrocosme, le mystère des origines de l'homme — physique, psychique et spirituel — la nature réelle de l'initiation, et tout ce qui s'y rapporte, les états de conscience après la mort, et les mécanismes de l'évolution. L'évolution surtout, à peine esquissée dans l'hindouisme, et pratiquement absente du bouddhisme, occupe une place de choix dans toute la Doctrine Secrète. Il importait à l'époque de faire pièce au Darwinisme prêtant à l'homme un ancêtre simiesque et de donner à tout être de l'univers la place qui lui revenait sur la longue chaîne évolutive où chacun joue son rôle et apporte sa contribution. L'apparition de l'homme est présentée comme un événement capital au point de convergence de plusieurs lignes évolutives.

Avant l'homme, une impulsion naturelle, travaillant sur le programme des acquis d'une précédente évolution a poussé à l'élaboration de formes de plus en plus complexes, à travers les règnes de la nature avant même le minéral, jusqu'à l'animal, permettant ainsi des expressions de conscience de plus en plus élevées.

Mais, avec l'homme, voici que tout change : avec sa conscience réfléchie (self-consciousness) il prend en charge sa propre évolution, par ses efforts auto-induits et auto-déterminés. Tout se passe maintenant dans sa sphère psychique. Maître de sa destinée, il chemine désormais d'incarnation en incarnation, sous le contrôle de la loi karmique. Qu'il n'attende aucun privilège ni don spécial qu'il n'ait d'abord gagnés par son propre mérite.

Un point essentiel : toute l'humanité progresse ensemble et elle a encore des milliers de siècles devant elle pour parvenir au plus haut sommet de spiritualité qu'il soit possible d'atteindre sur cette terre. Le but visé : l'Éveil total.

Tout cela fait beaucoup songer à Teilhard de Chardin. Et à son point Oméga. Mais ici c'est toujours la même famille d'âmes qui peine sur la courbe ascendante, de la terre au ciel de l'Esprit. Par la voie des renaissances.

Parlons réincarnation

Ce qui précède n'était pas inutile pour faire apparaître une évidence : s'il existe une Gnose unique où se fondent les religions, elle ne peut procéder d'un éclectisme. Mais, si elle n'est pas une mosaïque idéale où vient se loger « tout ce qu'il y a de bon dans chaque système », rien n'empêche, pour tenter de la décrire à un public, de s'appuyer ici et là sur ce qui, dans l'hindouisme, la kabbale, le christianisme, etc., reflète le mieux cette Gnose [1]. C'est ce qu'a fait Mme Blavatsky.

Pour aborder la réincarnation sous l'angle théosophique, il faudrait reprendre les modèles précédents en précisant ce qui est réalité et ce qui est superstition [2]. Cela nous entraînerait trop loin. Pour couper au plus court, admettons donc, en gros, le cadre cosmique de l'hindouisme, avec ses grandes lois. La pulsation éternelle des mondes, l'homme miroir de l'univers, la loi du dharma de la Gîtâ, la loi de

1 Pour sa part, l'étude comparée des religions, fondée sur des textes et des phénomènes objectifs, signale à bon droit les lignes de convergence, sans pouvoir saisir les « chaînons manquants » jalousement gardés dans tous les systèmes d'initiation, ni les ponts reliant ces systèmes.

2 Nous avons d'ailleurs essayé de le faire à maintes reprises. Voir l'histoire du roi Bharata.

causalité éthique du karma, etc.

Comme nous l'avons vu dans toutes les approches étudiées, le point névralgique — où, en fait, L'Inde se déchire entre bouddhistes et hindous — c'est la question de l'« âme ». Le noyau dur, permanent, des êtres transitoires. Une fois bien défini ce qu'est « l'homme-qui-se-réincarne », tout le reste coule de source — ou à peu près.

La Théosophie va-t-elle nous apporter une réponse claire et définitive ? Elle affirme l'existence dans chaque homme d'une entité consciente, immortelle, et d'essence divine. Ce que revendiquent naturellement tous les systèmes spiritualistes. Il faudra donc apporter au tableau d'innombrables touches supplémentaires pour lui donner son originalité et sa profondeur. Mme Blavatsky y a consacré des dizaines de pages rien que dans *la Clef de la Théosophie*. Ici, pas d'explications « réalistes », pas de formules à l'emporte-pièce pour séduire les foules. Chacun est invité à se faire une idée de la vérité — et à la remettre sans cesse en question lui-même. Pas d'orthodoxie en Théosophie. Essayons cependant de donner quelques indications suggestives.

Le Soi et l'Ego

Le mystère de l'âme humaine

« De même que d'un feu flambant jaillissent par milliers des étincelles de même nature, de même... de l'Impérissable naissent les êtres divers, et c'est en Lui aussi qu'ils retournent. » La Mundaka Upanishad donne ici un raccourci saisissant d'un cycle d'évolution.

La Théosophie appelle monades toutes ces étincelles de vie qui semblent ainsi émaner d'un même centre, surgi du Brahman absolu, mais qui, en réalité, n'en sont jamais séparées. Atma est bien la source de toute conscience : le plus petit atome est ainsi comme un point de conscience, promesse d'un éveil ultérieur.

Et toute l'évolution est le processus de la montée de cette conscience, depuis les expressions les plus rudimentaires jusqu'à celle d'un être divin embrassant tout l'univers.

Finalement, les monades « retournent vers l'Impérissable », avec tout l'acquis des expériences, mais surtout avec cette différence essentielle : la soi-conscience. Dans son essence, l'homme est une monade — foyer de conscience universelle — ayant accédé à cette condition unique : la conscience d'être un être individuel conscient. Une conscience réfléchie. Un Ego.

Dans leur racine, tous les Egos des hommes ont même essence, et participent d'une même âme universelle. Comme des rayons d'un même soleil, des expressions d'un même Logos.

Atma est pouvoir de connaissance. Pas plus que l'Absolu, il n'est penseur ni connaisseur. La rencontre nécessaire de l'Esprit et de la Matière dans l'homme a fourni à ce pouvoir un foyer ponctuel où il s'individualise, pour ainsi dire. Un connaisseur est né, qui va maintenant aller à la découverte de son Soi. Passer de la soi-conscience à la soi-connaissance, selon le langage de la Théosophie.

L'Ego n'est pas un pur esprit. Dans tous les mondes, l'expérience nécessite une base matérielle, un «

corps », un « véhicule ». C'est précisément le corps causal — le kârana sharîra des hindous — qui sert de support substantiel à l'Ego. Une sorte de miroir parabolique capable de concentrer en son foyer une image réfléchie du Logos.

Ainsi, dans le lotus de l'âme se trouve caché le grand Joyau, qui ne brillera de tous ses feux que lorsque la fleur s'ouvrira entièrement. Le Joyau est éternel, comme la monade. Quant à la fleur, l'entité consciente, avec sa forme éthérée, elle n'est indestructible que pendant la durée du cycle de manifestation — long délai offert à l'Ego pour gagner une réelle immortalité consciente, sur tous les plans de l'Être. Une destinée divine, dont l'issue incertaine mérite tous les efforts.

Un dieu en gestation

Gardons-nous de matérialiser ces tentatives d'explication.

Nous discernons bien au cœur de l'Ego un embryon-de-Tathagata, une promesse de Bouddha, comme l'a prévu le Mahâyâna ; mais n'allons pas confondre le germe de l'œuf avec les éléments nourriciers, ou la coquille.

Comme nous le verrons, l'Ego, lié à la terre par le karma passé, est obligé d'entrer en rapport avec le monde de l'incarnation ; après chaque vie, il écrème le butin spirituel de l'homme terrestre qu'il a dû animer. Semblable à un alchimiste, l'Ego distille ainsi la quintessence de tous ses instants d'existence humaine et l'assimile à son être donnant — si l'on peut dire — un parfum d'humanité à l'élément divin qui s'éveille en lui.

Aujourd'hui, pourtant, l'âme que nous sommes n'est encore qu'un dieu en gestation. Conscient de lui-même, riche d'une incroyable moisson d'expériences à la suite d'innombrables incarnations Mme Blavatsky le dit quasi omniscient — cet Ego en cours d'élaboration est lié au devenir. Pour longtemps encore. En conséquence, si nous l'envisageons comme un être distinct en évolution, il appartient au domaine illusoire des apparences surimposées (upadhi) cachant l'atman, seul immuable.

On comprend donc que le Vedânta strictement non dualiste ne s'arrête pas à cet Ego et prescrit de le transcender pour aller jusqu'à sa racine. On comprend aussi que le Bouddha ne se soit pas prononcé sur le sujet : ce qui évolue ne peut être pris pour un soi permanent. Pourtant, il existe dans cette réalité dynamique de l'Ego une éternelle promesse (Alaya, la conscience universelle de la Monade) et aussi un point d'appui solide pour la réaliser.

Gardons-nous donc de sous-estimer cet Ego qui pour le moment n'est encore que notre Soi réel caché au tréfonds de nous-mêmes. Car, c'est par ce foyer fonctionnel d'énergie et de conscience que parviennent à l'être incarné tous les pouvoirs qui font de lui véritablement un homme.

Mais sachons qu'il a encore beaucoup de chemin à parcourir pour que tous les éléments — ce qu'on pourrait appeler les skandha spirituels — dont il est tissé subissent la métamorphose radicale permettant à ce Soi individuel de s'unir au Soi universel [1].

1 Notre évolution a pour effet d'humaniser le Soi universel, si l'on peut oser cette expression. L'embryon divin a besoin pour croître d'une nourriture que seule la vie terrestre peut lui fournir ; mais pour sortir de sa matrice — tissée des éléments individuels de l'Ego — il doit s'affranchir des liens de

Les Écritures indiennes nous donnent parfois l'impression que ce genre d'alchimie est un peu à portée de la main, pourvu qu'on s'y exerce, qu'on médite, etc. Heureux l'anâgâmin bouddhiste qui-ne-reviendra-plus-qu'une-fois !

Les amateurs d'Absolu se délectent à ces lectures... qui ne leur coûtent que de la spéculation. En réalité, la voie directissime vers l'émancipation est, selon la Théosophie, hérissée des plus terribles difficultés. Elle passe par des initiations successives qui sont autant d'éveils — précédés d'une mort à un aspect ou l'autre de l'être. On ne s'élève pas facilement au-dessus du lot commun. La voie usuelle, pour l'ensemble de l'humanité ignorante, se parcourt en des millions d'années. Un moyen d'aller plus vite ? La pratique de l'altruisme.

« La soi-connaissance est le fruit d'actions aimantes. »

La vie et la mort

L'existence terrestre

Comme nous l'avons vu, le Vedânta décompose l'homme en cinq enveloppes (kosha), regroupées en trois corps (sharîra). Si on met à part, pour l'Ego, le corps causal (identifié généralement à la cinquième enveloppe, la « gaine-de-félicité »), il reste le corps grossier et le corps subtil qui assurent les fonctions physiques et psychiques, à l'aide des énergies prâniques.

La Théosophie admet ces éléments, en faisant un découpage un peu différent de celui des quatre kosha. Elle parle cette fois de quatre principes inférieurs (par opposition à l'Ego qu'elle décrit comme une trinité). Fait important, elle n'accorde à leur manifestation tangible qu'une existence limitée à une incarnation. Après la mort du corps physique, le corps subtil, appelé souvent corps astral [1], est lui-même condamné à la dissolution.

Pour simplifier, concevons donc l'Ego relié aux « réalités » terrestres grâce à son corps physique par le canal de cet intermédiaire indispensable — que l'on peut appeler (en gros) le corps psychique, l'« homme astral », etc. Les descriptions fournies par l'Inde restent tout à fait pertinentes (voir l'analyse du Vedânta ou des bouddhistes). La Théosophie, qui a beaucoup parlé aux Occidentaux, a insisté sur le caractère évanescent de l'être psycho-physique.

L'homme astral est trop souvent le lieu des énergies instinctives et du kâma-manas, le mental-désir. Il est vrai que les influences spirituelles de l'Ego peuvent s'y faire sentir : la voix de la conscience —

cette construction. L'union finale est l'identification avec le Logos d'une entité humaine qui a brisé toutes ses limites de conscience, et tout sens d'individualité distincte. Ce genre de transmutation relève de l'initiation la plus haute.

1 La notion de corps astral est très souple. Elle traduit l'idée d'une sorte d'enveloppe substantielle servant de base au développement d'une forme donnée d'existence. Il y a ainsi un corps astral somatique, plan idéal sur lequel se construit et s'appuie le corps physique, un corps astral lié à l'activité sensorielle et émotive, à l'activité intellectuelle, etc. (Le corps causal lui-même fournit une base substantielle à la vie de l'Ego.) Ces divisions du corps astral n'ont de sens que dans la mesure où elles peuvent avoir une existence indépendante.

résultante intégrée de toutes les expériences passées — l'intuition des réalités, les avertissements silencieux et les ordres intérieurs qu'on ne discute pas en sont autant de signes. Sans parler du génie qui se manifeste chez les plus grands. Génie artistique, intellectuel, poétique, spirituel — selon la tendance cultivée dans les vies passées...

Gardons-nous d'imaginer le corps psychique comme une sphère fermée. C'est bien là que se jouent toutes nos énergies mentales, nos désirs, nos pulsions, et que s'enregistre intégralement la trace des opérations de toute cette mécanique — notre mémoire complète, consciente et inconsciente — mais nous devons compter sur une caractéristique supplémentaire : la porosité de cette enveloppe.

De même que l'Ego est, en réalité, ouvert au monde des autres Egos, et au plan du mental universel dont il reflète les pouvoirs et la conscience, de même l'homme astral baigne — pour ainsi dire — dans le plan cosmique correspondant, qui est celui de la sphère psychique de la terre — la Lumière Astrale des occultistes médiévaux, remise en honneur par Éliphas Lévi. Sans cesse nous respirons cette atmosphère, et nous y déversons notre haleine psychique. Nous sommes ainsi constamment sous l'influence insidieuse de ce mental collectif que W. Q. Judge a comparé à une espèce de puissante machine à suggestionner les individus [1]. Cela ne simplifie pas notre tâche sur la voie de l'« émancipation ».

Dans l'équipement terrestre de l'Ego, n'oublions pas son corps physique. Sans ce dernier, pas de conscience de veille, pas d'acte volontaire, pas de pensée réfléchie, créatrice. Pas de karma produit, pas de karma subi ni effacé. Au stade actuel (et pour longtemps) on ne peut se passer du corps.

Pour faire un homme vivant, il faut donc l'activité coordonnée de toute la machinerie psychosomatique, plus l'aura de l'Ego dont la présence donne leur caractère soi-conscient aux pensées, perceptions, désirs et volitions. Sans l'Ego, l'homme ne serait qu'un animal supérieur. Lorsque vient le sommeil, on voit, dans les états hypnagogiques, se retirer peu à peu la conscience, tandis que la machine psychique fonctionne sur ses propres programmes. Dans le sommeil profond, l'Ego est affranchi de ses contraintes : il opère sur son plan naturel et librement « participe au banquet des dieux ». Ce que le Vedânta exprime en disant que le jiva s'est retiré dans sa gaine-de-félicité, qui alors « fonctionne à plein [2] ».

En d'autres termes, l'Ego s'échappe de sa personnalité terrestre qui, pour lui, est comme une étroite prison et ne lui laisse qu'« une activité restreinte », comme le suggère le Vedânta. Il vit alors une vie sans entraves, d'actes et de pensées, dans un langage qui nous échappe. Parfois, le cerveau du dormeur capte des bribes de cette activité et les traduit à sa manière, en rêves plus ou moins cohérents. Il arrive ainsi que l'Ego puisse parler à l'homme de chair, l'instruire, ou lui donner un avertissement. Si le souvenir du rêve ne s'efface pas trop vite.

L'Ego, constamment conscient, vit dans un cadre spatio-temporel qui n'est pas le nôtre. Il voit tout dans un perpétuel présent. Nul doute qu'il perçoive la trajectoire terrestre de sa personnalité, ainsi que l'approche de sa mort. Il arrive que des vivants soient clairement avertis de leur fin prochaine.

Notons d'ailleurs que chacun de nous vient au monde avec une durée de vie programmée. Même si,

1 C'est une des raisons pour lesquelles il est bien difficile de s'élever très au-dessus du niveau actuel de l'humanité, d'échapper aux « conceptions admises », aux psychoses collectives, etc.

2 Voir Vivekachûdâmani, op. cit., traduction Sauton, verset 208.

théoriquement, le corps humain est capable de vivre 300 ans, le karma individuel intervient considérablement pour limiter cette idéale longévité. Dans le cas de la mort naturelle (de vieillesse ou de maladie), la désorganisation commence parfois quelques années avant, sur le plan du corps astral. L'arrêt de la vie est donc l'aboutissement de processus programmés — ce qui apparaît aussi généralement à l'observation du médecin.

Le scénario de la mort

Mourir n'est pas aussi simple qu'on le croit. Qu'on envisage l'événement du point de vue du corps autant que de la conscience.

Mme Blavatsky avait déjà signalé (en 1877) qu'il ne fallait pas trop se fier aux apparences. Les signes classiques de la mort qui, à l'époque, autorisaient la rédaction du bulletin de décès n'étaient pas des critères sûrs. Tant que le corps subtil n'a pas relâché ses liens avec le physique, et que les organes vitaux n'ont pas subi de dommages irréparables, un réveil est toujours possible. On s'en est rendu compte avec les techniques modernes de réanimation.

Quant à l'être conscient, le dernier soupir exhalé par le corps ne marque pas la fin de tout. Loin de là. De même qu'au théâtre, une fois tombé le rideau sur la dernière scène, le plateau et les coulisses deviennent le siège d'une grande activité, de même l'homme, quittant la scène du monde, découvre en se retirant dans sa sphère psychique un étrange spectacle, d'une extraordinaire intensité : la revue complète de toute sa vie écoulée. Même en cas de mort violente.

Dans un article publié en 1889 « La mémoire chez les mourants » [1] Mme Blavatsky cite un texte théosophique (datant de 1883) dont l'actualité saute aux yeux après les enquêtes du Dr Moody : « Au dernier moment, la vie tout entière est reflétée dans notre mémoire : elle émerge de tous les recoins oubliés, image après image, un événement succédant à l'autre. Le cerveau mourant déluge les souvenirs avec une impulsion de la dernière énergie et la mémoire restitue fidèlement chacune des impressions qui lui avaient été confiées pendant la période d'activité du cerveau...

« Aucun homme ne meurt fou ou inconscient — comme l'affirment certains physiologistes. Même un individu en proie à la folie, ou à une crise de delirium tremens, a son instant de parfaite lucidité au moment de la mort, bien qu'il soit incapable de le faire savoir aux assistants. Souvent, l'homme peut paraître mort. Pourtant, après la dernière pulsation, entre le dernier battement de son cœur et le moment où la dernière étincelle de chaleur animale quitte le corps, le cerveau pense et l'Ego passe en revue en quelques brèves secondes l'intégralité de sa vie.

« Aussi parlez tout bas vous qui vous trouvez près du lit d'un mourant, en la présence solennelle de la mort.

« Tout spécialement observez le calme dès que la mort aura posé sa main moite et froide sur le corps. Parlez tout bas, dis je, de peur de troubler le cours naturel des pensées qui reviennent et d'empêcher l'activité intense du Passé projetant sa réflexion sur le voile du Futur... [2] »

Que se passe-t-il en réalité ? Dans l'article cité, ainsi que dans *la Clef de la Théosophie*, Mme

1 Voir *Théosophie*, revue mensuelle, vol. III, pp. 48-53, novembre 1927, Paris.

2 Ces recommandations, émanant d'un personnage vénéré de Mme Blavatsky, contrastent fortement avec la pratique courante — au Tibet en particulier — consistant à crier à l'oreille d'un mourant les instructions de la religion exotérique.

Blavatsky donne d'importants détails. À l'instant où le corps et les sens physiques cessent leurs fonctions, la conscience de la personne se fraie graduellement une voie d'évasion à travers les couches de son monde psychique (souvent, les mourants « voient » des parents décédés les accueillir avec affection) pour atteindre finalement, en pleine lucidité, une zone spirituelle directement placée sous la lumière propre de l'Ego.

Pendant un court instant, l'ego personnel devient un avec l'Ego individuel et omniscient.

« Si, au moment du grand changement que l'homme appelle la mort, ce que nous désignons comme "la mémoire " semble nous revenir dans toute sa vigueur et sa fraîcheur... ne serait-ce pas dû simplement au fait que, pendant quelques secondes au moins, nos deux mémoires (ou plutôt les deux états de conscience, l'inférieur et le supérieur) se rencontrent pour ne faire qu'une et que le mourant se trouve sur un plan où il n'y a ni passé ni futur mais où tout est en un seul présent [1]? »

Les descriptions des rescapés de la mort, interrogés par le Dr Moody, concordent étonnamment avec ces explications psychologiques de la Théosophie.

Dans cette extraordinaire expérience de transfert de la conscience terrestre jusqu'au plan de l'Ego, ce dernier a été perçu comme un Être de Lumière, plein d'amour et de bienveillance. Les témoins assurent : une compréhension mutuelle s'établit d'emblée, dans un dialogue sans mot. Comment s'en étonner ? La personnalité a été tout au long de son existence comme une branche soutenue par le tronc vivant de l'Ego. À l'heure où la sève se retire, elle retrouve la source dont elle n'avait jamais été séparée.

C'est aussi à ce moment que s'illumine le sommet du cœur, comme l'a enseigné l'Upanishad.

L'instant de vérité

Observons bien les conditions de la vision : au seuil même de la mort, plus d'émotion, plus de crainte ni de projet. La pleine lumière. En un clin d'oeil, le mourant se révèle à lui-même.

« Mais cet instant suffit pour lui montrer tout l'enchaînement des causes qui ont opéré sa vie durant. Il se voit et se comprend tel qu'il est, dépouillé de toute flatterie et cessant d'être dupe de ses propres illusions. Il lit sa vie en spectateur qui contemple l'arène qu'il quitte ; il sent et reconnaît la justice de toute la souffrance qu'il a subie [2]. »

Sans exception, chacun vit un jour cet instant de vérité. Parfois même, c'est le film de plusieurs vies successives qui se déroule à l'œil intérieur d'hommes bons et saints [3] : « ils reconnaissent alors la loi

1 Rien ne peut disparaître de la mémoire de l'Ego. Pour lui ce n'est d'ailleurs pas une mémoire mais « une réalité toujours présente sur un plan qui se trouve au-delà de nos conceptions de l'espace et du temps ».

2 *La clef de la Théosophie*, Compagnie Théosophie, Paris, 1946, p. 157.

3 Ce privilège marque bien que chaque être subit d'une façon personnalisée l'effet d'une loi générale. Les enquêtes auprès des mourants rescapés confirment bien ce point ; la qualité des expériences est très variable : certains ont parlé simplement d'une succession rapide d'images, d'autres ont nettement compris les conséquences à longue portée de leurs actes ; d'autres ont même fait une sorte d'expérience

de karma dans toute sa majesté et sa justice... ».

Tous ceux qui ont vécu cette expérience, et ont eu la chance de revenir, affirment avoir perdu toute crainte de la mort. Et la vie a pris désormais le sens nouveau d'une partie à jouer avec ferveur. Sur deux tableaux : comprendre et aimer. C'est précisément sur cette double voie — jnana et bhakti — que l'Ego pousse sa personnalité sur l'échiquier terrestre — si elle veut bien obéir à ses sollicitations.

L'aventure posthume

Et après?

Personne, dit-on, n'est revenu pour décrire la suite de l'aventure posthume.

L'homme ordinaire qui vit rivé à son corps physique est bien incapable de s'en passer pour penser et vouloir, alors que certains mystiques tibétains s'exercent, dit-on, au transfert de la conscience hors de ce corps. Ce qui leur permet de traverser le Bardo (la période post mortem) en voyageurs avertis [1]. En attendant cet exploit futur, M. Dupont meurt bel et bien. La séparation définitive qui se produit entre l'âme personnelle et son soutien de chair entraîne une désorganisation profonde : la machinerie psychique est mise hors service pour un temps.

Quelles que soient les conditions du décès, mort naturelle ou violente, survenant dans l'enfance ou à un âge avancé, et que l'homme soit bon, mauvais ou indifférent la conscience le quitte aussi soudainement que la flamme quitte la mèche quand on la souffle. Le matérialiste triomphe ?

Détrompons-nous. Il faut le temps que des mécanismes naturels se déclenchent pour organiser dans le corps psychique, « choqué » par la mort, une espèce de « cerveau » assez structuré pour autoriser une vague conscience personnelle à ce niveau. Mme Blavatsky a fait cette suggestion : « Le corps astral qui, pendant la vie est recouvert de l'enveloppe physique grossière, devient à son tour — une fois que la mort physique l'a libéré de cette carapace — la coquille qui abrite un autre corps plus éthéré. »

Cette élaboration commence aussitôt après la mort. Un tel processus se répète à chaque transition quand la conscience passe d'une sphère à l'autre. « Mais l'âme immortelle... ne change jamais, et reste indestructible. » Rappelons ici ce que nous avons appris de L'Inde : le décédé doit se constituer un corps spécial (deha) pour goûter les jouissances ou souffrances post mortem. En fait, on le voit, ce corps est plutôt une base intérieure de conscience, un champ psychique assez structuré pour y recevoir les expériences propres au plan abordé.

La conscience personnelle va-t-elle d'ailleurs se réveiller complètement à chaque étape avant de

d'omniscience au contact de l'Être de Lumière (Voir Dr Moody, *Lumières nouvelles sur la Vie après la Vie*, op. cit.). Rappelons ici le mot de Mme Blavatsky : L'Ego est presque omniscient, dans sa nature immortelle.

1 Les adeptes du yoga spirituel, qui apprennent à maîtriser et purifier tous leurs instruments, savent passer consciemment sur tous les plans de leur nature et y exercer leurs pouvoirs. Prenons garde à cette tentation du « transfert de la conscience » : devenir actif sur le plan astral, ou psychique, c'est se payer le luxe de créer du karma nouveau qui risque d'être encore plus lourd que le karma terrestre que nous traînons. Sans parler des dangers de l'aventure.

rejoindre sa source ?

La réponse est non. En général. Il y a des exceptions [2]. Et des exceptions aux exceptions [3].

Cette disposition de la Nature est d'ailleurs fort heureuse. Car le monde de la mort est un monde d'effets que subit la conscience, sans pouvoir exercer le contrôle de la volonté. Et il se trouve que la traversée de l'univers psychique, ou astral, n'est pas de tout repos.

Un étrange creuset d'alchimiste

Faisons le point : le corps subtil privé de son prolongement physique n'est plus d'aucune utilité pour l'Ego. Commence alors un phénomène de rejet de cette enveloppe qui a fait son temps, et est vouée à la décomposition. Mais en se dégageant de cette entrave, l'Ego va entraîner avec lui — un peu comme un puissant aimant attire la limaille de fer en suspension dans un liquide — toutes les énergies psychiques du corps astral qui sont en harmonie avec sa nature. Une image plus poétique est celle du cygne (Hamsa) de la légende indienne qu'on dit capable de séparer, pour s'en nourrir, le lait de l'eau.

Cette phase est capitale : elle permet à l'Ego de réunir tout le butin spirituel de la vie qui vient de s'écouler. Il paraît que cette opération, qui finalement ampute l'animal psychique de ses forces vives, ne se fait pas sans mal. Ce n'est pas une idéale décantation. On peut évoquer un creuset d'alchimiste où travaille une masse en fusion pour aboutir à séparer le métal pur de ses scories. Mais ici nous n'avons pas affaire à des éléments inertes : la séparation des énergies terrestres et célestes est un processus... énergétique.

Il est question d'une sorte de lutte à mort, un combat suprême entre les deux pôles de la personnalité. C'est qu'il y a une énorme force psychique cachée dans nos passions, nos désirs insatisfaits, notre attachement farouche à la terre.

De toutes les régions du kâma loka des bouddhistes, cette zone astrale où a lieu cette expérience purgatorielle, est bien celle où les énergies de kâma (le désir) se déchaînent de toute leur force [3], jusqu'au moment de la seconde mort qui libère l'Ego de son fardeau.

S'il existe un jugement des morts, ne serait-ce pas à ce point du kâma loka qu'il se situe ? Il est vrai qu'il y a eu déjà la vision panoramique de la vie à l'heure dernière. Une vision globale, impartiale, mais sans condamnation. Ici, au contraire, l'âme personnelle est dans la balance. Tout l'agrégat des énergies

2 Dans les cas spéciaux, il faut ranger les suicidés et les individus décédés de mort violente (exécution capitale, etc.) arrachés à la vie en pleine force et avec d'immenses désirs inassouvis. Ils ne sont morts qu'en apparence mais restent pris dans les remous de la zone la plus sensible de leur psychisme. Si les hommes savaient, ils en finiraient une bonne fois avec la peine capitale. Quant au suicide, ce n'est pas un hasard si les religions l'interdisent.

3 Citons par exemple le cas des accidentés, morts avant le terme de leur programme biologique. La Théosophie suggère la possibilité pour eux d'une période d'attente où s'épuise la réserve de vitalité qui les aurait portés à un âge bien plus avancé. Cette attente se fait dans une semi-inconscience peuplée de rêves paisibles. Sauf si ces individus sont morts avec la haine au coeur, ou pleins de désirs bestiaux.

3 Les théosophes donnent généralement le nom de Kama loka à cette phase particulière de la vie post mortem.

psychiques d'une vie entière va-t-il être abandonné comme un inutile rebut dont rien ne mérite d'être sauvegardé ? Ou bien se trouvera-t-il, dans toute cette masse, quelque filon d'humanité spirituelle à exploiter par l'Ego, pour l'intégrer à sa nature impérissable ?

Sauf exception, dans le cas d'êtres grossiers et méchants dont la personnalité se réveille et s'active dans le climat de ce kâma loka, l'homme n'assiste pas consciemment à cette tempête, qui serait pour lui un inutile cauchemar — de même que la nature le préserve de sentir la désagrégation de son corps physique avant la mort.

Dans son aventure posthume, l'homme normal — ni ange ni bête — ne souffre pas les tortures dont le menace l'exotérisme des religions. Et dans le kâma loka, il ne purge pas une peine en attendant de mériter le ciel : il se dépouille de tout ce qui ne peut y entrer.

Les peines viendront plus tard, dans la prochaine incarnation, où les conséquences des actes erronés se présenteront dans des conditions où l'homme complet, avec une intelligence et une volonté actives, pourra y faire face en mobilisant toutes ses ressources. Dans les conditions mêmes où il a engagé sa responsabilité karmique dans la vie précédente. En attendant, la mort est une phase de repos et d'intense assimilation pour l'Ego.

Quant au corps psychique abandonné après la seconde mort, il est voué à la désagrégation. On lui donne le nom imagé de coque astrale (en anglais : astral shell) pour signifier qu'il est vide de toute conscience humaine. Ce n'est qu'une enveloppe bourrée d'énergies de désir (un kâma rupa). Privée de toute intelligence et de sens moral, elle conserve cependant, comme une bande magnétique, toutes les informations relatives à la personnalité défunte — en fait, tous les skandha y sont comme photographiés. Qu'un médium se mette en rapport avec une pareille entité — en lui offrant les services de sa propre constitution humaine — il donnera l'illusion parfaite aux assistants d'être relié à l'esprit vivant d'un décédé. Mémoire des faits, intonation de la voix, façon d'écrire, de dessiner, tics, habitudes — toute l'information est là, comme dans une cassette de haute fidélité. Il suffit de l'activer par le canal d'un « lecteur » convenable [1]. Pendant ce temps-là, l'Ego est loin. Si l'on peut dire.

Une naissance au ciel

Sauf si l'Ego n'a rien pu glaner — auquel cas la réincarnation presque immédiate est inévitable — une nouvelle métamorphose va se produire. Les éléments spirituels soutirés à la personnalité vont maintenant induire l'élaboration par l'Ego d'un cadre particulier permettant de les assimiler. L'hindou parlerait ici de la production d'un corps céleste indispensable pour accéder au svarga. C'est effectivement une période de gestation qui commence. On se prend à songer que l'Ego tisse, de sa propre substance, une enveloppe éphémère qui va faire revivre tout le côté lumineux de l'homme terrestre, et offrir une libre carrière à ses énergies les plus nobles. Le développement de cet enfant céleste dans la matrice de l'Ego a une durée proportionnée à la qualité spirituelle de l'individu. Pendant cette attente, aucune conscience personnelle.

La Théosophie ne s'étend pas beaucoup sur ce point. Vers la fin de la période de gestation, la

1 Si l'on tient compte de ce que le « lecteur » (le médium en l'occurrence) peut en « rajouter », de son propre cru, ou en puisant dans le mental des assistants ou encore dans le mental collectif de la Lumière Astrale, on arrive à un ensemble inépuisable de messages possibles en provenance de l'« au-delà ».

conscience se réveille par étapes. Peut-être le temps de s'adapter à l'atmosphère céleste où elle émerge.

C'est maintenant une béatitude sans mélange [1]. Enfermé dans les images idéales de sa personnalité sublimée, l'Ego va vivre une expérience subjective dont rien ne peut donner une image approchante. L'instant de bonheur terrestre le plus complet, la vision la plus lumineuse ne donnent qu'une pâle idée de l'intensité et de la félicité de cette sorte de rêve, où aucune limite n'existe plus, aucune ombre, aucune contrainte, rien de ce qui mélange ici-bas toujours un peu de fiel à la plus douce ambrosie. Là, tous les élans d'amour généreux, les souhaits non réalisés, les aspirations nobles, les désirs de progrès inassouvis, les appels à la justice divine dans les souffrances que l'on croyait imméritées, en somme toutes les énergies de la vie psychique qui ont quelque support de nature spirituelle, tous les besoins légitimes frustrés sont autant de germes qui vont croître et s'épanouir en visions sublimes, en actions vécues, en réalisations sans cesse plus parfaites.

Isolé dans sa sphère, l'être se voit entouré de ceux qu'il a aimés — la mère choie des enfants idéaux qui lui rendent son amour, le philanthrope sert une humanité enfin heureuse et le musicien goûte à l'infini les harmonies sublimes qu'il avait vainement recherchées. Le fidèle entre dans la lumière du Dieu qu'il a appelé de ses prières, selon les images que sa foi lui avait proposées.

L'Ego médite en lui-même sa dernière incarnation — en dehors des limites du temps et de l'espace [2]. Toujours, un présent intense. Dans cet état indescriptible où la personnalité est enfin heureuse, au-delà de tout ce qu'elle aurait pu imaginer, il n'y a plus aucun contact possible avec les vivants. Mais il est dit que la mort n'est pas un obstacle à la force de l'amour entre les êtres.

C'est ici vraiment que l'enveloppe de l'Ego mérite son nom védantique : gaine-de-félicité.

Le retour a l'incarnation

La fin d'un paradis

Illusion que tout cela ! Temps perdu ! murmure le chercheur d'Absolu. Sans doute, mais étape inévitable et bienfaisante sur la voie de la libération. Si l'homme à l'état incarné était sans cesse conscient de sa nature profonde et se comportait comme un digne ambassadeur du Monarque intérieur, ses actions renforceraient en lui l'empire de ce Roi, il ne se projetterait pas constamment dans des chimères en s'y épuisant — et ce paradis ne serait plus nécessaire.

Il est vrai que ce séjour peut nous retenir au ciel bien longtemps. La Gîtâ avait dit : de très nombreuses années. Dans le cas de l'aspirant-yogi [3].

Pour les hommes que nous sommes, la moyenne de l'intervalle entre deux vies s'établit aux environs de 1000 à 1500 ans. Tout étant proportionné à l'ampleur de la moisson d'une vie, on ne peut fixer de chiffre précis, applicable à chaque cas. Dans une maternité, deux enfants qui naissent en même temps

1 Sauf pour le sceptique endurci.

2 La Théosophie a appelé cet état exalté le devachan, d'après un mot tibétain emprunté à l'exotérisme bouddhique, où il désigne apparemment le paradis occidental d'Amitabha.

3 Au contraire, un yogi entraîné, un initié, apprend à éviter cette longue période d'assimilation et de repos, pour continuer sans retard sa progression ou, comme le bodhisattva, oeuvrer au salut des autres.

ont eu certainement des aventures pré-natales fort différentes : peut-être 300 ans de repos pour l'un, 3000 pour l'autre. Une chose est sûre : le paradis n'est pas éternel, et l'être qui le vit y traverse diverses phases, comparables à l'enfance et à l'âge mûr. Et un moment arrive où s'épuisent les énergies qui soutenaient l'Ego dans son rêve : progressivement, il s'en dégage. Et la conscience personnelle, qui a eu son heure de gloire, vient à s'éteindre définitivement.

On dit alors que l'âme a traversé le fleuve du Léthé : rien ne reste plus de l'homme ou de la femme qui a vécu jadis sur la terre. Rien, sinon la riche moisson d'expériences humaines que l'Ego a récoltée, et qu'il a ajoutée comme une perle à « un collier précieux — la succession de toutes ses vies antérieures [1] ».

Dégagé des dernières images de sa personnalité évanouie, l'Ego jouit de sa pleine liberté, comme un foyer de conscience universelle... avant que l'heure du retour sonne à l'horloge karmique. Les liens magnétiques qui l'unissent à la terre se réaffirment. Une nouvelle incarnation est inévitable. Mais, dans sa liberté un moment retrouvée, il a une vision prospective de la vie qui l'attend et réalise toutes les causes qui y ont conduit. Mme Blavatsky précise : le « fil d'or » voit toutes ses « perles » et il n'en manque pas une.

Cette vision semble avoir lieu juste avant la naissance [2]. L'Ego y perçoit les lignes du futur et leur justice. Il se charge de sa croix : un nouvel enfant est né sur la terre [3].

Un être tout neuf

Peu de détails précis sur le processus de la conception : il semble que même avant ce moment une certaine connexion s'établisse entre l'Ego et la future mère. Quoi qu'il en soit, l'enfant se développera sur une trame définie par le karma venu à maturité, sur des programmes où se ré-affirment les tendances et caractéristiques physiques, psychiques et spirituelles des incarnations précédentes.

Pour la Théosophie, c'est un être tout neuf qui vient au monde, bien que porteur de multiples hérédités — celles de ses parents, de sa race et... de son âme. Cerveau et corps neufs. Corps astral nouveau, où va se constituer un nouveau psychisme. Les bouddhistes avaient raison : c'est une conscience nouvelle qui s'établit dans un nouveau domaine. Rien d'étonnant d'ailleurs à ce que le nouvel être ignore tout de ses prédécesseurs : le souvenir des vies passées lui est inaccessible — dans la partie permanente de l'Ego.

Il y a pourtant des exceptions. Ce sont les cas de réincarnation presque immédiate signalés par Mme Blavatsky :

— enfants morts en bas âge : avortements, enfants décédés avant d'avoir vécu une vie d'êtres

1 L'Ego est appelé aussi Sutrâtma, l'Âme-fil qui réunit entre elles toutes les perles du collier en un tout. Shankarâchârya précise que la gaine-de-félicité est le produit des bonnes actions accomplies en d'autres existences — ce qui prend tout son sens avec les explications de la Théosophie sur la vie post mortem.

2 On trouve un écho de ce point précis dans l'exotérisme de la Garbha Upanishad qui, comme on l'a vu, en fait une description très « réaliste » et dramatique : l'être qui va naître n'y accepte guère son sort. On croit même au Tibet que le défunt (qu'on imagine exactement comme une personnalité humaine) est capable après ses 49 jours de Bardo, de refuser l'incarnation, ou de choisir telle ou telle destination — ce qui supposerait de bien grands pouvoirs magiques, inconnus des foules superstitieuses.

3 Voir *La clef de la Théosophie*, op. cit., et aussi *l'Océan de Théosophie* de W. Q. Judge, Nouvelle édition, Textes Théosophiques, Paris 1981.

responsables [1],
— idiots congénitaux (donc irresponsables).

Si on laisse de côté les cas déjà évoqués des yogis et des bodhisattva, qu'arrive-t-il à ces êtres fauchés par la mort, souvent en pleine vitalité ? Les forces ascensionnelles qui les éloigneraient de la terre sont inexistantes, alors que toute la vie qu'ils portent en eux les entraîne au contraire vers l'incarnation.

Ils renaissent donc, mais avec le même corps psychique, les mêmes éléments de personnalité; en particulier, avec la mémoire de leur existence précédente. Et, parfois, ils racontent leurs souvenirs. Les adultes n'en reviennent pas. Le prof. Stevenson a dans ses dossiers plus d'un cas qui se range dans cette description.

Ne confondons pas ces exemples avec ceux des hommes grossiers dont l'Ego est rappelé à une incarnation très rapide : ils renaissent en ayant abandonné dans la psychosphère de la terre une coque astrale qui, dans leur cas, peut mettre des siècles à se désintégrer. Un danger public. Notons d'ailleurs que le plus bestial des hommes ne s'incarnera jamais dans un corps animal. La Nature ne revient jamais en arrière [2]. L'Ego ne tombe pas dans n'importe quel corps : le germe idéal de l'enfant à naître n'est sûrement pas fourni par les parents. Et l'Ego est attiré vers eux par des affinités du passé.

Ajoutons, si c'était nécessaire, que parler d'incarnation pour l'Ego est un peu un abus de termes. Cet Être ne descend pas dans un corps de chair pour s'y enfermer. Il n'est pas dans ma main qui écrit, ni dans votre oeil qui lit. Mais s'il n'animait pas ce corps de quelque manière, nous ne serions pas des penseurs, réfléchissant à la réincarnation.

Des perspectives insoupçonnées

Les anges ont bien de la chance d'être des anges, et nous, bien du malheur d'être des mortels. Pourquoi cette différence ? Pour la Théosophie rien n'est arbitraire. Il n'y a pas de miracle.

Tout est, a été, ou sera un homme. Le plus haut des Archanges a lui aussi peiné un jour, sur une terre depuis longtemps oubliée. Mais quoi ? Si les plus sages d'entre les hommes s'engouffrent dans le nirvâna, comment naissent ces Archanges ? Ici la Théosophie est hérétique aux yeux de l'Oriental orthodoxe. Pour elle, le plus long des nirvâna est comme un clin d'oeil au regard de l'éternité.

Si l'évolution avait une fin, par immersion dans l'Absolu, tout s'arrêterait en amont de la chaîne. Il n'y aurait pas de légions angéliques, pas d'Élohim séparant la lumière des ténèbres, pas de démiurges. Aucun Grand Architecte de l'Univers. Parce que toutes ces hiérarchies d'Intelligences et de Puissances à la dimension cosmique, dont c'est la fonction de présider à la naissance et à la construction progressive

1 On fixe traditionnellement à 7 ans l'âge de raison ; c'est à ce moment que l'influence morale de l'Ego commence à se faire sentir et que l'enfant devient créateur de karma, selon le mot consacré.

2 Par la qualité de sa pensée, l'homme est censé non seulement progresser lui-même mais aider aussi les êtres des règnes inférieurs. Comme il échange constamment des énergies et des substances de toute sorte avec le cosmos, il arrive que ces éléments humains aillent vitaliser des règnes inférieurs en les marquant de leur empreinte, noble ou grossière. L'homme ne s'incarne jamais dans un animal, mais ses « atomes vitaux » peuvent communiquer leur magnétisme au monde animal, s'y « incarner » pour ainsi dire. C'est l'explication théosophique de la superstition de la métempsychose.

des mondes, passeraient leur temps béatement à baigner dans la contemplation de l'Un-sans-Second... Il n'y aurait pas non plus l'Homme sur cette planète.

Pour épanouir dans l'enfant l'humanité qui dort, il faut des parents attentifs qui l'entourent, et induisent en lui l'éveil de ses facultés.

De façon analogue, pour faire surgir le pouvoir de l'intelligence réfléchie dans des monades encore « endormies », mais devenues prêtes à s'éveiller, à la suite de leur évolution antérieure, il a fallu l'intervention volontaire et consciente d'Egos pleinement « adultes », si l'on peut dire. Des Parents divins.

La Doctrine Secrète en parle comme des *returning nirvanees*, des âmes sorties du nirvâna et revenues sur notre terre, pour apporter à l'humanité naissante ce qui, sans elles, n'aurait jamais pu s'allumer spontanément avant des éons : le feu de l'intelligence.

Le mythe de Prométhée descendant donner aux hommes d'argile le feu volé au ciel n'est pas une simple légende. Il rappelle un épisode vécu de notre histoire oubliée [1].

Depuis ces jours, comme le Titan enchaîné à son rocher, les Egos sont attachés au monde terrestre. Et l'homme, sans cesse dévoré par le vautour de passions illusoire, cherche la délivrance promise.

Un jour, Héraklès, le héros solaire, libérera le Titan qui deviendra immortel.

Mais le nirvâna s'achèvera tôt ou tard. La loi de la Nature reprend toujours ses droits. Il faut continuer la route. Toujours plus haut. Avec cette nuance : l'aide que tu as reçue de ceux qui te précédaient, tu la donneras à ton tour à ceux qui, derrière toi, attendent que tu leur tendes la main. Sans la solidarité des plus petits, le dévouement généreux des cadets, la compassion des plus grands, le cosmos ne serait plus qu'un chaos.

L'utopie ou la mort

Mme Blavatsky a beaucoup fait pour répandre en Occident les doctrines orientales. En les humanisant. Parce que le cœur ésotérique des religions ne peut être une construction desséchée. Témoin le Mahâyâna, témoin la Gîtâ. Plus tard, des intellectuels, à l'affût de l'Absolu, lui ont beaucoup reproché de ne pas avoir anticipé leurs savantes conclusions, avec les termes choisis. Pourtant, un homme ne s'y est pas trompé. Il avait le droit de parler : M. K. Gandhi. À son biographe, Louis Fischer, il déclara, en parlant de la Théosophie [2] : « It is Hinduism at its best » — c'est l'hindouisme dans ce qu'il a de meilleur. Sans doute ne pensait-il pas qu'aux éclaircissements apportés à l'exotérisme de sa religion. Deux fois, il répéta : « La Théosophie est la fraternité de l'homme. »

C'est parce qu'elle pensait que rien n'était plus urgent pour soulager les maux de l'humanité que Mme Blavatsky a choisi d'insister si fortement sur des notions comme le karma, la réincarnation, l'indéfinie

1 La Genèse, pour sa part, a évoqué le fruit de l'arbre de la connaissance. Rebelle comme Prométhée, le serpent a induit dans les créatures innocentes le désir d'en manger. Un diable ce serpent ? Ne mérite-t-il pas le nom de Lucifer : le porte-lumière ?

2 Louis Fischer, *The Life of Mahatma Gandhi*, Harper, New York, 1950, p. 437.

perfectibilité de l'homme et la réalité de sa racine spirituelle. L'unité dynamique des créatures.

Mais ce n'était pas pour que ses auditeurs n'en tirent que des discours élégants. Et les conseils n'ont pas manqué, de la main de Blavatsky ou de Judge.

Si vous parlez de karma, bannissez-en les visions rabougries — le souci de vous faire du « bon karma », et l'angoisse du « mauvais ». Faites de votre mieux, et laissez les résultats à la Loi. Reposez-vous sur l'Océan de la vie, sans négliger une seule action. Karma aide les âmes à se forger elles-mêmes.

Enseignez sans relâche la réincarnation, la loi jumelle de karma, par laquelle tout progrès est possible; mais ne répétez pas : « je me réincarne », en rêvant à l'être glorieux (ou dérisoire) que vous avez pu être, ou en convoitant un bonheur futur. Comprenez plutôt l'homme que vous êtes aujourd'hui. Acceptez les douleurs de la naissance, puisque c'est ici-bas que tout se joue. Et si la mort arrive, pour vous soulager un moment, faites qu'elle vous prenne à votre poste. Comme si vous alliez durer toujours.

Quant à la « perfection », chassez tout romantisme. Si vous avez compris qu'il n'y a pas d'autre enfer que celui que se créent les hommes sur la terre, ne tombez pas dans l'illusoire espérance du « salut ». Même en le cherchant, il vous faudrait d'innombrables siècles d'efforts égoïstes. Pendant ce temps, l'ignorance reste la cause féconde de souffrances infinies autour de vous.

L'homme est en construction. Appuyez-vous donc sur la certitude de votre perfectibilité pour vous aider à vous tenir debout. En adultes, confiants dans les promesses de votre nature spirituelle; sans peur, et sans espoir de miracles futiles. Sans orgueil puéril, puisque la meule de la vie broie tout ce qui se sépare de l'unité des créatures.

Si vous cherchez une voie sûre, la voici : prenez au plus tôt conscience de l'unité de la famille humaine, servez-la et aidez les autres de votre mieux à la réaliser.

Sur cette voie, autant que possible, oubliez le « Je-moi », pour le « Je-nous les hommes de la terre. » Ainsi, à votre humble degré, vous imitez l'initié qui atteint le Logos et perd le sens de son individualité en identifiant son Ego sublimé à ce grand cœur cosmique — qui n'est autre, dans son expression compréhensible, que la collectivité unie des plus hautes consciences spirituelles de notre univers [1].

Sur la planète menacée, la Théosophie a fait appel à l'intelligence et au cœur des hommes. Avec un message d'urgence dont l'intention était transparente.

Éveiller l'humanité au sens de sa vraie destinée, en visant à construire une fraternité à l'échelle mondiale. Et l'avertir des dangers qu'elle courait.

En somme, pour paraphraser René Dumont : l'Utopie ou la Mort. Coincé dans ses contradictions, le XXe siècle s'épuise à chercher une troisième voie. Mais avec chaque année s'alourdit la note karmique que les peuples déchirés auront à régler dans les siècles à venir. Les peuples aussi se réincarnent. Pour payer leurs dettes. Mais quoi qu'elle fasse, l'humanité a toujours soif d'idées spirituelles. Elle attend des

1 Comparable en cela à l'Ego humain, le Logos recueille, dans sa lumineuse sphère de Félicité, le fruit de la totalité des expériences des êtres de son univers.

éveilleurs qui lui fassent retrouver la source intérieure de ces idées.

« Montre la voie, même faiblement et perdu parmi la foule comme fait l'étoile du soir à ceux qui vont leur chemin dans les ténèbres. »

(La Voix du Silence.)

CHAPITRE V

Des modèles de réincarnation sans âme

L'idée de réincarnation implique chez l'homme l'existence d'un « dehors » et d'un « dedans », d'un corps périssable et de ce qu'on a tendance à appeler un Esprit, capable de persister après la mort pour se manifester ensuite dans un nouveau corps. Après ses grandes conquêtes sur la matière, la Science s'avise maintenant de s'annexer l'Esprit. Science et Conscience se cherchent.

On note cependant une fâcheuse confusion à interpréter l'Esprit en termes d'informatique. On prend le mens pour le Spiritus, le psychique, dans ce qu'il a de réductible à des mécanismes de saisie, de mémorisation, et de traitement de l'information, avec ce qu'il y a de Conscience éveillée dans le spirituel [1].

Sans matière physique, nous avait-on affirmé, pas d'Esprit. Mais, la page se tourne : voici l'ère du matérialisme transcendant ; on apprend que la Matière avait justement une face cachée : l'Esprit. Aussi, soyons rassurés, le « Moi » ne se perdra pas. Dans un univers dont le tissu est indestructible, il réapparaîtra sans cesse. Comme l'ont cru les Chinois : « Tu revivras dans tes milliers de descendants. »

Un modèle à mémoire génétique

Ian Stevenson évoque cette hypothèse dans ses *Twenty Cases* (p. 304). Les prétendues mémoires de vies passées arriveraient alors comme des affleurements à la conscience des expériences d'antécédents du sujet. Dans ce cas, il faudrait admettre que « l'homme se " souvient " avec toute l'imagerie visuelle et autre de ce qui est arrivé à ses ancêtres, tout comme par exemple un oiseau peut " se souvenir " de la manière de voler une fois poussé hors du nid ». Une manière d'instinct.

Dans cette hypothèse audacieuse, le Moi resterait imprimé (avec celui de tous nos parents) sur la base moléculaire de l'hérédité — ce qui revient à attribuer aux gènes des pouvoirs de transmission un peu fantastiques [2], qu'on n'avait pas encore osé leur prêter. Notons avec tristesse que nous ne communiquerions de la sorte à nos enfants qu'une partie bien tronquée de notre Moi — privé de tout ce qu'il devient après le temps de la procréation. Il est vrai que pour le généticien moderne cela ne compte guère : « L'individu n'est qu'un artefact contingent inventé par les gènes pour se reproduire. » Sans doute aussi pour réaliser un perfectionnement.

Une nouveauté : les électrons savants

1 En termes de l'hindouisme, on confond manas, ou l'antahkarana, avec le témoin des mécanismes psychiques.

2 Fantastique pour fantastique, on peut accueillir cette information donnée par Mme Blavatsky (en 1877) : chaque individu possède dans sa sphère psychique les images de ses antécédents ; il peut arriver qu'une femme enceinte projette ainsi sur son enfant l'image physique d'un ancêtre lointain qu'elle n'a jamais connu. Duplication d'une apparence extérieure, mais non réincarnation.

Jean Charon n'a pas cherché à construire une théorie de la réincarnation. Mais avec la philosophie qu'il nous offre en accordant aux électrons tous les pouvoirs qu'on prête à l'Esprit (traduisez : le mental mécanique), nous ne sommes plus en peine pour expliquer l'univers, l'évolution, et maint problème épineux où ont achoppé les métaphysiciens impuissants. Et nous ne craignons plus la mort. Dans l'électron, micro-trou noir rempli de lumière, s'emmagasine et s'organise pour l'éternité l'information, ou (pour être plus scientifique) s'accroît la néguentropie.

Et mon Moi, votre Moi, tout s'y trouve en marques dynamiques indélébiles. Comme l'écrit Jean Charon [1] : « Chaque électron ayant appartenu à notre corps (ou au moins à notre A.D.N.) est porteur de notre Je entier. »

Et, à chaque seconde, nous respirons des électrons chargés du Moi de Jules César et de Cléopâtre. Ces corpuscules pleins d'Esprit, semblant sortis d'un roman de science-fiction, subissent une sorte de « transhumance » en se fixant dans une espèce vivante puis dans l'autre pour y augmenter leur savoir. L'évolution ascendante à l'échelle particulière [2].

Pour construire un homme, il faut montrer patte blanche : les électrons au travail sur les lieux de la première cellule n'accepteront les étrangers que s'ils ont un « niveau néguentropique » au moins égal. Électrons incompetents s'abstenir. Jusqu'où va la ségrégation ?

Il est vrai que pour reproduire une molécule d'A.D.N. il faut des experts en recopiage. Et Jean Charon de conclure : il doit y avoir quelque chose de très vrai et de très profond dans les théories de la Réincarnation. On se prend à rêver : pourquoi un nombre suffisant de ces électrons savants (et voyageurs) ne réussiraient-ils pas à se regrouper un jour ensemble pour me reconstruire en entier, ou presque, en n'acceptant comme collaborateurs que des « anciens » avec qui ils me constituent aujourd'hui ?

Ne soyons pas si individualistes : à quoi bon refaire le même être ? Réjouissons-nous déjà en pensant que nos électrons se retrouvent indiscutablement, ici et là, avec ceux de nos êtres chers pour s'engager en d'amoureuses interactions...

La Science nous réserve de ces surprises. Il faut le temps de s'y habituer.

Il ne nous appartient pas de juger. Laissons les néo-agnostiques de Princeton, de Paris et d'ailleurs régler entre eux leurs débats.

Observons seulement que Charon, physicien-philosophe, doublé souvent d'un poète et d'un moraliste, récupère aisément, au profit de ce qui n'est encore qu'une théorie, tout ce qui a été dit de l'inconscient collectif, du mental cosmique, de la lumière astrale... avec ce que ces notions ont pu fournir d'éléments pour expliquer la parapsychologie.

Notons aussi que ces migrations électroniques d'une forme à l'autre ressemblent par plus d'un trait à ce qui est appelé tout bonnement métempsychose [3] par la Théosophie — qui ne la confond pas avec la

1 Jean E. Charon, *L'Esprit cet inconnu*, Albin Michel, Paris, 1977 (p. 141).

2 Pas toujours ascendante, hélas! Quand il arrive que le lion dévore l'explorateur.

3 Il peut être intéressant de signaler ici que Mme Blavatsky a désigné parfois les atomes de la science

réincarnation. Au fond, les intelligents corpuscules ne renferment peut-être pas tout l'Esprit de l'Univers, mais pourraient n'être encore que des débutants par rapport à d'autres entités plus « spirituelles ». Qui pourrait le dire ?

En sanskrit le mot *anu* désigne une particule infinitésimale — un atome. Le Purusha suprême au sommet de l'échelle des êtres est dit « plus subtil que l'atomique ». Bien loin du psychisme terrestre. Question de vibrations peut-être? Esprit et Matière sont les deux facettes, les deux pôles d'une même réalité.

Tous médiums

Jadis plus d'un hérétique cathare est mort sur le bûcher. S'il est resté quelque chose du psychisme de ces malheureux qu'a-t-il pu en advenir ? Supposons que la « coque astrale » de l'un d'eux, pleine de vitalité et d'énergies psychiques, ait pu traverser les siècles et nous arrive douée encore d'une certaine cohérence : si l'Ego de l'ancien cathare vient alors à s'incarner, il y a de grandes chances que cette « coque » soit attirée puissamment vers lui, par l'affinité du passé, et se mette à interférer dans la vie psychique de la personne nouvelle. Par des rêves, des cauchemars, reflétant des souvenirs fortement imprimés dans la coque, porteuse, rappelons-le, de toute la mémoire détaillée de la vie écoulée.

Un Moi précédent viendrait ainsi coloniser le Moi actuel, et le perturber [1]. Pure hypothèse, bien entendu, que la Théosophie n'écarte d'ailleurs pas.

Si maintenant ces restes psychiques, après leur lente désagrégation naturelle, ont perdu leur cohérence, le « Moi » antérieur ne pourra manifester que des bribes de souvenirs. De vagues réminiscences, ou quelques images passagères. D'ailleurs, s'il est vrai, comme beaucoup de gens l'affirment, que nous sommes tous un peu « médiums », il se pourrait même que nous captions nous-mêmes certaines images flottantes qui nous sont parfaitement étrangères mais qui prennent vie dans notre sphère psychique, à un moment où nous sommes particulièrement « réceptifs ». Nous aurions ainsi l'impression de revivre une vie passée — mais ce serait... celle d'un autre — un inconnu.

C'est ce genre de modèle insolite (mais ingénieux) de réincarnation-sans-âme qu'a retenu René Guénon, dans son livre *l'Erreur Spirite*, pour expliquer à toute force tous les souvenirs prétendus de vies passées.

Le collectif et l'individuel

du nom de molécules (en raison sans doute de leur complexité). Ce qu'elle a appelé un « atome » doit être considéré à son échelle « comme une âme, une monade, un petit univers doué de conscience, donc de mémoire » (*Secret Doctrine*, II, 672). Par ailleurs, elle a ajouté que chaque atome est une « entité indépendante » et chaque cellule une « unité consciente ». Dès que des atomes se groupent pour former des cellules, celles-ci deviennent douées de conscience (propre à chaque espèce de cellule) et de libre arbitre pour agir dans les limites de la loi. Ce qui, en somme, leur donne droit à une petite marge d'erreur dans leurs processus. Tout cela semble trouver des échos de nos jours.

1 Le Dr Guirrdham, psychiatre anglais, a observé ainsi un cas remarquable de patiente obsédée par des souvenirs remontant à l'époque des cathares. Voir : *Les Cathares et la Réincarnation*, Payot, 1972. Pour ce médecin, c'est, bien entendu, l'âme de l'héroïne qui s'est retrouvée en Angleterre, selon la conception classique de la réincarnation.

Finalement, que ce soit par l'hérédité, les électrons savants, ou les restes psychiques, la foule de nos prédécesseurs est en nous [1]. Elle nous pénètre comme une cohorte « de présences vivantes dont les ascendances se perdent dans les profondeurs insondables de l'éternité », comme l'écrit A. David-Neel [2]. L'individuel apparaît ici comme un reflet, une incarnation particulière du collectif passé (et présent). Chaque être pousse comme un champignon d'un jour sur un mycélium qui est la propriété du tout. Et son propre apport enrichit le substrat collectif. La morale est sauve : le champignon doit fournir sa part d'humus.

On ne peut plus guère nier cette influence de l'humus collectif sur chacun. Et, dit-on, si nous y creusions profondément, nous y trouverions toute la mémoire de l'Histoire de l'humanité, plus ou moins codée en images universelles et en archétypes. C'est dans cette mémoire qu'ont puisé les peuples pour créer leurs grands mythes comparables d'une tradition à l'autre.

En 1888, Mme Blavatsky écrivait déjà à ce sujet : « Aussi désordonnée et incontrôlée qu'elle soit, l'imagination des masses n'aurait jamais pu concevoir et fabriquer ex nihilo... une telle richesse de récits extraordinaires si elle n'avait pas disposé, pour lui servir de noyau central, des réminiscences flottantes, obscures et vagues qui réunissent les chaînons brisés de la chaîne du temps pour en former le mystérieux fondement onirique de notre conscience collective [3]. »

Cette idée a fait son chemin. Tous les modèles de réincarnation-sans-âme s'appuient sur quelque chose de vraisemblable. L'individu doit énormément à la collectivité. Mais cette remarque n'exclut pas ipso facto la validité de tout modèle-avec-âme.

Les Jésus et les Bouddha ont été comme l'efflorescence de leur temps. Ils ont tiré du mental collectif tout ce qui était assimilable, comme semences de vérité, par les êtres qui les entouraient. Ils se sont appuyés sur de puissants archétypes subconscients. Mais l'un a parlé du Royaume des Cieux où les richesses accumulées par l'individu sont inaltérables, et où s'élève l'âme immortelle un jour métamorphosée, revêtue d'un corps glorieux. Et, même pour le Bouddha, il existe un lien unificateur qui réunit la chaîne des incarnations. Au bout de cette chaîne : un Éveillé, qui revoit toutes ses vies antérieures — pas celles de la foule des autres.

L'individu et la collectivité marchent assurément la main dans la main. Rien n'empêche d'accorder à chacun des deux une longue histoire parallèle. L'intuition des peuples les a toujours poussés à croire à une entité immortelle qui suit son propre itinéraire. Ici, le rationaliste objecte : cette intuition n'est que réaction viscérale qui, au spectacle de la mort, fait sortir de la psyché l'image rassurante d'une âme inaltérable, avec un Dieu projeté au ciel pour la protéger et l'établir un jour dans l'éternité d'un bonheur sans mélange.

Peut-être. Mais le compliment peut se retourner en toute sérénité. N'est-ce pas aussi par une sorte de

1 Il faut avouer que les modèles de ce chapitre qui sont marqués du rationalisme occidental se rapprochent de certaines conceptions des primitifs chez qui, par excellence, la collectivité revit et s'entretient dans la multiplicité des individus du groupe avec, il est vrai, un plus grand réalisme.

2 *Les Enseignements secrets des bouddhistes tibétains*, op. cit., p. 100.

3 En anglais : « ... the mysterious, dream foundation of our collective consciousness. » (*Secret Doctrine*, II, 293.)

réaction viscérale qu'une frange de nos contemporains se hâte de prêter une oreille complice à toute élaboration rationnelle, même farfelue et indémontrable, pourvu qu'elle fasse semblant de dévoiler en termes scientifiques ce qui se cachait hier encore sous le fatras des « superstitions grossières » ?

N'importe quoi, plutôt que d'accepter l'idée d'une conscience permanente survivant à la mort [1]. Nous ne sommes plus des bigots !

1 Curieusement, ce blocage obstiné du rationaliste qui se refuse toute survie aura sa conséquence post mortem, si on en croit la Théosophie : l'oblitération effective de toute expérience de conscience. La mort est un monde d'effets. Dans ce cas, une période de repos mais pas de rêve céleste.

CHAPITRE VI

De l'antiquité au christianisme: coup d'œil sur les avatars de la réincarnation

La réincarnation dans l'histoire

Faisons le point

Dans les pages qui précèdent, nous avons cherché à cerner différentes voies d'approche de la réincarnation. Pourquoi, demandera-t-on, avoir choisi comme modèles exemplaires spécialement ceux qui ont été décrits ? Fallait-il passer sous silence le Livre des Morts de l'Égypte, la Kabbale, avec ses révolutions des âmes (gilgoulim), les Druides au savoir mystérieux, Pythagore et Platon, sans parler d'autres témoins majeurs ?

Une analyse étendue de la réincarnation-à-travers-les-âges est une entreprise passionnante. Mais la restriction que nous y avons apportée a un double avantage. Tout d'abord, les modèles présentés sont encore vivants — certains même, en cours d'élaboration. Des millions d'hommes s'appuient sur des doctrines réincarnationnistes comme celles de l'hindouisme, ou même du spiritisme, pour guider leur vie. Sans trop oser nous avancer, gageons que la transmigration des âmes ne représente pas pour les kabbalistes actuels un point de doctrine aussi capital [1].

En second lieu, nous pensons avoir réuni dans ces modèles les principaux éléments qui interviennent dans toute description de la réincarnation. C'est ainsi que, chez les peuples qui l'ont adoptée, les conceptions apparaissent comme un mélange en proportions variables d'éléments mystiques ou philosophiques plus ou moins élevés, avec des ingrédients nettement « primitifs », témoignant de la rencontre d'influences solaires et chtoniennes d'origines diverses.

L'examen des modèles orientaux nous a fait toucher du doigt la difficulté du discours métaphysique. La doctrine peut tantôt affronter courageusement les réalités de l'Être, en s'engageant dans des voies sibyllines pour le profane, tantôt demeurer dans le monde intermédiaire de l'allégorie, avec le risque permanent de tomber dans le « réalisme » où va se cantonner le catéchisme exotérique, en disant : « les âmes bonnes iront au ciel et goûteront le bonheur dans leur prochaine incarnation, les autres iront en enfer ». Sans prétendre que les modèles philosophiques, de l'hindouisme à la Théosophie, offrent toute-la-vérité sur l'itinéraire de l'être spirituel, nous y avons collecté au moins — dans des langages différents mais convergents — les principaux points forts où s'appuie toute la doctrine. On les retrouvera donc de quelque manière dans les autres schémas doués d'une certaine cohérence. Avec le parfum ajouté par le génie propre de chaque peuple.

1 Tout peut changer avec le temps. Dans l'Islam où la réincarnation est fort discrète (traces dans le soufisme), on la voit s'exprimer avec force, aux côtés de karma, chez un maître moderne, Nur'Ali Elahi (1896-1974) qui a synthétisé et achevé la tradition des Ahl-e Haqq, les Fervents de Dieu. Voir dans *La mort est une autre naissance*, op. cit., la contribution de Jean During : « *L'au-delà de la mort dans l'Islam.* »

Une étude à faire

La recherche des témoignages de croyance à la réincarnation, « des origines à nos jours » est fort passionnante. Elle oblige à rassembler une foule d'informations et à les passer au crible d'une analyse exigeante : il arrive que les indices soient trompeurs [1]. Nous avons déjà signalé l'existence d'ouvrages anthologiques très documentés. Rappelons aussi pour une approche sous l'angle historique, la très bonne étude, approfondie et objective, faite en 1966 par A. des Georges (*La Réincarnation des Âmes*).

Pour compléter notre présent Dossier, encourageons donc le lecteur à explorer lui-même cette matière. Remarquons d'ailleurs que deux voies sont possibles dans cette entreprise.

1° On peut d'abord tenter de faire une liste exhaustive des témoins de la réincarnation. En somme, se faire un carnet d'adresses, avec les noms de tous ceux qui ont accommodé la doctrine à leurs croyances particulières. Et s'inviter chez eux tour à tour, pour goûter chaque recette. Peut-être même en retenir une à son goût. Pour les Occidentaux, une bonne adresse : Platon.

On peut en outre faire des comparaisons, deviner comment les recettes sont passées des uns aux autres. Ouvertement ou sous le manteau. Et découvrir finalement que, si l'on excepte les « primitifs » qui restent environnés de mystère, l'aire d'extension de la réincarnation sur le globe correspond à peu près à celle des Indo-Européens.

Il resterait encore fort à faire pour expliquer dans le détail les filiations entre l'Orient, les Orphiques et Pythagore, les origines exactes des croyances des Druides, pour qui « la mort n'est que le milieu d'une longue vie », la circulation des idées des gnostiques aux manichéens, jusqu'aux bogomiles et aux cathares, etc. Peut-être même pourrait-on percer le secret de certains primitifs [2] ?

Semblable au mythique Protée, la réincarnation réapparaît sous des visages divers. Mais on doute qu'elle surgisse jamais du cerveau d'un prophète, inventée de toutes pièces.

2° Une autre méthode consiste à essayer de déchiffrer chacun des messages pour en lire l'ésotérisme, la signification cachée. En s'aidant (si possible) du code offert par les doctrines les plus lisibles — celles dont nous avons tiré nos modèles. Nous en verrons un exemple avec Platon.

Un système bien gardé

La réincarnation semble s'être affirmée, dit-on, en Inde, au cours du 1er millénaire avant Jésus-Christ. C'est ce que suggère l'étude des documents. Par contre, Krishna affirme avoir communiqué sa doctrine immortelle du Yoga au tout premiers guides de l'humanité (Gîtâ, chap. IV). Pure amplification oratoire, peut-être, destinée à donner du poids à ses dires ?

1 Malgré l'affirmation d'Hérodote attribuant aux Égyptiens la paternité du cycle posthume de la métempsychose, avec le retour sur terre de l'âme au bout de 3000 ans, les égyptologues officiels assurent ne trouver, dans tous les documents inspectés, aucune preuve de cette croyance. Certains vont jusqu'à certifier qu'il n'y a jamais eu de mystères initiatiques en Égypte avant l'influence grecque — ce qui est plus difficile à faire croire, vu que les initiés n'ont pas l'habitude de crier leur qualité sur les toits.

2 Par exemple, les croyances des Tlingit, étudiés par I. Stevenson, ont quelque chose qui s'apparente au bouddhisme : on a pu envisager une source possible en provenance d'Asie, par le détroit de Behring.

L'Oriental accepte volontiers l'image d'un Âge d'Or, où les dieux marchaient parmi les hommes et les instruisaient. Les Grecs ont eu la même pensée.

Pour sa part, l'Occidental fait des théories. Il imagine les savants Brahmanes s'interrogeant sur leur philosophie et débouchant, d'interrogation en spéculation, sur cette idée : peut-être bien, après tout, que les hommes reviennent sur la terre. Dès lors la notion va s'étoffer, se perfectionner, etc. C'est ainsi qu'on déchiffre l'Histoire et qu'on passe du primitif au civilisé. Qui dirait le contraire ? On n'ose pas objecter, même timidement, que la réincarnation n'est pas une théorie intellectuelle pour les hindous, mais bien une réalité évidente, vérifiée par le jivan-mukta [1].

Théorie pour théorie, il en est une qui ne manque pas de vraisemblance : il y a de bien grandes chances que la réincarnation ait été tenue secrète pendant longtemps, aussi bien en Inde qu'ailleurs.

Nous avons vu déjà que le sage Yājñavalkya ne voulait pas débattre en public des états post mortem. Si l'Inde a finalement laissé filtrer son ésotérisme dans les Upanishad, ne voit-on pas dans d'autres régions se répandre une doctrine beaucoup plus voilée et moins philosophique, donnant souvent dans un réalisme ouvert à toutes les superstitions ? C'est une constante universelle des religions, des sectes et des écoles philosophiques de l'Antiquité, que chacune avait son enseignement ésotérique réservé aux initiés, tenus au secret par serment. Les maîtres ne jetaient pas leurs perles aux pourceaux. La sagesse cachée d'une religion n'est pas d'accès facile. Ne nous laissons pas prendre même à la limpidité des Évangiles. Origène a dit à leur sujet [2] : « Chacun d'eux renferme une doctrine complexe et difficile à pénétrer, non seulement par la foule mais encore par des gens avisés : par exemple, l'explication des paraboles que Jésus raconte à ceux " de l'extérieur " (hoi réservant leur claire signification à ceux qui ont dépassé le stade des enseignements exotériques (exōterikai akoai [3]) et s'approchent de lui en particulier " dans la maison " (en tē oikia). »

Il n'y aurait donc rien de surprenant à ce qu'une doctrine difficile à comprendre dans sa métaphysique comme la réincarnation ait été réservée longtemps au petit nombre. Et, comme nous l'avons plusieurs fois remarqué, là où elle a été divulguée, les masses n'en ont souvent retenu qu'un modèle dégénéré. Il est incontestable que, dans bien des cas, l'enseignement symbolique offert au public avait tout d'un message codé, dont les parties lisibles portaient surtout un sens moral, pour l'édification des fidèles.

Quand on lit les immortels *Dialogues* de Platon [4], où il expose sa doctrine de l'immortalité de l'âme, de sa descente du ciel et de ses transmigrations sur la terre, on se demande souvent s'il ajoute foi lui-même à toutes ses explications mythiques, ou bien si, initié à quelques Mystères, il ne s'efforce pas de révéler sous des détails tantôt anodins, tantôt volontairement fantastiques, autant de connaissance qu'il le peut, tout en gardant le secret des explications finales. En voici un exemple.

Douze jours aux Enfers

Ce fut une aventure unique que vécut Er le Pamphylien, mort dans une bataille et ressuscité le

1 Imaginer que l'humanité ait attendu ce premier millénaire, et les yogis indiens de cette époque, pour découvrir les lois de son évolution a quelque chose d'inattendu pour un Oriental.

2 *Contre Celse*, III, 21, trad. Marcel Berret, Éditions du Cerf, Paris, 1968. Jésus lui-même a employé l'expression « ceux de l'extérieur » (hoi exō) en rappelant que pour ceux-là tout se passe en paraboles (Marc, 4, 11).

3 Littéralement : les ouï-dire exotériques (ce qu'on raconte aux profanes).

4 En particulier, le *Phèdre*, le *Timée*, le *Phédon*, la *République*.

douzième jour... sur le bûcher funéraire. Platon la raconte à la fin de la *République* [5], « parce qu'elle peut nous sauver si nous y croyons nous-mêmes ».

La place nous manque pour reproduire tout ce texte d'un intérêt majeur. Comme il se doit dans ce mythe, tout est symbolique et empreint d'un grand réalisme. On se voit aux côtés d'Er assistant au jugement des âmes, à leur départ vers leurs destins respectifs ; on les observe arrivant du sein de la terre, exténuées et poussiéreuses, ou descendant du ciel, toutes pures, et racontant leurs aventures avec mille détails frappants. On écoute, bouche bée, comment les crimes ont été punis, la piété envers les dieux récompensée. Mais, après un temps de liberté passé à camper dans une aimable prairie, voici que le décor change ; on gagne un lieu d'où l'on découvre... l'axe lumineux du monde et la structure de l'univers. En un langage fort voilé, qui met en scène un attirail de chaînes, de pesons emboîtés les uns dans les autres, de lumières... et de sirènes chantant chacune sa note, ce sont les sphères des 7 Planètes traditionnelles, enfermées dans le firmament, qu'on nous décrit. Aux précisions astronomiques (éclat comparé des astres, etc.) s'ajoutent peut-être des allusions à des correspondances des corps célestes avec les sons et les couleurs de l'arc-en-ciel. L'air de rien. Le lecteur non averti n'y voit que du feu.

Un point capital : toute cette machine cosmique, pour l'auteur comme pour les hindous, est soumise à la Loi — Karma ou la Nécessité. Toutes les sphères sont entraînées par son fuseau qui tourne sur les genoux de cette divinité. La Nécessité (Anankè) est ainsi au centre de tout. Ses filles, les trois Parques, ourdissent de leur fuseau la trame du temps — Passé, Présent, Avenir. Elles interviennent aussi dans la vie des humains, comme on va le voir. Voici d'ailleurs qu'un hiérophante rassemble les âmes prêtes à revenir sur terre : « Proclamation de la vierge Lachésis (celle des Parques qui gère le Passé)... : Âmes éphémères, vous allez commencer une nouvelle carrière et renaître à la condition mortelle. Ce n'est pas un génie qui vous tirera au sort, c'est vous qui allez choisir votre génie...
« Chacun est responsable de son choix, la divinité (theos) est hors de cause. »

Et l'hiérophante étale par terre un ensemble extrêmement vaste de « modèles de vie » (paradeigmata tôn biôn) où chacun à son tour peut fouiller pour tirer le lot qui lui convient. Moment critique, où il fait bon être lucide et discerner toutes les conséquences de son choix : seule la philosophie pourrait nous éclairer à cet instant.

Et c'est misère de voir comment, au contraire, les âmes ignorantes, aveuglées par leurs désirs, ne sont guidées dans leur choix que par les habitudes de leur vie antérieure. Par un curieux hasard, plusieurs héros de la guerre de Troie sont justement là : portés par d'incontrôlables penchants ou aversions, ils s'imposent des vies d'animaux. Et un bouffon devient singe.

À l'âme d'Ulysse — l'Homme-aux-mille-tours d'Homère — Platon réserve une place de choix. Dernier appelé, il se souvient de ses épreuves et cherche longuement et avec sagesse dans les lots restants. Il tire la vie d'un particulier étranger aux affaires — que tous avaient dédaignée. Alors, chaque âme reçoit de Lachésis (le karma passé) le génie choisi, pour qu'il lui serve de gardien et lui fasse remplir sa destinée [2]. Les deux autres Parques interviennent ensuite pour confirmer le choix et le rendre irrévocable à l'avenir.

5 *La République*, livre X 614 b-621 b., trad. Émile Chambry. Les Belles Lettres, Paris, 1948.

2 Ce génie (daimôn) est dit-on la personnification de la destinée. Dans un certain sens, il représente l'ensemble des tendances et des éléments psychiques (et même physiques) qui se ré-affirment dans la nouvelle personnalité, comme effets du karma passé, pour « programmer » le comportement et la vie de l'être réincarné.

Vient alors le dernier acte où les âmes campent dans la plaine du Léthé et se rafraîchissent en buvant l'eau du fleuve Amélès. Elles perdent tout souvenir et s'endorment. Elles sont bientôt projetées en haut, vers la terre... comme des étoiles filantes [1].

Après cette évocation très originale de la vision qui s'offre à l'âme avant sa renaissance — dépeinte sous l'apparence d'une pure fantaisie mais, en fait, révélant (peut-être) une sorte de vérité initiatique pour les Grecs — Platon termine sur une note pratique pour tous : « Si donc vous m'en croyez, convaincus que notre âme est immortelle et capable de tous les biens comme de tous les maux, nous suivrons toujours la route qui conduit en haut, et nous pratiquerons de toute manière la justice et la sagesse. Par là, nous serons en paix avec nous-mêmes et avec les dieux... »

Et le christianisme ?

C'est une évidence : on ne parle pas de réincarnation dans les Églises chrétiennes [2] pas plus que dans les autres religions monothéistes orthodoxes (judaïsme, Islam). Dans la vision linéaire du temps adoptée par la pensée chrétienne, tout a commencé par la Création et s'est poursuivi jusqu'à l'événement crucial de l'Incarnation du Fils, achevée par sa Passion et sa Résurrection. Rassurés, les Disciples et leurs descendants attendent la Parousie. Résurrection pour les fidèles, certes — pour ceux qui ne se sont pas détournés de Dieu. Réincarnation ? Non.

Cependant, en notre siècle où beaucoup de problèmes se reposent, les progrès de l'idée de réincarnation amènent bien des chrétiens à s'interroger. On aimerait une prise de position officielle sur le sujet. Il ne manque d'ailleurs pas de personnalités du monde chrétien qui s'avouent séduites par ses perspectives — sans renoncer en rien aux dogmes de l'Église.

Pour leur part, les adeptes de la réincarnation affûtent leurs arguments pour montrer qu'elle n'était pas ignorée du temps de Jésus, que Jésus lui-même ne l'a pas infirmée par ses paroles et que finalement ce sont des raisons historiques qui ont écarté la doctrine de la pensée chrétienne. Bien entendu, les arguments contraires ne sont pas élaborés avec moins de pertinence par les théologiens. Toutes les issues sont bien gardées : les preuves sont difficiles à administrer. Nous pourrions donc laisser là la question.

Pourtant il peut être utile de réunir pour le lecteur indépendant quelques éléments de réflexion lui permettant de se faire une idée de la situation, et d'en juger par lui-même. En gros, les pièces du dossier comprennent les points suivants :

VIII. Il est admis de nos jours qu'il y a un côté caché à toute religion. Même dans l'Évangile, Jésus a un enseignement pour la foule et réserve l'explication des Mystères au cercle intérieur de ses disciples. Si la réincarnation a été gardée secrète — comme on le constate ailleurs — on ne la trouvera pas dans

1 Allusion inattendue aux étoiles. Platon croit-il vraiment que toute cette scène s'est passée sous terre ? En tout cas, le mythe rappelle le modèle théosophique : après le temps de repos et d'assimilation (le ciel des Grecs) l'Ego retrouve sa pleine liberté comme foyer de conscience universelle (les âmes, laissées un moment libres dans une prairie, vont contempler la structure de l'univers) et il a une vision prospective de sa vie future (l'âme « choisit » son lot). Finalement, l'Ego — souvent comparé, dans sa racine, à une étoile — « retombe » vers la terre, dans la prison du corps. L'étoile filante tombe du ciel, comme une sorte d'ange déchu.

2 Il est vrai que (sauf erreur) le pape Pie XI a exhorté les fidèles à être des « Réincarnations du Christ ». Paroles à interpréter symboliquement, on s'en doute.

les textes. La doctrine ésotérique a toujours été orale. Ni Pythagore, ni les Druides, ni Jésus n'ont rien écrit.

IX. Jésus est né à une époque où s'affrontaient diverses sectes. Face aux Sadducéens, attachés à la lettre de l'Écriture et niant la résurrection des morts, Pharisiens et Esséniens (pour ne citer qu'eux) s'inscrivaient dans un courant de gnose pré-chrétienne, au sein même du judaïsme. Dans sa *Guerre des Juifs*, Flavius Josèphe [1] — qui a « essayé » les trois sectes avant de devenir Pharisien — révèle l'existence d'un système de connaissance plus ou moins élaboré où apparaît l'influence hellénique. Les Pharisiens ont admis et adapté la réincarnation au contexte de leur foi. Plus tard, on trouvera la trace de cette croyance, dans la kabbale écrite, en particulier le Zohar.

X. Jésus lui-même — qui n'a jamais dit un mot contre les Esséniens, secte initiatique très pure — se préoccupe d'éveiller les hommes à l'intelligence du cœur de leur religion. Même s'il croit à la réincarnation, il n'en dit rien — mais il ne s'y oppose pas. L'urgence était sans doute ailleurs. À noter que l'idée du retour des Prophètes était vivante parmi les juifs. En fait, certaines questions de l'entourage de Jésus, et les réponses qu'il donne, s'interpréteraient aisément avec la clef de la réincarnation. En tout cas, l'idée du karma est évidente : l'homme récolte ce qu'il a semé — il paie sa dette jusqu'au dernier sou.

XI. Après la mort de Jésus, un long temps s'est écoulé avant que l'on consigne par écrit son enseignement, ses dits (logia). On est encore loin de connaître tous les dessous de l'histoire, et les luttes d'influence entre communautés et sectes chrétiennes rivales. À présent, tout semble lumineux : quatre Évangiles authentiques (plus ou moins d'accord entre eux). Tout le reste : apocryphe. Cependant, les manuscrits esséniens de la Mer Morte et surtout la « bibliothèque » copte découverte à Nag Hammadi [2] reposent en termes nouveaux la question des origines du christianisme. On déchiffre les oppositions entre ceux qui s'affirment les purs dépositaires du Message, et instituent par leur autorité la sacro-sainte succession apostolique, garante de la vérité chrétienne, et ceux qui leur contestent ce pouvoir. Tout semble tourner autour du phénomène de la Résurrection, comprise à la lettre, ou comme un symbole [3]. Au sein du christianisme se sont développés des courants prônant une interprétation intérieure de la religion. Le gnosticisme, qui a fleuri dans les premiers siècles, a offert d'une gnose chrétienne des visages très divers, parfois extravagants, souvent difficiles à déchiffrer. L'un des plus fameux gnostiques, Valentin, s'est affirmé disciple de Paul. L'œuvre principale qu'on lui attribue, la *Pistis Sophia* [4], parle nettement de réincarnation [5].

XII. Tandis que les hérésies étaient vigoureusement dénoncées par des champions de l'orthodoxie (Irénée de Lyon, Tertullien), Clément, ouvert au platonisme, et surtout Origène s'évertuaient à élaborer une gnose appuyée sur l'Écriture. Dans le climat exceptionnel d'Alexandrie où se rencontraient des courants spirituels puissants et variés, Origène fut l'auditeur d'Ammonius Saccas, le maître de Plotin — le chef de file des néo-platoniciens. Puis, installé à Césarée (vers 231), il jeta les bases d'une véritable théologie chrétienne, fondée sur une exégèse à la fois érudite et inspirée.

1 Flavius Josèphe, *La Guerre des Juifs*. Tome II, Les Belles Lettres, Paris, 1980.

2 Voir *The Nag Hammadi Library in English*, Harper and Row Publishers, San Francisco, 1977.

3 Voir Elaine Pagels, *The Gnostic Gospels*, Random House, New York, 1979.

4 *Pistis Sophia*, traduction du copte par E. Amelineau (1895), Édition Archè ; 1975.

5 Voir divers cas possibles de réincarnation passés en revue à la fin du livre (pp. 197 et sq.). En plusieurs endroits, l'auteur emploie le mot pythagoricien désignant la transmigration des âmes : metangismos, le transvasement en des corps différents.

Sensible aux idées néo-platoniciennes, il proposa des explications, dans un esprit non sectaire. Pour Origène, les âmes pré-existent à la naissance. Douées de libre arbitre, elles récoltent le fruit de leurs erreurs. « Ainsi, le créateur ne peut paraître injuste puisqu'il a disposé chacun selon son mérite, d'après des causes antécédentes [1]. » Voilà le fin mot de l'inexplicable injustice de Dieu qui a aimé Jacob et pris en haine Ésaü, avant même leur naissance [2]. Voilà la raison de toute la variété des conditions où naissent les hommes. Karma — administré par la providence divine.

Jadis, Dieu a créé un nombre donné de créatures raisonnables, de nature angélique [3]. Certaines se sont progressivement « refroidies » dans leur contemplation du Créateur qui leur a fourni, comme nouveau champ d'expérience, les cercles variés d'un univers sensible. Les voilà maintenant qui circulent d'un monde à l'autre, s'élevant ou s'abaissant, selon leur mérite. Le retour sur terre fait partie bien sûr de ces pérégrinations [4]. Note optimiste : l'être humain est foncièrement spirituel et divin et même ceux qui sont éloignés de Dieu retourneront à sa lumière, lors de la restauration finale (apocatastase). Pendant tout ce temps, les êtres raisonnables ont besoin d'une nature corporelle (capable de mutations) pour leur servir de vêtement.

La doctrine d'Origène (malheureusement incomplète pour nous), est un excellent exemple de modèle de réincarnation compatible avec la foi chrétienne primitive puisque tout y est sauvegardé : Dieu et le Christ, la justice, la liberté des créatures, et leur retour au sein du Père, au prix de leurs efforts [5].

6. Le renom d'Origène et son influence sur la chrétienté furent considérables. Sa théorie de la préexistence des âmes ne tarda pas cependant à devenir suspecte. Dans un monde de pensée qui se cherchait, les grandes personnalités ne manquaient pas de s'opposer, voire de s'accuser mutuellement d'hérésie. Quelque cent ans après la mort du maître, les idées d'Origène furent reprises avec enthousiasme et développées. Rufin traduisit une partie de l'œuvre en latin et Evagre du Pont fut à l'origine de ce qu'on appelle « l'origénisme », une systématisation parfois malheureuse des doctrines initiales. C'était l'époque où des hommes pieux se retiraient du monde pour vivre dans des monastères, en Égypte, en Palestine. Certains virent d'un mauvais œil la forme suspecte prise par cette renaissance d'idées. Les querelles personnelles s'envenimèrent au fil du temps, mais les moines origénistes ne désarmèrent pas ; au contraire, certains s'engagèrent sur des voies nettement hétérodoxes. Décidément, ces couvents palestiniens allaient trop loin. Averti de ces « excès » l'empereur Justinien allait mettre tout le monde au pas.

Il présenta l'affaire à un synode local : en 543 on vit paraître un Édît de l'empereur Justinien à Ménas,

1 Origène, *Traité des Principes*, trad. H. Crouzel et M. Simonetti, Les Éditions du Cerf, Paris, 1978, p. 367 (II, 9, 6-7).

2 On trouve la même explication dans *Contre Celse*, op. cit. (III, 1, 22, p. 137).

3 On retrouve ici une certaine vision cyclique du temps : Création, chute, épreuves, apocatastase. Origène entrevoit même clairement la possibilité d'autres créations avant ce monde et après lui. Dieu n'a donc pas commencé à œuvrer à l'heure de la création actuelle comme s'il ne l'avait jamais fait avant (*Traité des Principes*, op. cit., III, 5, 3; p. 223).

4 Origène rejette avec mépris la métempsychose (qu'il appelle métensomatose) : la chute des âmes dans le règne animal. Voir *Contre Celse*, I, 20 ; VIII, 30. Origène en propose une interprétation symbolique. Voir : *Commentaire sur l'Évangile selon Matthieu* (XI, ch. 17).

5 On ne serait pas surpris que l'« Esprit » d'Origène ait aidé Allan Kardec à élaborer son modèle. Les créatures raisonnables du grand théologien gardent leur libre arbitre actif dans tous les mondes qu'elles visitent : on trouve la même idée dans le spiritisme.

patriarche de Constantinople, avec dix anathématismes [1] contre les « enseignements infects et impies » d'Origène. Ce dernier n'était plus là pour se défendre. Il aurait été surpris des déformations apportées à ses idées et aussi de la manière partielle utilisée par l'accusation pour les noircir. Dans le dossier transmis à Justinien les moines anti-origénistes en avaient rajouté...

Finalement, lors du cinquième Concile Œcuménique tenu à Constantinople en 553, pour régler une difficile affaire théologique — les « Trois Chapitres » — on inscrit le nom d'Origène dans l'un des canons (le 11e) condamnant un lot d'hérétiques avec leurs écrits impurs.

Passons sur le caractère un peu spécial de ce Concile, où ne figuraient que des gens soumis à Justinien (qui avait la main lourde et avait plusieurs fois essayé de plier le pape Vigile, par la force armée et d'autres méthodes peu recommandables). Pour Origène, il semble que sa condamnation ne soit pas aussi claire que cela.

Dans un recueil des décrets des Conciles Œcuméniques édité en 1973 [2] le texte des anathématismes contre Origène n'est pas présenté : « des investigations assez récentes démontrent en effet qu'on ne peut les attribuer à ce Concile » [3]. Entre autres, on s'est aperçu que le nom du docteur ne figure pas dans l'*Homologia* de Justinien (où l'empereur a ébauché ses anathématismes) ni dans la lettre de Vigile approuvant le Concile après coup.

Dans une étude sur les Conciles (dûment revêtue de l'imprimatur) [4] on peut lire, sous la plume de F. X. Murphy et P. Sherwood : « Les règles générales d'interprétation ne permettent pas de dire que cette condamnation signifie qu'Origène ait été un hérétique formel. Les évêques pourtant en étaient probablement persuadés, sur la foi d'un invraisemblable récit qu'avait fait Épiphane de l'apostasie d'Origène... [5]

Historiquement parlant, il est possible d'affirmer que son insertion dans une liste d'hérétiques ne le concerne pas vraiment. »

7. Même si l'on hésite sur cette condamnation, qui visait surtout les moines origénistes, on doit bien constater que l'évolution de la théologie catholique a fermé petit à petit les portes à toute idée de réincarnation. De Concile en Concile, de saint Augustin en saint Thomas, on a prévu, semble-t-il, que les âmes soient transférées immédiatement au ciel ou en enfer (Lyon II, 1274. Florence, 1439) mais surtout on a abandonné Platon (qui avait donné une inspiration à Origène) pour son disciple Aristote.

L'âme n'a pas lieu de pré-exister au corps : elle est unie étroitement à lui, comme la forme à la matière [6]. On en vient à un schéma où l'immortalité implique la restauration intégrale de l'homme : l'âme

1 Pour consulter le texte original grec, avec la traduction latine, voir *Enchiridion symbolorum definitionum et declarationum de rebus fidel et morum*. Herder 1976 (36e édition) pp. 140-142. Dans ce texte on ne trouve pas le dixième anathématisme où le nom d'Origène est stipulé.

2 *Conciliarum Œcumenicorum decreta*, ed. Istituto per la scienza religiosa, Bologne, 1973, p. 106.

3 « Anathematismatorum in Originem textum non exhibemus : recentiores investigationes enim huic concilio ea non esse tribuenda demonstrant. »

4 Constantinople II et Constantinople III, F. X. Murphy et P. Sherwood, Éditions de l'Orante, Paris, 1974, pp. 108-109.

5 Origène n'a rien renié : il est mort des suites de tortures subies lors des persécutions contre les chrétiens par Decius, ce « tigre altéré de sang » maudit par le Polyeucte de Corneille.

6 Comme l'avait dit Aristote : « L'âme est la forme ou l'acte du corps dont c'est la nature de pouvoir vivre. »

(psyché) se métamorphosera en Esprit, et le corps deviendra incorruptible.

À l'heure actuelle, il paraît bien difficile de revenir à un modèle réincarnationniste sans faire violence à toute une tranche d'Histoire.

Mais qu'en pensait Jésus ?

Si on retourne au Nouveau Testament pour surprendre de la bouche de Jésus des instructions relatives à la réincarnation, la récolte est maigre, comme nous l'avons déjà remarqué.

On a souvent cité le passage de Jean (3, 3) : « si un homme ne naît de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu », mais ces paroles n'ont sûrement pas trait à la réincarnation. D'abord, parce que le mot grec *anōthen*, jadis traduit par de nouveau, signifie en réalité d'en haut, et ensuite parce qu'il s'agit, de toute évidence, d'une naissance mystique, ce que d'autres appelleraient une initiation, par l'eau et par le feu de l'Esprit. Les questions faites à Jésus par Nicodème tendraient à montrer d'ailleurs à quel point certains docteurs d'Israël pouvaient être imperméables à tout ésotérisme.

Le problème du retour d'Élie, annoncé par la prophétie de Malachie (3, 23-24) demande un examen plus attentif. Il paraît bien attesté que les Juifs croyaient à la venue sur terre d'anciens prophètes. Matthieu (16, 13-14) nous apprend que les gens prenaient Jésus pour Jean-Baptiste (pourtant son contemporain) ou pour Élie, Jérémie, ou l'un des prophètes [1]. Certains attendaient même Moïse.

Ailleurs (Jean 1, 20-31), on interroge Jean-Baptiste : « Es-tu Élie ? Es-tu le prophète ? » Les enquêteurs sont des Pharisiens : les questions qu'ils posent n'ont rien que de naturel. Nous avons vu plus haut que la réincarnation ne leur était pas étrangère [2]. Jean répond fermement et avec humilité par la négative. Jésus qui sait la vérité (que Jean ne connaissait pas forcément ou ne pouvait pas divulguer) affirme à ses disciples qu'Élie est effectivement venu et qu'il n'a pas été reconnu (Matthieu 17, 10-12 ; Marc, 9, 12-13). « Alors les disciples comprirent qu'il leur avait parlé de Jean-Baptiste. » Dans Matthieu (11, 14), au sujet de Jean, Jésus affirme encore : « si vous voulez l'admettre, c'est Élie qui devait venir » [3]. Pas d'ambiguïté : Jean a incarné celui qui a été Élie.

Bien entendu, si on s'en tient à un modèle ésotérique de la réincarnation on ne commettra pas la faute d'identifier Élie et Jean : même si c'est la même âme (le même Ego des théosophes) qui s'est incarnée successivement dans les deux. En ce cas, Jean avait bien raison de dire : « Je ne suis pas Élie. » D'ailleurs, il est dit de Jean (Luc 1, 15) qu'il marchera « avec l'esprit (*pneuma*) et la puissance (*dunamis*) d'Élie » : on ne dirait pas autre chose pour signifier que la personne de Jean serait animée par le même Ego que l'ancien Élie. On peut aussi, il est vrai, imaginer que l'esprit d'Élie a communiqué

1 Dans Luc (9, 7-9) la rumeur publique dit de Jésus : « C'est Jean qui s'est relevé d'entre les morts », ou « c'est Élie qui est apparu » ; ou encore « c'est un des anciens prophètes qui est ressuscité ». On pourrait penser : réincarné, pour une nouvelle mission.

2 Flavius Josèphe, Pharisien, rappelle à ses compatriotes, au moment de se rendre aux Romains, que l'âme de ceux qui endurent la vie et ne meurent qu'avec la volonté de Dieu, obtiennent la place la plus sainte au ciel... puis reviennent habiter de nouveau dans des corps saints (*Guerre des Juifs*, III, 374).

3 On a traduit parfois par l'Élie qui doit venir, en sous-entendant qu'il ne s'agit pas du prophète qui a jadis porté ce nom — peut-être parce que, enlevé vivant sur un char de feu, il ne pouvait renaître d'une femme (devra-t-il revenir sur le même véhicule ?). On suppose donc qu'il s'agit d'un Élie, nom générique de prophète, etc. Le texte grec n'est pas si tortueux : *autos estin Hélias* (lui-même est Élie) *ho mellôn erchesthai* (le-destiné-à-venir). La Vulgate dit, de même : *Ipse est Elias qui venturus est*.

quelque chose de sa puissance [1] à l'âme d'un individu, choisie pour une certaine mission, un peu comme le Bouddha en Orient semble capable de « s'incarner » dans une pluralité d'êtres appelés « Bouddhas vivants ». On n'a pas fini d'échafauder des hypothèses.

Si on se tourne maintenant vers la Pistis Sophia, Valentin met un terme à toutes ces conjectures [2] : Jean-Baptiste est bel et bien la réincarnation d'Élie. Dans le langage un peu mystérieux des gnostiques, il nous apprend comment le Christ, regardant d'en haut le monde des hommes, trouva Elizabeth (avant qu'elle n'eût conçu Jean) et jeta en elle une puissance destinée à permettre à Jean de préparer la voie, et comment il trouva l'âme d'Élie le prophète « dans les Aeons de la Sphère », et la fit transférer dans le sein d'Elizabeth. C'est donc à la fois cette puissance et l'âme d'Élie le prophète qui sont attachées dans le corps de Jean le Baptiste [3]. *Pistis Sophia* : IIe siècle après J.-C. Bien, mais en admettant même qu'Élie se réincarne, son cas n'est-il pas très particulier ? Qu'en est-il du vulgum pecus ?

L'aveugle de naissance

Un jour, selon Jean (9, 1-9), Jésus et ses disciples rencontrèrent un aveugle de naissance, vivant de mendicité. On se souvient peut-être de l'interrogation des disciples : « Rabbi, qui a péché pour qu'il soit né aveugle, lui ou ses parents ? » Question bien naturelle. Fallait-il penser que l'enfant pouvait payer pour les fautes commises par les parents, avant ou pendant la gestation — ce qui serait fort injuste — ou bien qu'il existe une vie antérieure à la naissance où les êtres peuvent s'exposer à pécher, ou bien encore — hypothèse « énorme », que certains ont cependant envisagée — que l'enfant a fauté au cours de la gestation ? Réponse de Jésus : « Ni lui n'a péché, ni ses parents. Mais c'est pour que les œuvres de Dieu se manifestent en lui ! » Et le maître se met en devoir de guérir le mendiant. A happy end pour l'aveugle, mais nous sommes déçus. Pas de réponse sur la réincarnation.

Et les conjectures de reprendre. Par exemple : si Jésus ne croyait pas à la réincarnation n'était-ce pas le moment de dire à ses compagnons qu'ils se trompaient, etc.

Une chose est sûre : il a rendu la vue à l'aveugle. On en conclut souvent : finalement ce malheureux n'était pas né infirme par la faute de quiconque, mais pour qu'un beau jour Jésus, passant par là, accomplisse l'œuvre de Dieu par un miracle (et amène aussi le peuple à la Foi qui conduit au salut). C'est beau à entendre, mais bien difficile à admettre. Surtout pour l'aveugle, condamné à la mendicité pendant 20 ans, ou plus — les plus belles années de sa vie... Sans doute, mais la joie d'avoir les yeux ouverts des mains de Jésus méritait peut-être cette souffrance. La foi a de ces arguments.

Il y a probablement d'autres façons de voir. Celle-ci par exemple : sans s'embarrasser d'explications sur les causes de la cécité, Jésus soulage le malheureux, et par ce miracle manifeste l'effet de l'Amour divin. Le texte est un peu sollicité, mais à peine.

1 Origène a envisagé l'hypothèse du transfert de la puissance d'un être dans un autre pour s'expliquer comment Hérode et d'autres avaient pu imaginer que Jésus pouvait être Jean-Baptiste revenu de chez les morts. Si l'on admet que c'est à cause de « l'esprit et de la puissance d'Élie », et non pour sa personne même, qu'il a été dit de Jean « lui-même est Élie qui doit venir », certains peuvent imaginer que Jean a transmis sa puissance à Jésus par le baptême, au point d'identifier Jésus à Jean. (Voir *Commentaire sur l'Évangile selon Matthieu*, op. cit. X, chap. 20).

2 *Pistis Sophia*, op. cit., p. 7.

3 On sait que, lors de la Transfiguration, Jésus a été vu aux côtés de Moïse et d'Élie. Cette scène s'est passée après la mort de Jean. L'âme d'Élie, libérée du corps de Jean, a pu ainsi se manifester dans sa puissance en la présence du Christ.

Voici une autre hypothèse, moins généreuse. Signée de René Guénon [1] : « Ce qui était possible, c'est que l'infirmité de cet homme lui eût été infligée en vue des péchés qu'il commettrait ultérieurement. »

Ainsi, avec Dieu, on pourrait payer d'avance. Des acomptes provisionnels en somme. Que personne ne sourie, car, ajoute Guénon, avec sa parfaite autorité, « cette interprétation ne peut être écartée que par ceux qui poussent l'anthropomorphisme jusqu'à vouloir soumettre Dieu au temps ». Origène y avait-il songé ?

Supposons maintenant un Jésus réincarnationniste.

Arrivant devant l'aveugle — nommons-le David par exemple — les compagnons demandent : « Est-ce aux péchés de David ou de ses parents que doit s'attribuer cette cécité ? » Que voulez-vous que Jésus réponde ? Si cette infortune est due à des causes karmiques d'une incarnation antérieure, le responsable n'est évidemment pas le David actuel, qui n'existait pas avant de naître. Ce qui justifie la réponse : « ce n'est pas lui qui a péché, ni ses parents ». Bouddha n'aurait rien dit d'autre.

Maintenant, comment faire comprendre que la condition subie par David est un résultat d'actions passées ? En disant ceci, par exemple : « c'est pour que se manifeste en lui — en la personne de David — les opérations de Dieu ou de la loi divine ». Si on remplaçait loi divine, ou Dieu, par loi de Nécessité universelle, ou karma, les choses seraient claires. On répugne à voir de l'arbitraire dans les œuvres de Dieu. Pour Origène, on l'a vu, ce n'était pas par une sorte de caprice du Très-Haut que Jacob avait été aimé et Ésaü pris en haine avant la naissance. Ne serait-ce pas la même explication qui s'appliquerait au cas de notre pauvre infirme ?

Si, comme le dit saint Paul (*Galates* 6, 7), ce que l'homme sème il le récoltera aussi, on pourrait bien concevoir que nous vivons dans un champ de forces divines qui, par ses effets sur les créatures, manifesterait les décrets de la Justice rétributive de Dieu, comme autant d'« actions de Dieu » (ta erga tou Theou, dans le texte de Jean).

Comment s'y retrouver dans le symbolisme parfois très subtil de l'Évangile ? On peut toujours parvenir à le déchiffrer sans la réincarnation. Expliquer, par exemple, que « ceux qui auront pris l'épée périront par l'épée » (Matthieu 26, 52)... lorsqu'ils subiront (en enfer ou au purgatoire) les affres des souffrances qu'ils auront imposées aux autres. Hypothèse plausible.

Mais rien non plus n'empêche de voir ces actions de violence se répercuter sur l'incarnation suivante de l'être. Explication également plausible. Comment d'ailleurs rendre compte de l'incroyable diversité des conditions offertes aux enfants qui naissent sur terre ? Hasard ? Décrets divins impénétrables ? Ou justes effets de causes antérieures [2] ?

Quelles conclusions tirer ?

Pour en finir avec le christianisme, il nous semble qu'on ne peut honnêtement conclure pour ou contre la réincarnation, même si on pense que cette doctrine, jointe à karma, simplifierait bien des interpréta-

1 *L'erreur spirite*, op. cit., p. 244.

2 La notion de justice, dépouillée de tout sentimentalisme, n'implique pas vengeance d'un « Dieu jaloux », selon un modèle naïf de la religion, mais rétablissement d'un équilibre perturbé, pour maintenir l'harmonie du cosmos. Karma restaure, compense, corrige mais ne punit pas.

tions.

Jésus a pu la connaître et la garder secrète, ses successeurs l'oublier et s'engager dans des voies où elle ne trouve plus sa place. Nous ne saurons peut-être jamais. Ce qu'on peut dire objectivement c'est que, en dehors d'Origène, un certain nombre de Pères de l'Église [1] ont cru à la réincarnation, qu'elle-même n'a jamais fait l'objet d'un débat ouvert et, par conséquent, qu'elle n'a pas été condamnée officiellement, même si sa position n'est guère tenable face à la théologie catholique. Il semble que l'Église orthodoxe, qui ne reconnaît que sept Conciles, ait une plus grande liberté de manœuvre. À la « Conférence sur la Réincarnation et la Métempsychose », qui a eu lieu à Montpellier en 1979 (voir notre Introduction), le père Pastor, diacre et moine orthodoxe, a fait état d'une certaine ouverture qui existe sur ce problème. Du côté de Constantinople, il ne manquerait pas d'Évêques s'interrogeant actuellement sur la réincarnation. Et, en discussions privées, certains tomberaient d'accord sur le fait que cette doctrine n'est pas en soi condamnée, qu'on pourrait même admettre une certaine forme de réincarnation — dans le cadre des Écritures. Mais l'idée qui semble revenir est celle-ci : les temps ne sont pas mûrs pour en discuter en public et, pour cette raison, mieux vaut s'en abstenir [2].

Dans le fond, il ne faudrait peut-être pas grand-chose pour qu'on admette clairement que la réincarnation ne change rien à la vie spirituelle et au credo de Nicée. Car, ce qui importe, n'est-ce pas de vivre une vie spirituelle ? Là-dessus tous les réincarnationnistes qui professent l'évolution de l'être grâce aux efforts individuels sont bien d'accord [3].

Giordano Bruno, Benjamin Franklin et les autres

Avec l'extension du christianisme, il est un fait que la croyance à la réincarnation a été pratiquement éliminée d'Europe. En Gaule, les Druides, qui professaient la transmigration, ont perdu leur influence successivement sous l'action des Romains puis des chrétiens.

Toutefois la doctrine a toujours eu des représentants plus ou moins actifs en Europe. Si on se reporte à des anthologies assez complètes (comme *Reincarnation, The Phoenix Fire Mystery*) on constate que ces témoins, évoqués dans des centaines de pages, se répartissent en gros en trois catégories.

—Des individus, ou des groupes généralement minoritaires dans la Société, et publiquement insoumis à l'Église. Exemples typiques : les Cathares, ou Albigeois, dont l'hérésie inspirée de la gnose manichéenne menaçait l'influence de Rome aux XIIe-XIIIe siècles. Plus tard, la Renaissance a fourni son contingent d'admirables humanistes « rebelles » (comme Giordano Bruno) nourris des philosophes grecs que l'on redécouvrait. Ces rebelles ont été réduits au silence, non, bien sûr, pour leur croyance à la réincarnation mais pour le danger qu'ils représentaient sur le plan idéologique — et social.

—Des marginaux, socialement peu influents, et sachant parler un langage assez voilé pour ne pas

1 Les anthologies sur la réincarnation citent parmi les Pères qui ont adhéré à une forme ou l'autre de transmigration des âmes : saint Justin, saint Grégoire (l'Illuminateur), Lactance, saint Grégoire de Nysse, saint Augustin, Synesius, Némésius, etc. Ces personnages ont subi de quelque manière l'influence de l'hellénisme ou d'Origène.

2 Il y a bien des chances que ces problèmes d'actualité préoccupent aussi les autorités de l'Église romaine.

3 À condition, bien entendu, d'étendre la signification de vie spirituelle à une vie intérieure et extérieure tenant compte de l'Esprit, qu'elle soit vécue au sein d'une communauté religieuse, initiatique, etc., ou en dehors de tout cadre.

encourir les foudres de l'orthodoxie, lorsque l'Église avait encore un pouvoir temporel menaçant. Ici se range l'étrange cohorte des alchimistes, rosicruciens, hermétistes, kabbalistes doublés parfois de néo-platoniciens, dont nous n'avons pas appris l'existence sur les bancs de l'école. Des noms comme ceux de F. M. Van Helmont et T. Vaughan ne nous disent sans doute pas grand-chose ; par contre celui de Pic de la Mirandole ne nous est pas inconnu.

—La grande foule des individuels, penseurs, philosophes, poètes, artistes, écrivains qui un jour ou l'autre ont découvert la réincarnation, l'ont incluse dans leurs conceptions de la vie et ont exprimé publiquement leurs opinions à son sujet, à mesure que la pensée devenait plus libre. On pourrait faire toute une étude sur l'extension de la doctrine dans le temps et l'espace en Europe. On découvrirait sans doute deux grandes origines aux résurgences réincarnationnistes [1] : le courant de l'hellénisme (avec surtout Platon et Plotin) à partir de la Renaissance, et la grande vague venue de l'Orient (à partir de la fin du XVIIIe siècle) qui nous enveloppe encore aujourd'hui.

Au fil du temps, bien des chrétiens se sont laissé séduire par certaines idées du monde « païen » et les ont intégrées à leurs vues, sans renier leur foi en Dieu le moins du monde. Beaucoup ont ainsi accepté la réincarnation avec enthousiasme parce qu'elle leur paraissait expliquer bien des mystères de la condition humaine. En particulier : comment les âmes qui ne passent ici-bas que quelques décennies peuvent-elles se qualifier pour une existence éternelle ? N'est-il pas bien plus raisonnable de postuler leur retour périodique pour leur donner la chance de progresser ?

Pour conclure ce trop bref chapitre historique, citons le témoignage d'un de ces individuels, esprit profondément original qui rencontra l'idée de la réincarnation très tôt sur sa route et la conserva vivante jusqu'à sa mort : Benjamin Franklin. À peine âgé de 22 ans, établi à son compte comme imprimeur et directeur d'un journal, il composa pour lui-même la plus célèbre des épitaphes :

Ci-gît
Le corps de Benjamin Franklin
Semblable à la couverture d'un vieux livre
Aux pages arrachées,
Abandonné aux vers,
Avec son titre et sa dorure effacés.
Mais l'œuvre ne se perdra pas
Car, comme il le croyait
Elle reparaitra
Dans une édition nouvelle et plus élégante
Revue et corrigée
Par l'Auteur.

Plus tard, à près de 80 ans, il confirma [2] : « malgré tous les inconvénients que peut comporter la vie humaine, je ne ferai pas d'objection à une nouvelle édition de la mienne, en espérant toutefois que les errata de la précédente pourront être corrigés ».

Quelques années avant de mourir, le « bonhomme Franklin » confia encore à un ami [3] : « Je considère la mort comme aussi nécessaire à notre constitution que le sommeil. Nous nous lèverons bien reposés

1 Si on excepte le monde arabe étendu jusqu'à l'Espagne, où ont fleuri par exemple les grands kabbalistes médiévaux.

2 *The works of Benjamin Franklin*, X, p. 174 (Ed. Jared Sparks, Boston, 1856).

3 Lettre citée dans *The Journals of Ralph Waldo Emerson* (1909).

le lendemain. »

À l'heure précise où ces lignes étaient écrites, paraissait à Londres la première traduction de la Bhagavad Gîtâ par Charles Wilkins. Avec les années, la réincarnation allait maintenant revenir vers l'Occident pour y trouver une popularité qu'elle n'avait peut-être jamais connue. Et devenir même un sujet d'enquêtes scientifiques, comme nous allons le voir.

CHAPITRE VII

Des preuves : pour et contre la réincarnation Étude critique

À la recherche des preuves

Un jour, un érudit bouddhiste voulut donner une preuve expérimentale de la réincarnation. Au cours d'un débat en présence du roi, il se donna la mort après avoir pris le souverain comme témoin de sa promesse de renaître. Quelques années plus tard, une proclamation royale invita les fidèles qui s'en sentaient capables à prouver la véracité de la doctrine des renaissances. Un seul candidat se présenta : un petit garçon de 4 ans qui rappela au roi tous les événements passés, « prouvant d'une manière irréfutable qu'il était bien le savant d'autrefois ». L'histoire a gardé son nom : Chandragomin. Cet événement, rapporté dans un ouvrage du Dalaï Lama [1], a sûrement convaincu tous ses témoins.

De même, lorsque le Bouddha fit le récit de ses vies passées (si on en croit la tradition), ou que Pythagore reconnut le bouclier qui lui avait servi jadis, les disciples de ces deux maîtres n'ont pas dû manquer de voir dans ces témoignages d'autorités respectées des preuves de la transmigration.

De nos jours, où beaucoup de gens cherchent à démontrer expérimentalement la réincarnation, on assiste à une avalanche de preuves qui convaincraient les plus grincheux des sceptiques. On voit paraître des ouvrages aux titres fort prometteurs [2]. Certains relèvent simplement de la science-fiction. Mais si le merveilleux dont s'entourent nombre de descriptions allèche une partie du public, il a aussi pour effet d'exaspérer une autre partie de ce public qui se détourne de l'examen sérieux de la réincarnation, en raison de ces tapages.

Le temps n'est plus où l'on croyait sur parole. Ce qui ne veut pas dire que tout soit à rejeter dans l'ensemble des éléments de preuve dont nous disposons. Au contraire.

Quelles « preuves » attendre?

On n'a pas encore pu prouver l'existence de l'âme, aspect permanent de l'homme, par une démonstration indiscutable. On n'a guère plus de chances de prouver les pérégrinations de l'âme d'un corps à un autre.

L'âme n'est pas une entité objective, pouvant être saisie par les sens d'un observateur. On ne peut (jusqu'à présent) la suivre dans ses évolutions, d'une incarnation à l'autre[3]. On ne connaît de l'âme que

1 S. S. le XIV^e Dalaï Lama, *La Lumière du Dharma*, Seghers, Paris, 1977, p. 44.

2 Citons, parmi beaucoup d'autres, *Les réincarnations mystérieuses et fantastiques* de Hans Holzer (titre original américain : *Born again*) Marabout, Verviers, 1974. Ce livre apporte des témoignages à verser au dossier des régressions hypnotiques.

3 Même si le clairvoyant assure qu'il perçoit la sortie de l'âme (corps astral, périsprit, etc.) au moment de la mort, est-ce bien elle qui est vue ou bien l'image subjective qui apparaît à l'œil « astral » du voyant, interprétant dans le langage de sa machinerie mentale l'information traduisant la présence de l'âme — laquelle n'est peut-être... qu'un ensemble de paquets d'ondes en vibration. Pure hypothèse, bien

ses effets. On l'aperçoit en ombres chinoises. De même, on ne connaît de la conscience que des effets : des états de conscience, rendus possibles par le fonctionnement d'un instrument approprié — physique ou subtil. Selon toute probabilité, on ne détectera jamais de la réincarnation que des effets. Et c'est bien là le drame : des causes fort différentes peuvent produire les mêmes effets apparents. Quel que soit le cheminement suivi dans l'apparition d'une preuve, il passe toujours par un être humain — en particulier par les coulisses de son psychisme. Autrement dit, par le laboratoire le plus prodigieux dans ses capacités de production d'images, à partir de matériaux puisés dans son propre fonds, ou dans la sphère psychique collective, et sous l'impulsion des stimulations les plus diverses.

L'histoire de Chandragomin a pu convaincre ses contemporains. Elle n'est plus aujourd'hui qu'un fait, intéressant certes, mais à examiner avec un esprit prudent et objectif. Nous ne cherchons plus à croire mais à comprendre. Dans l'état actuel de nos connaissances, on ne peut trouver que des présomptions de preuve — dont certaines peuvent d'ailleurs paraître éloquentes. Des observations qui suggèrent la réincarnation, selon le mot de Stevenson. Mais que les partisans de cette cause se rassurent : la tâche est tout aussi ardue pour leurs adversaires, dont les arguments sont loin d'être définitifs et convaincants.

À ce jour, on n'a pas encore prouvé l'inexistence de la réincarnation, comme nous le verrons. Malgré ces incertitudes, nous ne renoncerons pas à l'audition des témoins pour et contre la réincarnation, de façon à éclairer le mieux possible notre Dossier. Et, même si on ne peut conclure, il y a une grande gagnante dans cette investigation : la connaissance de l'Homme, qui s'enrichit d'éléments qu'on ne soupçonnait pas. Pour cet examen, nous passerons en revue successivement les grandes catégories de « preuves », ou de signes indicateurs (evidences, en anglais) et la gamme des explications possibles dans l'état de notre savoir, pour aborder ensuite une étude critique des principaux témoignages.

Les éléments de preuve ^[1]

On peut classer ces éléments comme il suit :

XIII. **Anomalies apparentes dans une personnalité**, suggérant une expérience ou un apprentissage, un entraînement antérieurs à la naissance, et inexplicables par l'hérédité et le milieu :

- talents, aptitudes remarquables précoces — génie
- habitudes, tics spécifiques d'une personnalité décédée dont on soupçonne le retour dans l'être observé
- différences marquées entre jumeaux homozygotes
- phobies ou attractions inexplicables pour des objets, des aliments, etc.
- prédilection pour un pays, une période historique
- attraction spontanée (ou répulsion violente) pour des personnes, etc.

Ces signes prennent naturellement une plus grande force s'ils sont associés à des souvenirs précis de vies passées leur donnant un sens intelligible.

Informations détaillées sur une incarnation précédente

I. *Informations fournies par des tiers au sujet du « réincarné ».*

— *Annonce d'une future naissance* avec l'identité de l'âme attendue (sexe et autres caractéristiques du futur enfant). L'avertissement peut être capté par la future mère (en rêve, le plus souvent), ou un médium.

— « Lecture de vies antérieures » faite par un sensitif, voyant, etc., au sujet d'une personne vivante, ou

entendu.

1 Pour cette partie, voir les études de I. Stevenson déjà citées.

du voyant lui-même, comme simple spectateur objectif du passé.

II. Informations fournies par le « réincarné ».

— Émergence de souvenirs dans la conscience

a) Souvenirs spontanés.

— rêves, cauchemars récurrents

— flashes de « supra-conscience » découvrant comme une fresque du passé

— conscience éveillée, plus ou moins permanente, des détails d'une existence antérieure, éventuellement avec xénoglossie (cas Stevenson)

b) Souvenirs induits de façon inattendue.

— réveil d'images induit par un lieu, un objet (sentiment du « déjà vu »)

— réveil d'une connaissance certaine de lieux que l'on visite, avec anticipation des détails du parcours, et découverte correcte des modifications intervenues dans l'aménagement des lieux (sentiment du « connu »)

c) Souvenirs induits ou provoqués à l'aide d'un tiers.

— régression de mémoire sous hypnose

— anamnèse par techniques parahypnotiques

— lying (voir explication plus loin)

— *Manifestations physiques* [1]

— marques de naissance (cicatrice suspecte, nævus)

— malformations congénitales

Les explications

Quand un individu apporte un témoignage de la réincarnation, il convient en premier lieu de chercher à préciser les conditions dans lesquelles il a été recueilli, et jauger la fiabilité du témoin. Et avant de conclure à la réincarnation, il faut se souvenir qu'il y a bien d'autres explications possibles, à éliminer d'abord par une critique sérieuse. C'est la méthode scientifique suivie par Ian Stevenson dans ses enquêtes. Les modèles d'explications peuvent se classer comme il suit :

Explications normales (n'incluant rien d'« occulte »)

1. *Fraude (consciente ou inconsciente)* [2].

Il faut toujours y songer. Les motifs de la fraude sont variables. L'individu cherche, parfois à son insu, à se mettre en valeur, gagner un ascendant sur un groupe d'enthousiastes, ou prouver sa théorie. Ou bien il vise la notoriété publique, voire le succès commercial.

2. *Résurgence de souvenirs oubliés.*

1 Ces signes prennent une grande valeur suggestive en association avec des souvenirs précis expliquant leur genèse. Il est arrivé que I. Stevenson puisse vérifier — procès-verbal d'autopsie en main — que l'individu antérieur était mort avec des blessures situées à l'endroit même des cicatrices suspectes relevées sur le corps de l'enfant « réincarné ».

2 Dans son étude *The Evidence for Survival from claimed memories of former incarnations* (op. cit.) Ian Stevenson indique : « j'ai connaissance d'un exemple de prétendus souvenirs d'une incarnation antérieure dénoncés comme frauduleux » (T. L. Rampa, *The Third Eye*, Doubleday and Company, New York, 1957). Un troisième œil qui a fait rêver bien des gens...

Par exemple, l'image d'un tableau que l'on a vu un jour puis oublié va se réactiver en présence d'un paysage qui lui ressemble : sentiment de « déjà vu ». Beaucoup de souvenirs de notre vie qui paraissent disparus à jamais ré-émergent avec l'apparence d'expériences nouvelles; avec des éléments d'autre provenance, ils peuvent entrer dans la composition d'« images de vies antérieures ».

3. *Mémoire génétique.*

Nous l'avons évoquée parmi les « modèles-sans-âme ». Pure hypothèse qui ne jouerait que dans le cas où le réincarné descend héréditairement de son « prédécesseur ». Il est bien vrai que les enfants héritent certains traits de caractère de leurs parents ou grands-parents. De là à revivre consciemment les souvenirs détaillés de la vie de leurs géniteurs, il y a quand même un long chemin.

4. *Représentations « dramatiques » émergeant de l'inconscient.*

Les ressources de la psychologie et de la psychanalyse sont à exploiter avant d'attribuer à la réincarnation les scènes (souvent violentes) vécues par un sujet soumis à l'une des techniques connues de régression dans les « vies antérieures ». L'analyse du contenu et du déroulement de ces scènes est souvent révélatrice de problèmes sous-jacents au fond de la personnalité actuelle. Certains psychiatres assurent d'ailleurs que ces problèmes ont parfois leur racine... dans l'incarnation précédente [1].

• **Explications paranormales (liées à la parapsychologie)**

1. *Quête d'informations par des voies paranormales.*

Les expériences de parapsychologie menées scientifiquement ont confirmé l'existence de pouvoirs tels que télépathie (transmission de pensée entre deux sujets), clairvoyance (perception extra-sensorielle d'informations : objets, images, paysages...), psychométrie (perception d'images, d'événements induite par le contact d'un objet, l'atmosphère d'un lieu, etc.).

L'existence d'une trace permanente des événements, d'une sorte de mémoire de la Nature enregistrée de façon indélébile (dans la Lumière Astrale, la psychosphère de la terre, ou la noosphère nouvellement « découverte » par des Soviétiques) s'accrédite de plus en plus. Les électrons de Jean Charon viennent aussi à la rescousse avec leur mémoire de surdoués.

Résultat : un individu armé de pouvoirs parapsychologiques semble bien se trouver en mesure de pêcher des informations, là où il faut, pour « raconter une vie passée », qu'elle ait été réellement vécue par un autre, ou qu'elle soit forgée d'éléments disparates, en procédant

- a. par télépathie, en puisant dans le mental de personnes vivantes des détails « criants de vérité »
- b. par clairvoyance, en collectant à distance des images existantes, ou en puisant dans un livre ou un registre de mairie des informations précises pour donner du corps à un récit [2]
- c. par lecture des archives permanentes de la Nature où est consignée toute l'histoire des hommes.

Bien entendu, le sujet peut exercer ces pouvoirs sans le savoir lui-même. On ne peut jamais écarter cette hypothèse parapsychologique, surtout dans les techniques de régression où ces pouvoirs sont sollicités [3].

1 Voir, Dr D. Kelsey & Joan Grant, *Many Lifetimes*, traduit en français sous le titre : *Nos vies antérieures*, « J'ai Lu », 1971.

2 Il faut se garder de minimiser les pouvoirs de la mémoire et de la clairvoyance. Stevenson cite le cas d'un homme sous hypnose se mettant à parler et à écrire un dialecte oublié, du III^e siècle avant J.-C. : quelque temps avant, dans une bibliothèque ses yeux étaient tombés sur une grammaire de cette langue ouverte sur sa table, alors que son esprit rêvait à autre chose.

3 L'individu sous hypnose et le médium en transe sont très sensibles à l'influence mentale des assistants. On a pu faire décrire par un médium la vie passée d'un prétendu « défunt », inventée de toutes pièces et mémorisée par un expérimentateur. (Voir : Sudre, *Traité de Parapsychologie*, Payot.)

2. *Influence supposée de restes psychiques de défunts.*

Un vivant peut être « possédé », transitoirement par ce qui semble la personnalité d'un défunt, comme lorsqu'un médium paraît complètement métamorphosé en une autre personne aux yeux des assistants. Il est rare que ceci arrive à l'état normal. Stevenson cite pourtant le cas de Lurancy Vennum dont le corps fut apparemment occupé plusieurs mois par la personnalité complète d'une vague connaissance, Mary Roff [1]. Ce cas de possession « autoritaire » est rare. On peut imaginer des situations où une personnalité vivante serait seulement parasitée par les restes psychiques d'un défunt : elle conserverait alors son identité, tout en se sentant un peu dans la peau de l'autre personnalité qui la colonise, et en se souvenant ainsi d'une vie passée — qui est peut-être celle d'un inconnu.

Comme on le voit, avant de conclure à la réincarnation, nous avons une longue liste d'hypothèses différentes à écarter.

Notons que ces explications, évoquées par rigueur scientifique, ont l'air parfois plus hypothétiques que la réincarnation elle-même (comme la mémoire génétique) mais on ne peut les rejeter a priori.

Notons aussi que l'existence d'une telle variété d'hypothèses ne suffit pas du tout à rejeter celle de la réincarnation. C'est précisément le mérite du travail de Stevenson d'avoir découvert et étudié scientifiquement des cas où finalement la réincarnation paraît l'explication la plus plausible. Quand un petit garçon de 4 ans, parfaitement normal, se met à raconter avec conviction des tas d'histoires bizarres sur une autre vie qu'il aurait vécue, avec un autre nom (qu'il précise), dans un autre foyer, et qu'il demande à ses parents actuels de l'y emmener, l'étonnement s'empare d'eux. Si, cherchant à en savoir plus, ils apprennent encore une foule de détails, le désir de vérifier peut alors les pousser à conduire l'enfant au village qu'il indique. Si, là, le bambin retrouve le chemin de la maison, reconnaît parents, frères et sœurs au milieu de beaucoup de gens, et si la plus grande partie des détails fournis se vérifie... que penser de tout cela ? Ce n'est pas un cas unique. Stevenson en a rencontré des centaines de par le monde. Et il publie dans des livres très sérieux le résultat de ses enquêtes, où, dans chaque cas, il examine mûrement le poids de toutes les hypothèses, avec sa compétence de psychiatre et de parapsychologue.

« Lectures de vie » en tous genres

Pythagore se souvint, dit-on, de quatre vies antérieures. Modeste performance à côté de celles de voyants modernes qui font ce travail... pour les autres.

Les « lectures de vie » (life-readings) d'Edgar Cayce sont célèbres [2]. Se plaçant lui-même dans une sorte d'hypnose, il était capable, selon le cas, de diagnostiquer les maladies de ses patients, en leur prescrivant la thérapeutique ad hoc, ou de leur révéler des épisodes de leurs existences passées. Fait remarquable, ces rétrospectives avaient la vertu de mettre en lumière les causes lointaines des actuels points faibles des sujets : karma. La vérification des précisions données sur le passé était souvent impossible. L'Atlantide, l'Égypte sont inaccessibles.

Au début de notre siècle, d'autres « lecteurs de vie » se sont illustrés dans le domaine de l'Occulte. Rudolf Steiner, père de l'Anthroposophie, connaissait les vies antérieures de quelques contemporains connus. Mais le champion dans cette catégorie a été sans conteste C. W. Leadbeater. Assisté d'Annie Besant — leader d'une fraction du monde théosophique à l'époque — il put remonter dans le passé

1 I. Stevenson, *The Evidence for survival from claimed memories of former incarnations.*

2 Voir par exemple : Gina Cerminara, *De nombreuses demeures*, Éd. Adyar, 1973.

jusqu'à l'an 22662 avant J.-C. [1] et décrire ainsi les trente dernières vies d'« Alcyone » (le jeune Krishnamurti) qui avait été annoncé au monde comme le futur Messie [2].

De nos jours, la pratique des lectures de vie est tombée aux mains de vulgaires charlatans. Pour une poignée de dollars, votre histoire cachée éclate au grand jour. Il n'y a pas si longtemps, un homme au bord du désespoir s'apprêtait au suicide. Un life-reading lui avait découvert une existence perverse : sous le nazisme, l'individu avait fait mourir d'innombrables Juifs. Par bonheur, une autre lecture de vie, faite chez un concurrent, donna un son de cloche tout différent. Il suffisait de frapper à la bonne porte.

Ces exercices de voyance ne sont guère convaincants comme preuves de réincarnation. Comme le remarque judicieusement Stevenson, le personnage de la prétendue vie antérieure peut être :

1. une figure très connue et, dans ce cas, le voyant a pu apprendre jadis beaucoup de détails sur sa vie et les exhumer de sa mémoire.
2. un homme historique moins en vue, dont la carrière est peut-être retracée dans quelque livre obscur : le sensitif peut alors exercer son don de voyance pour retrouver ce document et en extraire son récit.
3. un personnage ignoré : il est extrêmement improbable qu'on en retrouve une trace matérielle. Ici encore la révélation est sans valeur probante.

Autrement dit, chaque fois qu'un récit est vérifiable on peut soupçonner que l'œil intérieur du « lecteur de vie » a été cueillir l'information à la source même où on la vérifiera. Il faut donc rester prudent devant ce genre de voyance extralucide.

Les enfants-qui-se-souviennent

La vérité sort de la bouche des petits enfants. On les sait inventifs, mais pas au point d'imaginer des histoires complètes, avec une foule de détails, mettant au jour une vie antérieure vérifiable. C'est l'intérêt des cas Stevenson. À lire les descriptions qui en sont faites, on a vraiment l'impression qu'une ancienne personnalité a « repris du service » dans un corps neuf, à côté d'une nouvelle qui va s'affirmer petit à petit, au point d'oublier l'intruse : les souvenirs de vie passée s'effilochent avec le temps. Souvent d'ailleurs ils n'apparaissent chez l'enfant que sous l'effet d'un choc émotif (chagrin, gronderie, etc.).

Au moins dans les cas très forts [3], la réincarnation semble bien la bonne explication, lorsque des dizaines de points précis se vérifient. Après l'étude générale que nous venons de faire sur différents modèles de réincarnation, il nous paraît intéressant d'analyser les cas décrits par Stevenson en les comparant au modèle théosophique, qui paraît le plus précis dans ses descriptions. Il serait extrêmement instructif pour cet essai de disposer d'un très grand nombre d'exemples pour en faire une analyse statistique. Mais en réunissant quelques-uns des cas typiques décrits, on peut déjà déduire des indications qui donnent à réfléchir (sans pouvoir conclure, bien entendu, sur quelque 33 exemples

1 Voir, des auteurs cités, *Déchirures dans le Voile du Temps*, Publications théosophiques, Paris, 1911-1912-1913. Sur toutes ces « années folles » (qui ont excité la hargne de Guénon contre les « théosophistes ») on peut lire le témoignage d'une femme qui les a vécues, Lady Emily Lutyens, *Candles in the sun*, Rupert Hart Davis, Londres, 1957.

2 Comme cette prophétie (avec d'autres) ne s'est pas réalisée, on hésite à ajouter foi à toutes ces révélations mirifiques.

3 Par exemple, lorsque Stevenson arrive sur les lieux de l'enquête avant que la famille précédente du « réincarné » ait été découverte — ce qui permet d'interroger l'enfant à loisir sans soupçonner que des informations lui soient parvenues de son milieu « antérieur ».

collectés).

XIV. Cause du décès antérieur

À une majorité écrasante : mort prématurée. En dehors de 3 cas non précisés, on a en gros, la moitié de morts violentes; le reste : maladies à évolution rapide, suites de blessures, d'accouchement, etc.

Voilà donc des âmes arrachées à la vie trop tôt, parfois violemment (décapitation, suicide). Nous tombons d'emblée dans la catégorie des exceptions, selon le modèle théosophique. C'est-à-dire que l'entité n'a pas épuisé sa vitalité, son « programme de vie » et se trouve, en quelque sorte, sollicitée par deux types de forces : celles qui la rappellent vers l'incarnation et celles qui tendent à l'en écarter. Dans le cas des enfants (ou des idiots), le problème est vite résolu : ils renaissent sans délai, n'ayant aucune expérience à assimiler à leur être profond. Pour les autres — ce sont des cas d'espèces.

XV. Age à la date du décès

Sur les exemples examinés près des 2/3 des sujets sont morts à l'âge adulte (en gros, 20 ans et plus). Les enfants morts entre 0 et 10 ans forment une minorité [1]. Le reste des cas se range donc dans la frange incertaine qui balance entre le retour et le départ définitif.

Du point de vue du modèle théosophique, certains cas sont cependant franchement suspects. Comment imaginer qu'un adulte dans la force de l'âge, ou un grand-père de 85 ans, n'ait pas accumulé dans sa vie une somme d'énergies psychiques suffisantes pour l'entraîner finalement « loin de la terre », et lui faire goûter le rêve et le repos du Ciel (le « devachan » des théosophes) [2]?

XVI. Changement de sexe

Cas peu nombreux, mais attestés : la probabilité n'est pas nulle pour un garçon de renaître fille dans la prochaine vie. Ce qu'affirment tous les réincarnationnistes. Racistes du sexe, l'inversion des rôles vous guette.

XVII. Intervalle entre deux vies

C'est ici qu'on trouve les choses les plus bizarres. Sur la petite population de cas étudiée, une bonne majorité (environ 2/3) se réincarne en moins de 10 ans. L'intervalle maximum signalé ne dépasse pas trente ans. Ces âmes arrachées à la vie, souvent prématurément, reviennent donc très vite. Nous sommes loin des 1000 ans de Platon, 3000 ans des Égyptiens (selon Hérodote), ou 1000-1500 ans de Mme Blavatsky. Heureusement dans un sens, sans cela aucune vérification ne serait possible. Cette durée ultra-courte pourrait bien être significative de cas extrêmement particuliers. Si on accepte qu'ils soient représentatifs d'une réelle réincarnation...

1 On constate des cas très éloquents pour la Théosophie : les enfants morts en bas âge (et conservant pour cette raison le même corps psychique) se « réincarnent » parfois dans la même famille, avec une forte ressemblance avec leur prototype antérieur, en réaffirmant leurs petites habitudes, leurs tendances, etc. Il y a des exemples où l'enfant emploie les mêmes expressions et se souvient même nettement d'expériences (voyages, etc.) faites par l'« autre ».

2 On pourrait toujours invoquer chez ces individus une nature grossière, les privant de toute moisson spirituelle. Il n'empêche : dans le cas décrit du vieillard de 85 ans, l'intervalle passé avant la réincarnation est, paraît-il, de 7 ans, ce qui fait de bien courtes vacances pour l'âme. On ne traîne pas au Ciel chez les Tlingit d'Alaska!

Et puis, il y a ces bizarreries [1] :

— un homme meurt, neuf mois après il renaît : intervalle nul.

— un meurtrier est exécuté (décapité), six mois après le voilà revenu (avec une cicatrice suspecte au cou) [2]. Un autre cas identique est signalé (un père de 7 enfants écrasé par un camion).

Faut-il penser que l'entité a pris la place d'une autre dans le sein de la mère, alors que l'embryon de 3 mois avait atteint déjà quelque 10 cm [3]? Il y a encore plus fort : un enfant meurt de variole à trois ans et demi. Pendant la nuit précédant l'enterrement, il reprend vie, contre toute attente. Mais c'est un autre être qui revit... en tout point identique (dans sa personnalité) à un jeune homme de 22 ans qui venait de décéder. De mort violente, encore une fois.

Se pourrait-il qu'une entité réussisse cette espèce de « transvasement », d'un corps devenu brutalement inutilisable dans un autre, encore très jeune et abandonné par son propriétaire [4]? Thème passionnant pour un auteur de science-fiction. Quelle explication trouver ?

Que conclure de ce rapide examen des cas Stevenson ? Sans diminuer en rien l'intérêt et la force de ces exemples, on est porté — en se fondant sur le modèle théosophique — à penser que nous sommes finalement en présence d'exceptions, parfois très exceptionnelles.

Ce qui ne devrait surprendre personne. La proportion d'enfants-qui-se-souviennent si spontanément et si clairement de leur « vie passée » est réellement faible. Il se pourrait bien que ces « souvenirs » soient dus à un concours tout à fait particulier de circonstances, réunies dans des jeunes êtres — que l'on sait aussi perméables à beaucoup d'influences [5].

La pêche aux vies antérieures

1 À propos de bizarreries : les marques de naissance. Dans l'*Océan de Théosophie*, de W. Q. Judge, il est rappelé que la forme physique du fœtus se développe sur un modèle « astral » (un aspect du « corps subtil ») lequel est « sous l'influence de l'imagination de la mère, par des organes physiques et psychiques. La mère peut former une image puissante sous l'effet de l'horreur, de la peur ou de quelque autre impression et le modèle astral en est affecté de façon similaire ». N'est-ce pas un élément d'explication possible d'un cas cité par Stevenson où un bébé naît avec des marques précises, après que la mère de cet enfant eut été visitée par un parent encore vivant... la choisissant à l'avance pour future mère et exhibant devant elle les cicatrices qu'il portait sur son corps et qui devaient permettre de « le » reconnaître dans le futur rejeton. Assurément la mère a gardé la photographie de cette scène.

2 Le « corps subtil » n'est sûrement pas décapité par une guillotine, mais il pourrait bien retenir l'image de la scène finale, imprimée en une trace indélébile. On en retrouvera peut-être quelque chose si une mère capte inconsciemment cette information pendant sa grossesse, ou si l'entité vient effectivement se réincarner avec le même corps subtil.

3 Le fait que dans ces deux cas l'homme précédent était décédé violemment n'est peut-être pas fortuit. Le criminel exécuté n'est pas vraiment mort, selon la Théosophie : il reste plein du désir de revivre et de retrouver un corps. Gare au médium qui s'ouvre à l'influence d'une pareille entité — ou d'un suicidé!

4 On trouve, dans la littérature théosophique du XIXe siècle, 2 ou 3 exemples un peu similaires où une entité désincarnée vient occuper — pour y vivre — le corps d'un enfant mourant. Il est vrai que ces cas sont rarissimes. Il s'agit de yogis qui se réincarnent très vite pour poursuivre leur ascèse.

5 Avant « l'âge de raison », l'Ego de l'homme n'a pas pris réellement possession de ses instruments physique et psychique. Ces derniers pourraient bien être, dans certains cas, « colonisés » par des forces psychiques étrangères — et progressivement libérés de ces imprégnations à mesure que l'hôte intérieur (l'Ego) s'affirme.

L'exploration du subconscient pour en faire émerger les personnages que nous avons vécus jadis est devenue à la mode. En France, le colonel de Rochas avait été un pionnier de la régression hypnotique. Depuis, Morey Bernstein aux États-Unis a eu son heure de gloire en exhumant l'énigmatique Irlandaise Bridey Murphy du passé d'une jeune femme qui avait servi de cobaye à cet hypnotiseur amateur [1].

Grâce à l'évolution des techniques, on en vient à pratiquer ces retours en arrière, ces « anamnèses », par des moyens plus doux que l'hypnose profonde, apparentés à la sophrologie [2]. La science aidant, certains parlent maintenant de faire passer le cerveau en ondes Thêta (celles du sommeil profond) tout en restant éveillé... Bref, les vies passées sont là, à portée de la main. Il suffit de se baisser, et de fouiller un peu. Une autre technique, signalée à l'attention du public par Denise Desjardins [3] porte le nom de *lying*, car on la pratique en étant allongé — ce qui est d'ailleurs le cas des autres méthodes. Cependant, elle intervient dans le cadre d'une vie dirigée vers une réelle ascèse spirituelle, inspirée de l'Orient.

Malgré l'extraordinaire succès de ces régressions, où l'on arrive à redécouvrir tout ce qu'on veut, il faut bien s'avouer que toutes ces techniques sont entachées d'un gros défaut qui rend leurs résultats très suspects. Pour résumer les choses : on s'imagine que les souvenirs des vies passées sont là, sous-jacents dans la psyché, et qu'il suffit de l'interroger pour qu'elle réponde. Bien sûr, on choisit des conditions que l'on croit favorables; si ce n'est pas l'hypnose, c'est une bonne relaxation ouvrant à un état subliminal de conscience où la volonté n'agit plus, le mental cesse de ratiociner. On fait monter les impressions des profondeurs, on laisse revivre les émotions. Privée de ses attributs proprement humains — volonté et réflexion — la machine psychique est un animal bien vivant, extrêmement dynamique et sensible. L'opérateur — le dompteur ? — le sollicite pour qu'il s'exprime. Et lui sait qu'il s'agit de vies antérieures à découvrir.

La psyché, invitée à parler, en a des choses à dire...

Ian Stevenson, qui a renoncé à l'hypnose pour poursuivre ses enquêtes [4], exprime son scepticisme : « les personnalités habituellement évoquées au cours de régressions sous hypnose vers une vie antérieure sont... un amalgame de la personnalité courante du sujet, de ce que celui-ci croit qu'on attend de lui, de la vision qu'il se fait de ce qu'aurait dû être sa vie antérieure, et peut-être aussi d'éléments obtenus par voie paranormale ». Cette analyse s'applique bien semble-t-il au cas « Bridey Murphy ». On a retrouvé dans cette histoire échafaudée sous hypnose divers éléments puisés... dans la mémoire oubliée du sujet

1 Morey Bernstein, *A la recherche de Bridey Murphy*, « J'ai Lu », 1956.

2 Isola Pisani a décrit des séances de ce genre dans son livre, *Mourir n'est pas Mourir*, Éd. Robert Laffont (1978). C'est le Dr Kelsey assisté de sa femme, elle-même clairvoyante, qui utilise ces techniques à des fins thérapeutiques, imité en cela par d'autres psychiatres. Il s'agit d'amener au jour les traumatismes de vies passées qui parfois bloquent encore le sujet. Réincarnation ou pas, il y a des guérisons — c'est l'essentiel.

3 Denise Desjardins, *De naissance en naissance* (1977) et *La Mémoire des vies antérieures. Ascèse et vies successives* (1980), Éd. La Table Ronde.

4 C. Chris, un des organisateurs du Congrès de Montpellier dont nous avons parlé, s'est prononcé fermement contre l'utilisation de l'hypnose pour ces anamnèses. Hypnotiseur de métier (hypnotiseur travaillant en liaison avec un médecin pour des travaux de recherches), il pense que des contacts avec les vies antérieures — en état d'hypnose somnambulique — sont exceptionnels. De plus il est impossible, à son avis, d'être sûr que le sujet décrit une existence passée.

(qui avait joué une pièce irlandaise dans son enfance, en acquérant l'accent convenable), avec vraisemblablement des ingrédients collectés ici et là, par clairvoyance. Mais pas de Bridey Murphy en Irlande.

C'est un trait remarquable de toutes ces techniques (de l'hypnose au lying) qu'elles stimulent chez le sujet des pouvoirs parapsychologiques (surtout clairvoyance) parfois remarquables qui restent latents habituellement. Pour cette raison même, les récits de vies passées sont aussi peu dignes de foi que les « lectures de vie » faites par un sensitif.

En outre, l'intervention de l'opérateur qui sollicite le sujet pour qu'il parle, en pêchant des réponses, crée un certain climat de contrainte qui engage l'animal psychique à progresser dans la voie des révélations. Dans l'hypnose légère, ou le lying, où l'on cherche à réveiller des impressions profondes, la nature émotionnelle est fortement mise à contribution. L'angoisse est plus souvent l'invitée de ces séances que la béatitude. Les énergies et souvenirs refoulés (de la vie actuelle, bien entendu) s'en donnent à cœur joie. Avec des yeux objectifs, on lit souvent à livre ouvert les problèmes dont souffrent les patients depuis leur enfance, ou leur adolescence. Le plus curieux est que ces tragédies, ces histoires structurées au fil des jours par la psyché soumise à la question, sont attribuées à des vies antérieures par les sujets aussi bien que par les spécialistes de ces méthodes. Et même quand on connaît assez bien le passé psychologique d'un individu [1], avec ses traumatismes, ses échecs, ses problèmes avec les parents, etc., on finit toujours, comme par miracle, par en retrouver la racine... dans des drames remontant à une existence passée. Il y a des âmes que la fatalité poursuit.

Mais les sujets qui émergent pantelants de ces descentes en enfer sont finalement délivrés de leurs angoisses. On a envie de parler de catharsis psychanalytique [2].

Rêves, impressions, visions

Il serait peu raisonnable de prétendre que rien ne remonte jamais du passé perdu dans ces lectures de vie, ces récits articulés sous hypnose, en lying, qui paraissent si criants de vérité. Réincarnation ? Les explications de rechange ont souvent un tel poids qu'on hésite beaucoup à se prononcer pour elle. Malgré toute l'envie qu'on en aurait.

On dirait que les vies antérieures se cachent obstinément quand on les appelle, alors que certaines fois elles ont l'air de surgir sans crier gare.

Il y a des rêves, des expériences de « déjà vu » — une certitude de connaître un endroit, une personne — qui s'imposent d'un seul coup dans la vie des individus, comme des retours de vies passées, avec un tel cachet d'authenticité qu'aucune explication savante contraire ne les fera rejeter comme des fantasmes.

1 Comme c'est le cas avec les exemples donnés par Denise Desjardins dans son second livre (*La Mémoire des vies antérieures*).

2 Dans *De l'autre côté de la vie* (Tchou, 1979) un médecin psychiatre et psychanalyste qui reste anonyme (Dr N.) émet cet avis pessimiste : « une personne ayant adopté les idées réincarnationnistes est amenée à croire qu'elle supporte la faute des erreurs commises dans une vie antérieure, faute liée au karma et dont il faut aujourd'hui payer le prix. La croyance au karma entraîne une conduite d'échec : le sujet s'enferme dans une structure masochiste à laquelle il lui sera très difficile d'échapper ». C'est un risque, il est vrai, analogue à celui qui s'attache à la notion de péché qu'on traîne comme un boulet. Mais karma n'est pas punition, comme nous l'avons répété.

Il y a aussi, paraît-il, de ces moments de supra-conscience où un individu, arraché de façon inattendue à ses occupations, se voit transporté dans des scènes d'une période révolue où il est un autre personnage, tout différent de l'actuel. Frederick Lenz, professeur de philosophie orientale aux États-Unis, a rassemblé un certain nombre de ces témoignages dans un livre passionnant [1], comme tous ceux de cette catégorie. La comparaison des cas cités suggère une sorte de scénario assez constant suivi par le déroulement de cette vision.

Ajoutons ces éléments au Dossier des expériences subjectives, probantes certes pour l'individu qui les vit, mais incapables encore de faire l'unanimité dans notre jugement.

À quand la preuve ?

Nous en sommes encore à chercher... l'introuvable. Si nous avons déjà vécu sur cette terre, la Nature paraît bien mettre une certaine mauvaise volonté à nous laisser accéder à notre passé secret. La Nature ? Les philosophes de l'Orient diraient plutôt : notre nature personnelle dont l'opacité est telle que la route est bouchée.

C'est traditionnellement aux grands yogis indiens, ou aux ascètes bouddhistes qui ont atteint les degrés supérieurs de la méditation, que s'offre la vision clairement consciente de toutes les existences traversées. À cette performance nous pouvons trouver deux raisons.

La première : pour atteindre la mémoire centrale de l'Ego — quelque part du côté du « corps causal » — ne faut-il pas que la conscience se retire progressivement du niveau de l'expérience de veille et s'élève de plan en plan, du monde psychique au monde spirituel — hors du temps et de l'espace ? Et pour cela, ne faut-il pas qu'elle se crée des points d'appui, des instruments permanents dans toute sa sphère intérieure, pour rester éveillée dans son transfert jusqu'au monde causal ?

N'est-ce pas d'ailleurs cette création d'instruments permanents dans les enveloppes de l'âme qui permettra au yogi d'atteindre l'immortalité de la conscience réfléchie, à travers la vie et la mort ? Et comme cette construction ne peut se faire que sur terre, par l'exercice de la volonté et de la pensée, n'est-ce pas là le secret de la nécessité de la réincarnation ? Comment espérer réaliser ce grand Œuvre après la mort, lorsque nous serons dépouillés de ce qui nous permet ici-bas de choisir et de vouloir [2] ?

La deuxième raison : l'ascète ou le mystique a parcouru un chemin qui l'a mené à l'égalité parfaite et au renoncement à toutes vues personnelles. Il est dès lors qualifié pour contempler le passé, comme un spectateur impassible. Ceux qui cherchent à forcer la porte de l'inconscient ont-ils songé à ce qui se passerait si toutes les scènes évanouies depuis des milliers d'années resurgissaient à leurs yeux de mortels... que la moindre contrariété plonge dans l'angoisse ? Ne réveillez pas le chat qui dort. La Nature est bien faite.

Arguments contre la réincarnation

1 F. Lenz, *Life-Times, true accounts of reincarnation*, Bobbs Merrill, New York, 1979.

2 Les doctrines orientales s'opposent ici radicalement à celle de l'Occident (christianisme, spiritisme...) qui envisagent un progrès possible de l'âme après la mort, une série de métamorphoses l'élevant jusqu'à Dieu.

Un mot d'avertissement

Nous l'avons dit, la réincarnation est un sujet explosif. L'idée, nouvelle en Occident, dérange, menace des théories en vigueur. Certains craindraient même pour la foi, si on parvenait à découvrir des preuves expérimentales de la survivance et de la renaissance. Il ne manque pas de juges expéditifs ayant trouvé des moyens de condamner la réincarnation, à peu de frais. Voici deux bonnes recettes :

— Choisir parmi les modèles possibles celui qui paraît le plus faible et le mettre en accusation. En somme, imiter les fauves qui attaquent un troupeau. René Guénon a ainsi consacré un chapitre entier à démolir la réincarnation. Mais c'est sur le modèle spirite qu'il a fait ses griffes — ignorant complètement les autres, puisqu'il leur déniait toute existence.

— Profiter du fait qu'il y a deux prévenus dans le box : réincarnation et karma. Prouvez la culpabilité de l'un et vous envoyez les deux aux galères.

Les arguments contre la réincarnation sont d'ordre expérimental, logique, moral et souvent... sentimental. Nous allons les examiner tour à tour.

XVIII. Arguments expérimentaux

Ils sont fondés sur « l'observation ». Une façon économique de condamner la doctrine est de rejeter l'existence de l'âme. Pas de conscience possible, dit-on, sans un corps.

1. *L'homme n'est autre que son corps.* Les scientifiques d'aujourd'hui ont remplacé les Prophètes d'antan. Ce qui n'est que théorie devient bien vite dogme. On lit ainsi de fabuleux récits sur les « origines » de l'homme : de l'Australopithecus à l'Homo sapiens sapiens. L'homme de la rue s' imagine que tout cela est démontré et que l'intelligence a jailli un jour dans la cervelle de ces ancêtres. C'est un abus de confiance, à la limite. L'enthousiasme (?) fait oublier, ici plus qu'ailleurs, la formule sacramentelle de tout chercheur : « les choses semblent s'être passées comme si... ». En y regardant bien, on lit dans un coin du livre que les ancêtres directs de l'homme de Cro-Magnon restent mystérieux. Belle invitation à la prudence [1]. On ne sait pas encore d'où vient l'homme — on ne sait même pas ce qu'il est. Et nous attendons toujours qu'on nous explique comment, par le jeu des molécules, des flux de charges électriques et des ondes cérébrales, nous faisons la simple expérience quotidienne d'être conscients, de voir le spectacle du monde, de penser des pensées conscientes. Et, si possible, qu'on ne nous parle pas d'ordinateur, en confondant à plaisir la machine et l'opérateur qui est au pupitre. Rappelons humblement au savant son ignorance, et attendons d'autres arguments.

2. *On ne se souvient pas des vies passées.* Le contraire serait étonnant d'après ce que nous avons vu plus haut. Déjà, nous n'avons plus souvenir de tranches entières de notre vie — le vieillard se plaint de perdre la mémoire. Comment se rappeler avec un cerveau neuf, acquis à la naissance, les faits qui remontent peut-être à des centaines d'années en arrière ? Il y a bien des chances que les bribes de souvenirs qui peuvent filtrer chez l'enfant soient vite oblitérées par les faits de l'actualité, et aussi par l'éducation occidentale, qui n'accueille pas l'idée de réincarnation.

1 L'expérience montre que la pensée rationnelle peut se fourvoyer pendant des siècles sur de fausses pistes. Que l'on exhume un jour un seul nouveau fossile inattendu, toute la belle théorie peut s'effondrer. Le fait que le chimpanzé ait une hémoglobine très voisine de celle de l'homme ne prouve pas que ce dernier soit le descendant du premier. Et si c'était le contraire, comme même des biologistes l'ont soupçonné ?

3. *On ne voit pas le progrès spirituel par l'effet du karma*, autrement dit, l'humanité est aussi barbare aujourd'hui qu'il y a 100 ans, ou 1000 ans. Il est bien difficile de juger du progrès global de milliards d'individus, en se fondant sur une tranche de l'Histoire aussi réduite que celle que nous connaissons avec un peu de certitude : quelques millénaires.

Si l'intervalle entre deux vies est de plusieurs siècles, le nombre de nos existences au cours de ces quelques millénaires n'est pas si grand que nous ayons pu chacun faire de spectaculaires progrès — surtout si nous ne nous sommes pas engagés volontairement dans une démarche spirituelle. La réincarnation ne signifie pas progrès automatique pour tout le monde. Une régression est aussi possible si l'individu étouffe en lui-même la voix de l'intuition ou de la conscience.

Pour les hindous, la vie de l'humanité suit des grands cycles. L'âge actuel, le Kali Yuga, est une période d'épreuves et de bouleversements. Difficile de comparer la qualité des âmes dans la tempête actuelle avec ce qu'elles ont été dans le passé.

Dans le mythe d'Er, Platon montre que certaines âmes, qui émergent du ciel toutes pures, choisissent des modèles de vie qui vont les plonger dans les erreurs et le vice : elles n'avaient pas acquis l'expérience de ces choses, étant restées dans la vertu par manque d'occasion de pécher. Mais, dans ces chutes, n'auront-elles pas des chances d'aller plus loin que précédemment sur la voie spirituelle ?

4. *La population du globe croît* : cela implique création d'âmes, comme on l'imagine en Occident [1]. Réponse facile : il suffit simplement que le nombre des âmes humaines en évolution soit très largement supérieur à celui des hommes incarnés. Si en l'an 1000 la proportion d'âmes incarnées était par exemple de 5 % du total, elle pourrait quadrupler facilement en l'an 2000, sans épuiser la réserve. Notons aussi une cause immédiate de l'accroissement de la population : l'augmentation de l'espérance de vie. Il n'est pas rare dans nos pays de voir jusqu'à quatre générations réunies — chose peu commune il y a 200 ans.

XIX. Arguments logiques

Le succès d'une démonstration logique dépend beaucoup du poids que l'on accorde aux prémisses et du cadre dans lequel on entend évoluer. S'il existe un monde « parallèle » au plan physique, toute argumentation excluant ce dernier — au moins comme hypothèse de travail — est vouée à l'échec : raisonner sur un espace à deux dimensions pour décrire l'univers expose le logicien à d'étranges conclusions. C'est surtout à René Guénon que l'on doit la démonstration « logique » de l'impossibilité de la réincarnation, exposée magistralement dans *l'Erreur Spirite* (pp. 212-225).

Le théorème s'articule comme suit :

— Postulat : il existe une Possibilité universelle et totale, qui est nécessairement infinie et ne peut être conçue autrement, car comprenant tout et ne laissant rien en dehors d'elle, elle ne peut être limitée par rien absolument.

— Corollaire : supposer une répétition au sein de la Possibilité universelle comme on le fait en admettant qu'il y ait deux possibilités particulières identiques c'est lui supposer une limitation, car l'infinité exclut toute répétition.

1re conclusion : il ne peut y avoir nulle part aucun cycle fermé. Rien ne peut jamais revenir au même point. Jusque-là, si ce langage tend à démontrer l'impossibilité d'un éternel retour, d'une répétition quelconque d'un être, d'un événement, l'habile logicien n'a fait qu'enfoncer une porte ouverte. Nous

1 Si Dieu devait créer une âme pour chaque corps, on devrait un peu redouter le jour de la résurrection des morts, si tous ces milliards de créatures se retrouvaient côte à côte sur la terre. La religion populaire, qui représentait les morts sortant du tombeau à l'appel du Jugement, n'avait pas songé à ce problème d'espace vital. Il est vrai qu'on attendait la Parousie pour bientôt.

l'avons déjà souligné : sans cesse tout change, tout évolue. Le bouddhisme a lourdement insisté là-dessus et ce n'est pas la Théosophie qui le contredirait. Mais il y a plus :

2e conclusion : le retour à un même état est une impossibilité.

Qu'est-ce à dire ? Réponse : « dans la Possibilité totale, ces possibilités particulières que sont les états d'existence conditionnés sont nécessairement en multiplicité indéfinie ; nier cela, c'est encore vouloir limiter la Possibilité ». Le lien logique entre l'impossibilité évidente de l'éternel retour, et l'interdiction faite à un être par Guénon de repasser deux fois par le même état est clair si ce même état est défini exactement par le même ensemble de paramètres que le premier. Là encore, tout le monde serait d'accord. Erreur. Ce qu'il faut comprendre c'est ceci : « il suffit qu'un être soit passé par un certain état, ne fût-ce que sous forme embryonnaire, ou même sous forme de simple germe, pour qu'il ne puisse en aucun cas revenir à cet état dont il a ainsi effectué les possibilités suivant la mesure que comportait sa propre nature ». L'être a d'indéfinies possibilités de développer d'autres modalités du même état. La réincarnation est donc « absolument inutile ». C.Q.F.D. Avec la « Possibilité totale », tout est possible — sauf la réincarnation. Avec le calme olympien que confère la certitude de la vérité, Guénon conclut : « Comme on le voit, cette démonstration est extrêmement simple en elle-même, et si certains éprouvent quelque peine à la comprendre ce ne peut être que parce que les connaissances métaphysiques les plus élémentaires leur font défaut. » Le plus curieux c'est que dans la *Gîtâ* Krishna part des mêmes prémisses — l'univers a été établi avec une seule fraction de la source infinie et éternelle de tout (chap. X) — et qu'il s'égaré ensuite à parler de cycles sans cesse recommencés, et de retour des êtres individuels à la naissance terrestre... Quelqu'un des deux doit se tromper.

Modeste remarque : on dirait bien qu'il existe une économie de la Nature qui construit le nouveau sur la base de l'ancien, et ne craint pas les recyclages, avec les progrès qu'ils comportent.

La vérité est peut-être toute simple : Guénon ne veut pas entendre parler d'évolution, de progrès et autres balivernes des socialistes du XIXe siècle qui, à l'en croire, ont inventé le mythe de la réincarnation. Sa logique évolue dans un cadre déformé par ces préjugés.

Sans épouser forcément les thèses guénoniennes, bien des gens s'en rapprochent d'instinct : à quoi bon la réincarnation, si nous pouvons continuer de progresser après la mort ? Nous ne savons pas ce qui se passe dans l'au-delà, mais qu'importe ? C'est affaire de foi : soyons certains que la Providence divine n'a rien laissé au hasard. Nous avons déjà signalé la réponse faite sur le fond à cette objection. Pour les réincarnationnistes, c'est sur terre qu'il faut revenir, continuer l'Œuvre inachevée. Et la poursuivre jusqu'à l'Éveil final.

Arguments moraux

On dénonce ici les effets néfastes des idées de réincarnation et de karma sur leurs partisans. Mais en réalité, dans bien des cas, c'est une compréhension incorrecte de ces idées que l'on accuse. On trouvera sans peine dans les chapitres précédents des réponses à ces objections.

a) *contre la réincarnation* :

On l'accuse de rendre les gens

— orgueilleux : ils se croient la réincarnation de Napoléon plutôt que de son valet de chambre

— paresseux : « si nous devons renaître, rien ne presse »

— crédules : mis dans le secret de cette doctrine « occulte », on est prêt à croire à toutes les

extravagances des « initiés », et avaler toutes leurs couleuvres [1]

— irrespectueux envers Dieu : l'homme qui se croit maître de sa destinée n'a plus besoin d'un Sauveur. Orgueil encore.

Les trois premiers arguments ne touchent que les modèles dégénérés de la réincarnation, ou plutôt les gens naïfs qui les adoptent. Quant au dernier, il faut rappeler que, pour Origène aussi, l'homme est maître de sa destinée — contrairement à ce que croyaient certains gnostiques, dénoncés par Plotin et ce théologien.

b) *contre karma* :

On accuse ses partisans de devenir :

— fatalistes : « ce qui m'arrive c'est mon karma! » « C'était écrit! »

— passifs : « évitons de créer du karma ».

— insensibles, voire cruels : « le malheur des autres c'est leur karma! Il faut les laisser face-à-ce-qu'ils-ont-mérité »!

— angoissés : « il faut se faire du bon karma pour la prochaine incarnation »; la hantise du mauvais karma et de ses conséquences, remplace la hantise du péché, qui ne valait pas mieux.

— crédules aussi : les faux « gurus » exploitent en virtuoses la croyance à karma, dont ils prétendent connaître les secrets.

En se reportant à notre étude des modèles, on se rendra compte de la faiblesse de ces arguments. Et les faux « gurus » sont sans doute plus ignorants que les autres [2]. Heureusement pour les adversaires de la réincarnation, il existe des « preuves » plus sérieuses.

Pour l'Oriental qui voit dans le samsâra une malédiction, rien n'est plus urgent que de briser la chaîne des réincarnations. Ce faisant, il se concentre sur son salut et ne se préoccupe guère de progrès et de civilisation. D'où la négligence de tout ce qui est terrestre. Plus de progrès matériel!

On pourrait objecter ici les paroles mêmes de Jésus : « voyez les oiseaux du ciel, ils ne sèment, ni ne récoltent »... Si les sannyasins (ascètes renonçant au monde) appliquent cette idée à la lettre, ce n'est pas aux Occidentaux à le leur reprocher. L'Histoire passée de l'Inde a pourtant connu des grands rois, tels Ashoka, qui n'ont pas négligé de construire une civilisation. On ne peut que regretter la chute de ces empires. Un pays colonisé pendant deux siècles a pu perdre beaucoup de ses forces morales — et sombrer même dans la superstition. Il n'y a aucune opposition entre croyance à la réincarnation et participation à l'œuvre sociale. La *Gîtâ* évoque le roi Jânaka qui avait atteint la Sagesse tout en gouvernant. À son exemple, chacun devrait contribuer à l'ordre du monde (chap. III). À chacun son dharma : tous ne sont pas des ascètes. Autre reproche : l'injustice. On souffre ici-bas des erreurs de « son » incarnation précédente. « On paie pour un autre. » (On récolte aussi — sans rechigner — le bonheur que cet inconnu a préparé.)

Notons que, dans les autres systèmes, on est bien obligé d'accepter ces souffrances :

— Le matérialiste voit dans la genèse des événements un enchevêtrement de causes qu'il ne contrôle pas. On souffre, on se réjouit, et c'est comme ça.

— Le religieux croit à la Providence divine, sans se plaindre.

1 Dans *l'Erreur spirite*, op. cit., Guénon brosse de ces excès un tableau caustique (voir chap. VII : extravagances réincarnationnistes), sans épuiser probablement le sujet.

2 On n'aurait pas de peine à montrer qu'ils prennent une lourde responsabilité (karmique) en dupant leurs semblables.

N'est-ce pas demander l'impossible à la Nature en exigeant de savoir ? Supposons que la réincarnation soit vraie. Faudrait-il que nous sachions bien vite, dès l'enfance, tout notre passé pour que nous comprenions tout ce qui nous arrive ? Comment réagirions-nous ? Enfants, nous serions déjà mûrs, des vieillards de millions d'années. Plus de fraîcheur juvénile, plus d'enthousiasme. Nous serions écrasés sous le poids de cette vision rétrospective. Certains de nous haïraient de plus belle des ennemis de jadis, voudraient reprendre le fil d'amours impossibles. Plus de spontanéité : nous saurions, de même, ce qui nous attend. Semblables à ceux qui consultent les voyantes, nous serions dans l'angoisse du « coup dur » qui s'approche. Encore une fois, la Nature est bien faite. Est-il d'ailleurs vrai que nous n'ayons gardé aucun souvenir ? Si nous n'avons pas le nez collé à l'événement journalier, il y a bien quelque chose en nous qui semble savoir ; qui nous avertit des erreurs à éviter ; une sorte de voix qui parle pour retenir, ou pousser en avant. En examinant le cours de notre existence à vol d'oiseau nous pouvons bien distinguer ses lignes directrices, l'enchaînement des causes et des effets et comprendre les prolongements de chacun de nos choix. Karma. Mais l'ivrogne qui se complaît dans son vice, en se trouvant toujours mille excuses honorables, est tout surpris un jour de se découvrir une cirrhose. Une injustice qui lui est faite ? Karma ne punit pas : il place l'être là où il doit être. Ni vengeance ni sentiment. C'est une loi naturelle.

Nous ne sommes pas des ivrognes, bien sûr, mais des malvoyants, qui tâtonnent dans leur obscurité [1]. Il faut s'habituer peu à peu à la lumière. Trop vive, elle rend aveugles ceux qui la contemplent brusquement. Recommencer la vie avec la naïveté de l'enfant, comme si nous n'avions jamais vécu, en réveillant petit à petit tout l'acquis d'un passé voilé mais vivant, pour écrire sur une page vierge de notre Grand Livre l'histoire d'une nouvelle tentative humaine, n'est-ce pas beaucoup mieux ainsi ?

Arguments sentimentaux

La Nature ne fait pas de sentiment. Et la vérité n'a pas à nous être agréable. Elle est d'ailleurs peut-être moins cruelle qu'elle en a l'air. Citons cependant pour mémoire quelques arguments, avec les remarques qu'ils appellent.

— « renaître pour souffrir et mourir. Quelle perspective ! C'est le supplice de Sisyphe ». Heureusement, l'enfant naît sans savoir ce qui l'attend ; mais il ne part pas de zéro. À l'inverse de Sisyphe — dont toutes les tentatives sont vouées à l'échec complet.

— « ceux qui prônent la réincarnation sont des romantiques, nantis, et à l'abri du malheur : ils sont prêts à recommencer sur les mêmes bases ».

Les philosophes orientaux admettent la transmigration mais n'ont qu'une hâte c'est d'en finir avec elle. Le Bouddha a reconnu partout la souffrance et encouragé ses semblables à la déraciner, vie après vie.

— « avec la réincarnation, nous perdrons définitivement nos êtres chers : nos retours ne coïncideront pas forcément et nous ne les reconnaitrons plus ».

1 L'alcoolique n'est pas né tel : avant de le devenir il a reçu sans doute maintes mises en garde. Les traditions qui parlent de l'Age d'Or assurent que l'humanité dans l'enfance n'a pas été privée de guides ni de conseillers. Mais les enfants qui se mettent à voler de leurs propres ailes gardent-ils les sages conseils qu'on leur a prodigués ? Et s'en souviennent-ils au moment des épreuves ? Les hommes ont l'idée de la justice, mais ils ont fini par oublier qu'elle s'applique aussi à tous les prolongements de leur propre comportement. L'incroyable cruauté qui se déchaîne sur le monde peut-elle être gratuite pour ceux qui la pratiquent, même s'ils l'infligent aveuglément ?

Tout d'abord, il n'est pas sûr que nous ne les retrouverons pas. L'amour — et la haine aussi, malheureusement — sont de puissants aimants. Il y a de grandes chances que la vie réunisse des entités qui ont déjà fait route ensemble — pour le meilleur et pour le pire. Ensuite, pourquoi le cercle de notre amour se limiterait-il à ces êtres particuliers ? N'est-ce pas vouloir que la Nature sauvegarde et répète pour notre petit Moi une tranche de vie personnelle, qui n'est qu'un clin d'œil dans le long déroulement de l'évolution ?

Ne sommes-nous pas appelés à « aimer notre prochain comme nous-mêmes »? Notre prochain, n'est-ce pas tous les êtres ?

Depuis de longs âges, des hommes et des femmes de chair et de sang Ont cru à la réincarnation.

Qui sait s'ils ont bien compris tout ce qu'elle pouvait signifier pour eux ? Et nous-mêmes, informés aujourd'hui des croyances de tous les peuples, Pourrions-nous mieux qu'eux en saisir le sens ?

Il faudrait demander à Platon le secret de ce lieu d'où Er le Pamphylien put embrasser l'univers, Pour découvrir dans ces immensités

En manière de conclusion

Soumises aux cycles cosmiques, sous l'œil de la Nécessité,
Le point minuscule qui nous sert de refuge,
Insignifiante planète, cachant sous son halo bleuté,
Parmi des milliards d'êtres,
Les petits hommes instruits de tout, et ignorants d'eux-mêmes.
De cet observatoire, que signifierait pour nous la réincarnation ?
Platon n'a pas tout dit. Peut-être son secret tiendrait-il un peu dans ces mots :
Acceptez cette planète, et les hommes qu'elle abrite.
Acceptez-vous vous-mêmes, sans rêves futiles,
Et sans angoisse,
Puisque la mort n'est qu'une étape, mainte fois franchie.
Acceptez de rester, attachés à ce globe infime,
Et d'y vivre,
Aimant et travaillant,
Afin de l'aider à enfanter l'Humanité qu'il porte
Et faire lever en vous-mêmes
La moisson d'espérances inouïes dormant au fond de l'être.
En attendant le jour marqué de l'Éveil,
Où tout s'accomplira.
Avec confiance, acceptez le retour
Promesse de Renaissance.
À travers les espaces sans bornes, une voix semble répéter en échos :
« Et s'il n'y avait pas d'autre choix ?... »
Au fond, s'il en était ainsi, notre nature d'hommes ne serait-elle pas toute prête à nous aider si nous savions faire appel aux réserves qu'elle cache ?
Un jour, peut-être, deviendrait clair à nos yeux ce qui paraît encore si mystérieux des lois de notre évolution. On dit que tout arrive à point pour celui qui ne se lasse pas de chercher.
Même s'il faut attendre... une prochaine incarnation.

Paris, 30 janvier 1981.